

# **SILVERLAND**

***WILLIAM JEROME SPERBER***

*Where are you now, my dark obsession?  
I walk the streets in dead men's shoes  
Through smoking rain, to get to you.  
Your bitterness, your disillusion  
You thought you'd die of loneliness  
Whoever loved you you'd just wreck...*

The Apartments, The goodbye train.

*Nous sommes au prologue d'un drame inouï, tel qu'on n'en a pas vu depuis plusieurs siècles, et je vous convie à un certain degré de recueillement.*

Léon Bloy

## **PREMIERE PARTIE**

## CHAPITRE 32

«Père, *fratello*- mère, *madre*, frère- *fratello*- soeur- *sorrechia*, pardon, *sorella*- et à partir de maintenant tu m'expliqueras ce qu'il y a de compliqué là-dedans, parce que je ne peux pas faire beaucoup mieux, à part te le graver dans le creux de la main.» Mais Michael ne me regarde ni ne m'écoute, il a le regard étonnamment fixe sur une nana- une ni moche ni belle, blonde, qui danse, l'air absent, sa cigarette aux lèvres ne parvenant pas à lui donner une contenance.

«Ouais, fait- il en se tournant vers moi. Tes prestigieux efforts pédagogiques sont perdus, Mike. Je passe la semaine à jongler avec des responsabilités que tu n'imagines même pas.»

«Oh, t'as raison.»

«Les couleurs de cette boîte sont à chier» glisse Tanguy, revenu des toilettes.

« Ouais? Pour moi ça sera un whisky. Ou une vodka.» Je dis ça en levant mon verre.

«Tu me glisses un billet?»

«T'as déjà plus un rond?»

«Faut que j'en garde pour plus tard.»

«Je te rembourse à la sortie.»

«On les connaît, tes remboursements.»

Et il s'assied, ayant attendu la fin de l'échange afin de se faire une opinion et d'agir en conséquence.

«Ça nous flatte moins que tu crois de payer des verres à un créateur ambitieux, Mike» dit Michael, assez mollement.

«Oh arrête. Tant de sang-froid va finir par me geler. Pour toi le compte à rebours suprême est déjà enclenché.»

Une fille munie d'un plateau passe devant nous, les hanches ceintes par ce qui semble être une ceinture de skaï vert ornée d'un anneau. Son regard croise le mien quelques secondes et quand Michael touche ma main, sans doute par mégarde, j'en ai un sursaut comme après une décharge électrique. Ses yeux se ferment, il tressaute lorsqu'il pense que je vais le frapper, puis il sort son portable et commence à consulter ses messages. Tanguy me demande:

«T'as pas revu Ludivine?»

«Ludivine? Non.»

«J'aimerais trop la revoir.»

«Elle ne t'a pas appelé?»

Tanguy se tourne vers la piste de danse, examine sans doute quelque chose, un facteur de conformité, sur un visage la trace encore fraîche d'une erreur de jeunesse? Je ne sais pas. Il se retourne et fait « Non ». Je roule une cigarette en me composant un air étonné.

« Je vais quand même pas m'abaisser à l'attendre à la sortie des Beaux-Arts ou à sa télé. » Il me regarde avec dans la crispation de son sourire une conviction inextinguible.

Michael lit ses messages, puis compose lentement ses réponses, ce qui me cause un rush. L'alcool qui m'emplit le corps fait bourdonner chaque raisonnement et détacher chaque élément du spectacle offert à nos yeux: les allées et venues continuelles des serveuses, les mouvements des corps sur la piste de danse, le fond mural bleu sombre derrière la nuée d'argent des mirrorballs. Et comme soudainement plus rien ne bouge ni ne mute, je me lève et avance jusqu'au mur avant de retourner en sens inverse, les bras toujours tendus devant moi.

Dans le renforcement avant les toilettes, deux filles d'une vingtaine d'années se caressent et s'embrassent, une brune et une blonde. Un adolescent, le regard enflammé, le visage rosi par le plaisir, roule un joint, le dos contre la paroi. Ses tempes rasées et le regard qu'il arbore me donnent une envie immédiate de contact physique, à la place de quoi l'une des

filles- la blonde m'aborde:

«Hé, on se serait pas vus à la Faculté de Lettres, à la conférence sur la narration dans le roman russe d'*Oblomov* à nos jours?»

«J'ai écrit une partie du texte de cette conférence mais je n'y étais pas, en fait.»

Son regard devient dès lors dédaigneux et elle se tourne vers l'entrée des toilettes pour dames, un bras autour des hanches de sa copine, qui égrène comme un chapelet une myriade de petites figurines roses qu'elle porte autour de son cou, bébés carbonisés aux pieds énormes, reliés pour tenir à un anneau central.

«Il te reste encore des Marlboro fortes ou uniquement des *lights*?»

«Que des Medium, je crois.»

Je siffrote un truc qui pourrait être l'intro de *Party hard* de Pulp en continuant de dévisager le jeune homme devant moi. Le bruit à l'étage attire son attention soudain, les ailes de son nez frétille.

«Une bagarre» dit l'une des filles.

A ce mot merveilleux, il décolle son dos du mur et commence à marcher. Je le suis, notamment parce que j'ai réellement besoin d'une cigarette. Pourtant je suis arrêté en haut des escaliers, sur le rond doré qui décore le sol, par un mouvement de foule, le nez contre l'épaule du jeune homme dont je perçois l'odeur naturelle.

J'aperçois d'abord un bras abattant un couteau sur un corps lancé à terre au bas de mon champ de vision. Je me fraye un chemin au premier rang et vois le corps de l'assaillant se jeter sur celui de son adversaire. Un tournevis rougi roule à mes pieds. Ceux qui se battaient étaient deux hommes jeunes, et si le visage de l'assaillant ne me disait rien, celui de l'homme à terre me frappe comme étant familier, bien qu'étranger de manière irréprouvable. Lorsqu'à la faveur d'un mouvement je le vois mieux, quelque chose me glace car son visage est semblable à celui d'une personne qui a disparu de ma vie depuis plusieurs années. Les lèvres en sont plus sensuelles, évoquant plus parfaitement l'avidité; mais l'ovale du visage, le renforcement des yeux, l'air buté, légèrement farouche me rappelaient Gavin. Comme il met longtemps à se relever, qu'il a du sang sortant de sa tête, je m'abaisse vers lui et tente de maintenir son visage. Quelqu'un derrière moi hurle « Attention » mais je ne peux pas croire que ce soit à moi que cet avertissement s'adresse. Ma main touche finalement l'épaule du jeune homme allongé, semi- conscient, avant que quelqu'un d'autre le relève, puis sens un choc terrible à l'arrière de ma tête et pose ma main dessus puis la regarde, mais vois dans le miroir qui nous fait face un homme derrière moi saignant du bras si vivement que je comprends que c'est lui qui m'a heurté.

Maintenu en position debout, pas loin de tourner de l'œil, le jeune homme est finalement soustrait à son assaillant. Curieux de connaître la suite je décide de ne plus le quitter du regard mais Michael se met sous mon nez à cet instant.

«T'étais où? Je te cherchais.»

«Là. J'étais là tout le temps.»

Je le regarde tout à fait involontairement. Il ne fait pas plaisir à voir; son teint est rouge maladif, ses yeux gonflés par la fatigue. Il me semble même voir ses lèvres qui tremblent.

«Je te paye un verre?»

Sans dire un mot je le pousse et m'échappe dès que je m'aperçois que le jeune homme a été emmené ailleurs. Grâce au sang sur son t-shirt je le reconnais assez vite, d'autant qu'il a été dirigé vers un canapé où une serveuse vient lui apporter un verre et des pansements qu'il accepte. Le torse dénudé montrait une blessure localisée, propre et nette. Je ne lui prédisais pas une infection; il me faisait l'impression d'un homme prédestiné à survivre à ce qui abattrait la majorité d'entre nous. La bagarre était déjà oubliée et tout le monde avait repris ses occupations; moi seul restais hypnotisé par la beauté virile et tragique de cet étrange particulier. Il ne tarda pas à s'en apercevoir et me fit signe alors de l'approcher.

«Ça va?»

« Bien sûr que oui. »  
« T'as l'air bien pâle. »  
« Ça pourrait bien être ma couleur naturelle. »  
« Tu veux boire quelque chose ? »  
Il désigna le verre qu'il venait de vider.  
« Je suis bien bourré et défoncé, je crois pas que je pourrais supporter ça sinon. »  
« Il t'a planté ? »  
« Oui, avec un tournevis, le bâtard. »  
« Tu sais pourquoi ? »  
« C'est pas sûr. »  
« Tu lui aurais pas soulevé une meuf sous le nez, par exemple ? »  
Le garçon me regarde, sidéré.  
« T'as quel âge ? »  
« Trente. Toi ? »  
« Vingt-six. »  
« Et ton prénom c'est quoi ? »  
Son visage prit une teinte plus sombre.  
« Théo. »  
« Moi c'est Mike. »  
« Mike pour Michael ? »  
« Mike pour Mike. C'est les étrangers qui m'appellent Michael. »  
« Compris. Je t'appellerai Mike. »  
Il me décerne un sourire d'abord faible, puis plus assuré.  
« Regarde- moi venir de loin. »  
« Pourquoi ? »  
« Parce que je pourrais te mener loin. »  
« Je saisis que dalle. Ça s'en vient ou ça s'en va ? »  
« Pour l'instant ça vient vers toi. »  
« On pourrait s'isoler ? »  
« Où ça ? Ici ? »  
« Non. Dehors. T'es venu avec des gens ? Il te reste des trucs à faire ici ? »  
« Non, y' avait des gens ici avec moi à la base mais ils peuvent aller au diable, pour ce que j'en ai à foutre. »  
Théo remet son t-shirt.  
« Ouais, moi aussi je suis venu avec des gens mais depuis que l'autre m'a sauté dessus ils m'ont ché- la. »  
Je laisse alors mes mains retomber avec un bruit de claques sur mes hanches.  
« On dirait bien qu'on s'est débarrassés des intrus. »  
Théo marche devant moi, fendant la foule. Malgré sa petite taille ses mouvements impressionnent et les gens s'écartent en nous regardant passer. Au vestiaire une fille me tend mes affaires dans un sac en plastique tendu au bout d'un pince en métal.  
« Hé, c'est l'année du Brésil. Samba- amba, salope. *Essa vidà é.* »  
« Quoi ? » fait- elle.  
« A qui tu parles ? » me demande Théo.  
« A cette fille. N'a- t' elle pas tout de la concierge ? Ou de la surveillante ? »  
« Elle s'appelle comment, déjà, cette boîte ? »  
« Ground Zero. »  
« Ah c'est ça le Ground Zero ? »  
« Pas le vrai, heureusement. »  
« Je sais bien qu'on n'est pas à New York. »  
« Moi je me demande quelquefois. »  
Dehors, je regarde les immeubles immenses du quartier récemment reconstruit, les arbres

qui nous dominent, et je me retourne même pour regarder plus longuement l'espèce de boucle contenant la boîte de nuit dont nous sortons. Théo marche près de moi. A un moment il tourne la tête, me regarde et sourit :

« C'est vraiment mort, ici. »

« Pas très animé pour un vendredi soir. »

« Moi je viens de Paname, mon pote, je t'assure que ça bouge plus que ça. »

« Tu me rassures. »

« Pourquoi cette boîte s'appelle Ground Zero? »

« J'ai bien mon explication, mais te paraîtra- t' elle satisfaisante? »

« Balance toujours. »

« Tu vois toutes ces boules, ces passages autour de nous, ces langues de béton qui relie des parkings à des entrées de boutiques ou d'appartements? C'est l'expression de l'intimité niée. Dans le but de nous préparer à une époque où le sexe est une formalité, presque un moyen de lier connaissance. »

Je me tais un court moment.

« T'as encore mal? »

« Tu crois que c'est la douleur qui m'empêche de parler? »

« Non. »

Nous empruntons la passerelle de droite, qui descend vers l'avenue du Duc, où Théo s'assied sur la rambarde, le dos au- dessus du vide. Le sang sur son t-shirt semblait moins présent et je le contemplais, subissant une fascination.

« Mike? »

« Oui? »

« Emmène- moi chez toi et me laisse plus repartir. Il ne m'arrive que des couilles dehors. Si tu veux je te paie la moitié du loyer. »

Je dis, mi- sucré, mi- autoritaire :

« Montre- moi ta main. »

Il me tend la gauche et je la saisis. Incroyablement ému je laisse mes lèvres frôler cette main à la naissance des doigts. Geste qui ne perturbe pas Théo qui sourit en me regardant pour la première fois dans les yeux.

« Je peux aller loin pour toi. »

« Vaut mieux qu'on y aille ensemble. Faut prendre quelle direction? »

Je respire un grand coup. Le portable que j'ai dans la poche sonne, puis vibre, et je le prends, mais ce n'est pas plus le mien que celui de Tanguy ou de Michael.

« Tu réponds pas? »

« C'est pas le mien. »

« Il est à qui, alors? »

J'évite de répondre et range le téléphone dans ma poche.

« On se prendrait bien une bouteille, non? »

Mon compagnon ne me regarde pas, il examine puis hèle une fille qui passe de l'autre côté de l'avenue, qui oscille un instant, le considère, puis, retrouvant sa contenance, nous ignore.

« J'ai déjà à boire chez moi. »

« Tant mieux. J'ai trop envie de tiser. »

On se dirige alors vers l'avenue Bourbon, où des groupes de fêtards nous forcent de temps à autre à nous écarter. Je repère alors l'adolescent déjà vu dans la boîte, au croisement de la rue des Doges et de celle des Bons-Enfants. J'allais ouvrir la bouche pour l'évoquer mais Théo stoppa net ma bévue.

« Merde. Arrête. Faut qu'on retourne à la boîte. »

« Pourquoi donc? »

« Parce que j'ai oublié mon sac. »

« Et c'est important ce qu'il y a dedans? »

« Tu penses. Un médicament. »  
« Contre quoi? T'es malade? »  
« Si j'avais le sida, tu m'enverrais pas chier? »  
« Non, je crois que non. Tu pourrais être malade que ça ne m'enlèverait pas... »  
« Vas-y, accouche. »  
« L'envie que j'ai de faire l'amour avec toi. »  
« Au moins c'est dit » Théo soupire. « Attend- moi là. Ne bouge pas, surtout. »  
« Tu seras long? »

« Non... ça fait longtemps que je t'attends. Je vais pas te faire poireauter. »  
Grisé, je le regardai. Son visage avait pris un air malicieux. Il s'apprêtait à se tourner lorsque je lui lançai:

« Théo? Il te voulait quoi, le mec dans la boîte? Pourquoi il t'a frappé? Pourquoi t'as pas mal? *Pourquoi tu ne saignes même pas ?* »

« Wesh, attends un peu. Même moi je ne peux pas complètement te répondre. »  
Je le regarde alors se détourner et repartir vers Ground Zero. Je meublais cette attente en scrutant attentivement chaque personne passant devant moi, puisque toute la force d'expression de mon être se trouvait contenue dans mon regard. J'étais disposé à l'attendre, mais pas plus de dix minutes, conscient d'avoir fui en bonne compagnie une assistance peu amène. J'étais préparé à attendre, mais pas plus de dix minutes, avant le terme desquelles Théo était déjà revenu, avec au dos un sac Eastpak. Il arborait le même air triomphant et timide et commença à marcher devant moi, me laissant regagner son côté sans paraître le remarquer le moins du monde.

« T'es un artiste? »  
« Je suis un artiste. Tu pourrais en être un toi aussi. »  
« Ça, pas question. On me l'a trop souvent dit. »

Il reprend après une pause:

« Et qu'est-ce qui te fait dire ça? »

« Un ensemble. Les petits et grands trucs qui composent ton identité. C'est comme le potentiel sexuel, certains l'ont, d'autres pas, certains parmi les déshérités lutteront en vain toute leur vie pour l'avoir tandis que d'autres qui l'ont chercheront sans succès à s'en débarrasser. Toi, tu l'as dans ta dégaine, inscrit sur ton visage. »

« Me dis pas ça. » Sa voix s'est durcie soudain, le ton devenant presque menaçant.  
« On va pas s'embrouiller pour si peu » dis- je, avec suffisamment d'assurance dans la voix pour réussir à paraître rassurant. Nous marchons en silence.

« Toujours partant pour monter chez moi? »

« C'est là qu'on va », dit Théo, déterminé.

« Ouf. En fait... je voulais te dire... si je t'ai regardé la première fois, c'est parce que tu me faisais penser à quelqu'un que j'ai connu il y a longtemps. »

« Combien de temps au juste? »

« Je sais pas. Six, sept, peut- être huit années en arrière. »

Théo murmure alors « Ça fait longtemps » et je le laisse dire. Au croisement des rues Percepied et Jalone je lui fais signe de tourner à gauche et il marche alors derrière moi. Il faut continuer alors, par des sentes, jusqu'au virage où je réside. Le parcours est fait à peu près silencieusement. Je regarde la fenêtre au premier étage afin de voir si la lumière est allumée ou éteinte; son reflet est faible et je guide mon compagnon dans l'escalier. J'ouvre la porte et allume la lumière. Théo entre et c'est presque un miracle de le voir fixer son attention à certaines choses- le panneau publicitaire découpé d' *In utero*, les jacks dont je me sers toujours afin de tasser mes joints, le single de The Ghosts sur la hand-made pochette duquel Sid'Ahmed Rezzala sourit avec puissance et fraîcheur, le crucifix qui pend depuis le plafond, le poème de Rabearivelo collé au mur. Théo, allant et venant, semblait, tel un reptile, goûter avec sa langue la teneur de l'endroit. Je le regardais aller et venir, émerveillé.

« T'aimes bien? »

« J'aime bien, oui. »

« Tu trouves pas ça un peu... »

« Un peu quoi? »

« Un peu superficiel? »

Ses épaules se haussèrent.

« Superficiel? Non, j'aime bien. Il fait chaud ici... ça te dérange pas si j'enlève mon t-shirt? »

« Non, pas du tout. » Je passai dans le boyau menant à la salle de bains et attrapai sur l'étagère un flacon de mercurochrome ainsi qu'une boîte contenant de la gaze et des épingles. Je revins dans le salon et déposai le tout sous le nez de Théo qui me dévisagea, étonné.

« Qu'est-ce que tu veux que je foute avec ça? »

« C'est pour désinfecter tes blessures. »

« C'est d'autre chose qu'il faudrait que je me désinfecte. »

« De quoi? »

« De moi-même. Je suis un étranger pour tout le monde. »

« Pas pour moi. Et est-ce que j'ai l'air d'en être un pour toi? »

« Non, j'ai pas l'impression. Je crois pas non plus que tu sois raciste. »

« Je ne t'ai pas identifié comme étant d'origine étrangère, mais tu serais bien métis. »

« Qui ne l'est pas? »

Je souris.

« Bon. Trêve de conneries, je vais nous servir à boire. »

Je me dirigeais vers la cuisine, laissant un moment reposer ma tête et mon front sur la vitre surplombant le plan de travail, afin de voir la lumière noire émerger du jardin. Théo demanda:

« Je peux ouvrir la fenêtre? »

« Vas-y. »

Théo ouvrit la fenêtre et on entendit alors à fort volume *A hazy shade of winter* par Simon & Garfunkel.

« C'est pas mal chez toi mais ça sent trop l'humidité. C'est une baraque où on a vécu, ça se sent, mais où on ne renifle pas ton activité. »

« T'as sans doute raison, dis-je avec une lourde ironie. Ici je ne fais guère que dormir, écrire et baiser. »

Je posais les verres sur la table du salon, ainsi que la bouteille de vodka laissée presque pleine par Tanguy lors de son anniversaire, fêté ici quelques heures auparavant.

« On a marché longtemps pour venir ici... j'ai l'impression d'être ailleurs. »

« Oui, dans une dimension particulière? Ça fait pareil à tout le monde, où que j'habite, rien d'étonnant. »

« Et à toi? »

« Moi? Je ne sais pas, je ne connais que moi. »

Après le choc des verres entre eux Théo sortit un petit paquet replié de sa poche ainsi qu'une carte téléphonique et commença à diviser de petites lignes de poudre sur un exemplaire d'*Old mortality*. Il sniffa violemment au travers d'un billet roulé avant de me passer l'ensemble.

« Prends un billet neuf » me conseilla-t'il.

Je sniffai. Tournant la tête par la suite, je revis le sac intrigant, recourbé sur lui-même. Je dis après avoir passé plusieurs fois ma langue sur mes lèvres, et tandis que Théo préparait de nouvelles lignes:

« Théo? Je peux te demander un truc? »

« Demande. »

« C'est quoi le médicament dont tu parlais, que tu trimballes dans ton sac? »

« Tu serais surpris. »

« Si tu penses que je peux le savoir, dis-le moi, sinon laisse- moi imaginer. »

Théo fait un demi- tour sur lui- même et rigole :

« T'es prêt à le savoir? »

Je murmurai, hypnotisé :

« Mec, tu parles que je suis prêt à le savoir. »

« Passe- moi le sac, alors. »

Servile tout à coup, je me lève et m'exécute. Il s'en empare sans grimacer, malgré la douleur insensée qui devrait irradier son épaule. Il sort du sac un godemiché couleur chair énorme et oblong, ainsi qu'un fouet au manche garni de lamelles de cuir supplémentaire et une paire de menottes.

« Cool » dis- je.

Le jeune homme sourit alors confusément avant de se plier devant moi. Ses doigts vont directement à ma braguette et sortent mon sexe qu'il fait glisser dans ma bouche. Je le regardais faire, fasciné par la beauté de son visage et les mouvements de ses muscles.

« Tiens, me dit- il en me passant les menottes- attache- moi. »

« Ça sera tout? »

« Non. Ta queue me donne envie de me faire prendre; tu me fouetteras en même temps. »

« Où ça? Sur quelle partie du... »

« Wesh, t'en as vu d'autres, non? Fais- moi du bien et fais- moi souffrir en même temps. »

Son regard compléta: « Ne me force pas à entrer dans des explications ». Sous l'emprise de cette puissance je tends à me recroqueviller et ma main part vers son pénis. Il a aussitôt un mouvement de reproche, comme pour dire « Non, ne fais pas ça »- alors je lui arrache son jean dans un mouvement dont la justesse me laisse pantois. Mes mains caressent les plus belles fesses qu'il m'ait été donné de voir. Je plonge ma tête à l'intérieur et en caresse l'orifice avec ma langue. L'ouverture est immédiate. Penché vers l'avant, Théo respire avec force en suçant le pénis artificiel, ne s'interrompant que pour me demander si j'ai des préservatifs.

« Oui. »

« Alors mets- en un et fais comme je t'ai dit. »

Avant que je le prenne il me tend le fouet. J'abats le manche au- dessus de son dos. Théo crie et ses lèvres continuent à caresser le godemiché. J'envie un moment ce morceau de caoutchouc avant qu'il ne le lâche pour proférer une série de grognements, avant qu'il ne jouisse. J'étais préparé à sortir de lui mais il me prévint:

« Non, continue. Vas-y, faut que tu me méprises. »

« Mais j'ai pas à te mépriser. » Malgré ou à cause de l'alcool la lucidité me fondait dessus.

« T'es pas juste un coup d'une soirée. »

« Je veux juste que tu me baisses comme une pute. »

Je lui donne alors ce qu'il veut et il crie, partant vers une contrée lointaine où je sens que je ne suis pas, et le plaisir devient si fort que je sens que je vais jouir. Théo se redresse encore un peu, crie sous l'effet d'un second orgasme alors que je viens d'inonder le réservoir du préservatif, et alors seulement son anus se resserre et mon pénis en sort.

« Je peux aller prendre une douche? »

« Bien sûr, oui. »

Je parlais machinalement, hébété encore par ce rapport idéal qu'aucune scorie n'était venue perturber. Je le regarde alors qu'il se dirige vers la salle de bains, le préservatif fiché entre les fesses. Il le jette dans la poubelle sans paraître s'émouvoir.

Je mets de la musique, l'album d' *It's Immaterial Life's hard and then you die*, faisant abstraction du bruit de l'eau. La serviette que j'apporte à Théo est reçue avec cordialité, je récolte même pour cela un maigre sourire. Pas sûr que j'ose en demander plus.

« Je peux dormir ici? » est la première chose que Théo demande, une fois sec.

« Oui, bien sûr. Soit ici soit dans la chambre. J'ai un matelas de secours et des draps. »

« La chambre est en haut? »

« Oui. »

« Dis- moi pas qu'il y a un lit à deux personnes? »

« Si, mais... je ne vais pas t'infliger des trucs que tu ne désires pas alors... »

Ses yeux se fermèrent. Il n'avait plus besoin de moi.

« Tu veux dormir maintenant? »

Il s'accouda au mur. J'allai sortir le second matelas que je disposai à même le sol, mettant dessus deux draps propres que Théo disposa n'importe comment. J'enlevai les menottes et le dildo du canapé- lit avant de m'y étendre. Les yeux de Théo se fermèrent dès qu'il s'allongea.

« Théo? »

« Oui? »

« Tu t'es trouvé un pote. Fais- en ce que tu veux. »

« T'en fais pas. On se reverra, nous deux. »

« Mais je veux pas que tu me prennes pour un type intelligent à la noix, que tu embobinerais... »

« Je suis là pour de bon, oui. »

Je baisse le son et me prépare à dormir.

## CHAPITRE 31

Théo partit de chez moi dans la matinée, clouant par un bon sourire chaque question que je m'apprêtais naïvement à lui poser. Je ne tentai nullement de le retenir; il me séduisait toujours mais son corps pouvait m'avoir donné tout ce que j'étais en état de demander; son identité était un château-fort dans la sauvegarde ou la réfection duquel je n'interviendrais pas, son retour une promesse dont l'infraction se pardonnait de soi. M'eût-il déçu, je me sentais déjà prêt à lui accorder des excuses allant jusqu'au pardon, pour être allé plus profondément et plus vite que la majorité des gens. La responsabilité confuse que je sentais envers lui n'allait pas accompagnée d'un gâchis de la tolérance qui nous échoit à tous un temps donné. Ce qui me troublait encore était cette ressemblance avec Gavin- mais ce sentiment de surprise s'estomperait en temps et en heure.

Là où j'habite, c'est au-dessus d'une route très fréquentée, avec des maisons qui tremblent dans une pente comme dans un Van Gogh, et des arbres abritant des propriétés séparées par de hautes clôtures. Pas de magasins, aucun commerce de proximité; juste un centre de soin de centre d'accueil et de soin pour personnes séropositives, dont je n'ai jamais vu personne entrer ni sortir, juste un jeune type, une fois, dans la cour, qui jouait au ping-pong sur une table redressée. A part cela aucun son, jamais d'image- cet entourage rend viscéral mon besoin d'intériorité.

Le dimanche soir fut perdu avec soin devant des rediffusions; j'avais décidé de ne pas répondre si l'on frappait à la porte, et pas davantage au téléphone; même la consultation d'éventuels messages serait remise à date ultérieure. Dans la soirée je fumai mon dernier joint en écoutant Wilco- les dernières bouffées coïncidèrent avec le coucher de soleil à la fin de *Reservations*. Je souris aux images que cela suscitait en moi, décidai d'écrire au moins un peu puis me ravisai.

Embué comme il convenait, je me mis nu et, logiquement, m'allongeai sur le plan de travail au son de la radio. Passèrent dans l'ordre une vieille chanson de Hole, peut-être *Doll parts*, suivi d'un assortiment de tubes sixties parmi lesquels *Gimme some lovin'* ou *I'm a man* par Spencer Davis Group. Je frissonnai alors à tout ce que cela m'évoquait; une mère lapin ne consentant pas à s'enfuir à mon approche en laissant derrière elle son petit, le soleil obstiné et vain brillant en Normandie sur une plaine enfin sèche, un corps démembré reposant au fond d'un bois, quelques personnes avec qui furent échangées les résumés de conclusions en même temps similaires et incompatibles, un double braquage advenu un soir dans une station- service aux abords de la départementale 666, quelques persécutions policières d'importance moindre- ainsi que des identités par dizaines réclamant à travers mon être leur droit à une immortalité non dénuée de méconnaissance.

## CHAPITRE 30

Le lundi vers midi je passe comme convenu voir Jan dans l'appartement qu'il occupe, place des Quadrilleurs. La cloison mince laissait filtrer les effusions amoureuses de ses voisins, des cramés de jazz qu'il m'est déjà arrivé de croiser dans des clubs de la ville, extasiés devant un intérimaire du saxophone s'évertuant à délayer une bouillie chichement coltraniennne. Jan, cheveux en bataille et l'accent noyé, me regarde rouler et fumer des cigarettes, stupéfait comme toujours, mais comme avec un cadenas dans le regard.

« Est-ce que je peux être franc avec toi? »

« J'espère que tu le peux. »

« Je ne te faisais pas confiance avant d'entrer en studio. Tes théories sur la désintégration ne me disaient rien du tout. Tu as peut-être eu raison de nous les appliquer. »

« Je ne sais pas » dis-je après une longue pause.

« Peut-être même que tu mérites un prix. Un prix d'excellence. Ou un titre qui te fasse comprendre que tu incarnes toi aussi un type d'élégance. »

« Faut pas pousser » dis-je en rigolant.

« Tu ne me crois pas » dit Jan, peiné.

« Quand tu dis ça tu as l'air encore plus bouleversant et perdu. N'insiste pas ou bien tu vas me faire désirer des choses que je suis trop peureux pour t'avouer. »

Mais il est à ce moment-là extrêmement fuyant, le regard bas, puis cherchant dans le salon un album de Ben Folds Five qu'il insère dans un très ancien lecteur de CD.

« Ta femme n'est pas là? »

Jan eut un geste d'homme qui fout tout en l'air.

« Vous vous êtes encore séparés... »

Jan allume une cigarette. Correct et froid comme d'habitude il mime sur une basse imaginaire des lignes bonnes à faire frémir n'importe quel pratiquant. Je regarde à l'endroit où l'instrument reposait il y a peu et ne vois rien.

« Tu es retombé dans tes anciens trucs, c'est ça, Jan? Dis- moi. Oh gosh. Je ne vais jamais guérir. Je ne vais jamais vouloir guérir. »

« Il va falloir apprendre à vivre avec la perte » dit Jan, et cela me semble être une parodie.

« Non... »

« Il va bien falloir que tu l'admettes un jour. »

Je me mets à genoux. Ben Folds chante à ce moment *We will not write a new one/ There will never be another one, another one...*

« Non, pas venant de ta part. Tu sais que ça ne serait pas moi. »

« La plupart d'entre nous vendraient leur mère pour avoir l'air d'être toi. Un mec génial qui s'en bat les couilles. »

« Pas moi, Jan. J'ai peur. J'ai peur *réellement*. »

« ...dès que tu sors dans un endroit tu repars avec la plus belle meuf ou le plus beau type de la soirée.. »

« Mais j'y suis pour rien! C'est pas *moi*. Rien qu'une étape intermédiaire et totalement dispensable pour parvenir au but de la dissipation de la personnalité. »

« C'est bien tout de même que ça te profite. Tu l'as même emporté aux points sur Johann Eymard. »

Il me vient alors la chair de poule.

« Non, s'il te plaît, pas ça. Je l'ai pas voulu non plus. »

« Oh, arrête tes pleurs. Vous cohabitez dans le même univers. »

« Ce n'est pas ça le plus important. » Tandis que je proteste l'image de Théo, inconsciemment élevé au rang de modèle esthétique me saute à la mémoire et décide par quoi ma prochaine phrase sera régie. Pourtant Jan ne m'en laisse pas l'occasion.

« Mec, y'a longtemps que t'as rien publié, rien écrit. Tu ne mérites même plus ta gloire. »

« Mec, ça m'éclaterait bien plus de produire l'album des Ghosts. Accore- moi ça, je t'en

prie. Pour l'amour de Dieu, c'est bien toi le LEADER. »

« Non. »

« Comment, non? »

« Pas de leader dans le groupe. On ne fonctionne pas comme ça. »

Je plonge ma tête entre mes mains.

« T'as trois secondes pour redresser la tête. »

Je délire alors, ou tente de.

« Je disais pas ça pour te diminuer, mais tu sais le peu de poids de toutes les démocraties rock sous le soleil... »

« Je le sais bien, et je sais aussi que tu as eu une idée de génie, ou de fou, de nous faire utiliser la photo du tueur des trains pour la pochette du single. Même si je ne sais pas au juste pourquoi c'est une idée de génie. »

Je souris faiblement, avec un sourire au coin des lèvres qui ne doit rien au bonheur ou au bien-être.

« Jan, s'il te plaît, je ne sais pas... »

Jan se relève alors, renverse l'étagère où sont rangés ses CD, les regarde dispersés par terre avec un sourire de gosse. A ce moment je me rends compte que son lecteur bloque sans rémission sur *Steven's last night in town* puis la lentille lit vingt fois la phrase *You're my hero I confess* qui n'est pas du même morceau pourtant- et un jour sordide se fait en moi.

« Tu ne sais pas quoi? »

« Je préférerais laisser tout ça de côté et produire le LP des Ghosts. Je ferai ce qu'il faut pour faire ça. »

« On entre en studio en juillet. »

« Quel studio? Olympic? Compass Point? »

« Dans la Sarthe. Un studio installé dans un ancien corps de ferme. La patronne est une Brésilienne. Une sacrée chaudasse. »

« Ce qui explique sans doute bien des choses » dis- je amèrement.

Son téléphone sonne, il le jette sur un tas de coussins en murmurant *Saint-lundi, bordel* ce que je décide de prendre pour ce que cela semble être.

« Hey, c'est l'année du Bré... »

« Quoi? »

« Non? »

Jan me regarde, navré.

« Je vau pas une bille dans le monde réel. Putain, tu savais pas? Me dis pas que t'étais pas au courant? »

« Incapable, pérore- t' il tel un vieux professeur. Il n'y a d'espace en toi que pour le jeu. Et il faudrait que je te dise amen? Va te faire foutre. Pas besoin d'un crétin comme toi pour produire notre album. »

« Bien sûr, sauf que ça pourrait arriver. J'ai eu la chance de ne pas compter que pour des prunes dans un univers que ne me soupçonnais même pas. J'y suis arrivé grâce à la bonté de certains étrangers. »

« Plus tes pouvoirs naturels de conviction. Même pas besoin pour ça de travailler ta musculature. »

« Quand tu dis ça je sens bien que tu te moques. »

« Possible. Qu'est- ce que ça change? »

« Rien. Mais écoute-moi. Je veux absolument produire ce disque- et pas seulement parce qu'on pourrait en vendre des centaines- on tient l'équivalent d'un *Fear of music*. Entre vos compos et ma fougue... On est tous bien amers mais il faut tout de même faire acte de gratitude envers l'humanité. Vous pourrez même me laisser tomber au mixage, prendre un ingé- son, un type qualifié... »

« Tu peux pas avoir l'air important en larguant deux- trois impostures en travers du

chemin. Pour qui tu te prends? »

« Dis pas n'importe quoi. »

Mais même en attisant toute l'usurpation la plus légitime je sens que je ne vais pas y arriver. Raison de plus pour me lancer à corps perdu dans la bataille.

« On est juste des bouts d'os. Rien de plus. A l'envers ou à l'endroit, ici ou ailleurs, quelle importance au juste? »

Comme le lecteur stagne sans raisons sur *Missing the war*, Jan met une radio généraliste.

Un chanteur braille *Gimme some lovin'* et je sens, un peu écoeuré, que mon pied bat la mesure, comme dans le but de renforcer une imposture.

« Pourquoi donc t'as largué cette mince? Cette Myriam? Souviens- toi, celle qui avait l'air si folle de toi? T'aurais insisté un peu, tu aurais pu faire ce que tu voulais avec elle... »

Je voudrais ne pas avoir à répondre, mais aucun esprit, aucune complicité ne me convaincront que ce que je choisis de faire est acceptable usuellement. Alors je me compose un visage- fantôme afin de parvenir à répondre:

« A son contact je me sentais acquérir une sorte de classe que je ne croyais pas mériter à l'époque. Me sont revenus indemnes tous mes droits à la protestation. Les choses ont changé depuis, apparemment. »

Mais cette phrase ne fournit pas de preuves et Jan s'enferme dans son mutisme. Avant de partir, presque sur la pointe des pieds, je trouve la force de dire *C'était comme ça avant et désormais ce sera ainsi* mais cela ne recouvre aucune réalité visible et viable pour le moment.

## CHAPITRE 29

« Comment être sûr que je ne te dérange pas? » demande Witold, ses longues jambes croisées devant lui, alors que je lui tends un verre d'eau du robinet.

« Normalement ça se lit sur le visage. Si tu ne peux pas, je ne peux rien faire pour toi. »

« Ça va, je peux le lire. Je ne te fais pas trop chier en ce moment. »

Il a alors la bonne idée de se taire, de désigner le visuel placé en *facing* de *Limping for a generation* des Blow Monkeys qui passe à ce moment sur ma platine vinyle.

« Heureusement qu'on a dépassé ça. Les rutilantes années 80. Dire qu'à un moment 1990 a passé pour la norme de renouvellement absolue. »

« 1992 aussi. On a dépassé ça, heureusement. »

« Heureusement. »

« Tu regrettes quoi de ta jeunesse, toi? Des années avant que tu arrives ici? »

« Peu de choses. Rien qui en vaille la peine. Ce sont des années perdues... T'es venu avec moi au bled. T'as vu Kmar et Jeffrey torse nu. C'est tout ce qu'il y a à regretter. Réellement. »

« Non, j'ai vu Kmar, pas l'autre que tu mentionnes, mais Kmar je m'en souviens encore. »

« Je ne sais pas moi-même par quel miracle il se trouvait à cet endroit en cette époque. Entre deux séjours en cabane sans doute. »

Je regarde Witold et me rends compte que la vie lui a donné pouvoir d'attestation, rien de moins. Il est important bien sûr, mais pourquoi? Tout à coup cette interrogation, presque injurieuse, imprègne tout et cache ou contient tout ce qui pourrait être exprimé.

« Je pars toujours dans le sud le mois prochain. Si tu veux venir, tu le peux. »

Tout à coup il me restitue la fuite. Comme toute attestation, le passé se doit aussi de garantir le futur. Mais il est des états dans lesquels on contemple ces options le regard au sol.

« Merci, mais je ne sais pas si je peux me le permettre, vu qu'au niveau financier... »

« Je m'occuperai de ça aussi » dit Witold.

Passent entre nous quelques reliefs de notre passé commun- l'atmosphère gothique de la maison bourgeoise où se trouvait mon premier appartement dans cette région, mes démarches solitaires, notre brève liaison, la nuit où il m'a annoncé qu'il ne voulait plus de moi en tant que boyfriend tout en souhaitant conserver mon amitié, tout le crédit qu'il avait fallu regagner à des yeux redevenus étrangers, le fait que Stéphane ne soit jamais venu me voir, l'éloignement vu d'abord comme un bien, expérimenté ensuite en tant que sévices, ma répugnance ensuite à voir les humains se réfugier dans une communauté de cauchemars, tout cela me vient et c'est comme si je n'avais rien vécu ni écrit.

« T'as rencontré de beaux garçons récemment? »

Witold s'esclaffe et il me raconte des choses que je n'oserai retenir de peur d'en savoir trop sur un tiers.

« J'ai tenté de te joindre sur ton portable mais ça ne répond jamais. »

« C'est la batterie qui est morte. »

« Tu ne l'aurais pas plutôt jeté à la flotte un soir où ça te pesait de devoir faire face à tant de responsabilités? »

« Tu sais quoi? Ne me demande pas pourquoi je dis ça, mais je rêve d'une mésaventure arrivant à des conquistadors lors de la quête de l'Eldorado. Ils se seraient trouvés plongés en

plein Silverland- ça brille moins et c'est moins glorieux mais tellement plus sûr... »

Ça fait rigoler Witold. Il me regarde rouler un joint sans rien dire- il s'y est habitué avec le temps, et la fenêtre étant ouverte, je ne l'intoxiquerai pas.

« Et toi, tu as rencontré de beaux garçons? »

Sans rien censurer je lui relate l'épisode Théo et je sens que j'en tire un mérite auquel je ne crois guère, mais dont il tire une détermination encore plus renforcée à me considérer

comme un être d'exception. Il ne voit pas en moi l'écrivain qui ne s'est jamais rien soupçonné d'autre, et qui a même connu un timide succès officiel avant de se voir rejeté dans les limbes de l'underground, grâce à quelques livres même pas ratés. Witold a sous les yeux depuis longtemps un autre Mike, auquel il a décidé de croire. Libre à moi d'avoir ou non de la considération pour ce fait.

« Tiens, il y a là-dedans un article sur les control queens... »

Je parcours la publication. C'est un journal gratuit que l'on trouve dans les bars homo.

« Comment va Gérald? »

« Plutôt bien, il a récolté des indemnités confortables par rapport à son conflit avec ce restaurateur, à Montpellier. Il vit avec sa nouvelle copine, Soraya, à Carnon- Plage, ils font de petits boulots en attendant de trouver un endroit où s'installer. »

« Mise en scène d'un progrès? »

« Il est très sur ses gardes avec cette meuf, il sent qu'elle pourrait le griller assez facilement. Tu vois ce que je veux dire- pourquoi on ne voit pas d'anciennes photos de toi, par exemple? Elle doit se douter de quelque chose au fond, »

« C'est pratique, avec ce genre de nanas... »

Le téléphone portable de Witold sonne, il prend la communication en me faisant des excuses, je lui fais signe qu'il n'y a pas de quoi. Je monte dans la chambre et regarde avec amertume le lit double toujours vide en pensant que là seul réside mon vrai talent. Je descends ensuite, présent et discret et obscène comme un saint et le premier mot qui me vient alors à l'esprit est pandémonium.

« Pandémonium à toi aussi, Mike » me dit Witold dès que je suis descendu, et cela me déclenche une telle crise de fou rire que je décide de lui payer une bouffe au restaurant, et tant pis si cela dilapide mes derniers fonds. Une fois qu'il m'a raccompagné, je reste longtemps dehors, et lorsque je ne détecte plus qu'une vague émanation lumineuse à sa fenêtre je monte et m'allonge sur le plan de travail, pensant à Jeffrey et à Kmar et à Théo, et à leur beautés, si différentes, et qui finissaient par ne plus en être qu'une, et indivisible.

## CHAPITRE 28

C'est la soirée Little Apocalypse au Nulle Part bar, organisée par Sève, la grande copine fusionnelle de Pete, et j'y suis après avoir longtemps hésité à m'y rendre, plus qu'à demi-ivre à un bout du bar biseauté, indifférent aux clameurs frénétiques des nanas déchaînées se répandant en youyous frénétiques. Je sais que je pourrais m'amuser à les frôler, que cela pourrait passer pour un accident, la seule femme qui m'accorde un peu d'attention est la barmaid, et encore faut-il pour cela que je renouvelle fréquemment mes consommations. Je rêve de remonter chez moi afin de m'allonger nu sur le plan de travail, et cela s'amplifie de verre en verre, devenant une nécessité absolue à partir du quatrième ou du cinquième- et c'est évidemment le moment que choisit Sève pour me sauter au cou, gracieusement, toujours fraîche et vertueusement inconsciente. Elle me lance une grêle de petits baisers sur la joue gauche, avec un bras posé sur l'un des miens.

« Alors, Mike, encore à faire la gueule dans ton coin? »

« Moins que jamais, mais puisque tu m'en parles. »

« Bordel, c'est la soirée Apocalypse, alors qu'on crève enfin. Puis qu'on renaisse. »

« Pandémonium à toi bébé. »

« Pandémonium à toi aussi, et ça ne vient jamais que d'un technème. »

« Et dis- moi, si ça ne te fait rien, que devient Pete? »

« Il est passé apparemment plusieurs fois chez toi sans t'y trouver. Par contre il s'est fait aborder ici par Jan et Alexandre, ça lui a fait tout drôle, le pauvre chéri ne s'y attendait pas. »

« Ils ont eu le culot de s'adresser à lui directement? Comme quoi tout arrive tout de même... »

« Ils avaient plus ou moins un message pour toi. Pete me l'a transmis. Tu vas enfin pouvoir m'aider à éclaircir ce grand mystère. »

Sève ne lit sur mon visage qu'interrogation. Il y a aussi quelque chose de plus intime à l'intérieur, qui ne poindra pas. Elle consulte son téléphone portable. Je détourne les yeux en espérant que c'est la réalité qui va me fondre dessus.

« C'est: Mortagne- Les- Bressuire, 72. »

« Bordel de nom de Dieu de sacré bordel de merde. »

Sève reste tout près de moi, épelant bien patiemment chaque syllabe tout en regardant ailleurs. Elle n'hésite pas, ensuite, à me prendre une main ainsi qu'à l'agiter au-dessus du bar, et elle est tellement séduisante que la barmaid, croyant que l'un de nous deux appelle à la recharge, appareille de tout son corps vers nous. Elle ne résiste ni ne pose d'objection lorsque Sève l'attire contre elle et voluptueusement l'embrasse. Sans insister et après un clin d'œil les deux filles se séparent.

« T'aurais bien besoin d'un peu d'héroïne à t'envoyer dans le système, Mike. Une livraison de super-super pure vient d'arriver en ville. Donne- moi des ronds et je cours vite fait t'arranger ça. »

« Vénale bougresse. Tu ne m'entraîneras pas dans tes calculs de créature inférieure. »

« Qu'est- ce que ça te coûterait réellement? Hein? Dis- moi? A part des ronds. »

« Tu ne disposeras pas de mon corps comme ça. »

Je ne suis pas étonné de remarquer à ce moment que Théo se trouve à quelques mètres de moi; il lève son verre avec aplomb et sourit en me regardant. Je laisse alors Sève sans un mot pour me diriger vers lui.

« Alors? Je te l'avais pas dit qu'on se reverrait? »

« Tu le savais sûrement mieux que moi. »

Il a son sac Eastpak sur son dos et son sourire en appelle d'autres, amicaux ou frondeurs, des deux côtés du bar, ce qui me met à la torture. Tranquillement il me demande:

« Alors? T'as fait quoi de beau depuis qu'on s'est vus? »

« De beau? Pas grand- chose. Tu m'as manqué, surtout. Et là je suis super content qu'on

se soit retrouvés, même si on ne se cherchait pas. »

« T'en as vu d'autres, pourtant... »

« Tu dis ça à cause du privilège de l'âge. »

Je me tais un instant.

« Non, c'est juste que tu m'as manqué cruellement, comme un bras ou une jambe après une amputation. J'ai réellement éprouvé la sensation du membre- fantôme. »

Il sourit alors d'un sourire qui ne doit rien à la politesse, il évalue et rend hommage à ma souffrance.

« Théo... »

« Quoi? »

« J'ai envie de partir d'ici avec toi. »

« Qu'on nous voit partir ensemble? »

« Personne ne nous regarde. Tu penses que tu as mieux à faire? »

Il hasarde un prompt regard circulaire. Je comprends avant qu'il ne réponde.

« Non. »

L'espace d'un instant je pense que je ne vis pas dans un rêve, que le morceau de Klub des Loosers qui passe ne définit pas ce moment, et que ce moment que je sens poindre en moi ne vaut que par Théo pour l'instant, que s'il ne servait qu'à cet instant, ce serait dérisoire et lorsqu'il passe par la porte devant moi, personne n'a les yeux posés sur nous.

## CHAPITRE 27

« Tu sais que la fille qui me parlait au bar au moment où je t'ai vu me proposait de me fournir de l'héroïne. »

« Pauvre fille, elle te connaît bien mal, non? »

« Dame. »

« Dame ».

Nous rions ensemble.

« Putain, j'ai dit, des larmes de joie et d'anxiété pures coulant de mes yeux. Je veux vraiment produire ce disque, le premier album des Ghosts. T'as entendu leur morceau? *I love you/I don't* ça s'appelle. »

« Non. »

« Pas grave, j'ai enchaîné. Ces types sont des trous du cul séparément mais ensemble ils sonnent comme personne. Je vais faire comme Hannett avec Joy Division, style: *Sortez-moi ces crétins de la salle de mix...* »

« T'as à boire chez toi? »

« Bien sûr que oui » j'ai dit, obscurci par une brutale humiliation. J'ai repris:

« En grattant suffisamment longtemps au bon endroit, on pourra sûrement retrouver un peu de poudre de la dernière fois où... »

« Pourquoi longtemps? Ça ne peut pas être satisfait sur le moment? »

« Si, peut-être. Je ne sais pas. »

« Satisfait sur le moment... comme la dernière fois. »

« Parce que tu t'es estimé satisfait? »

« Merde, mec, t'as assuré. »

La poitrine boursouflée de gratitude, je réalise que nous voilà déjà rue du Tsar Nicolas. L'environnement me paraît irréel, comme retouché pour les besoins d'une comédie future qui n'y sera jamais tournée.

« C'est encore loin, chez toi? Je ne me souviens plus. »

« On va prendre le même chemin que la dernière fois. »

Théo pactisait, semblait se laisser faire. Je sens bien qu'il n'est pas tout miel, l'important n'étant même pas de le laisser croire, mais je laisse l'impulsion régir tout m'en remettant à lui pour ce qui était en mesure de nous arranger tous deux.

« Attend, je vais pisser. »

Et Théo s'arrête, et pisse. Une vieille femme qui fermait ses volets suspend ses gestes et le regarde. Théo se laisse complaisamment observer jusqu'à ce qu'il ait fini. Puis le bois claque et on entend l'exclamation suivante:

« Petites merdes! »

Alors qu'on aborde la maison où se trouve mon appartement, je fais signe à Théo de se rabattre et de marcher lentement en collant le mur.

« Tu crains quelqu'un? »

« La proprio de la maison. »

« Elle est pas cool? Elle est chiante? »

« Non... »

« Alors pourquoi? »

Je fais signe à Théo de se taire et regarde à la fenêtre. Pas de lumière, rien à craindre. Je montre à Théo qu'il peut marcher normalement.

On grimpe alors. Chez moi Théo prend entre ses mains le disque des Ghosts posé en évidence sur le bar.

« Je connais cette tronche... »

« Sid'Ahmed Rezzala. Le tueur des trains. »

« Il y a longtemps? »

« Au même moment que la fameuse tempête, fin 99. »

Théo murmure « J'étais trop jeune alors. » C'est là que j'ai commencé à me poser des questions sur son âge. Comprenant que je le regarde, mais souriant il me demande:  
« Quoi? T'as peur que je te le fasse à l'envers? »

L'expression me fit sourire.

« Je vais pas te le voler. »

« Je le sais bien. »

« Pour l'avoir en vinyle tu dois être bien avec le distributeur, non? »

« Ça et puis le fait que l'ai produit aussi, bien sûr. Si tu regardes le nom derrière la pochette, bah tu verras que c'est le mien.»

Théo ne vérifie pas, relève les yeux vers moi. Il y a quelque chose dans son regard qui avoisine la vénération.

« Whoah. Me v'là pote avec un producteur. Et t'en as fait d'autres? »

« Pas pour l'instant. Mais de celui- là je suis vachement fier. En plus je connais bien le chanteur, c'est un bon pote à moi... un mec cool, vraiment. »

« On peut l'écouter? »

« Sûr. »

Dès les premières notes Théo grimace.

« C'est du rock? »

« Euh... oui... enfin... »

« C'est du rock, oui ou merde? »

« En quelque sorte. Pas du rock de riche. Plutôt du post- punk. »

Théo ne dit plus rien. Il attend la fin du calvaire, résigné. Je lève le bras du disque immédiatement après le premier refrain.

« C'est marrant quand même qu'auprès des mecs genre lascars, ou qui se donnent des allures de mecs de quartier, le rock un peu subtil passe pour chiant, alors qu'ils adorent un truc gadoue, style *Highway to hell* qui est le morceau préféré de ceux qui n'aiment pas le rock. »

« Quoi? »

« Bah oui, le rock à la base se voulait neuf, révolutionnaire, sauvage, dans un contexte politique chargé. Et aujourd'hui c'est presque devenu une institution. »

« Non, mais ce truc des quartiers- c'est quoi un lascar? Et se donner des airs de mecs de quartier ça veut dire quoi? »

« T'as l'accent des quartiers, déjà... »

« On ne me le dit jamais... »

« Parce que les gens avec qui tu traînes l'ont aussi, peut- être? Et puis si je dis lascar, je ne pense pas délinquant ou casseur. C'est un point de vue sur la vie, sur le monde, ça n'a pas besoin de moi pour exister. »

M'ayant mieux compris, Théo reprend:

« Sinon t'as raison, pour moi le rock c'est chiant. Puis y' avait rien de bien dans le domaine quand j'étais jeune... »

« Tu rigoles... y'avait... et ... et aussi... »

Mais Théo n'a pas l'âge qu'il m'a dit et aux noms que je prononce il ne gèle ni ne s'embrase.

« Celui qui s'est fait buter en bas de chez lui par un fan, c'était un type des Stones ou des Beatles? »

« Oh, un Beatle. Mais c'était le batteur, pas le meilleur des six. »

Puis je sers à boire et Théo sort de sa poche un petit paquet de papier plié en huit.

« Ça te dit d'en prendre avec moi? »

« Si tu veux. »

Je souris avec confiance.

« Tu savais que tu me trouverais ce soir. »

Théo hausse les épaules.

« Je serais venu chez toi. »

« J'aurais pu ne pas y être. »

« J'aurais cherché jusqu'à ce que je te trouve. Qui peut savoir ce que je suis destiné à devenir pour toi? Je pourrais être ton premier amour.»

Je le regarde, assis sur le canapé-lit, une jambe repliée sous l'autre, la paume d'une main occupée par un collage de feuilles, les paupières lourdes, et sa proposition ne me paraît pas trop déraisonnable. Je me lève et insère un album d'Allen Toussaint dans le lecteur de CD. Ayant terminé de diviser deux tas de poudre en quantités à peu près égales, Théo les subdivise en une multitude de petits traits. L'opération a été effectuée sur le tapuscrit du premier récit publiable de Sève, un récit sarcastique et brutal nommé *Mon enfant arrête la drogue*. Comme de juste Théo se marre en apercevant le titre.

« Qu'est- ce que c'est que ça? »

« Un livre écrit par une pote de mon meilleur ami. La fille qui était avec moi au bar, tout à l'heure. »

« Tu la reverras? »

« Bien sûr. Certainement. »

« Tant mieux. Une gonzesse avec des nichons pareils. »

Théo sniffe avec un billet valable en zone euro, roulé comme il se doit, avant de me tendre le texte plastifié. Je sniffe la cocaïne avec une attitude absente et aspire très fort en tendant à nouveau le texte au beau jeune homme.

« T'es bi, en fait. Un bi qui laisse croire qu'il n'aime que les mecs. »

« Qu'est-ce qui te fait dire ça? »

« Ton attitude par rapport à la meuf. T'aimerais bien faire un truc avec elle. »

« Bien sûr. »

« Alors pourquoi tu t'en donnes pas les moyens? »

Je ris.

« Parce que c'est pas possible. »

« Comment tu le sais? »

« Je le sais... c'est tout. »

« A quoi tu sais ça? »

« C'est super intime. »

« Tant que ça? »

« Je t'assure. »

« Je veux savoir. »

J'allume une cigarette.

« Ça risque d'être confus. J'ai encore parlé de ça avec personne. »

« Personne t'a jamais forcé à aller au bout de ça? »

« Personne, non. »

« T'as dû rencontrer des gens qui tenaient pas beaucoup à toi, alors. Raconte. »

Je dis en regardant vers le sol:

« Eh bien... c'est les autres qui font ça, tomber amoureux, être aimé en retour, tout ça... se marier, faire des enfants, un truc qui tienne, fondé sur l'amour et le partage c'est pour les autres. C'est pas ma charge, ça. Pas pour moi. J'ai de l'amour à offrir pourtant mais celui que je réclame, pour l'obtenir il faudrait que je le vole. Il n'y a rien de plus insupportable qu'un écrivain que personne ne lit et qui demeure secrètement convaincu d'être la seule personne raisonnable sur cette terre. »

« Pourtant on peut t'aimer. Tu vaux le coup. »

« N'allons pas trop loin... »

Théo sniffe puis me tend le tapuscrit. Je le prends et sens sur moi un regard chargé de tendresse.

« C'est des conneries ce que tu viens de me dire. Tu crois que t'es pas attirant? »

Je lui tends le texte, furieux.

« Ah non, là n'est pas le problème. Je sais bien que je suis attirant- et tu peux te poser le problème en l'amplifiant, étant bien plus beau que moi- est- on mieux aimés pour autant? »

« Pas sûr. »

« Sûr que non. Moi je suis prêt à t'aimer, et quoi qu'il en coûte. Même si le moment où je te vois un peu moins mal doit être celui de ma mort. »

Le yeux de Théo ne rient plus.

« De l'amour, ça, j'en donne. »

« Ça te fait pas mal au ventre? Juste avant d'en donner, quand tu sais que ça arrivera? »

Je ne peux pas entendre la réponse puisque dans l'intervalle le téléphone fixe sonne. Je me rue vers l'étage en maudissant le responsable. Évidemment ce ne peut être que ma mère.

« Allô? »

« Maman, tu me déranges. On est samedi soir, presque même dimanche matin. »

« Tu ne parles pas comme d'habitude... »

« Maman, j'ai une question d'importance capitale dans la pièce du bas et je... »

« Ça ne va pas mal, au moins? »

J'en reste un court instant absolument sans voix.

« Ne fais pas d'humour, tu en es dépourvue d'habitude. »

« Ça va, ça va, j'ai compris que je te dérangeais. Je voulais juste te prévenir que je vais venir dans ta ville... »

« Quoi? »

« Enfin, là où tu habites. Vendredi prochain. »

« Je te rappelle, maman. »

« Quand ça. »

« Je te rappelle. Bises. Bye. »

Je descends, furieux, et manque m'étaler, me rattrapant de justesse et atterrissant sans grâce aux pieds de Théo nu qui me nargue gentiment.

## CHAPITRE 26

Un après- midi, de mardi ou de mercredi peut-être, je marche en ville. C'est une chaude journée de printemps et les gens que je croise, bien que n'ayant pas policé leur arrogance naturelle, réussissent au moins à la tempérer, la recouvrir d'un semblant de bien- être, peut- être même de quiétude. Hormis quelques groupes ou humains discordants que je croise, personne ne hurle, personne ne se heurte; je crois un instant le paysage et moi-même entièrement plongés dans une solution à base d'éther ou de dissolvant. Pourtant les dernières nouvelles semblent insinuer que tout est sur le point de craquer dans la vie de tout le monde. Le chien de quelqu'un que je connais a réellement abrégé ses jours en absorbant le contenu d'un pot de peinture; la présidente du fan- club local de Dwight Yoakam a glissé sur un préservatif dans sa cuisine et s'est ouvert le crâne sur l'arête vive de son évier. Je connais une fille qui a tenté de s'ouvrir la gorge en plein centre commercial, et une autre qui a réussi, mais dans un haras. Un type avec qui je baisais dans les temps anciens a finalement opté pour une sortie à la Kurt Cobain après avoir cramé son golden parachute à Bali; une boombox posée près de son corps diffusait *Good God's urge* de Porno For Pyros. Je ne comptabilise plus ni les fausses couches, ni les bébés atteints par la mort subite du nourrisson, ni les vieilles dames désargentées et voleuses ou acheteuses compulsives, ni les jeunes hommes affamés et en colère, ni les jeunes femmes affolées, en déroute, et les espoirs assassinés et les gens asservis, toutes les âmes qui pleurent la honte d'avoir été estimées à l'échelle de leur propre condition. Le malheur me fatigue soudain. Contempler une chose invisible, être sur ses traces ne me tente plus, l'absolu n'étant même plus ce que je désigne de mon poing même pas tendu. Plusieurs jeunes vendeurs de shit m'abordent sur le chemin entre la ville et la gare, que je repousse d'un sourire empreint d'absence. Théo me manque étrangement, cruellement peut- être, pourtant j'ai l'impression de le porter encore avec moi, aussi sûr que je me dirige vers un endroit particulier alors que je donne, à n'en pas douter, l'impression d'un homme doué pour l'errance et qui aujourd'hui encore, s'adonne à son essence en toute impunité.

Au quatrième étage de l'immeuble où elle habite, Ludivine a installé un atelier dans deux chambres de bonne dont la séparation a été abattue, avec l'accord de sa propriétaire. Bien qu'elle y travaille, on est certain de ne jamais l'y déranger. Dès qu'elle me voit la porte s'ouvre et elle m'accueille avec un gros baiser sur les lèvres.

« Te voilà enfin, salaud. »

« J'adore qu'on me reçoive comme ça. »

« J'espère bien, 'spèce d'enculé. Quoi que... Qu'est- ce que tu fous là au lieu de baiser ta mère? »

« Arrête, je vais fondre. Donne- moi de l'eau pour commencer, là. »

Ludivine me tend une petite bouteille d'eau; boit, puis m'en jette sur le visage. Puis elle me prend par le poignet et me dirige vers le lit de camp.

« Viens- tu feras le prof et moi l'étudiante. »

« Ah non, c'est pas du jeu, ça. Tu as fait exprès de foirer tes exams. Je sais bien que t'es pas une vraie vilaine fille. »

« Si, monsieur le correcteur. J'ai besoin d'être remise sur le droit chemin à grands coups de botte dans le... »

« T'es pas bien? »

Ludivine me place au- dessus d'elle et dit en minaudant, secouant la tête comme si des couettes l'engourdisaient.

« Monsieur, je veux pas que tu me prennes pour ta mère, moi. Je veux échapper au sort commun. »

« Ah non, ça commençait à m'exciter et voilà que tu me fais penser à ma mère,

maintenant! C'est infernal, immoral! Tu devais attendre qu'on soit mariés pour faire ça... »  
« Tu te mets à me parler comme l'autre connard de Marco, là. Puis Damien. Pourquoi les hommes ne supportent jamais qu'on leur parle de leur mère? »

« Parce que c'est indiscret, figure- toi. Ça fait tout tourner dans l'autre sens. Personne ne te fout du fumier sur tes plates- bandes en t'asticotant avec ton père, j'imagine ? »

Elle crache pour elle- même dans un coin quelque chose que je ne me fatigue pas à tenter de comprendre.

« En ce qui concerne Tanguy, il est fort marri de se trouver laissé en plan. Il a beau n'en rien dire, il saigne, je connais le guignol. Mesure mieux le taux de merveille pure dans tes adresses au monde. Ton intensité naturelle a le don de transformer les gens en glands. »

« Comme l'autre nana du What's bar. Ce qu'elle peut être collante, celle- là. »

« Tu ne nous l'aurais pas éberluée avec tes curieuses constatations sur les écrivaines du siècle dernier, on ne serait jamais tombés si bas. Qui en a encore quelque chose à foutre de Violet Trefusis ou Vita Sackville- West à notre époque? Je me le demande. »

« Ben moi, lâche Ludivine. La culture n'est pas ton domaine réservé, que je sache. Tu es bien venu là pour me baiser, non? »

« Oui. »

« Alors baise- moi. »

Je l'agrippe alors, ayant désormais mes lèvres à hauteur de ses hanches, et défais le jean blanc qu'elle porte, tandis qu'elle enlève le haut, son soutien- gorge encore sur elle, et je me relève encore un peu, mes lèvres attrapent et sucent le bout de ses seins. Ludivine me regarde, comme étonnée, elle se presse contre mon sexe qu'elle sort de mon boxer quand je la renverse et attaque son sexe avec mes lèvres, son corps pâmé me suggérant pour de bon une mort voluptueuse. Mais elle se redresse dès que j'arrête, caressant mon sexe, ce qui me pousse à me déshabiller. Ludivine me suce alors et je prends sa croupe entre mes mains et la lèche furieusement. Lorsque je l'ai suffisamment sentie s'agiter je décide de la prendre, mais Ludivine me suce, mettant son vagin sur mon visage et cette position, bien qu'inconfortable, me fait jouir, et ensuite je la fais jouir avec mon pénis malgré tout. Après s'être rincés au broc, Ludivine me tend une cassette vidéo.

« Tiens, je suppose que t'as pas vu ça. A part les chaînes américaines où on passe Steely Dan en fond sonore, je crains que tu... »

« C'est quoi donc? »

« Un speech que j'ai fait sur la chaîne locale sur ton dernier livre. Je crois que ça a de quoi marquer les esprits. »

Je suis ému, confus, pas seulement du fait que ce bouquin date terriblement.

« C'est trop gentil... »

« Vas- y, chiale pas, je suis pas le seul esprit en France à te reconnaître une absence de limites et à croire en toi, quand même... »

« C'est pas si loin de la vérité, tu sais... »

« Oh... »

« Fuck de fuck, je sais plus du tout ce que je voulais dire. »

Mais elle s'en fout, ce n'est pas bien grave. Même pour moi les importances successives et cohabitantes s'atténuent.

Après quelques phrases je m'en vais; même si je n'ai pas complètement pris mon pied, Ludivine sait que je reviendrai, que je lui suis redevable de quelque chose- et en quels termes je compte revenir vers elle afin de la récompenser de ce que de droit. Et me voilà de nouveau dans la rue, marchant le long du trottoir, épouvanté par la lumière éreintante. Heureusement je marche plus vite que je ne le pense, en principe de quoi je gagne le centre ville et ses devantures ombragées sans même le remarquer. Je marche, ou plutôt zigzague en tâchant d'éviter les personnes âgées qui marchent trop lentement, les jeunes qui marchent trop vite et les gens chargés de sacs qui reviennent d'écrémer les présentoirs de produits en solde. A un jet de pierre de chez Jan, soudain tendu, la peau

comme hérissée, je décide d'entrer dans le premier commerce alimentaire venu afin d'acheter une cannette de Coca. La patronne, une antillaise âgée d'environ cinquante ans, est plutôt aimable d'habitude, elle m'avait même fait crédit une fois, il y a longtemps et lorsque son employé, un auvergnat beau comme un cœur et bête comme un âne, lève les yeux au ciel parce que je mets trop longtemps à trier mes centimes, elle a pour moi un geste que j'interprète : Pardonnez- lui, parce qu'il ne sait plus qui nous sommes. Je souris.

« Mike? »

Je me retourne.

« Tu me reconnais? »

Un jeune homme se tenait derrière moi avec un grand sourire; il me fait face désormais.

« Tu parles que je te reconnais, mec. »

Je lui tends la main. Ses yeux pétillants, sa gaîté juvénile, cette taille haute, la beauté canaille des traits- Vivien Sorel se tient devant moi.

« Qu'est- ce que tu fous ici? »

« Mais j'habite pas très loin. »

« Où ça? »

« A Vairon. »

« Oh, oui, je connais. Dans le département voisin. »

« Voilà, juste à la limite. »

« Et toi, quoi de neuf? »

« Ben moi ça va bien, je suis marié. J'ai trois gosses, une fille et deux garçons. Et toi? »

« Ben pas moi... »

Ça le fait rire, alors je ris aussi.

« Viens, on sort, j'ai laissé mon porte par là, à la terrasse d'un café. Faut dire qu'on te piste depuis cinq minutes, j'attendais juste le moment opportun pour t'aborder sans te faire peur, alors mon pote en a eu marre, je l'ai laissé vider son verre au bar là- bas. »

Tranquillement il me soûle, il est parfait pour ça, si sincère de du plaisir de sa surprise, et le voir ainsi est tellement plaisant que je sais par avance que je ne le rembarrerais pas. Et puisque ces incidents sont au fond exceptionnels et inévitables que je ne me formalise pas. Mieux vaut lui qu'un autre, car sa fratrie m'est agréable et nous n'avons jamais échangé une parole aigre.

« Alors, quoi de neuf pour toi? »

« Mais... tout et rien. Je passe de bons moments. Je fais ce qu'il faut pour. »

« Tu fais quelque chose en ce moment? »

« Non, je suis à peu près libre. »

« Ça te dirait de voir mon pote? »

« Allons voir. »

En bougeant vers le café avec Vivien, je m'aperçus combien il était resté jeune et séduisant. Il possédait l'entrain propre à sa famille et me sembla pour le coup être une preuve vivante que l'on peut avoir eu sa part de conditions de vie infamantes sans être marqué de façon indélébile et se permettre de muter en incarnation de ce que l'on peut imaginer de pire. Ce qui le poussait vers moi en cet instant n'était pas plus noble ou méritoire que ce qui nous guidait les uns vers les autres il y a dix ans- et cette page de ma vie que je désespérais à l'époque de jamais pouvoir terminer de remplir s'était avérée contenir plus que je le pensais.

Une fois attablés, le copain de Vivien a accompli un subtil mouvement du chef. Petit et d'aspect rustre, il ne pouvait, en apparaissant aux côtés de Vivien, qu'être repoussé dans un abîme, d'autant plus certainement forcé dans ce cas que ma jalousie à son égard était forte- puisqu'il lui était donné de partager le quotidien de Vivien, et que le quotidien est, par nature, ce qui importe le plus. Voir resurgir Vivien dans mon présent m'était l'aveu d'une carence; il m'avait manqué, lui ou un de ses frères, car je regrettais plus des personnes isolées qu'un groupe ou l'ambiance d'une époque. Vivien n'était plus

l'adolescent souriant, mais à la mentalité limitée, et quelque peu gauche, entrevu dans le passé mais soigneusement préservé par ma mémoire; l'adulte mûr et mature assis devant moi l'enfonçait sans peine. C'est sur aujourd'hui que je veux le reconquérir, non sur un acquis dû au passé.

« J'ai eu des nouvelles de Jeffrey, de Kmar... »

« Ah bon? »

Et j'apprends que ces êtres, glissés depuis ce temps, peu à peu, vers une forme moderne de la mythologie, ont vécu leur vie propre, que la normalité a modelé le cours des choses. Cela se traduit ou se matérialise par une femme, des enfants, une vie que l'on dit sans histoire, sans histoire propre peut-être, un idéal finalement, ce qui avait toujours été voulu. Je tente de rester cool, mais il m'est impossible de ne pas remarquer que mes vieux démons auront été les derniers à lâcher prise. La sanction de la société aura duré moins longtemps pour eux que pour moi. Je tente de me persuader qu'aucune rancœur ne peut en émaner, mais cette impression ne dure pas, se dilue avant de s'estomper complètement. Mais cela ne se voit pas pour autant et je souris toujours, quoi qu'il soit dit. Pendant ce temps le pote de Vivien reste imperturbable bien qu'aiguisé, méprisant au possible devant chaque patrouille de keufs paradant, ou de militaires avec leurs fusils pointés vers le sol, et qui laissent se faire les achats de came par les fourgueurs de tout poil, à vingt mètres de nous. Spectacle d'une contradiction interne ou inhérente à la réalité. Mais ce n'était plus une réalité que l'on tenait à analyser; elle manquait décidément trop de tenue.

« Ça a l'air d'être un grand marché à ciel ouvert, ici? »

« Il y en a pour tous les publics. »

« Et le bled, ça ne te manque pas trop, le bled? »

« Oh, non, crois pas ça. J'ai été assez humilié, assez hué, assez cafté, assez tout pour ne jamais regretter ni ce lieu ni cette époque- là. »

Ma véhémence passe pour de mauvais augure- et je demande en baissant le ton une précision à propos d'Axel, une incarcération qui date d'un certain temps déjà.

« Tu traînais pas chez Stéphane, juste avant de venir ici? »

« Stéphane? Oui. Même que je l'ai pas beaucoup revu depuis. »

« T'es pas retourné là- bas depuis combien de temps? »

« Depuis deux ou trois ans déjà. »

« Moi je suis parti quand j'avais quinze ans. C'était la seule chose à faire, de toute façon... »

« Il me semblait bien aussi que tu étais parti de bonne heure... »

« Je me suis mis en couple, direct. Avec Leïla. Tu te souviens d'elle, non? Je vais lui dire que je t'ai revu, ça va lui faire tout bizarre. »

Puisque je ne poursuis pas sur le même sujet on parle alors business, et Vivien semble soudain anxieux de savoir par quels biais je me procure de la came et de la camelote, toute la sensation de la puissance et de l'extase... Suite à quoi je me trouvai marmonnant des idées plates en réponse à ses idées romantiques et empruntées, la partie de moi qui tente de jouer au malin me glissant de colporter des énormités de taille sur le dernier trafic à avoir été démantelé. Ce qui m'a poussé à ne pas continuer dans cette voie a été le regard du pote de Vivien, qui devenait de plus en plus terrible au fur et à mesure que j'avançais dans les détails. Ce rural au regard haineux me toisait de sa haine ancestrale qu'il faisait passer par le canal d'une autre usurpation afin de sortir vainqueur; pas moyen de s'entendre, décidément. Les corruptions s'ajoutant aux connections, on boit ensemble un certain temps, puis Vivien décide qu'il faut rentrer et me raccompagne.

Peu avant de s'engager sur le rond- point près de l'avenue Mansart, dans la courbe lovée autour de la mairie de quartier, une voiture immobilisée nous bloque le passage. Au bout de trois ou quatre minutes elle recule sans prévenir et heurte l'avant de la voiture de Vivien,

avec assez de force pour en faire tomber le pare- chocs. Les deux conducteurs sortent. Le fautif semble apeuré par la haute taille de Vivien, déconcerté par son air cool. Il acquiesce à tout ce que Vivien et son pote demandent en faisant de son mieux pour ne rien trouver louche. Y' avait- il de sa part défaut d'assurance? Était- ce la loi des séries? Les deux conducteurs remontés en voiture, et apparemment partis pour prolonger le même statu quo, le fautif décide de quitter coûte que coûte cet embouteillage et fonce droit dans l'arrière de la voiture qui lui bloquait le passage. Il avait dû subir un rush d'adrénaline- ou était- ce le CD de Booba qui passait à fond dans la voiture de Vivien depuis le début? Le jeune homme me demande:

« Ça te rappelle rien? »

« Si, si, bien sûr. Toute une atmosphère. On se sort d'une embrouille par une autre embrouille. »

## CHAPITRE 25

Lorsque je rentre chez moi, un peu ivre et toujours sous l'emprise de l'adrénaline, je me livre à l'analyse exhaustive et angoissante de la boîte à lettres, que je m'arrange pour n'ouvrir qu'une fois par mois. Je n'ai pas dû le faire depuis cinq à six semaines; comme convenu elle déborde. Le faire sans alerter Isabelle ne semble pas a priori une tâche très compliquée- et je suis inexplicablement plus attentif au degré de visibilité de mon corps qu'aux bruits qu'il peut émettre.

Une fois remonté chez moi, je considère le tas qui se révèle composé d'objets hétéroclites- un chouchou pour les cheveux, une invitation dans un *club sympa pour célibataires*, un coupon d'invitation pour le spectacle et les cours d'un illusionniste-mentaliste local, des réductions pour des pizzas livrées à domicile et du courrier à ne savoir qu'en faire- plusieurs relances pour des factures non payées- certaines parce que non dues en propre et considérées comme telles à cause d'une erreur de traitement, une facture d'opérateur téléphonique, une réponse à une commande de la Fnac m'informant que *Calenture* des Triffids n'est plus disponible- une honte- en conséquence de quoi on a annulé ma commande, un chèque sans mot l'accompagnant, issu d'un organisme inconnu, mais que je suis disposé à toucher du moment qu'on me l'a envoyé, vu que la somme est rondelette.

Une boîte en forme de porte-plume m'a été envoyée, également, j'en ai réservé l'examen pour la bonne bouche. L'écriture sur la boîte ne me dit rien, je défais le papier kraft qui l'enveloppe. La boîte se révèle, verte et jaune, du même jaune que les t-shirts des joueurs de la Seleçao du Brésil. Je secoue la petite boîte. Ce qui se trouve à l'intérieur tinte. J'ouvre.

C'est un tournevis. Un tournevis cruciforme, long d'une quinzaine de centimètres. Je détruis la boîte afin de voir s'il n'y a pas un message inscrit dessous mais il n'y a rien- et mon impatience de revoir Théo, toujours latente, grandit, depuis qu'en plus il faudra que je lui demande d'écrire quelque chose pour moi.

## CHAPITRE 24

Je rejoins ma mère à la brasserie près de la gare, le vendredi midi suivant, jetant autour de moi des regards farouches, car je suis connu ici et même réputé pour des raisons que je ne publierai pas, la famine menaçant- et je redoute que ma mère ne me décrédibilise par une des saillies péremptoires dont elle a le secret. Miraculeusement cela ne se produit pas et une fois le repas terminé je la regarde, seule et digne sur le quai, raidie par l'âge ainsi que le manque manifeste de moyens. Un vague dépit me vient de ce que nous ne serons jamais capables de partager, mais il passe vite sous le soleil qui irradie ce printemps si étrange.

Le soir, j'invitai quelques potes à passer prendre un verre. Je tenais de source sûre qu'Isabelle s'absentait dorénavant tous les vendredis soirs. Tanguy, Michael et Pete arrivent ensemble vers neuf heures et on commence à vider des bières- sauf Michael bien sûr, qui tête par affectation de petites bouteilles d'eau de source pour cyclistes par l'embout. Il posait des questions à demi impertinentes à Pete qui en déviait l'impact avec le plus grand naturel. Tanguy regardait la télé en se grattant furieusement la jambe droite, encore plus soumis à la tension nerveuse qu'à l'accoutumée. Il me dit soudain:

« J'ai repris l'embauche à la Fabrique. »

« C'est quoi, ça, la Fabrique? »

« Un atelier de réinsertion à la sortie de Frénergues. »

« Je crois que je vois le coin... derrière la zone industrielle? Tu dois galérer pour aller et revenir... »

« Ouais. Puis attendre aux arrêts de bus dans les vêtements de travail, ça la fout mal aussi, tu penses. »

« C'est sûr. »

« C'est clair. »

Je regarde et écoute Michael dont le visage est modifié par les réparties de Pete à ses questions très orientées, il arbore une expression de malaise intense qui s'aggrave quand il sent mes yeux posés sur lui. Je me tourne vers Tanguy à nouveau.

« Et vous faites quoi dans ce centre? »

« Des travaux de terrassement, un peu de culture céréalière. De la peinture, un peu de maçonnerie. Parfois aussi il faut soigner les porcs, nettoyer les boxes des chevaux. »

Je passe derrière le bar afin de prendre d'autres bières. Michael vient m'y rejoindre.

S'imaginant discret il me glisse à l'oreille:

« Essaie de passer des thunes à Tanguy, au moins la moitié de ce que tu lui dois. Il risque gros à cause... »

Je lui réponds immédiatement:

« Je ne peux rien faire pour lui en ce moment. On verra ça après la Fête de la Musique. » Mon portefeuille est posé devant moi pourtant, l'ouvrir forcerait à dissiper ma conduite mensongère. J'ai une telle confiance envers les limites naturelles des personnes présentes chez moi ce soir qu'il ne me vient pas à l'idée de le prendre sur moi à nouveau. Je trouve d'ailleurs que Michael se mêle de ce qui ne le regarde pas; rien ne sera, à cause de cela, donné à Tanguy prochainement.

Pete me dit:

« Sève m'a rapporté que tu l'avais laissée en plan en pleine soirée pour t'esbigner en douceur avec un mec super mignon... »

« Saloperie de ville où l'on se trouve sans cesse balancé » dit Michael tentant de croire que je lui échappe.

« C'est un pote avec qui j'ai couché deux ou trois fois. »

« T'es pas spécialement réputé pour coucher avec des boudins » dit Michael, plein de fiel soudain, prêt à tout afin d'afficher un dédain vertigineux nourri de son propre dépit. Il est tellement minable et avide de se descendre que je ne peux pressentir de sa part qu'un

coup en traître. Je me contente de hausser les épaules.

Le téléphone sonne à l'étage. Je monte, prenant, sans savoir pourquoi, au dernier moment, mon portefeuille.

« Mike? »

« Théo? »

« Dis- moi, je suis à Paname maintenant, je suis prêt à sauter dans le train. Tu crois que je pourrai dormir chez toi ce soir? »

« Oh oui, viens. C'est toi qui m'as envoyé le tournevis? »

« Un tournevis? Non. »

« Quelque chose d'autre, alors? »

« Non, non. Rien. »

« Il arrive à quelle heure, ton train? »

« Dans trois heures, c'est vachement long. Je passe te voir de toute façon dès que j'arrive.»

« C'est O.K, je veux dire, j'espère que tu le feras. »

Je descends à nouveau, posant mon portefeuille sur le bar, prévoyant qu'il me gênera lorsque je serais assis. Le plus parfait silence règne dans la pièce. Pete et Michael regardent leurs chaussures tandis que le regard de Tanguy furète partout. Il aperçoit le rouleau qui a permis à Théo ou à moi de sniffer, une des semaines précédentes.

« Je peux? »

Je fais signe que oui. Sans se cacher Tanguy sniffe plusieurs lignes de brown sugar. Je sais qu'il me consultera ensuite afin de savoir si je veux en prendre et de constater que ma réponse sera négative. Cela ne manque pas. J'en ai la tête embrouillée de réflexions et de concepts et suis du coup peu apte à réagir avec spontanéité.

« T'en as pris récemment » demande- t' il, prenant le rouleau à témoin.

« Pas de ça. De la coke. »

« De la vraie coke? »

« Oui. »

Tanguy en a le regard chaviré.

« Où t'as trouvé de la coke? »

« On l'a trouvée pour moi. »

« Qui ça? »

« Un pote. Tu vois ce que je veux dire, c'est pas mal pour se faire une ambiance sexe, sinon c'est comme l'héroïne, tu ne peux faire que ruminer après t'être administré ça. Mieux vaut s'envoyer en l'air.»

« Oh, arrête, intervient un Michael faussement excédé. Et il arpente les lieux où ça baise et ça jacte en prétendant que ce qui le comblerait ce serait de produire l'album des Ghosts... »

« Mais c'est vrai. »

« Il se compose juste un roman rose afin de conquérir l'Amérique » dit Pete tendrement.

« Oh. Oh. M'est avis qu'ils auront besoin de nourritures moins contingentes. »

Mais personne n'a besoin de rien ni là-bas ni ici et, ayant été mal entendu dès le départ, je me perds à rêvasser- sur les fesses de Théo, sa simplicité et son naturel si grands et terrifiants- ce que Michael perturbe lorsqu'il glousse:

« Une nana est passée chez moi pour savoir si je désirai recevoir Canal +. »

Je rétorquai sans m'entendre:

« Mais tu t'en fous, attendu que tu espères que S.O.S. Minets rouvrira son antenne locale après six mois de tergiversations. »

Son sourire fond étrangement et ses joues s'abattent sur un profil anorexique de rigueur. Il boit prudemment une gorgée de flotte- et moi afin que cela me revigore une lampée de bière.

Pete se plaint d'une arnaque sur un spectacle qu'il est allé voir. La presse des locaux

gratuits en prend naturellement pour son grade. Tanguy, lui, renifle et avale sa morve. Il reluke depuis que je suis descendu mon exemplaire d'*American psycho* et me dit en le désignant:

« C'est l'album que tu nous as fait écouter la dernière fois, hein, Mike? »

Je dis en souriant, gelé:

« Non c'était les Ghosts. Eux n'ont pas encore fait d'album, enfin je crois. »

Je comprends que d'où il est assis il ne se rend pas compte qu'il ne m'a pas désigné un disque mais un livre, qu'il a associé le tueur des trains sur la pochette à Patrick Bateman, que j'assiste sans doute à un cas de génie synthétique ou à quelque miracle de ce genre- et Dieu sait que je n'en ai ni l'énergie ni le temps- et de me dire qu'il y a quelque chose du génie mal employé chez Tanguy, quel dommage pour lui qu'il ne soit pas génie plus distinctement.

« Et Ludivine, tu l'as revue? »

Je me fais un profil d'imprécateur de vérités inattaquables pour livrer ce mensonge:

« Ouais, la semaine dernière, dans le tram. Vu comment elle s'accrochait à son gars, on peut dire qu'elle tient sérieusement à lui. »

Le regard de Tanguy s'affaisse, ce que je contemple sous l'œil plein de reproche de Michael. Je hausse une épaule en frémissant.

« Blessures collatérales. Une messe pour Dien- Bien- Phu? Personne? »

Personne, effectivement. Tout le monde garde les yeux baissés.

« Alors cessez de jouer aux chauds. Personne n'a envie de tomber si bas. »

Michael regarde Pete, avisé, et qui ne bronche pas. Mes yeux partent sans plus de volonté de dissimulation en direction de l'horloge du magnétoscope, qui ne marque pas plus de dix heures.

« Tu attends quelqu'un? » demande Michael.

« Qu'est- ce que ça peut te foutre? Demain, tu seras en formation, ce qui veut dire que tu vas partir de bonne heure, je te le rappelle, et que demain tu seras forcé de voir des gens, ce que je souhaiterais moi-même en ce moment... »

« Tu dis n'importe quoi » prétend Pete.

« Je suis très sérieux. Rien à foutre d'être un écrivain malpopulaire de plus ou une icône bénie dedans le *sweet underground*, et bénie d'autant plus de n'avoir jamais eu à se coltiner l'affrontement entre ses convictions et la loi du marché, ou une grosse gousse à pénombres chargée d'enrégimenter l'univers, cette pénible arène. Je veux qu'on me touche, qu'on me mate, et pas parce qu'on en aurait le choix. »

« Parce que tu ne te dégonflerais pas, cette fois- ci, tu veux dire? » s'informe Michael, au maximum de sa finesse.

Personne ne dit rien pendant quelques longues secondes.

« T'es tellement ci et tellement ça que tu dois croire que je me transforme en citrouille passé minuit... »

Je réponds, la voix assurée:

« Non, dans le conte, c'est la jeune qui se transforme, pas la vieille fille qui lui sert de marraine... »

Je regarde Michael qui sourit à rebours.

« Non, pas à moi. Je pressens que tu me laisserais en rade au seuil du Palais des Fées, me déclarant au portier pas assez verdi par la vie pour prétendre en savoir plus.

Maintenant félicite- toi que je n'aie sous la main ni tablier de vieille ni metteur en scène de théâtre parce que je te ferais jouer Nelly Dean dans n'importe quelle adaptation des *Hauts de Hurlevent*. Tu commences à nous travailler les entrailles avec ta vie par procuration. On a rencontré des serpillières pourvues de plus de dignité. »

Sous l'effet de cette menace extraordinaire Michael baisse la tête. Je me sens enfin libre de passer à autre chose.

« Pete, il faut que je te demande... »

A l'étage le téléphone sonne. Je saute en trois bonds les vingt- deux marches pour prendre la communication au moment idoine.

« Wesh? C'est Théo. »

« Ça va? »

« Oui, oui, bien sûr que ça va. T'es toujours prêt pour tout à l'heure? »

« Bien sûr, mec. Je n'attends que toi. »

« Mais moi je viens te voir et personne d'autre- tu t'en souviendras. »

« Mais mes invités auront déguerpi avant minuit tapantes. Je ne t'imposerai personne, ça va de soi. »

« Je voulais juste être sûr. »

Immédiatement Théo raccroche. Une fois redescendu, et sentant que j'ai omis de prendre mon portefeuille en montant, je le fais glisser derrière le bar et regarde si rien ne manque, en prenant des bières. Il ne manque rien. Je repose le portefeuille à sa place.

« T'attends quelqu'un? » demande à nouveau Michael.

« Quelqu'un doit venir, en effet. »

« Le mec de l'autre fois? Ou encore un nouveau? »

« Pourquoi toujours un mec? Pourquoi pas deux ou même trois? Et une nana avec pour changer un peu? »

Michael se détourne après avoir froncé les sourcils.

« T'allais me demander quoi, tout à l'heure? » demande Pete.

« Je ne sais plus. Ma foi, c'est le fait d'avoir rencontré un des types du village où j'habitais auparavant. Une expérience bizarre... Ça ne l'emmerdait pas du tout de me revoir, il m'a même longuement pisté avant de me sauter dessus. Il craignait de me faire peur. »

«Cool, devine Pete. A tous les coups il était fier de te revoir et de te montrer ce que la vie avait fait de lui... en bien... »

« Ouai, de se montrer devant moi le dépravant dans les habits seyants de la paternité... Oh merde- je gobe pas ces prétentions, ces poses. Même la simplicité passe pour du vice parfois. C'est la fin de la course. »

« Amène- le chez moi un de ces quatre, on verra si les amitiés anciennes tiennent toujours autant la distance » dit Michael, désireux sans doute d'en savoir plus et mieux sur le Mike d'il y a dix ans que je ne suis capable d'en dire. Je n'ose pas y penser plus loin. Telle situation est inconcevable, incompatible avec le maintien en vie du sujet Michael.

La conversation jusqu'à minuit est identiquement laborieuse et minable. Il me semble percevoir à ma porte un frottement confus. Vers moins cinq je dis aux garçons:

« Bon, eh bien je vais vous souhaiter une bonne soirée, alors... »

« Faudrait pas qu'on fasse de mauvaises rencontres, surtout! » claironne Michael, toujours plein de sa lourde ironie, avant de soupirer. Pete et Tanguy se lèvent et s'affairent, et je commence à me demander si Théo retrouvera le chemin, s'il y a aura au besoin des gens dehors dans le but de le renseigner...

« T'inquiète, il va bien finir par arriver » glisse Pete en plus d'une bise, ce qui ne lui arrive jamais.

« Bon, alors, à plus » dit Michael aussi paniqué à l'intérieur que mauvais mannequin d'indifférence.

J'écoute alors les pas décroître d'intensité sur les gravillons et m'installe à nouveau dans une forme supérieure de la tranquillité, même si j'observe que le moteur de la voiture de Michael met longtemps avant de démarrer. Installé sur un trépied non loin de la porte, je fume mon dernier spliff en écoutant *Living in fame* par The Clash. Je regarde dehors à la fin du morceau afin de constater sans surprise que Théo se trouve en bas des marches. Lorsque le spot que je dirige dans sa direction l'illumine il arbore un sourire plus large encore que le carton à pizza qu'il tient entre les mains. Il grimpe les marches à toute vitesse.

« Wesh mec. »

« Wesh man. » Je lui serre une épaule en guise de bienvenue.

« Le train est arrivé avec de l'avance. J'ai eu le temps de passer prendre une pizza. J'espère qu'elle sera moins dégueulasse que d'habitude. » Je m'aperçois alors qu'il tient dans son blouson une petite bouteille de Fanta que je jurerais remplie d'un tout autre breuvage.

« T'as bien fait. »

Théo s'assied sur le canapé- lit et enlève ses chaussures. Il soulève ensuite délicatement le couvercle du carton et je distingue de petits sachets piriformes- mais avant que j'aie le temps d'en voir plus Théo les a déjà fait disparaître dans ses chaussettes, son boxer, n'importe où.

« Ça me flatte que tu aies suffisamment confiance pour sortir ça devant moi » dis- je sottement, grisé par la situation et ce qu'elle comportait de naturel.

« Ben, c'est normal que je vienne pas te voir les mains vides. Fais- moi penser à t'en laisser un ou deux avant que je reparte. Je te dis pas ce que c'est, je te laisse la surprise. Mais tu vas te payer du bon temps avec ça, mon pote. »

Une intuition me vient.

« T'as un job ici? »

Théo me regarde, surpris, et dit lentement:

« J'ai un job ici. »

« Quel genre? »

« Manutention, ils appellent ça. Exploitation, je dirais- ils passent un contrat avec toi et ils te payent mais tu dois raquer pour ta piaule, ta bouffe, ton linge, tout ça... »

« La Fabrique, à Fénergues. »

Théo me regarde, sidéré.

« Comment t'as deviné? »

« Je suis ici depuis un paquet d'années et je connais un tas de monde, forcément. Un de mes potes qui était là tout à l'heure y travaille. »

« Qui? »

« Tanguy. »

« Non? Le mec tout keus, qui a l'air dévasté à l'héroïne? »

« Qui l'est, en effet. »

« Il m'en a proposé déjà. »

« Il s'est intoxiqué en prenant ça pour de la coke. »

« J'espère que tu tapes pas les mêmes trips parce que j'aime bien passer du temps avec toi... »

« Moi aussi. Mais non, t'inquiète, je touche pas à ça. »

« A la Fabrique, on se tape que de la merde- faut nettoyer les boxes pour les chevaux, nourrir les porcs- comment j'aime pas ces putains de bestioles! Je suis sûr que s'il y en avait un qui me faisait tomber, ils se jetteraient tous sur moi pour me dévorer, ces bâtards... »

Théo roule un joint.

« T'étais avec Tanguy et des potes avant? »

« Oui, mais je les ai saqués en temps. »

« En temps? »

« Oui, juste avant que t' arrives. J'ai bien fait. »

« Pourquoi? »

« D'abord afin de ne pas te les imposer; ensuite parce que j'avais envie d'être seul avec toi et que j'ai réalisé à quel point deux d'entre eux au moins me prenaient la gueule. »

Théo se marre.

« Ça fait pas de mal de changer de potes de temps à autre. »

« Ça a dû t'arriver il y a pas si longtemps. »

Son torse se redresse, sa voix mue; il est soudain sur la défensive.

« Pourquoi tu dis ça? T'as envie que je me casse? »

« Bien sûr que non. Et pourtant j'ai comme une intuition que tu as pu laisser des gens hurler ton prénom dans le noir... »

« C'est vrai ce que tu dis. Mais c'est ce qu'il y a de plus intime, ça, comme de regarder quelqu'un dormir. Me dis pas que tu l'as pas fait. Tu serais bien le premier. »

« En tout cas je suis content que tu sois là. Même si c'était pour me faire prendre pour un con, je ne donnerai ma place pour rien au monde. »

« Ma copine m'a dit ça il n'y a pas très longtemps. »

Je masque mal ma déception ou mon incrédulité.

« Ouais, ma copine. Tu me croyais homo à temps plein? »

« Non, bien sûr... Mais je me dis- je ne sais pas pourquoi- que peut- être seulement maintenant tu vas commencer à me décevoir. »

« Pourquoi? A cause de ce que je t'ai dit? »

« Tout juste. Si je ne crois pas en l'amour pour moi, je ne dois pas non plus y croire pour personne d'autre. Et cette confiance que tu me fais, d'*avoir une copine*, je ne sais pas pourquoi ça me colle un froid d'enfer dans la colonne vertébrale. »

« Un froid d'enfer... T'as des expressions marrantes, toi. Des expressions d'écrivain. »

« Marrant? Tu trouves ça marrant? »

Théo dit, le dos à nouveau courbé, avec entre les mains deux feuilles en collage:

« Ce que je crois moi, c'est que quand on croit naître en vérité on meurt; que le paradis est l'endroit d'où on vient, et l'enfer ce monde dans lequel on vit. Peut-être qu'on en sort, mais

en attendant c'est double peine pour tout le monde, quelles que soient les circonstances. »

Je ne dis rien, absolument soufflé, tellement ému que n'importe quoi pourrait me briser là, sur place, comme par mégarde.

« Je peux réchauffer la pizza? »

« Bien sûr, oui. »

Théo s'active. Le téléphone sonne là- haut. Je réponds volontairement trop tard. Witold me prévenait que le séjour projeté dans le sud ne se ferait pas à la date prévue. En bas la sonnerie du four tinte; le temps que je descende, deux parts de pizza sont déjà disposées dans de grandes assiettes.

« Bon appétit mon pote » dit Théo avec un sourire de satisfaction.

## CHAPITRE 23

Le même jour, dans l'après-midi, après le départ de Théo sur l'assurance qu'il reviendrait me voir *très bientôt*, je nettoie les traces laissées sur le sol- un peu de sperme, du sang, de la merde, plus le dildo laissé en plan par terre. Mis de bonne humeur par ce nettoyage, j'ouvre grand les fenêtres avant de commencer la relecture de nouvelles écrites il y a plusieurs années. Après avoir effectué quelques corrections d'usage, je ne vois rien d'autre qui me tente- à part éventuellement aller à la FNAC acheter le dernier album de Chris Stamey paru sur Yep roc! ou Red Eyes avec le liquide restant de mon dernier retrait. Vers dix-sept heures je regarde dans la poche à billets de mon portefeuille où il ne reste rien- et je titube longuement, ne trouvant que Théo à accuser, Théo qui du reste ne se montre pas, et je me déshabille et me couche sur le plan de travail sans prendre la peine de fermer la fenêtre ou même de tirer le rideau- et lorsque je perçois le bruit du fauteuil électrique d'Isabelle, je réponds à cet appel involontaire par une série de rires sarcastiques destinés à m'abîmer moi, et non elle.

## CHAPITRE 22

Et il s'écoule des jours, de longues semaines remplies de journées vides et interminables, sans nouvelles de personne, des jours où rien ne se passe. Je tente d'écrire l'histoire d'un type chargé, contre son gré, de la réhabilitation d'une mine d'or et qui sombre dans l'ennui. Son ennui absorbe le mien, d'ailleurs. Je passe aussi un laps de temps invraisemblable planté devant une création d'art moderne signé par un artiste africain dont je n'avais jamais entendu parler- un train fracassé posé à l'envers sur des rails à trois mètres du sol, montré au public dans le cadre d'une exposition sur les rapports entre l'art contemporain africain et la diaspora.

Toutes les nuits j'écris devant la télé au son éteint, interrompant ma tâche à l'heure des jeux idiots où il faut reconnaître le nom d'une star afin de prétendre pouvoir remporter une modique somme d'argent, et me ravitaille à la moyenne surface la plus proche dès l'heure de l'ouverture. Malgré moi j'aime ou apprécie les hôtesse de caisse au regard lourd et qui ne me souhaitent pas « Bonne journée » quand je repars; j'aime bousculer des gens dans les rayons, se forcer à se presser contre les gondoles, particulièrement les vieilles dames que mon apparente jeunesse fait fuir. Comme je me suis fait piercer, assez inopinément, au nez et au menton, et que mes sourires, réservés à Théo sont dans ces circonstances rares, mon apparence est de plus en plus farouche. Mes rêves sont hantés de jeunes hommes au regard triste qui chantent le refrain du tube de The Rasmus *In the shadow*. Quelquefois ma sonnette sonne inconsiderement; je préfère penser qu'elle s'est détraquée suite à la dernière poussée de chaleur- et je ne veux pas répondre, car je sais qu'il ne peut y avoir qu'un raseur à l'autre bout, Michael dérisoire, geignard et humilié, Pete amusé par mes absences, Tanguy inquiet pour son argent, jamais Théo, et effectivement à quoi bon, maintenant que tous deux avons eu ce que nous désirions. Ce vol était-il un aveu de ma supériorité? D'une certaine façon oui. Dans ce cas, quel hommage!

Un matin, en revenant du supermarché, je réalise qu'il y a dans ma bouche une excroissance imprévue, ronde ou ovale, douloureuse, contre mon palais. Je fais courir ma langue dessus, plusieurs fois, comme pour jouer. Enfiévré par la découverte de cette nouvelle anomalie je décide qu'elle me portera, toute la journée, tout au long du texte que je dois écrire, comme une énergie issue de l'adversité. Mais mon énergie a tout du fantôme; l'épuisement guette et je tente de m'endormir. Bientôt la douleur devient vive; je tente de sucer des glaçons, les appliquant là où ça commence à me faire mal mais le résultat est à peu près nul. J'appelle alors Tanguy mais il n'a rien à vendre. Il me promet qu'il viendra s'il arrive à trouver quelque chose. Il n'ose pas réclamer l'argent que je lui dois mais laisse entendre, peut-être même sans malice que ce serait plus simple si je me décidais à lui faire un versement. A ce mot ma volonté se glace. Mais il me dit qu'il fera de son mieux et j'ai la faiblesse de le croire. Je l'attends plusieurs heures. A bout de confiance je tente de dormir et y parviens finalement.

A mon réveil il est dix-huit heures. Direction: la boîte à lettres: vide, aucune trace de passage de Tanguy. La douleur est atroce; je tente de travailler mais les mots ne viennent pas. Je ne parviens pas à motiver ma concentration, cette douleur toute neuve m'obsède et je la ravive de moi-même dès qu'elle s'atténue. Je prends alors cinq cachets d'un somnifère vendu en pharmacie sans ordonnance et le surnois sommeil survient, dense en cauchemars et sensations imprévues, infiniment déplaisantes. Le matin arrive; je passe la journée dans un état confus, entre cris vifs et lamentations, désespéré, épuisé nerveusement. Mais je suis conscient de n'avoir renoué avec rien de notable; je ne suis pas un romantique se rêvant de nouvelles attaches avec le monde toujours fascinant de l'esthétique doloriste; ma peine est narcissique et je le sais.

Virée au supermarché en fin d'après-midi. La chaleur est étouffante, il n'est pas possible de s'accouder à une vitre sans se brûler et je zigzague dans la rue, sous l'œil non exempt

de jugement de mes voisins et assimilés qui n'en perdent pas une miette. Je suis fermement convaincu qu'il kiffent ma déchéance, qu'ils prennent un plaisir sauvage à constater que je vais moins bien aujourd'hui que le jour d'avant, que mon affaissement commence à égaler le leur. Progressivement ils pardonneront mon identité, son innocence sauvage, la rareté de mes sourires, ils me pardonneront tout dès que leur grandeur se sera manifestée avec une vigueur propice à leur déloger des oreilles tout le cérumen qui s'y trouvait.

Revenu chez moi je tente de manger- j'ai pris un de mes plats préférés- mais la nourriture ne passe pas. Comment cela se pourrait- il alors que tout m'est revenu en pleine face- la honte de ne pas pouvoir cacher ma douleur, l'affront qu'est ma solitude, l'absence de Théo, inexcusable, pire que tout. Lui aurait su cuisiner quelque chose; lui aurait été en mesure d'atténuer ma douleur rien qu'en mettant sa main sur mon front. Mais pour être là à cette heure il lui aurait fallu échanger ses propriétés contre celles que découvre le véritable don de soi: il aurait été autre, il n'aurait plus été lui- même; c' aurait donc été bien moins intéressant.

Puis le soir descend et mon angoisse s'atténue; la douleur est pourtant plus vive. Je descends en ville à pied, parce que le regard des usagers des transports en commun est plus que je ne peux en supporter pour l'instant.

Au service d'admission aux urgences tout est monstrueusement calme pour la soirée d'un samedi. Je n'attends pas très longtemps; une interne jeune et gracieuse me prend en charge et fixe, malgré ma crainte presque palpable, une perfusion dans un de mes bras. Elle dit ensuite que c'est à cause d'une dent infectée que j'ai cette boule au palais, qu'elle va donner un coup de lancette afin d'évacuer le pus, qu'il n'est pas utile que j'ai bien conscience de la manipulation et que j'évite de regarder la serviette posée sur mon torse, puisqu'il va bientôt y avoir du sang dessus. Propulsé dans une brume par l'effet des analgésiques je ne peux que penser Théo Théo Théo Théo Théo Théo Théo. Je pleure aussi un peu, par épuisement et vacuité. L'interne, cette Ludivine- un prénom que je m'apprête à mépriser puisque le mépris protège et renforce d'après les éternelles lois vicinales- me reconforta avant de partir figurer la providence pour d'autres cas isolés représentant le malheur sous différentes formes.

Elle a passé avant de partir l'ordre de me diriger dans un service où on m'accueillera pour la nuit; j'ai approuvé mollement, n'éprouvant aucun désir de remonter seul chez moi. Avec ce qui m'attend pourtant bientôt cela risque de me faire deux nuits d'hôpital en moins d'une quinzaine.

Un brancardier muni d'un aplomb déconcertant vient ensuite me charrier d'un service à l'autre. Une infirmière à lunettes vient ensuite surveiller mon manque de sommeil. Cela s'arrange vers le matin, puisqu'une de ses collègues, juste après que j'aie téléphoné au service adéquat afin qu'il activât le téléviseur, glisse dans ma perfusion un liquide dont les agents me plongent dans un sommeil irréprochable, cinq minutes environ après avoir zappé sur Al-Jazeera- quel dommage!

J'émerge vers cinq heures ce dimanche après- midi, me fais signer une autorisation de sortie illico, muni d'une ordonnance que je fais exécuter dans la seule pharmacie ouverte le dimanche en centre- ville, l'air tellement mal en point qu'une femme enceinte se lève pour me proposer son siège, offre que je décline, et lorsque je rentre chez moi, je réponds à un appel de Pete, hilare, lancé à cinq heures du matin à la sortie de Nulle Part, étonné de ne pas me trouver en ébullition ou élaboration d'une fiction- et lorsque je lui ai avoué le fait dominant dans mon actualité il raccroche, la voix légère, délivré de toute émotion, je me dis « C'est juste un tocard » et la voix de l'adversité en moi corrige « Non, connard, c'est juste ton meilleur ami. »

## CHAPITRE 21

Le jeudi suivant, je remarque que la ville où je réside change peu à peu de visage, ou a déjà amorcé un changement. Il s'agit peut-être d'une suite de démarches entreprises depuis des années, mais qui me saute abruptement aux yeux au moment où je me croyais en toute bonne foi occupé à autre chose. Des avenues ont été percées, des créations d'artistes contemporains agrémentent les rues et les passages piétons; des dealers s'y donnent rencart, ainsi que des traîne- savates et l'inévitable flot des prostituées, des michetons et des tapins.

Plusieurs bars ont fermé récemment, et les emplacements qu'ils occupaient sont le plus souvent le nouveau siège central de banques ou d'organismes octroyant des crédits à la consommation. Un Lieu Culturel d'économie mixte a été inauguré récemment, mais il est encore un peu trop flambant neuf et porté à gauche anarcho- communautariste pour que je puisse m'y compromettre- à part dans le cadre d'une série de lectures inquiétantes, dans le noir et à voix basse, mais ce projet ne semble pas d'actualité. Aux arrêts de bus, des écrans projettent des visages inquiets ou fébriles d'artistes locaux et de quelques incontournables- Pete et Sève sont d'entre eux, dans un flou surexposé évoquant Dominique Forester- Gonsalez. La société d'économie mixte qui assure les transports dans la communauté urbaine a investi un budget record dans l'emploi de médiateurs et de vigiles; il est également impossible désormais de resquiller, ce que je déplore. Quelques années que je n'avais pas crues si fameuses étaient donc les dernières pour l'exercice de certaines irresponsabilités.

Je me rends à la Fnac et achète, outre le dernier Chris Stamey, *Guitar town* de Steve Earle, ainsi que la bande originale d'un film que je ne verrai probablement jamais, écrite par Steven Brown. Ces deux derniers articles étant en solde, je suis censé être moins déçu si à l'écoute ils ne me plaisent pas. Parti pour rentrer chez moi, je me ravise et me dirige vers le taxiphone le plus proche où une seule cabine se trouve disponible. Je laisse un message à Pete qui dit en substance « J'ai un peu peur pour demain, s'il te plaît passe-moi un coup de fil ou viens me voir, même vite fait ». Je réalise en abordant, un peu plus tard, la manifestation des étudiants qui refusent un avenir d'exploités, que la Fête de la Musique est droit devant nous, et que quand bien même, j'ai déjà déçu Tanguy, comme autrefois Pete m'a déçu, et Michael aussi, de la même manière alternativement précise et distante qu'empruntera Pete pour me décevoir, intentionnellement ou pas.

Les manifestants court vêtus se lancent des encouragements avant de reprendre leur pronunciamiento collectif, bavant leur angoisse ainsi que le refus de la société. Je remonte chez moi, cafardeux et languide, dans l'attente presque confiante d'un événement qui me garderait d'accomplir ce qui est prévu pour le lendemain.

La nuit défile, emplie d'une amertume de solitaire. Comme un dizaine d'année en arrière je subis la vanité de certaines fréquentations liées par défaut, presque par négligence pour certaines, et les quelques êtres qui m'avaient assigné pour tâche de les extirper de leur mélasse me semblèrent faits de la même pâte boueuse que le commun de mortels sur qui mon attention ne s'était jamais arrêtée. Paradoxalement je ne parvenais pas à les fondre dans un moule unique; les disparités saillaient et les faisaient éclater naturellement. En remuant tout cela je regarde plusieurs films et cela se passe comme si tout était naturel et normal.

On m'a dit de ne rien manger, de ne rien fumer ni boire après minuit et j'y parviens sans peine, après avoir fumé trois gros pétards bien chargés. Je relis sur le matin un texte que je n'ai jamais osé proposer à aucun éditeur et trouve d'encore plus solides raisons de m'en tenir là. Juste après cela survient une violente crise de remords à propos d'Isabelle et de Tanguy et je dois m'allonger nu sur le plan de travail afin de reprendre mes esprits. Lorsque je suis à peu près calmé la musique me secoue de ma léthargie et je finis par me

présenter à l'heure prévue aux admissions.

Une fois entré dans la clinique, je me dirige vers le service concerné, m'asseyant sur une chaise à l'entrée de la salle. Les murs beiges me rendent encore plus triste et les pas feutrés de l'aide- soignant qui quadrille le périmètre contribuent à la mutation de la tristesse en une forme de malaise nauséeux accompagné d'une angoisse à peine contrôlable. D'autant que l'aide- soignant se donne beaucoup de mal pour me contourner en aveugle et esquiver mon corps, sans jamais sembler remarquer mon existence. J'ai envie de partir tout en sachant que je ne le peux pas. Pourquoi personne à ma rencontre? Pourquoi est-ce à moi de parler le premier? Je ne le veux pas. Je me lève et, tandis que je sens que je vais partir, retourner chez moi, une partie insoupçonnée prend le dessus et me fait glisser plus que marcher encore vers l'entrée du secrétariat du service et me poser là, incarnation voulue et pincée de l'impatience exaspérée. Deux standardistes ou secrétaires assises classent leurs papiers avec une attention fort hypocrite. Je tape très fort un coup de pied par terre. L'une d'entre elles lève son nez de son tas de feuilles.

« On peut vous aider? »

« Sinon qu'est-ce que je foudrais là? »

« C'est au sujet de... pour... »

« Mon nom est Michael Cennebault. Fouillez donc dans vos plannings. »

Elle me regarde toujours stupidement, puis s'exécute. J'ai l'air si peu sympathique qu'elle juge sans doute cela préférable. J'ai toujours envie de m'enfuir mais mon corps refuse toute obéissance.

« Vous n'avez pas vu l'aide- soignant pour la préparation? »

Je ricane.

« C'est lui qui fait de son mieux pour ne pas me voir! »

« Vous avez rempli tous les questionnaires? »

« Oui. »

« C'est récent? »

« Il y a quinze jours. »

L'aide-soignant se montre sur le seuil du secrétariat où il se trouve obligé de se coller soit au mur, soit à moi, puisque je ne fais rien pour lui faciliter ou même lui permettre le passage.

« Nouredine? Vous emmènerez monsieur pour la préparation. »

Je le suis jusque dans une chambre où je me déshabille et revêt une blouse rosâtre au contact de papier froissé. Une infirmière survient ensuite et me commande de m'allonger dans un lit à roulettes inconfortable, ce que je fais sans protester. Je suis alors conduit au bloc opératoire où je distingue au travers des brumes de mon angoisse le docteur avec qui je me suis querellé lors de ma visite précédente, affairé et sans expression, je le jurerai, derrière son masque. L'anesthésiste arrive ensuite. Une infirmière m'enfonce une aiguille dans le bras, y appose une perfusion, vérifie que le liquide- du glucose- passe convenablement. Au terme de cinq minutes elle glisse un autre liquide.

« Comptez de un à dix »

« Iray, roa... »

Au réveil la douleur est terrible. Je suis dans une salle aux murs bleu clair, éclairés en orange, ce qui donne une lumière affreuse. Des blouses blanches ou bleu pâles vont et viennent. Je n'ai de force que pour grogner, ce qui n'apitoie personne. Une femme dans un lit à côté de moi geint et gémit, parvenant à attirer l'attention d'une infirmière.

« Ça va? »

Glapissement négateur pour toute réponse de la part de l'intéressée.

« On va vous remettre de la morphine. »

Autre glapissement, destiné sans doute à exprimer de la reconnaissance. L'infirmière vient ensuite vers moi.

« Vous avez très mal? »

Je lève le pouce.

« Ça va aller? »

En lâchant des bulles sanglantes je parviens à articuler « Couçi- couça ». Puis la nausée me crispe visiblement. J'entends la professionnelle hurler:

« Il va se vomir dessus! Véronique, apporte une bassine, vite! »

Véronique apporte une bassine dans laquelle je vomis généreusement.

« C'est du sang! »

La première infirmière glisse un liquide dans la perfusion.

« Vous en avez avalé, c'est tout à fait normal. Il n'y en a pas tant que ça. On va vous donner un pain de glace pour éviter que ça enfle. Vous rentrez chez vous ce soir? »

Je fais signe que oui.

« C'est ennuyeux, il faudrait que vous restiez sous surveillance, du moins les premières vingt-quatre heures. »

Je le savais et ai négligé de me renseigner, dans mon stock de personnes de confiance, sur qui pourrait me tenir compagnie pendant ce temps- là. Le seul à s'être dévoué est Michael, que j'ai envoyé bouler avec une certaine hauteur.

« Il y a quelqu'un chez moi. »

« Qui va venir vous chercher? »

« Non, non. »

« Ah. »

Elle ne dit rien, trouve cela bizarre tout de même.

« Vous voulez rester ici ce soir? »

« Surtout pas. »

« Bon, on va vous mettre dans une chambre à part. Quelqu'un va venir vous chercher. »

L'anesthésiste débarque et dit rien qu'en me voyant qu'il me faut rester ici pour la nuit- c'est dès lors une affaire entendue. L'infirmière présente à ce moment s'entend dire de veiller à ce que je conserve les pains de glace contre mes joues- j'ai tendance à les enlever naturellement tant leur contact m'est désagréable. On me transbahute dans la foulée.

A partir de ce moment et jusqu'à la tombée de la nuit une infirmière entre et me regarde consciencieusement pendant quelques secondes, environ une fois par heure. Cela se passe à chaque fois sans problème, à part lorsqu'elle me trouve à bas du lit.

« Bah! Qu'est-ce que vous faites debout? »

« Je me suis levé pour aller aux toilettes. »

« Je vais vous aider. »

« Pas question de vous imposer ça. »

Puis je retourne me coucher. Comme la télévision n'a pas été activée et qu'il est désormais trop tard pour le faire, je regarde passer cette nuit, perdu dans des computations sur ma petite personne, sur d'autres personnes, et lorsqu'une tristesse sans égale m'entraîne, c'est le visage de Théo qui me ramène sur le rivage où l'allégresse motive le mouvement général. Je me dis ensuite qu'il m'a été donné au moins de l'avoir connu, même s'il est perdu pour le moment; qu'il brille, détonne et détourne sans doute pas très loin de moi, et peut-être dans un sens similaire au mien, que je serais en mesure de cautionner. La terrifiante sensation de perte est bientôt remplacée par une impression plus caressante et plus neuve. Le souvenir de sa chair la compléta parfaitement, et pas que pour des fantaisies que je ne me soucierai pas de décrire. Mauvais ou génial, et peut-être les deux, il s'était au moins donné entier.

Le matin s'annonce avec lenteur; j'en suis avec minutie toutes les péripéties. Ma position à cet étage de l'établissement me permet de jouir de ce spectacle en privilégié. Il m'est impossible d'ouvrir en grand les fenêtres pour avoir un peu d'air frais- la direction craindrait- elle les suicides par défenestration?- alors je me colle le nez, puis mon front

contre la vitre, ce qui n'est pas un signe de découragement. J'étudie soigneusement les bâtiments situés en face et les détails de leur toits, les envolées d'oiseaux, les mères qui reviennent au nid afin de nourrir leur progéniture et qui en ressortent, prestes, élégantes, afin de continuer leur chasse.

A sept heures, une infirmière m'apporte une tasse de café accompagnée d'une demi-baguette et de plaquettes de beurre. Je lui demande à quelle heure il me sera possible de partir, et elle me répond qu'il faudra attendre l'arrivée de l'interne, vers neuf heures, onze peut-être. Mais le docteur qui m'avait opéré la veille devait passer me voir; peut-être délivrerait-il le bon de sortie.

Dès que la jeune femme a tourné les talons je sens qu'il faut que je devore- mais j'ai déjà oublié qu'il me manque quatre dents qui servent à manger et la première bouchée est cruelle. La bouche à nouveau pleine de sang je fulmine, éponge l'épanchement avec un mouchoir et bois mon café malgré tout. Ensuite je médite de partir discrètement dès avant le retour du praticien. Tous ont beau avoir l'air brave ici et se montrer professionnels et souples, je ressens un besoin maladif de recouvrer ma liberté. Trascinant ma perfusion je sors dans le couloir, mon paquet de tabac dans la poche, et découvre un espace fumeur à l'air libre où je fume avec avidité cinq ou six cigarettes qui me restituent immédiatement mon amour de la vie. De retour dans la chambre, une infirmière retire ma perfusion, appliquant un pansement à la saignée du coude. Le chirurgien arrive juste derrière et insiste pour que l'accompagne jusqu'à son bureau où il signe le bon de sortie, que je vais faire valider au bureau du rez- de chaussée, avant de tirer un trait définitif sur cette expérience.

Dans la rue je sens sur moi une nuée de regards réprobateurs. J'ai l'air hébété, hagard, et tous me semblent engourdis. Surtout, ils lambinent, et je ne supporte pas cela, spécialement en ce jour, cette facilité prend une importance accrue, sans doute exagérée. Je vais faire quelques courses dans un supermarché de moyenne importance, entre des groupes de vieilles personnes qui vont d'un pas lent, puis à chaque terminal de caisse sortent un par un les articles de leur panier. Deux d'entre elles sont devant moi à la caisse, qui me regardent en gloussant. L'espace d'un instant l'immensité d'un complot tramé par eux contre la jeunesse m'apparaît comme une évidence; comme un tsunami elle me soulève et noie un monde reposant sur des déguisements et de fausses claustrations (*puisque ce n'est pas le bon coupable que l'on a enfermé*) avant de faire resurgir une douleur ancienne, par association de pensée. Mon tour vient, je paie, je sors.

J'emprunte les transports en commun pour rentrer chez moi, descend du tramway deux stations trop loin et arrive à pied à mon domicile vers dix heures trente, crachant du sang. Je me cale dans le lit alors, après avoir monté le son de la télé- il n'y a rien à part le Live8, des performances qui m'embêtent ou me consternent- tel Michael Stipe, le visage bleu scintillant, chantant dénué de la moindre conviction. Lorsque, vers seize heures, le téléphone sonne, je suis défait par les analgésiques. Michael, froid comme la glace que je néglige de poser contre mes joues, me demande comment ça va en omettant de nommer ce par quoi je suis passé, trouve tout naturel ou fait semblant. Ma mère téléphone ensuite, je lui dis à quel point j'ai mal, elle insiste- afin d'avoir la paix et qu'elle raccroche je lui demande de m'envoyer quelques photos de moi prises entre mes deux et quatre ans.

## CHAPITRE 20

Un mercredi après- midi, après un long tortillon de douleurs dont je suis parvenu à sortir bien que m'y croyant encore lové, je retrouve dans mon appartement un programme de cinéma annonçant une projection de *Mes petites amoureuses* au cinéma à tarifs réduits qui a remplacé son aîné, le vertueux Pic' Palace, où l'on voyait des films Z arméniens jouissifs lors de lointains samedis soirs perdus pour la discothèque ou la télé, il y a déjà longtemps. Je me traîne au cinéma, assommé par la chaleur, irrésolument agacé par la pensée d'un complot qui se trame à portée de main, dont je me trouverai être la victime, à l'usure. La salle est à peu près vide et je m'assois sur un des sièges de couleur rouge sans avoir personne à moins de deux mètres. Juste avant que le film commence il me semble entendre la fin de *Dealer* de Scott Walker, mais ma décision de qualifier ce fait d'illusion sonore m'octroie une certaine tranquillité.

Peu après le générique, la porte s'ouvre et un jeune homme entre, vers qui mon regard est immédiatement attiré. Il est plus grand que moi d'une tête, vêtu d'un t-shirt vert et d'un jean noir. Il me regarde avec grand intérêt, étudiant mon visage et vient s'asseoir à trois sièges de moi, respirant avec force, ne cessant de croiser et de décroiser ses jambes, se retournant parfois afin de constater si je suis toujours dans les parages. Mon rythme cardiaque s'accélère très vite et mes gencives se remettent à saigner, je sens dans ma bouche la saveur fade du sang, et j'active mes glandes salivaires dans l'espoir d'en avoir les dents recouvertes, dans le but d'effrayer mon agresseur, à supposer qu'il m'agressât. Mais il semble à partir de ce moment capable de prétendre ne jamais m'avoir contemplé presque de bon droit.

Une fois le film fini, je sors sans me hâter, remonte en direction de l'avenue du Tsar Nicolas. A plusieurs reprises je me retourne et regarde attentivement derrière moi, mais cela n'excède pas les fréquences quotidiennes et n'a donc rien d'inquiétant. Sur le point de traverser la rue en cette heure de pointe, je m'arrête en ressentant un frisson du fait de voir, à dix pas devant moi, le type du cinéma me regarder attentivement et hasardant un geste vers moi, tout en parlant dans son téléphone portable avec animation. Je ne parviens pas à entendre le moindre mot de la conversation qu'il tient. Dans le but de l'effaroucher je lui jette un regard hostile et me jette dans la circulation à tout hasard, parvenant à accéder à l'autre trottoir dans une débauche de klaxons.

Je me réfugie dans un bar miteux, refuge pour vieilles personnes à casquette; l'un d'entre eux me regarde et dit un mot qui ressemble à «kaddish» . Il recule devant mon expression horrifiée- un regard involontaire dans une glace m'informe que du sang coule de ma bouche sur mes lèvres, dégouline sur mon menton où il a déjà commencé de sécher. Le patron me considère avec pitié et m'indique en prenant ma commande où se trouvent les toilettes. Je lui indique où je m'assiérais.

Allant à ma place, j'y trouve assis un homme que je ne reconnais pas. Bien que je le dévisage avec intensité il ne se formalise pas et me sourit même avec une forme de bienveillance. Je viens m'asseoir en face de lui. Ses yeux sont d'un brun aux paillettes vertes comme j'en ai vus de fort beaux chez certaines personnes d'origine maghrébine; les siens étaient malheureusement sans éclat, gâchés sur un visage terne et dénué d'expressivité. Des cheveux follets, d'un blond sale, achevaient de lui donner un air inoffensif. L'espace d'un instant, je pense avoir affaire à un exégète, un emmerdeur, un chasseur d'autographes, ou un journaliste dégoûté de l'actualité. Il lance gentiment son pied dans la chaise qui est à côté de moi.

« Est- ce que je peux me joindre à vous? »

« Si ça vous dit. Mais je ne suis pas quelqu'un de très agréable. »

Il se tourne vers la porte, puis de nouveau vers moi.

« Vous venez de vous battre avec quelqu'un? »

« Quoi? C'est à cause du sang sur mes lèvres que vous dites ça? »

« Quel sang? Il n'y a pas de sang sur vous. Mais votre regard dit plus de choses que vous n'en semblez prêt à avouer. »

« De quel genre? »

« De quel genre? Et il s'en étonne, en plus. »

Il se prépara à ne pas en dire plus.

« Vous croyez que je vais me laisser déranger pour rien? Je vous assure que vous me connaissez mal. »

« Je vous connais bien, au contraire. »

« Qu'est-ce que vous savez de moi? Vous avez lu mes livres? »

« Vous avez reçu le tournevis. Vous avez cédé à l'impulsion. »

« Qu'est-ce que c'est que ce tournevis? C'est vous qui êtes derrière cet envoi? »

Il a une sorte de mauvais sourire. De l'adrénaline pure me semble couler de mes doigts que je secoue en l'air nerveusement, sans m'en rendre compte au début.

« C'est quoi le délire avec le tournevis? Qui donc vous a parlé de ça? »

« Je connais bien les gens qui sont associés à cet envoi. »

« Quel en est le but? »

Ma question ne le tourmente pas. Il soupire avec élégance et allume une cigarette, une Silk Cut. A la première bouffée il se compose un air énigmatique et lâche:

« *Spirit. Eden. Silverland.* »

Je donne un coup de poing violent sur la table. Mais l'autre ne cesse pour pas pour autant de me considérer avec une maîtrise de soi inébranlable.

« J'ai omis de me présenter. William Baume. Je travaille pour l'agence Antistar. »

« Une entreprise qui œuvre dans quel but... pardon, dans quelle branche? »

« Une agence de promotion et de diffusion. Exceptionnellement nous opérons dans de nouveaux domaines grâce à notre banque de données. Vous allez être amené à nous rendre de... petits... services. »

Une pause.

« Et il était nécessaire d'après vous de m'aborder comme un espion, comme un mouchard, comme si nous n'étions pas dans un pays évolué où on ne devrait pas craindre de professer en public son opinion? »

« C'est que nous avons été pris de court, monsieur Cennebault. Une agence concurrente tente de nous damer le pion à chaque endroit. Un rendez-vous, en particulier, n'aurait pas pu être pris. Il y a la distance du temps... et puis cela aurait pu s'ébruiter, notre petite affaire. De là à tout ficher en l'air, il n'y a qu'un pas. »

Je soupire avec violence et me roule une cigarette.

« Vous me pardonnerez, monsieur Baume, mais je ne comprends pas en quoi vous pouvez m'être utile- et la réciproque m'échappe complètement. Prouvez- moi en une seule phrase que vous ne parlez pas dans le vide. »

William Baume me fait soudain un mauvais sourire. Son profil d'étudiant sage se colore soudain de violence lorsqu'il sort de la poche de sa veste légère un papier et un crayon. Il écrit sur une feuille devant moi 310897 et dirige le papier dans mon sens de lecture.

« Vous me corrigerez si je me trompe... »

Mes yeux me semblent papillonner, j'aperçois furtivement des spirales de lumière poussiéreuse à peine dominées par le soleil angoissant et glauque dont la lueur m'évoque un vieux film muet que je regarderais seul, relié à mes démons de papier et de chair.

« Cela illumine ou tout du moins éclaire certains passages de votre œuvre... le festin cannibale à la fin d'*Et tous les fantômes s'assirent*... La dispersion des cendres du vieux majordome à la fin du scénario pour le film *Suspendu à la gouttière*... Dois- je vous rappeler que le passe-temps du vieux prêtre dans *La robe noire et le soir d'été* est la recherche de l'urne funéraire d'une femme morte pendant la Révolution, et que deux personnes dans ce livre ne parviennent à l'orgasme qu'en fantasmant leur exécution publique? Votre fascination pour le morbide et la violence se retrouvent dans le groupe

que vous avez produit, The Ghosts, et dans l'emploi de l'*artwork* pour la pochette- l'esprit désincarné de la violence hantant le temps et l'espace. Cet esprit est- il anonyme ou a- t' il pour prénom... »

« C'est du chantage. C'est odieux. Qui a parlé? Vous pensez pouvoir faire pression sur moi. »

Il ricane.

« En fait, j'espère que vous me passerez l'état de fait en même temps que l'expression et le cliché qu'il révèle, mais *il se trouve que nous avons les moyens de faire pression sur vous.* »

Je hausse les épaules.

« Vous ne pourrez jamais établir ma responsabilité. »

« Ce serait facile, bien au contraire, ce serait bien trop facile, voilà pourquoi nous vous proposons de... »

« Ce qui s'est produit peut se refaire, William Baume, même si je n'y suis pour rien, et je ne peux vous conseiller que de rester sur vos gardes... »

« Hé, je ne vous veux que du bien... »

« Arrêtez de me débiter de la merde, espèce de gnome. Vous n'avez même pas d'allure. »

« Vous n'en avez pas tellement non plus. »

« Alors il se fait temps d'envisager un compromis, pas? »

« Tenez- vous sur vos gardes et tout se passera bien. »

« Quoi? »

Baume ménage ses effets, avale sa salive. Ses yeux semblent s'égarer un instant, sa liberté lui fait gagner la mer, y rencontre un pépin, aborde un naufrage- puis il revient à quai et se trouve à nouveau avec moi.

« D'autres personnes que nous vous en veulent. Des personnes motivées par d'autres intérêts. Et ils se montreront moins tolérants et bien moins attentionnés que nous, ils n'hésiteront pas à vous faire plonger. Il y a un système qu'ils éprouvent un grand désir de vous faire partager. Pire que la réduction au vocabulaire à cinq cent mots par Joyce pour *Anna Livia Plurabelle*. Un truc qui dépouille grave. »

« Tout ça reste très mystérieux. »

« Ils vous suivent. Pas à pas. »

« Je n'y crois guère. »

« Vous avez tort. »

Je décide de l'ignorer. Il me semble que mon portable sonne, mais ce n'est pas le cas, puis il me semble que le bruit se rapproche d'un bourdonnement et qu'ensuite il domine toutes les conversations clairsemées qui se tiennent autour de nous. Je suis certain de subir alors un fantasma solitaire qui passera comme un imprévu, comme un malaise physique après un orgasme d'intensité supérieure- mais il s'avère à l'examen que Baume est encore dans mon environnement lorsque l'illusion cesse. Il est vrai également que je n'ai connu aucun orgasme dans ce laps de temps. Je décide alors de faire front.

« Je suppose que vous êtes en train d'enregistrer cette conversation? »

Baume frissonne de voir son intégrité mise sur la sellette.

« Bien sûr que non, pourquoi? Je ne suis pas votre ennemi. »

« Si vous vouliez mon bien vous n'en sauriez pas tant sur moi. »

« Mon rôle est de vous mettre en garde. Des phrases qui apparaîtraient comme des boutades en ce moment pourraient constituer des menaces précises. Du moment que vous avez ouvert la boîte qui contenait le tournevis, vous êtes assurés de notre coopération au cas où les choses tourneraient mal. »

« Pourquoi les choses tourneraient- elles mal? »

« Parce que certains de nos concurrents vont tenter d'entrer en contact avec vous et il se peut qu'ils le fassent d'une manière particulièrement bestiale. »

« Bestiale? Mais je ne suis qu'un écrivain, nom de Zeus... »

Baume a un sourire plein d'ironie.

« N'est pas innocent qui veut, monsieur Cennebault. Et puis cela vous intéresse- t' il donc tant, l'innocence? C'est ennuyeux et bien commun. »

Je ne ris plus, je ne m'étonne pas.

« Il se peut que vous ayez été sélectionné comme membre inconsciemment volontaire afin de prendre part à une expérience. Je ne vais rien vous en dire pour l'instant, de toute façon

votre départ n'est pas prévu avant plusieurs fournées. Le moment venu, il faudra vous libérer de

vos obligations. »

« Je n'en ai pas tant que ça. » Je dis cela avec ironie et en souriant, tentant de gagner sa sympathie mais sur son visage aucune trace laissée par une émotion n'est visible.

« Ça pourrait vous venir, on ne sait jamais. Je vais vous laisser ma carte avec mes coordonnées, comme ça vous serez en mesure de me joindre si l'autre équipe tente de vous

contacter. »

« Et comment je pourrais savoir ça? »

« C'est facile. Votre situation changerait très vite. »

« Mais je serais toujours en état de vous appeler? Je veux dire, vous ou n'importe qui d'au... »

« Bien sûr. Oui. Normalement. »

« Et à quels changements me préparez- vous? »

« Il ne m'est pas possible de vous en dire plus. Même en pensant à ce qui se pratique le plus couramment... comme si on vous boostait, en même temps ce n'est pas exactement ça, je

ne sais pas si vous me comprenez... »

« Absolument pas. »

« Il va falloir que vous me fassiez confiance, même sans chercher à me comprendre. »

« C'est pratique. »

« Mais vous êtes un ennemi de la facilité, pas vrai? Votre manière d'écrire en témoigne. Vos personnages aussi, surtout eux, peut- être. Et tout ce que vous faites, qui ajoute à votre

cohérence, pour vous empêcher d'accéder au statut qui devrait être le vôtre à l'heure actuelle. De moins talentueux, mais plus bavards, sont arrivés à de plus éclatants résultats. »

« Si on veut. »

Il se tait un trop court instant.

« Bon, ça se présente moins mal que je le redoutais.

Il marque une nouvelle pause.

« Pour l'instant tout semble en règle. Quelqu'un- probablement moi- entrera en contact avec vous dans le courant du mois. »

« Vous alliez me quitter? »

« Ma présence n'est plus nécessaire. »

« Et je dois faire quoi du tournevis? Me le carrer avec philosophie là où le soleil ne brille pas? »

Baume ne réplique pas. Peut- être qu'il ne pense à rien, que ses synapses sont des approximations, que sa pensée lui échappe ou qu'il la retrouve et m'en tienne les composantes cachées. Tant pis pour moi? Je repars à l'assaut.

« Je peux vous poser une autre question? »

« Une autre question? Dites toujours? »

« Est- ce que vous savez où se trouve Théo? Qu'est- ce qu'il lui est arrivé? Va-t' il bien? » Il fronce les sourcils.

« Je ne crois pas qu'un Théo soit mêlé à ça... Vous devez confondre... »

« Et autre chose aussi. Vous avez sans doute entendu dire que je dois partir dans le sud lors de prochaines semaines. Vous n'avez pas peur que cela interfère dans votre planning? »

William Baume a un petit rire qui renforce son allure estudiantine.

« Oh non. Les dates n'interféreront pas. »

« Même lorsque la date de ce départ est remise de semaine en semaine? »

« Il va falloir que vous me fassiez confiance » répète-t'il en se penchant.

« OK, je vous crois. Vous savez sans doute mieux que moi à quelle date sera effective mon absence. »

« Bon, je dois vous laisser, monsieur. »

« Laissez-moi. Oh, une dernière chose: le chèque que j'ai reçu la dernière fois, celui qui n'avait pas d'indication de créancier l'accompagnant, c'était une avance sur recettes de votre part, ou quelque chose d'équivalent? »

Le jeune homme répliqua d'un ton glacial:

« Vous voulez dire que vous avez encaissé un chèque sans mention d'expéditeur connu de vous? »

Je bredouille, soudain penaud:

« Oui, j'ai fait ça. »

« J'espère seulement que ce ne sont pas nos concurrents. Je vous appellerai ou passerai chez vous afin de m'assurer que tout se passe bien. »

« Ne m'en dites pas plus surtout, je risquerai de m'inquiéter. »

« Vous pouvez commencer à vous inquiéter dès maintenant, je pense. Vu la manière dont vous vous y prenez, tout devrait se passer... »

Sans finir sa phrase, il se lève et me tend la main.

« A vous revoir, monsieur Cennebault. A bientôt, je pense. »

Je réponds avec un petit sourire contraint. Il sort et je tente de le suivre mais son profil n'est plus discernable au terme des trente secondes d'avance que je lui ai accordées.

## CHAPITRE 19

Humides, les nuages semblent prêts à transpercer le ciel et je me trouve en pleine possession d'un feeling à peine identifiable, et peut-être même encourageant. Je viens de passer plus de deux heures au téléphone à faire semblant de m'intéresser à de choses graves et insignifiantes qui sont arrivées à des personnes qui n'attendaient de moi qu'un décodage et s'en sont trouvés encore plus en peine. En ce samedi descendant je peine à résister à la démagogie télévisuelle mais une envie me vient, irrésistible et soudaine, d'arpenter le macadam. Quelque chose de précis me dicte pourtant de rester sagement à la maison, le premier tome de la biographie de Johann Eymard par un certain Barney Nheouwaaver que j'ai acheté ce matin- mais il ne me reste même pas un joint à fumer chez moi et je ne me vois pas m'attaquer au premier élément sans le deuxième. J'ai besoin d'un adjuvant quelconque pour me coller à la réalité telle qu'elle est ou fut. Et les derniers effluves de la rencontre avec William Baume suffisent à me faire flipper grave, ce qui me fait décider de ne pas passer la soirée entre mes quatre murs. En plein mépris du C V de la personne qui daignerait attarder son attention sur ma petite personne, elle serait mon médium, mon miroir pour une soirée. Je décidai peureusement de sortir, ce samedi soir de mes fesses. Avant cela, je regarde *Angst essen seele auf* le regard rivé sur les sous- titres, en écoutant Clem Snide, puis Lambchop. Lorsque je me sens prêt je gagne le centre- ville à pas mesurés. Les vérités sardoniques ou caressantes liées à Ground Zero- où je n'entre pas, me contentant de rôder autour, car je suis sans un et ne fais que passer- ne frayent pas avec mon besoin frénétique de respirer l'air frais.

Alors je reviens sur mes pas, passant avec tranquillité sur la passerelle avant de redescendre, sans penser à grand- chose. Pourtant les gens qui passent me tiennent dans un état d'alerte, ce que je ne tente tout d'abord pas à comprendre. Puis il me revient en tête que je ne cherche que Théo; pire, je l'attends. Et tandis que le soir commence à descendre, je me caresse un talon ou un pied, posé sur un muret, puis je recommence à marcher- peut-être parce que cet endroit est réputé pour fourmiller d'homosexuels et que je ne suis pas des leurs, au moins pour cette soirée. Je serai pour eux, si je viens à en croiser, comme un frère de hasard, un frère en puissance, qui alternativement s'approche et s'éloigne comme Théo l'est pour moi, Théo qui marche tête baissée, aussi beau, insolent et plein de classe que dans mon souvenir, Théo devant qui je saute et qui prend, sans surprise, la main que je lui tends.

Il semble moins assuré que d'habitude; son regard est hypnagogique, sa taille mince balance un peu. Afin de pouvoir parler, il balance dans la rivière le reste du sandwich qu'il tenait dans sa main.

« Qu'est-ce que tu fous dans le coin? Tu zones ? Tu dragues? »

« Je reviens de la mosquée et je suis passé devant Ground Zero. Puis je suis revenu sur mes pas pour prendre un grec. »

Silence.

« Tu devais pas passer me voir, la dernière fois? »

Soupir.

« J'aurais bien voulu. »

« Et mes cent euros, ils vont bien? »

« Quels cent euros? »

« Ceux qui sont partis en même temps que toi la dernière fois qu'on s'est vus. »

« Tu croiras ce que tu veux, mais c'est pas moi. Je t'ai rien volé. »

« Ça doit être une coïncidence ou un truc comme ça. »

« Ça doit être ça. »

Silence. Je lui demande:

« Tu fais quelque chose, là? »

Le jeune homme a le regard dans le vague.

« Là? Maintenant... non. »

« Tu as un endroit où dormir ce soir? »

« Non. »

« Tu veux dormir chez moi? »

« Je ne sais pas. Je pense que oui. »

Je commence à me marcher. Naturellement Théo me suit, le regard toujours noyé.

« Cent euros ça m'aurait fait plaisir, tu sais. Ça m'aurait bien dépanné. Surtout là où j'étais. »

« Parce que... t'étais où? »

Théo le dit et je n'entend pas sa réponse. Lorsque je la lui fais répéter le bruit d'un camion qui passe, réverbéré par le pont, m'empêche de l'entendre. Je pense logiquement qu'il était dans un établissement dont i'est pas aisé de sortir- prison, centre de cure, hôpital psychiatrique. Je frissonne un peu et dit:

« Ah. »

« Ma meuf m'a écrit. Je me demande comment elle a fait pour avoir mon adresse. Ça te fait encore chier que je te parle d'elle? »

« Non, ça va. »

« Si tu veux, tes cent euros, je peux te les rendre. »

« A quoi bon, puisque ce n'est pas toi qui les as pris. »

« Je te les rendrai quand même; des fois que ça serait moi. »

Son aplomb me revigore. Nous marchons tous les deux côte à côte. Théo mate toutes les filles qui passent et en insulte quelques unes entre ses dents. Je dis comme si ça avait de quoi rassurer:

« « Ah, t'es bien un hétéro tout de même. »

« Oui, mais ça me repose d'être avec toi. »

« Ça me touche. »

« Il n'y a pas de quoi. »

Sans que je m'en rende compte, nous avons pris ce soir le même chemin que celui de notre rencontre.

« T'as la queue qui raidit dans ton calbute? »

« Hein? Non. Pourquoi? »

« Ça vaudrait mieux. »

« Pourquoi? »

« C'est ma soirée d'adieu à ton territoire, voilà. Je me case de ce bled de oufs, je remonte sur Paname. On se verra là- bas si tu viens. »

Théo me fait signe de me diriger vers une petite rue sombre. Là, il plonge une main dans mon jean.

« Je peux pas bander comme ça, dans la rue. »

« On verra ça plus tard. »

Chez moi. Théo s'assied, puis se relève, ouvre le placard et s'empare de son sac. Il vérifie avec un petit sourire que tout est bien à sa place.

« Et... t'as baisé avec des mecs... là où t'étais? »

Son ton lorsqu'il me regarde est méprisant.

« Ça va pas, non? Je le fais au feeling, avec des gars comme toi. »

« C'est quoi, des gars comme moi? »

Il soupire, puis souffle, se roule une cigarette.

« Parce que... peut- être... »

Il souffle la fumée direct dans ma face. Je ne remarque pas l'offense, juste qu'il a l'air à ce moment complètement perdu.

« Tu me rachètes. On m'a trop pris pour un con, tellement de fois, alors je me dis qu'avec toi je ne sais pas, je pourrai obtenir un peu de considération. T'es comme un dictionnaire ou une bibliothèque et je ne te quitterai pas jusqu'à ce que tu m'aies appris tout ce qu'il y

avait à apprendre. »

Ce à quoi je pense en ce moment précis? Je pourrai répéter sa phrase, synthèse parfaite de mon sentiment à son égard. Je néglige fort à propos que son attention envers moi devra me pousser dans mes derniers retranchements, droit vers les ténèbres ou à peu près; et l'inverse est réel aussi; la situation actuelle ne se conçoit pas sans une absolue réciprocité. Pourtant je n'en dirais rien; un excès de sincérité nuirait facilement à l'exercice de notre relation.

« Mais ça ne marche pas comme ça. »

« Laisse- moi espérer que si. Merde, ça me fait de la peine que tu penses que je t'ai pris pour un con, parce que je ne veux pas te blesser, te faire du mal.»

« Je ne veux rien de ça non plus. »

« Vas-y, explique moi tout, mets- moi ton disque le plus chelou et dis- moi pourquoi tu l'aimes. »

« Non, ça ne veut rien dire du tout, ça. Il faut que tu comprennes les choses par toi-même. »

Je me mets à penser qu'il serait temps d'arrêter de jouer à ce jeu idiot du père et du fils, de l'éducateur et du délinquant. N'était- ce pas ce que nous avions herché à fuir? Mais rien de cela ne peut être rendu public, même dans cette intimité. Je mets dans le lecteur CD *Spirit of Eden* de Talk Talk.

« Vas-y mon frère, fais ton chemin. Évolue là- dedans. Crée- toi ton propre espace. »

Je me relève un peu pour mieux m'allonger par la suite dans le canapé- lit déployé, dos au mur. Théo me semble un peu perdu dans le vague, j'espère réellement qu'il chemine à travers ces nappes de son qui doivent lui paraître étranges. Mais ses doigts, abîmés et maigres, errent jusqu'à ma braguette- et aussitôt Théo me fait une fellation. Je prends un pied terrible mais la gravité de la musique me déstabilise et je profite que Théo se déshabille pour changer de son- Marvin Gaye, une sélection perso incluant avant l'album *Let's get it on* *The world is rated X*. Je remarque que Théo regarde fixement mon phallus avant que je le pénètre et détourne le regard dès que je l'interroge d'une pression de l'œil. Après le sexe- court, mais intense, me laissant frissonnant et probablement encore insatisfait- Théo me demande de lui parler jusqu'à ce qu'il s'endorme, et je continue sans doute encore longtemps après, si bien que je ne saurai jamais quel mot de moi il a entendu en dernier.

## CHAPITRE 18

Sur le matin- quelques heures plus tard- Théo se réveille après avoir toussé plusieurs fois. Je referme la fenêtre pourtant par la suite il tousse de nouveau. Cela me brise le cœur. Je le regarde dormir et pense alors que je l'aime réellement, qu'il a gagné, que c'est lui mon premier amour.

Pourtant, dès qu'il a un pied posé par terre, il me regarde bizarrement et cette impression s'efface. Je lui apporte un café, il me demande un verre d'eau, ne me remercie pas. Rien de sa grave camaraderie de la veille ne semble subsister. Sa respiration est lourde, se yeux bordés de traces violettes. Pendant un long moment nous ne disons rien du tout puis il me pose une question.

« Pourquoi tu parles comme ça? »

« Pourquoi? Je parle comment? »

« Comme s'il te manquait des dents. »

« Il m'en manque. On me les a enlevées il y a trois semaines. »

« Il t'en manque beaucoup? »

« Sept. Dont deux dents de sagesse. »

Il fronce les sourcils.

« Pourquoi? »

« Pourquoi sept? »

« Pourquoi on te les a enlevées? »

« Parce qu'elles étaient pourries, mortes. Ça risquait de s'infecter. Ça s'est infecté d'ailleurs. Tu

ne t'étais jamais rendu compte que j'avais des dents pourries? »

« Non. »

« Tu veux boire un truc? »

« Un café, oui. »

En versant l'eau dans la cafetière, je m'aperçois que mes mains tremblent.

« Mike? »

« Quoi, Théo? »

Il me regarde avec son sourire d'allumeur.

« Ça te dirait de t'occuper la bouche et les mains pendant que le café coule? »

Ça ne me prend pas beaucoup de temps pour le faire jouir, bien que Théo interrompe mes gestes de temps à autre, sans faire un geste, juste en me disant, deux ou trois fois:

« Tu sais, je ne suis pas un mec très bien. »

« Ça tombe bien, moi non plus. »

Alors on boit le café puis un autre après celui- là. Avant de partir Théo me demande:

« Tu pars quand dans le sud? Tu le sais pas encore? »

« C'est repoussé de semaine en semaine. »

« Et pour Paris? »

« Pareil. Je sais juste que ça sera après le sud. Pas avant août au moins, je suppose. »

« OK. Je te passe un coup de tel' la semaine prochaine. »

« Tu vas squatter où à Paris? Chez tes parents? »

« Non, non, sûrement pas. Sans doute chez des potes. Je pars à l'aventure, mon pote. On verra bien. »

« M'oublie pas, Théo. M'oublie pas, s'il te plaît. Je sais que je suis plus vieux que toi, et chelou, et tout un tas de trucs qu'il y a pas de mots pour dire, je pense. »

Sourire ravageur.

« Hé, c'est bon, non? On a su se trouver et ça arrivera encore. »

« Je te crois. »

« C'est bien. »

Et il part sur un dernier sourire. Je reste longtemps ensuite prostré, comme en état de

choc.

## CHAPITRE 17

Le jour de la Fête de la Musique, au milieu de l'après- midi, je pousse la porte de la télé locale où Ludivine se prépare à animer son émission. Dans le couloir je croise Terence, le frère jumeau de Lézard, chargés de sacs et de liste de choses à ramener à ses potes lors de son voyage à Music City prévu pour le début du mois prochain. Il me demande si je compte être en ville ce soir et je ne réponds ni par oui ni par non.

Ludivine est dans sa loge, dont elle verrouille anxieusement la porte après mon arrivée. Elle semble plus soucieuse que d'habitude et ne vient pas vers moi pour m'embrasser comme à l'accoutumée, ne m'insulte pas et n'évoque pas non plus ma mère. A la place elle me tend un petit journal culturel gratuit distribué en ville, auquel j'ai failli collaborer il y a trois ans et que je ne lis jamais.

Il y a une pliure dans la reliure, ce qui fait qu'il s'ouvre automatiquement à la page que je dois lire. C'est un article de Damien Said, un sombre imbécile prétendument altermondialiste très doué pour faire ramper tous le monde à sa botte sous couvert de *justice sociale*, que j'ai rencontré il y a bientôt trois ans, lors d'une tentative naïve et désastreuse d'investir un nouveau réseau. L'article est sur The Ghosts, évoquant des rumeurs de séparation. Sans nommer ses sources- de prétendues personnes proches. Un truc bien fourbe, bourré de formules ramassées dans le premier caniveau, genre *le groupe qui se sera séparé avant d'avoir pu prouver son hypothétique grandeur*, englobant dans le même mépris aussi la *pseudo- personnalité locale qui faillit sortir de sa torpeur créatrice afin de produire leur album*. On évoque ensuite une scission en deux camps- Jan et Moussa d'un côté sous le nom d'Almost Ghosts, Finch, Manu et Radar montant de leur côté un collectif nommé LookOut ou The Sound-Alikes. Je jette le journal par terre.

« Le con. Le sale con » je maugrée.

« Qui ça? Qui donc? » demande Ludivine, occupée à se maquiller, et qui ne m'écoute pas.

« Ce Damien Said, là. Pourquoi il me charge comme ça? Torpeur créatrice, mais je l'emmerde, ce butor. »

Ludivine se retourne alors et me dévisage sans clémence.

« T'as un problème avec ça? »

« C'est mon mec. »

« Ton mec, lui? Ce sac vide? Ce demi- queue? »

« Il ne te porte pas dans son cœur non plus. »

« Je le sais bien. Bordel, qu'est-ce qui se passe? Pourquoi tu me fais ça? Que tu tiennes absolument à te caser, je trouve ça con mais ça te regarde. Mais pourquoi justement avec lui? Il trouve que Céline Dion est plus défendable sur le plan commercial que *Pearl Jam*, bordel. Ce n'est plus de la liberté d'opinion mais de la confusion mentale caractérisée. »

Ludivine me regarde, désarmée.

« J'avais bien un autre choix. Mais il ne cesse de se déballonner. Je ne sais pas pourquoi au juste. Peut- être a- t'il peur de mourir. »

« Peur de mourir? Mais c'est toi qui risques ta fraîcheur, ton élégance, ta vivacité, ton esprit, en persistant à vouloir vivre avec ce connard. »

« Mais je l'aime » proteste- t' elle faiblement.

« Non, non, ce n'est pas vrai. Tu vas me regarder bien en face, droit dans les yeux et me le dire, alors. »

Je me colle devant elle, accroupi, et prend son visage entre mes mains.

« Allez, vas-y, ma blondinette. Crache le morceau. »

Elle prend son visage entre mes mains.

« Hey, poupée, ça ne marche pas avec moi. Je fais dans les mecs aussi. Ton émission commence dans un quart d'heure. Je sais qu'une fois de plus tu seras brillante. »

Mais elle pleure vraiment.

« Il faut que je sois avec lui. Il le faut. Je n'ai pas le choix. »

« Mais si, bien sûr, tu as le choix. Je t'en supplie, Ludivine, regarde- je me mets à genoux- ne fais pas ça. Je ferais ce qu'il faudra pour. »

« Non, tu ne feras rien. Il n'y a rien à faire, d'ailleurs. »

« Sûr? »

« A part, bien sûr... »

« Rien à part quoi? »

« Tu le sais. »

« Non. »

Ludivine m'échappe et retourne à sa table pour se rafistoler. Le temps qu'elle retape les ravages de sa sincérité elle débite:

« Non, tu le sais, et tu promets de t'amender à chaque fois mais tu ne fais jamais rien pour ça. Et c'est mieux de la sorte, de toute façon, parce que tu le ferais juste pour emmerder Damien. »

« Sois moins sibylline, ma chérie. Parle comme d'habitude. »

« Si je parle, je te perds. Si je me tais, je te perds aussi et je signe mon arrêt de mort. »

« Toi tu sais quelque chose. »

« Quelque chose sur quoi? »

« Antistar. »

« Antistar? »

« Oui. Ca veut dire quoi pour toi? »

Ludivine réfléchit.

« Pour moi c'est le nom du dernier morceau sur l'album de Massive Attack. Celui avec le bonhomme en verre qui explose. »

« Te fous pas de ma gueule. »

« Je ne... pas... »

Ludivine semble égarée.

« Bon, on va la faire à la *All about Eve*. Balance le badge. Je suis Addison DeWitt et toi Eve Harrington. Je répète donc ma question: Qu'est- ce que le terme Antistar évoque pour toi- et nous ne parlons pas musique. »

« Une agence de promotion et de diffusion... »

Je ne suis pas étonné.

« Et Damien est peu ou prou lié à cela... »

« Pas lui, non. Son cousin. »

« Son cousin? »

« Damien et lui n'ont pas l'air de s'aimer beaucoup. Ça ne te fait pas penser à ça, deux personnes de la même famille qui vivent sans se côtoyer, à une poignée de kilomètres? Ils ne se rendent pas aux mêmes fêtes de famille pour ne pas avoir à se croiser. »

« C'est étrange en effet. »

« Ils habitent si près l'un de l'autre? »

« Chacun à un bout de la communauté urbaine, mais tout de même... Le cousin de Damien est un *technoman* qui habite dans une grande baraque derrière la zone industrielle, à Frémont. »

« Tu connais son nom? »

« Pascal Camille. »

Je bâtis sur l'instant un scénario dans ma tête.

« Ah oui! J'ai rencontré sa copine., à ce mec- là.. »

« Laquelle? L'ancienne ou la nouvelle? »

« La nouvelle évidemment. »

« Ah, tu connais Vanessa, alors. »

« Vanessa, c'est ça, oui... »

« Cette salope. Elle tournait autour de Damien avant. Et de savoir que je suis dessus ça ne va pas l'empêcher de continuer à y penser... »

« Et Vanessa, elle est apparentée à Bénédicte, la médiéviste... »

Ludivine me regarde:

« Mais, Mike, toute la famille Paringaux est branchée médiéviste... »

Je laisse claquer mes mains sur mes hanches.

« Ludivine? »

« Quoi? »

« Je vais te laisser. »

Elle me tend les bras. Je me dirige vers la porte, ramassant au passage le petit journal que mes pas précipités correspondant à la poursuite de cet interrogatoire a poussé sous le sac de Ludivine.

Dehors. Vite. Un cybercafé. Il y a effectivement un Pascal Camille domicilié à Frémont, 117 rue des Gardes.

Le bus m'y arrête. Le soleil est impitoyable. Cette course risque de dévorer mon emploi du temps jusqu'à la fin de cet après-midi. J'écoute alors Talking Heads, *The big country*. Le son a beau être trop fort, je regrette de ne pas pouvoir le monter.

Le 117 est une maison bourgeoise datant d'il y a un siècle. Une grande grille, dehors, est tellement rouillée qu'elle ne ferme plus. Dans le jardin gisent des outils, des pioches, une pelle, un râteau édenté, quelques nains de jardin psychédéliques, un requin gonflable, une planche de surf ainsi qu'un char à voile. Il n'y a personne, pas un animal, pas une voiture qui passe. Dans la propriété adjacente, un mec de quinze ans à peu près, torse nu, la peau très brune, me regarde en crachant par terre. Il me montre une cigarette mais je refuse de m'approcher.

J'entre dans le vestibule. La salle, à ma gauche, est banalement meublée; une télé énorme, un canapé en cuir, des 33 tours par piles- Martin Denny, Paul Simon, Pierre Vassiliu, Chic- rien de très *techno*, donc. Une pile de dossiers sur la table attire mon attention; je pince puis enroule mon t-shirt entre mes mains afin de les parcourir; pas une notation, même marginale, l'expérience me laisse tout à fait déçu. Aucune mention du nom de William Baume non plus.

Je cherche un bureau, ou son équivalent. Lorsque je le trouve, au second étage je ne tarde pas à découvrir que j'ai intéressé ces gens. Je trouve certains passages de mes livres analysés, des photos prises dans des situations que je pensais dévolues à l'intimité dans un gros dossier de couleur verte- Jan et moi backstage après un concert de The Ghosts, une photo de Pete et moi en train de rigoler bêtement au What's bar, Tanguy et moi au balcon chez Michael, partageant un joint, seul dans un magasin de disques d'occasion avec un album de Certain General dédicacé par Phil Gammage et Parker Dulany à la main, me dirigeant vers la caisse. J'ouvre un tiroir et parcourt un autre lot de photos; quelque chose me pousse à m'arrêter sur une d'entre elles.

Deux hommes jeunes, vraisemblablement éméchés, se tiennent par le cou. L'un d'entre eux m'évoque irrésistiblement André, le chauffeur irascible de la série *Caméra café*; il s'agit de Damien Said. L'autre, plus petit et plus maigre, rigole également en direction de l'objectif. Je pense qu'il ne peut s'agir que du propriétaire de l'endroit où je me trouve, ce qu'un coup d'œil derrière la photo me confirme. Pour des gens qui feignaient de s'ignorer ils avaient l'air drôlement complices...

Je descends alors à toute vitesse et sors par une fenêtre que je laisse bien sûr ouverte. Le garçon qui me matait est encore à peu près à sa place, la queue sortie de son jean il se masturbe en me regardant mais je ne vois rien ni à gauche ni à droite et quitte l'endroit en marchant droit devant moi, hors de la zone industrielle, négligeant les bus, dédaignant l'auto- stop, je regagne le centre- ville par mes propres moyens.

## CHAPITRE 16

La Fête de la Musique est fournie cette année en multiples dérapages; tous ont été télévisés et je peux les voir tranquillement chez moi, à l'édition locale, puis nationale des journaux. La voix populaire rapporte ce qui paraît le plus proche de la vérité : ce sont les flics qui ont débuté les provocations auxquelles des bandes de jeunes ont répondu, ce qui leur a permis de répliquer dans les plus grands excès. On estime qu'une trentaine de personnes sont passées en comparution immédiate; soixante- douze autres ont été placées en garde à vue, qui pour la moitié n'ont pas excédé vingt- quatre heures.

Michael me téléphone, visiblement inquiet. Il avait donné rendez-vous à Tanguy la veille, probablement afin que celui-ci lui livre un morceau de shit, et il n'est pas venu. Michael n'a pas son numéro de portable. Comme je ne dis pas grand- chose, Michael pense que je lui cache quelque chose, que je joue avec lui. Évidemment ce n'est pas le cas, mais je ne tiens pas à me disculper. Et comme je le laisse dans le flou, il raccroche intimement persuadé que je tiens à me débarrasser de lui, ce qui n'apparaît pas, effectivement, comme un projet insensé.

Witold m'appelle immédiatement après. Contre toute attente nous partirons la semaine prochaine, dès le lundi. Un sourire discret trouve sa place sur mes lèvres, que Witold devine sans doute. Cet appel me regonfle, me donne foi en moi- même, dans le but inavouable de ne pas être indigne de Théo, sans doute...

Ce petit mec m'a laissé une nostalgie telle que je cours après lui chaque nuit, à chaque fois en vain, dans la ville truffée de cinq ou six types de flics différents, confondus dans la même haine par les publics qu'ils poursuivent. Je sais bien pourtant qu'il ne peut pas être là, qu'il ne peut pas y être, qu'il ne va pas émerger du néant cette fois- là.

Près de Ground Zero, je remarque un jeune homme endormi sur un banc. A mon passage il se réveille afin de me demander une cigarette. Il est d'origine arabe; son visage est fin, d'une grande beauté. Il me dépasse d'une bonne tête également et comprend et accepte mon désir pour lui autant que j'accepte et cautionne son absence de désir pour moi. Je le laisse passer plusieurs nuits chez moi, avant que je parte. Lorsqu'il comprend qu'en dépit de tout je le respecte, il est déjà trop tard, l'humanité en moi s'étant verrouillée; puis je suis toujours après Théo dont j'attends le coup de fil, et jamais une camaraderie équivalente ne jaillira entre nous.

Lorsque ce jeune homme sourit, il est réellement magnifique, et je dois à chaque fois baisser les yeux. Il m'annonce un soir qu'il est en galère de papiers, ce qui ne m'étonne pas outre-mesure. Je le savais depuis le début, d'après sa nervosité constante et son habitude de se précipiter, sitôt arrivé, à l'étage ainsi que dans les toilettes, au cas où j'aurai appelé les flics.

Il quitte l'endroit un samedi matin gris et pluvieux, avec un peu de reproche dans le regard. Le voilà rendu aux trottoirs, aux bancs des squares, au danger permanent en cet été qui s'annonce sombre, aux propositions tarifées des hommes séduits. Je passe pour ma part un temps extraordinaire à imaginer un moyen de caler mes affaires dans deux petits sacs. Théo aurait réussi en moins de dix minutes. Le dimanche, il y a une course cycliste en ville, ce qui rend transports et passages problématiques. Je dois faire plusieurs boulangeries afin d'en trouver une qui vende du sucre. Puis, le soir, je regarde un documentaire sur la Légion étrangère. Un des légionnaires ressemble à Théo comme une photocopie d'un document; il se tient nu sous une pluie battante et je réalise alors qu'il ne s'agit pas de lui. William Baume dont j'ai manqué l'appel m'a laissé un message plein d'espoir sur mon niveau de stress consécutif à notre rencontre; il termine sur un « Bonnes vacances » dénué d'ironie qui me laisse à penser que je suis probablement surveillé plus étroitement que je le croyais.

Je passe ensuite une nuit blanche à écouter des disques- un peu de tout et n'importe quoi,

Animal Nightlife, Brassens, Legendary Pink Dots, Iggy Pop, Suprême NTM, Liz Phair, Pop Will Eat Itself. Vers le matin, je passe au dernier café qui subsiste dans le coin, et Isabelle passe, secondée et poussée par Géraldine. Cette dernière hoquette en me voyant alors que je dédaigne de tourner la tête. Bravement elle entre dans le café sans dire bonjour à personne et se poste en face de moi.

« On n'arrive plus aussi facilement qu'avant à te trouver. »

« Tu viens d'y arriver pourtant. »

« Tu vas sans doute dire que je te cherche des crosses, mais je trouve qu'Isabelle est plus gentille avec toi que tu ne le mérites. Moi, naturellement, c'est pas pareil. »

« Ces scrupules sont à tout honneur. »

« Parle pas de scrupules, c'est pas eux qui t'étouffent. Juste par curiosité, est-ce que tu sais combien tu lui dois ? »

« J'en sais rien. De six cent à mille euros, c'est bien ça ? »

« C'est à peu près ça, oui. En plus, ce qu'il y a d'ignoble, c'est que tu profites de la situation. Si Isabella n'était pas sourde ni incapable de se déplacer par elle-même tu n'abuserais pas de la sorte. »

« C'est ce que tu penses. »

« C'est la vérité. »

« Non, je sais ce que c'est ce que tu penses. C'est ta vérité, Géraldine. Bon Dieu, je te déteste, je te déteste vraiment. Tu tables sur des excès de vertu pour me proclamer de mauvaise foi. C'est une honte, vu l'époque et les circonstances qu'on traverse. »

« Je ne vois pas ce qui te pousse à foutre Isabelle dedans, hormis ta cupidité. Ce n'est pas ta seule victime, sans doute. Tu dois être suivi, surveillé, non ? »

« Tu t'es aperçue qu'on surveillait mon appartement ? »

« C'est arrivé, parfois. »

« Fréquemment ? »

« Fréquemment, oui. »

Silence.

« Je vais sortir maintenant. Je préviens Isabelle que tu la rembourseras à partir de... quand comptes-tu commencer, en fait ? »

« Je le lui dirais de vive voix. »

Un sourire horrible me vient aux lèvres. Je rétorque avant même que Géraldine proteste, bien que je vienne de justifier l'opinion qu'elle a de moi.

« Je lui mettrai un mot. Un échéancier. »

« Quand ça ? »

« Le jour où tu cesseras de te mêler des affaires des autres. »

Cela la laisse sans voix. Elle pointe vers moi un index menaçant.

« O.K Mike, je te laisse le point. Je t'ai vu venir, je savais ce que tu avais en tête. »

« N'aggrave pas ton cas. Je prémédite très rarement mes actes. Si je te tuais, ce serait aussi sans doute suivant l'inspiration du moment. »

Géraldine a un petit rire aigre, après quoi elle sort. Je regarde l'étrange duo s'éloigner, non sans penser au couple également étrange que nous formons, lorsque l'occasion nous en est donnée, Théo et moi.

Je remonte chez moi et peste, car il est l'heure dit, et Witold n'arrive pas. Je mets alors un film, un CD, roule mon dernier joint afin de planer un peu et bois un café. Puis ses pas l'annoncent.

« T'es pas trop impatient ? »

« De foutre le camp de là ? Oui ! »

« Alors foutons le camp. »

Je porte mes sacs jusqu'à la voiture en fumant nerveusement car Witold est non-fumeur et je ne compte pas l'intoxiquer. Le temps est radieux, la voiture spacieuse, Witold est un conducteur prudent, expérimenté- la détente est immédiate.

Au début Witold et moi parlons musique. Je tente de lui apporter les précisions qu'il attend sans en déborder; habituellement le problème est que je m'enthousiasme tellement que je m'emballer; puis un nom en entraîne un autre et c'est autre chose qu'il faut définir. Cette fois-ci le compte-rendu est effectué de façon à peu près claire et concise- même si David Bowie vient faire son petit tour là-dedans, c'est inévitable. Une pause pipi/ cigarette permet de passer à autre chose.

« On en fera autant qu'il faudra. Ce serait un voyage de deux cents kilomètres, je ne dis pas, mais là... »

J'étais bien d'accord. Mieux valait également qu'il se détende et prenne l'air entre deux villes. D'ailleurs, on s'arrête à nouveau pour manger deux heures plus tard. L'après-midi nous trouve plongés dans des bouchons, mon nez au-dessus de la carte, relevant sur une carte des noms qui pourraient me servir pour des livres que je n'écrirai jamais. Certains villages que nous traversons nous semblent adorables ou plaisants, mais nous n'avons aucune hésitation sur ce qui nous attendrait si nous y attardions. Puis, vers seize heures commence notre défilé entre les montagnes. Je dévisage au début avec curiosité ces colosses énigmatiques avant de couper court à la dérision de ma vanité. Witold, puisqu'il conduit, ne les examine pas avec soin, mais il est venu déjà en tant que passager. Il y a plusieurs Christs dans ces montagnes, calvaires qui doivent servir de repères lors de processions ou de fêtes votives. Et mon angoisse monte tandis que la journée descend.

Elle devient omniprésente à la tombée de la nuit. Je redoute désormais d'apparaître comme une charge, de me faire subir et d'en payer le prix, d'être abandonné. Witold et moi parlons longuement de nos parcours affectifs, de notre recherche d'amour, avouée et inconsciente. Il me demande, bien sûr, si j'ai eu des nouvelles de Théo et je sens de l'admiration dans sa voix. A un arrêt, dans une station-service, je mate douloureusement deux beaux garçons du 9.3 qui vont, insouciant, vers les toilettes. Plus tard encore, un arrêt dans une station-service qui sert des sandwiches. Je reste seul au premier niveau, ne retrouvant plus Witold avant de le retrouver sans même émettre un sourire de satisfaction. Nous mangeons dehors des jambons-beurre que nous ne terminerons pas, Witold par hâte de reprendre la route, moi par dépit et parce que décidément, ce soir, la nourriture ne passe pas. C'est de la faute de Théo, d'ailleurs; et au fur et à mesure que nous fonçons, sur une triste ligne droite, le cafard me saisit tout entier. La situation devient intolérable et je pense même à un suicide immédiat, par exemple en me jetant de la voiture en marche; l'absence d'envie de pénaliser Witold m'attriste encore plus et je me force à me répéter des discographies de groupes que je déteste- Queen, Abba, Simple Minds etc.

« Tu n'es pas très bavard. »

« Je pense à Théo et ça m'attriste. »

« Pourquoi? »

« J'ai peur de ne jamais le revoir, même si je ne devais le revoir que pour être déçu par lui. »

« Tu ne serais pas un peu amoureux de lui, des fois... ? »

« Oh non, ça au moins serait explicable. On se ressemble trop malgré nos différences. Ce serait comme tomber amoureux de moi; inadmissible, risible, insupportable. »

Witold soupire. Ça ne lui dit rien sur le moment de me reconforter. Puis, vingt ou trente kilomètres plus loin, il me lance:

« Tu le reverras et il t'en fera baver autant que tu le souhaites, t'inquiète pas. »

« On devait se revoir effectivement, à Paris. »

« Essaie de faire coïncider ça avec ton séjour chez moi. »

« Ça serait cool, oui. Et il aura peut-être du monde à te présenter. Pas de raison pour que tu restes en chien. »

« J'ai ce qu'il me faut sur place, merci » répond Witold évasivement. Puis il se met à rire et

je le suis, même sans en avoir la moindre envie.

Nous dépassons Sète, une ville à l'allure étrange qui semble vide, à peine endimanchée à son entrée par quelques beaux garçons en pantalon blanc. Witold tente de joindre Gérald mais la communication est mauvaise et ils se comprennent un mot sur deux.

« Évidemment je compte sur toi pour ne pas gaffer. La situation est tendue déjà... »

« Tu sais que tu peux compter là- dessus. »

Gérald nous attendait sur un parking à la sortie de Montpellier. Il vit arriver la voiture de Witold et partit immédiatement devant nous dans une débauche d'avertissements lumineux. Il roulait vite, bien plus vite que Witold qui jurait, par peur de le perdre, à chaque virage. Heureusement il n'y en a pas beaucoup jusqu'à Carnon- Plage et l'endroit où habitent Gérald et Soraya.

C'est sur un campement réservé aux gens du voyage, occupé à cette période de l'année par des forains travaillant à la fête, cinq cent mètres plus loin. Soraya vient vers nous et nous regarde avec quelque chose de direct. C'est une femme plutôt petite et vive, mince, avec une poitrine réduite. Ce qui me frappa était que ses seins étaient apparemment placés sur une ligne droite, ce qui m'épate toujours. Gérald, lui, semble rigolard, autant que lors de nos rencontres précédentes. Il me regarde avec une sympathie qui n'est pas flagorneuse. La caravane installée sur des parpaings branle par moments, à certains endroits plus visiblement que d'autres. Un chaton irrésistible noir comme la suie court partout et il faut sans cesse veiller à ce qu'il ne s'échappe, puisque la porte reste ouverte, à cause de la chaleur.

Soraya nous contemple, Witold et moi, avec une contenance parfaite, où subsiste néanmoins, à peine dissimulée, une part de moquerie. A un moment, elle envoie même bouler Gérald, qui la rembarre pour la forme, peut- être un peu trop gentiment. Witold bâillait sans cesse.

« Vous avez envie d'aller vous coucher, les gars? Il vous faudra deux matelas ou plutôt un? » A peine émergé de mon trou noir je dis très fort « Oui » sans m'entendre le dire. Il m'apparaît ensuite que cela peut sembler ridicule, que je donne l'air d'avoir envie de fuir ce jeune couple qui, de son côté, ne semble pas versé dans la vénération réciproque. Mais cela passe pourtant. Gérald, conformément à ce que je pressentais ou aurais fait à sa place, roule un joint, puis un autre, propose à manger, à boire. Soraya, pourtant assise plus près que lui du placard, ne le seconda pas une seule fois dans ces opérations non dénuées de calculs. Witold bâillait tout ce qu'il savait; Gérald prit sur lui de nous montrer le chemin du camping.

Une fois sur place, il fallut faire plusieurs fois le chemin entre le parking et la voiture, puisqu'il était déjà trop tard pour la rentrer. Ensuite il faut monter la tente, activité problématique qui nous prend pas loin de deux heures, pendant lesquelles il faut changer sans cesse la direction de la lampe. Witold se choisit ensuite une place dans la tente, au fond- je reste dans l'entrée, ce qui se comprend, puisque je suis beaucoup plus petit et plus simple à enjamber. J'écoute ensuite un grand nombre de morceaux de musique différents sans en trouver un capable de m'aider à m'endormir ou même à me détendre. Une fois arrêté le son, c'est encore pire: les ronflements infernaux d'un voisin, les allées et venues, l'air marin qui prédomine, me poussent à sortir, à marcher, à aller à la rencontre d'un autre Théo, un Théo qui aurait au moins pour lui d'être présent, lui aussi pervers, vengeur et réconfortant. Je m'endors finalement sur le matin, lorsqu'il arrive et que la température remonte.

Le soleil transperce la toile. La chaleur est suffocante. Je me rue vers la guérite entr'aperçue à l'entrée- mais elle n'est pas encore ouverte. Heureusement il y a un bar pas loin, et j'y prends un grand café, l'œil hostile derrière mes lunettes de soleil Gucci. Witold me téléphone; à son retour il a trouvé la tente vide. Tranquillement j'y reviens, pour prendre ma serviette et mon gel- douche. Dans la salle de bains, un groupe de hollandais discute dans leur langue avec obstination. Ils ne font pas vraiment attention à moi et j'en

profite pour me tremper jusqu'aux vêtements dans la cabine mal équipée, ou plus exactement mal conçue. A la sortie, un des hollandais restés en arrière me regarde; peut-être se moque-t'il en lui-même de mes vêtements humides. S'il a un ou deux jours de camping de plus que moi, il a pu trouver au moins un moyen de conserver ses vêtements au sec. Il me regarde dans la glace tandis que je me brosse les dents, faisant de son mieux pour ne pas constater l'invitation désespérée que je ne peux faire passer que par le biais de mon regard. Lorsque je ressors, Witold capte l'agitation dans mes gestes qui se veulent mesurés. Nous nous saluons sans entrain.

« Je suis allé me promener ce matin. »

« Oh? Pourquoi? »

« Il faisait trop chaud sous la tente. Et puis tu ronflais. »

« Je suis désolé. »

« Il ne faut pas. »

« Si, putain. Ça me désole de savoir que j'ai écourté ta nuit. »

« Te frappe pas, dit Witold avec un sourire malicieux. Ça m'a rappelé au moment où on sortait ensemble. Tu m'as fait rajeunir de six ans. Tout le monde n'est pas capable de ça, hé! »

« T'as pas vraiment envie de revenir à ça. »

« J'ai connu pire. »

Mais il a saisi à quel point mon humeur est massacrate. Pire; je constate sur mon portable que William Baume a tenté de me joindre déjà deux fois. Il est probable qu'il va tenter de

me joindre à nouveau et décide de ne plus me servir de mon téléphone- pour ce qui est de ma carte de crédit, le problème ne se pose pas.

Witold téléphone à Gérard et parle avec Soraya. Nous les rejoignons ensuite à leur caravane. La jeune femme nettoie des vêtements dans une bassine avec une vivacité qui m'étonne, vu la chaleur, tandis que Gérard surveille dans une gamelle la cuisson du mou du chat, lequel enroule sa laisse autour de la toile jusqu'à manquer de la faire tomber et manquer de se faire écraser par elle. Soraya part travailler ensuite.

Gérard semble alors se détendre, offre un café. Il parle avec Witold d'amis communs, à qui j'ai peut-être déjà été présenté, et dont je n'ai gardé qu'un maigre souvenir. Leur conversation aborde ensuite un souvenir de Bruxelles ou d'Ixelles, du temps où Géraldine subit sa phalloplastie. Witold nous invite ensuite au restaurant, à cent mètres de là, selon le choix de l'autochtone. Lequel nous confie pouvoir rester sur cet emplacement réservé aux favoris et autres pistonnés grâce aux relations du patron de Soraya.

On y va d'un pas mesuré, de vacanciers perpétuels, eux devisant sans gravité, moi sans résister à la plus menue occasion d'exercer mon mauvais esprit- la vue d'un groupe de boulistes.

« Vous pensez que j'ai de bonnes chances de déclencher une émeute si je shoote dans le cochonnet? Mon premier shoot, et puis aussi le dernier... »

« Tu as bien meilleur aspect que quand je t'avais vu chez toi il y a deux ans. Oh non, c'était il y a trois ans. Le film dont tu avais écrit le scénario venait de sortir. Ça n'a pas été un franc succès, d'ailleurs. »

« C'était une panouille » dis- je en espérant que Gérard ne parlera plus de moi.

« Ça te donne un meilleur aspect d'avoir les cheveux courts. Tu as également le teint moins gris. »

Mon portable sonne. Witold me regarde, plein d'espoir:

« Théo? »

« Ma mère. Allo, Antoinette. »

« Comme je t'entends mal. »

« Moi aussi maman, et en plus je suis en vacances et je ne peux pas te parler. »

« Et si moi il se pouvait que je ne te rappelle pas? »

« Oh si, tu le feras. »  
« C'est quand même quelque chose d'avoir à agir en fonction de toi. »  
« Je sais que c'est difficile pour toi mais il y a plus important. As- tu retrouvé ou cherché ces fichues photos? »  
« Quelles photos? »  
« Te moque pas de moi. »  
« Je ne sais pas de quoi tu parles. »  
« Tu le sais très bien, au contraire. »  
« Non, crois- moi. »  
« Tu as intérêt à balancer le badge, et fissa. Maintenant je vais raccrocher, m'man. Je t'embrasse. »

Je raccroche avec un petit sourire. Witold me regarde étrangement.

« C'est toujours pas arrangé, avec ta mère. »

« Ça ne s'arrangera jamais. »

Gérald met son grain de sel.

« Je connais ça aussi. »

« Ma mère tente de faire passer quelque chose au bleu. J'ai quelques souvenirs d'enfance qui font drôle, ou tache. Je crois qu'il s'est passé des choses, sans pouvoir dire lesquelles. »

« Secrets de famille » dit Gérald avec une décontraction ignoble. Witold ne dit rien, il regarde un garçon qui passe et repasse, accompagné de ses potes. Après qu'il ait payé, nous nous dirigeons à nouveau vers l'endroit où se trouve la caravane. J'ai le regard pris assez longtemps par un type magnifique, torse nu dans un cabriolet immatriculé d'un département où j'ai grandi et qui ne constate pas ma présence. Le chat devient comme fou, il a saisi mon affection pour les félins et en abuse comme le ferait n'importe quel représentant de sa race.

« Combien de cafés? »

« Non merci » dit Witold.

« Je te demande même pas, Mike... »

« Son amour pour la caféine pourrait l'emmener loin » dit Witold, à demi sérieux seulement.

« Tu parles. Je vendrais ma mère pour un café. »

« Tu me donnes un coup de main pour nettoyer des tasses, Mike? »

Je me lève et suis Gérald sur le devant de l'emplacement, très près de la route, où se trouve le robinet.

« Ces idiots- il désigne une caravane à côté de nous- laissent tomber le robinet dans la boue à chaque fois. »

« C'est tellement plus facile. »

« J'ai eu l'impression de te gaver, tout à l'heure, au restaurant... »

« Mmmh, y' avait pourtant pas de quoi. Seulement je suis un peu déprimé en ce moment. »

« A cause de quelqu'un, je présume. »

« Affirmatif. »

« Que je ne connais pas. »

« Qui te ferait aimer les hommes. »

« Impossible, décrète Gérald sèchement. Pour moi la seule issue est féminine. Pourtant j'adore la compagnie des hommes homosexuels. »

« Elles sont propres, maintenant, les tasses. »

Gérald regarde par dessus mon épaule et dit, comme au fond d'un rêve:

« Oui, allons- y. »

Comme Gérald a fait tomber le tuyau d'arrosage dans la boue, je le replace au milieu du piquet où il fait semblant de tenir avant de retomber, en faux- jeton, dès que nous avons le

dos tourné. Je ne refais pas demi- tour afin de le replacer avant de les rejoindre dans la caravane.

Après le café, Witold et moi partons sur un lieu de drague en plaisantant facilement. Je sens que la tension en moi pourrait retomber. Dès que Witold et moi sommes séparés, d'ailleurs, je me sens mieux. Pourtant les hommes qui viennent ici sont durs, hargneux, inabordables;

ils n'ont même pas cette malléabilité agréable que le cliché prête aux habitants du sud. On a en fait bien raison de dire que dans les endroits où les gens sont censés être sympathiques ils ne vont pas avoir cet automatisme de l'accueil que l'on remarque facilement dans les contrées éloignées de tout pouvoir centralisateur. Allongé au creux d'un dénivelé, je me caresse avant de tenter de m'essuyer avec des végétaux, n'ayant pas de mouchoirs en papier sur moi. Ensuite, alors que je me remets à marcher, un vieil homme vient vers moi, exhibant un très gros pénis qu'il commence à caresser. Il me mate sans dire un mot- cela me rappelle l'adolescent, lors de la fouille chez le cousin de Damien Said. Alors je remonte vers l'entrée de la plage où Witold a laissé sa voiture et me prépare à l'attendre.

Le soir s'annonce. Nous revenons au camping afin de prendre une douche et de manger un morceau avant de rejoindre Gérard et Soraya. Je croise à nouveau le jeune hollandais, qui me fait un sourire indéfinissable. Il est rejoint par un des satellites de la galaxie qu'il figure. Ils parlent entre eux lorsque je sors. Je lis sur mon portable un message envoyé par Michael et qui insiste en perfidie- si je ne revois pas Tanguy, c'est parce que je lui dois de l'argent et ne suis pas fâché de le voir disparaître. Cela mérite une bonne série de baffes, mais il est trop loin de moi pour les recevoir, et prévoit sans se tromper beaucoup que lorsque l'on se reverra ma fureur sera retombée. Surtout, ce message prend une place qui devrait être prise par un autre... Je reviens ensuite vers Witold, accroupi à l'entrée de la tente devant un réchaud.

« Tiens, surveille un peu la cuisson, s'te plaît, le temps que j'aie prendre ma douche. »

« C'est pour faire quoi? Du riz, des pâtes? »

« Des pâtes, oui. »

Witold part prendre sa douche, comme toujours nonchalant et stable. Lorsqu'il revient il voit mes yeux bordés d'humidité et fort rouges.

« C'est la chaleur, je suppose. »

« Mike? »

« Quoi? »

« Tu te fais chier avec moi? »

« Non. Pas du tout. »

« Pourquoi t'as pleuré alors? »

« J'ai le cafard, Witold. T'y es pour rien. »

« Qu'est- ce qui pourrait arranger ça? »

Je hausse puis rabaisse les épaules.

« Un coup de fil de Théo. »

Witold se baisse alors, explore le réchaud sur lequel est posé la casserole.

« Ça ne va jamais bouillir, ce truc. Tant pis. On bouffera chez Soraya et Gérard. Enfin, s'ils sont dispo. Je vais les appeler. »

Il les appellent et, comme ça ne les dérange pas de nous recevoir, nous décidons d'y aller immédiatement. Un scooter est posé contre la caravane. Un très beau jeune homme est assis sur le canapé. Comme je suis de sa taille, je m'assieds à côté de lui sur le canapé, tellement près que je sens le rythme de ses pulsations cardiaques. Abidine est le frère de Soraya qui lui a demandé d'apporter un morceau de shit. Il pose beaucoup de questions un peu sottes et bavarde gaiement le reste du temps. Après une tournée de cafés Soraya demande:

« Bon, c'est à mon tour de nettoyer des tasses. Quelqu'un vient avec moi? »

Je suis à ce moment le seul à la regarder en face, et bien entendu elle en profite. Nous sortons donc avec des tasses, l'éponge imbibée de produit et la bassine. Le robinet est encore retombé dans la boue; comme il a été mal refermé il laisse échapper un petit filet d'eau qui me plonge dans une mélancolie insubmersible.

« Il est beau, mon frère, hein? »

« Oui. On dirait toi en plus masculin. »

J'essuie discrètement une larme. Tournant la tête, j'aperçois Witold à l'entrée de la caravane. Dès que nous avons fini, sans avoir parlé plus, la jeune femme et moi remontons vers la caravane. Soraya entre directement. Je reste en arrière.

« Ça va? » je demande à Witold.

« Il fait trop chaud dans cette caravane. Je voulais dire aussi, par rapport à ton séjour chez moi, à Paris... »

« Quoi? »

« Je sais pas si ça va m'arranger de te recevoir chez moi à la fin du mois comme on l'avait convenu. A la place je pourrai te faire venir plus tard, ça coûtera moins cher, j'aurai les billets par internet. »

« C'est à toi de voir. »

« Ça ne te dérange pas? »

« Tu sais, moi, je disais ça en fonction de Théo. Mais comme je ne fais plus partie de ses préoccupations, apparemment... »

Witold, qui n'a rien compris de l'auto- flagellation que je m'administre, et donc n'y contrevient pas, enchaîne, imperturbable:

« Tu comprends, j'ai des examens à passer, des gens à voir, en plus ça va être la rentrée, je ne sais pas à quelles horaires je travaillerai. Je te fixerai une date ultérieure. »

« Oui, tu me diras ça. Et le temps que je pourrais rester. Trois jours, quatre, une semaine... ça sera à toi de me le dire. »

« Une semaine, ça ferait un peu long. »

Je souris faiblement. Derrière nous, le tumulte de la voie rapide, ajouté à la puanteur des écoulements, situés juste derrière la caravane, dominant un instant mes pensées. Je rêve de me désintégrer, meilleure solution pour ne pas déchoir dans des nuisances inutiles.

Witold rentre dans la caravane.

« Tu rentres ou je referme la porte? Il vaut mieux éviter que le chaton sorte.»

« Non, va-y, je la refermerai derrière toi, et je bloquerai le chaton s'il sortait. »

Witold rentre et referme, j'entends des excuses. Abbidine pousse la porte, joint au bec, il me fait signe de me pousser puisque je suis assis sur un des parpaings qui rattrapent le niveau de la caravane par rapport au sol. Il enlève son t- shirt et s'assied à côté de moi.

« C'est vrai, ce que Gérald m'a dit? »

« Je ne sais pas. Qu'est- ce que Gérald t'a dit? »

« Que vous étiez des pédés, ton pote et toi. »

« Oui, c'est exact. Enfin moi, je suis bi, mais je préfère les garçons. Ça te fait peur, l'idée qu'un type passe sa vie sans toucher la peau d'une femme?»

« Non, je m'en tape. »

« T'es bien curieux pour quelqu'un qui s'en tape. Et même un peu trop joli pour être honnête. »

Cette dernière phrase le fit rire. Son visage, à la lumière de la lune, prend un aspect de profil grec qui m'évoque irrésistiblement Théo. Comme il a un bras posé sur la petite table sur laquelle tient le frigo, les poils de ses aisselles font comme des frises dans la lueur pâle. Il touche mon bras, accidentellement, lors du passage du joint d'une main à l'autre, ce qui m'occasionne une décharge électrique. Abbidine s'en aperçoit.

« T'enflamme pas. Je veux pas d'histoires. »

« Tu peux pas savoir, mais je me suis fait allumer plein de fois par des gars bien plus beaux que toi, et ils n'ont jamais réussi à me faire craquer. »

»Mais moi je m'en tape, je ne cherche pas à être quelqu'un pour toi. »

« C'est ce qu'ils disent tous. Ce n'est jamais vrai, et qu'est-ce que ça me reposerait, pourtant. »

Avec une théâtralité studieuse Abbidine me tend le joint qui nimbe la lumière de gris.

« Merci. Et toi, tu aimes les femmes? »

« Oui. »

Je tousse. Les voitures des forains rentrant du champ de foire me font un drôle d'effet- celui d'un espionnage, ou au moins d'une surveillance.

« Et tu te poses des... questions? »

« Je m'en suis posé. »

« Superbe » dis- je, intérieurement réjoui.

« T'aimerais pas baiser avec moi? »

« Techniquement oui, bien sûr. Seulement je suis déjà accaparé par quelqu'un. Je prie le ciel chaque jour afin qu'il ne m'oublie pas et pourtant je suis l'être le moins religieux que la terre ait jamais porté. »

« T'es contre la religion? »

« Non, je suis pour le droit de croire et de pratiquer, autant que pour le droit de s'abstenir de toute pratique ou pensée religieuse. »

Abbidine ne dit plus rien. Il joue avec des gravillons, s'en servant pour éloigner une petite fille qui venait dans notre direction.

« C'est con que tu sois avec ton pote, ce soir. Je t'aurai présenté du monde, tu te serais bien éclaté. »

« C'est sans regrets. »

Abbidine ricane, puis il sort son portable de sa poche en posant une main sur mon épaule:

« Regarde. Saïd. »

« Ça veut pas dire 'heureux', en arabe? »

Abbidine me laisse choper une émotion véritable. Le ton de sa voix sera, désormais, différent. Il me montre en photo un jeune homme torse nu, au sourire lumineux.

« Toujours pas de regret. »

« Attends, il est pas canon, mon pote? C'est pas un pur beau gosse? »

« Je ne dis pas le contraire, la majorité des pédés en piafferaient d'aise. Moi, il me faut juste un mec, précisément, et ce n'est pas lui. »

Mais Abbidine n'y accorde pas d'importance.

« Et lui, là? Jeffrey. Un pur tombeur. Il baise aussi avec des mecs. »

La porte de la caravane s'ouvre. Le chaton sort, en pleine fureur, trop vite pour qu'il me soit possible de l'attraper. Witold arrive derrière, l'air complètement perdu, avec un sac rempli de sandwiches.

« Ça te dit d'y aller, Mike? »

« Oui, bien sûr, si tu veux. »

Witold sent qu'il a fait une gaffe, impression qu'il matérialise par sa présence indétectable et je comprends qu'il se sente à ce moment assez minable. Sur le même tempo, à quoi aboutissait le résultat de ma conception du respect des gens. Je me levai illico.

Abbidine eut à subir la comédie des adieux, ainsi que le jeune couple, ne me suspectant pas en pleine torture. Nous retournons manger au camping et je parviens à m'endormir enfin.

Le jour suivant est radieux. A la sortie de la douche je me surprends à siffloter. Sans doute Witold m'a- t'il libéré, sans le vouloir, de la tension que je portais en moi. Nous partons sur un lieu de drague situé de l'autre côté d'une plage naturiste.

La route est systématiquement parsemée de rappels de la distance d'ici à Barcelone, ce qui me donne des envies de fuite que je ne dissimule même pas. Dès l'arrivée dans ce circuit de dunes ombragées de feuillages, je remarque des jeunes hommes qui me regardent et me retrouve avec l'un d'entre eux à l'orée d'une petite grotte. Allongés sur des

feuillages nous nous caressons longuement, puis il me demande de le prendre. Dès que nous parlons, après, je dois me mordre l'intérieur des joues afin de m'empêcher de rire. Puis je le quitte et suce un type doté d'une queue d'une longueur extravagante avec qui pas un seul mot n'est échangé.

L'heure à laquelle je dois rejoindre Witold, près du parking, approche. Je me colle le nez sur la vitre, mais il n'est pas dedans. Je roule une cigarette, regardant sans humilité un très beau jeune homme qui vient de sortir de sa voiture garée juste à côté de moi. Il me demande du feu, je lui en donne puis fais un ou deux pas vers lui.

« T'es allé à la plage? »

Je ne me vois pas lui mentir, n'ayant à la main ni lotion de bronzage ni serviette.

« Non, j'étais de l'autre côté. »

« Il y a quoi par là? »

« Un endroit où les gens sérieux ne vont pas. »

L'espace d'un instant il se figure que je me moque.

« Ah oui, je comprends. »

Et nous parlons avec naturel. Il me dit son prénom- Farid, l'endroit où il réside- Marignane, son hobby- le football. Farid est supporter de l'O.M et accepte sans broncher que le football ne m'intéresse pas. Il me demande ensuite si je viens de Paris, ce qu'il suppose à cause de mon accent. Je le dissuade d'y croire en un rire, et comme il a la bonté de rire aussi, Witold nous surprend en bons camarades et ose à peine s'approcher.

« Tiens, je t'attendais. »

Les deux hommes se disent bonjour. Après avoir échangé un au revoir qui paraissait à ne pas paraître trop mensonger, nous nous séparons définitivement.

« T'as couché avec? » me demande Witold.

« Malheureusement non. Il est beau, hein? »

« Encore plus beau qu'Abbidine. »

Sur la route nous trouvons des raisons de rire et de plaisanter. Witold a trouvé également de quoi se divertir et me confie que c'est avec un jeune homme qui a passé devant moi sans me trouver aucun intérêt. Le regard protégé par les lunettes de soleil je mate les alentours sans vergogne, ma peureuse réserve des jours précédents semblant avoir fondu.

Le lendemain est le dernier jour avant notre départ. Gérard, Witold et moi allons jusqu'à Montpellier et je découvre en Gérard une sensibilité que je ne lui soupçonnais pas. Il était trop tard, d'ailleurs, pour la faire fructifier. Notre ballade en ville fut vite et bien faite, le temps d'en tomber amoureux et d'y rêver une vie à deux, pour Théo et moi. Je repère un club gay où l'on paie pour le temps qu'on y passe- trente ou quarante centimes de l'heure, ce n'est vraiment pas cher. Witold et moi passons notre dernière soirée avec Soraya et Gérard devant les spectacles de Palmade et Laroque, qui nous font rire d'abord parce que nous les trouvons drôles, puis de pitié envers cette pauvre et faillible race humaine dont nous figurons des échantillons.

## CHAPITRE 15

La semaine suivant mon retour en ville est calme, bien calme. Je revois le jeune homme qui a dormi chez moi; il semble plus lumineux encore que par le passé et semble désormais vouloir s'installer chez moi, assez imprudemment. Il s'effare lorsque je lui parle avec un semblant de douceur ou de tendresse, incapable de saisir que je serai plus malin et agressif si je tentais de le séduire profitablement. Il me laisse penser que je suis un pur être impossible, rêvant de le conquérir par ma bonté alors que je la désactive dès qu'il fait mine d'y croire. Je n'ai pour l'apprécier, à part son physique, que son absence d'hypocrisies; le reste de ses qualités tombant un peu mal. Il n'est pas spécialement sympathique, ni très ouvert, ne tient aucune discussion et juge un peu facilement les gens. Ce sont des qualités pour moi puisqu'elles servent à juguler par la base l'affection un peu excessive que j'aurai sans doute fini par lui vouer.

Une succession de malentendus que je suis loin de dissiper lui laissent à croire que je tente de l'arnaquer sur ses maigres possessions. Il part alors sans prendre la peine de me maudire, comme s'il allait revenir plus tard. La veille, il avait brûlé en me regardant avec un défi silencieux, sa carte d'identité algérienne, sur laquelle la photo ne le représentait probablement pas, lui, mais un type plus jeune lui ressemblant, un frère mort plus jeune ou avec qui aurait été échangé ce document.

Le soir du départ du jeune homme, je traîne sans espoir et l'âme en peine près de Ground Zero. Un jeune type au visage magnifique, Arabe, dix-sept ans à tout casser, se tient en bas de la passerelle, n'osant même pas haranguer les passants. Je suis le seul à m'arrêter. Un côté de sa tête est recouvert de sang caillé; il semble choqué et tient à peine debout. Entre deux hoquets nerveux il explique qu'il vient de se faire agresser par trois types qui l'ont canardé de bouteilles de bières avant de le dépouiller. Il n'a plus de papiers, pas d'argent et ne connaît personne ici. Comme par ironie il est vêtu entièrement de blanc, ce qui donne un air de deuil à sa colère empreinte de panique et de nervosité. Le monde attirant le monde, je ne suis bientôt plus le seul à m'intéresser à son cas et je le laisse, sans l'abandonner à son sort, entre de plus puissantes mains.

Une série de rues plus loin je bute contre Tanguy. Je tends la main non sans un mouvement d'horreur. Son visage est cabossé, plein de plaies, déchirant comme la vision d'un gamin que n'a jamais étreint une paire de bras.

« Putain? Qu'est-ce que t'as fait? T'étais où tout ce temps? »

« J'étais sur Paris. Et toi? Je suis passé te voir la semaine dernière. Y'avait du monde dans le secteur, pourtant ça ne répondait pas... »

« J'étais pas chez moi, Tanguy. Qu'est-ce qui t'es arrivé? »

« Trois mecs m'ont sauté dessus y'a trois jours. Ils m'ont tout piqué, mes baskets, mon portable, mon shit. Ils m'ont laissé repartir qu'en caleçon, les bâtards. »

Je regarde vers le sol.

« C'est pas à cause de l'argent que je te dois, alors? »

« Non, non, ça n'a rien à voir. »

Je prends un billet dans ma poche et le lui met dans la main. Je ne me sens pas mieux pourtant.

« Et toi, tu l'as revu, ton pote? »

« Mon pote? Quel pote? »

« Celui de la coke, bien sûr. »

« En fait tu le connais. »

« Comment ça, je le connais? »

« Y'avait pas un mec qui bossait à la Fabrique? Petit, très beau, la peau mate. »

Le regard de Tanguy chavire et se colle ensuite à moi.

« Non... pas... »

Il tente de dire un nom mais il m'a compris, et puis ce n'est pas la peine d'aller plus loin. Le

miracle a eu lieu; pour une fois Tanguy a compris. Il se tourne alors très brusquement et sort un petit paquet de sa poche.

« Tiens, vas- y, protège- moi. »

Je le protège tandis qu'il sniffe violemment. Il tente ensuite de me convaincre que les larmes qui bordent ses yeux sont dues à son inhalation.

« Je sais bien que t'es pas pédé, Tanguy. Tu ressens une attirance envers lui, c'est tout, c'est normal. Il est magnétique, mieux que ça il attire la lumière. »

Il tente de répondre puis éclate en sanglots. Je tente de l'enlacer mais il se détourne avec violence et court droit devant lui.

Je squatte ensuite longtemps dans un parc, finissant par rentrer chez moi vers quatre heures du matin, après m'être fait contrôler par les kisdés, ce qui n'arrive jamais d'habitude.

## CHAPITRE 14

Un lundi après- midi, je passe squatter chez cette ancienne copine, sœur de cette infortunée qui dirigea de son vivant le fan- club local de Dwight Yoakam; lorsque l'incongru soleil de septembre me pousse à arpenter le macadam. Je sais qu'il n'y a rien à faire en ville, en ce moment tout le monde est insupportable, et les préparatifs de la rentrée y sont sans doute pour beaucoup. Je croise d'abord Lézard, qui me recommande de méfier si on tente de me vendre du shit, parce qu'il ne traîne rien de consommable pour le moment, puis trois lascars qui ont tenté de me carotter la dernière fois que j'ai essayé de pécho dans la rue. L'un d'entre eux fait un signe de l'ongle du pouce sur sa gorge en me regardant. Plusieurs personnes en pleine ville se sont faits tabasser à mort en pleine journée récemment, ce qui explique sans doute que je fasse ensuite un long détour comme pour éviter la rencontre d'une personne embêtante

Place du maréchal Ney ou du Prince- Citoyen- deux endroits que je confonds toujours- on prépare la foire. Je me fais attaquer dans le dos par un chien pour la première fois de ma vie en passant Square des abstinents et retourne vers le centre de la ville par la rue de Cochinchine. Comme il est déjà cinq heures du soir, l'idée peut sembler baroque; cette rue piétonnière sera bondée et cela ne pourra qu'éprouver les nerfs d'un type comme moi, qui tient absolument à marcher vite quelles que soient les circonstances. Je regarde partout, nerveusement, soucieux d'esquiver une connaissance hypothétique, ne pensant qu'à quelqu'un que je tiens absolument à voir jaillir du sol, je me dis même entre mes dents une ou deux fois « Mais quand est- ce que je vais le voir enfin, ce petit trou du cul? » et tout à coup la stupeur me frappe.

Marchant le long de la façade d'Omnisport.

T-shirt jaune, jean taille basse cernant mollement les fesses.

Baskets basses noires.

Théo.

Je suis devant lui en un bond et il serre la main que je lui tends.

« Ça fait plaisir de te voir, Mike. »

« Moi aussi, Théo. »

« Qu'est-ce que tu fous dans le coin? »

« Je passe en jugement la semaine prochaine. Et toi? T'as été dans le sud? Tes vacances, c'était bien? »

« Bien, très bien, sauf que j'attendais ton coup de fil, mon grand. »

« J'étais occupé. »

« Tu serais passé me voir? »

Il me regarde en riant.

« Ah, ta paranoïa! Mais oui, je serais passé te voir, qu'est- ce que tu crois? On est des potes, non? »

« Oui. »

« Qu'est- ce que tu fais ce soir? »

« Rien de prévu. Mais quoi que ce soit je préférerais que ça soit avec toi. »

« T'as un peu de thunes? »

« Non. »

« Moi j'en reçois demain. J'ai juste de quoi faire quelques courses, je paie pour ce soir. »

« Moi aussi j'attends des thunes pour demain. »

Nous nous installons ensemble au fond du bus. Des garçons et des filles le regardent et lui semble ne s'occuper que de moi. Impression piègeuse, je le pressens, mais qui dure. Ensuite nous allons faire de maigres courses à la moyenne surface la plus proche de chez moi.

Chez moi, ensuite. Théo me complimente sur la propreté et le fait que chaque objet soit peu ou prou à sa place. Il ouvre grand la fenêtre du bas et semble s'émerveiller de la

fraîcheur qui envahit la pièce. Je le regarde examiner tout avec satisfaction; Il s'isole ensuite afin de prendre un bain et je reste un long moment seul.

Afin de nous unir, il y avait la cuisine et le sexe. La première était aussi satisfaisante que le second, lequel ne laissait aucune place à l'affection. Entre deux hommes elle lui répugne, et mes mises en situation, innocentes bien que maladroites, l'ancrent un peu sûrement dans son hétérosexualité constitutive. Il est presque fier d'être incapable de pénétrer un garçon, et avoue ne pas me trouver beau, mais que ma personnalité lui plaît, mon absence de condamnation parachevant mon absence de jugement, mon refus obstiné de placer en lui plus de choses qu'il ne voudrait y voir. Et ce raisonnement sensuel qui lui inspirait de se donner à moi était complètement complété par un ancrage dans une fidélité absolue et tendre- en même temps que tacite et sobre, naturellement.

Cela devait devenir encore plus vrai lors des semaines à venir. Car Théo donnait rarement dans l'artificiel. J'aimais le voir torse nu, ou les pieds dénudés et pourtant les invitations au sexe ne vinrent que de lui; mon habitude d'intériorisation et mon refus acharné d'imposer quoi que ce soit y conduisaient logiquement. Il me restait à me rendre compte par moi-même de l'ampleur de son affection. Il disait de lui-même que notre relation était amoureuse, mais le meilleur, car le moins original, ne passait pas par des mots.

Le lendemain de nos solaires retrouvailles, sortis dans la journée chacun pour soi, il arriva que Théo et moi empruntâmes le même bus au retour. Il avait pu monter quelques arrêts après moi, et l'affluence à cette heure de la journée était telle que toute circulation était impensable. Soudain je reconnus Théo au jaune éclatant de son t-shirt, qu'il lavait chaque soir pour le retrouver sec au matin, comme moi avec une de mes deux taies d'oreiller fétiches. Comme je venais de toucher de l'argent ce jour- là j'avais les mains chargées de sacs. Théo, vers qui mon regard était toujours tourné, m'avait aperçu, et me décocha un sourire si éclatant et plein d'amour que je ne pus plus douter de la place que j'occupais pour lui. Il aurait beau jeu par la suite à me la cacher et à la déguiser, le mal était fait; il m'aimait et j'étais au parfum. A moi de lui faire envisager la réciproque et qu'elle ne nous endommagerait pas.

Il ne fut pas plus bavard que moi par la suite sur cet épisode. N'importe qui d'autre l'aurait brisé ensuite, membre par membre, au cours de ces nuits agitées qu'il acceptait peu à peu comme telles, dans l'attente de son jugement.

Le jour suivant, je le vis à nouveau, à quelques mètres de chez moi, arrivé une minute trop tôt peut-être. Je le suivis. Lorsqu'il sentit ma main s'avancer sur mon épaule, il se retourna vivement, une main sortie de sa poche munie d'un couteau. Il sourit ensuite faiblement. Je n'avais osé ni le nommer ni avancer au-devant de lui. Je lui avais fait si peur, en fait, comme il devait me l'avouer plus tard, qu'il avait été prêt à frapper sans en savoir plus. Cela le repoussait dans une époque révolue qui me demeurait énigmatique. Cette courte période de cohabitation- la majeure partie de ce mois de septembre- demeure même maintenant riche en mystère. Lorsqu'il s'apprêtait à briser la démarcation si peu nette entre le passé et le présent, il me parlait de sa famille, des êtres les plus chers à ses yeux, d'un terrible mystère entourant son enfance. Il les faisait parfois les appeler sur une de mes deux lignes avec son plus beau sourire en guise d'excuse, et je n'éprouvais aucune jalousie ni sur le moment, ni plus tard.

En une ou deux occasions il mit son départ de chez moi à la première page des nouvelles. Il pensait que j'allais tomber amoureux de lui et qu'il devrait dès lors partir afin de ne pas me décevoir ou tromper mes attentes. Et, finalement, cela n'arrivait pas. Il guettait le moment où je me laisserai complètement aller. Il comprit de lui-même que cet événement ne se produirait pas. L'admiration que j'éprouvais devant son physique ne le bouleversa plus du moment qu'il devint évident que je ne céderai pas un pouce supplémentaire de terrain; je n'étais pas un de ces pauvres types qu'il aurait pu enfumer avec sa grâce si tragique et fragile; dans ce jeu viscéral qui se jouait à cet instant, une exigence totale nous empêchait de dériver sur une vulgarité de sentiments.

Temporairement tout du moins. Je ne m'apercevais pas que l'orage couvait. Bien sûr, parfois, une colère inexplicable, ou que je ne tenais pas à déchiffrer bloquait toute entrée d'oxygène et les facultés d'ouverture qu'en toute autre occasion il prônait ne trouvaient plus grâce à ses yeux. Il m'insulta même une fois ou deux, entre ses dents, les lèvres mi-closes, gorgé d'une haine qui me laissa sans recours. Mais j'habitais depuis notre rencontre, sans doute, dans une zone de première intimité; les insultes semi- officielles, lorsqu'il n'y avait rien de précis à me reprocher, étaient un moyen de racheter ce fait. Nous n'avions pas atterri, comme par miracle, sur des terres vierges; l'humanité en nous ne pouvait se laisser distancer.

Le plus vif des reproches que Théo me faisait était d'être de race blanche. Même si je n'approuvais pas les carnages issus de la mission soi- disant *civilisatrice* opérée par cette ethnie, je me trouvais au cœur des insultes que Théo proférait, et sentais qu'il me mouillait par association, moi qui ne m'étais jamais senti blanc. Plus lisiblement, mon attitude s'apparenta à celle de la République où nous demeurions, à défaut d'exister pour elle, et je prenais insensiblement la position du châtié pour son ethnocentrisme, et qui n'ignore pas mériter ce châtiment- pourquoi toujours les autres et jamais lui?

Le problème dans ce cas était que Théo ne cherchait pas à démêler ce qui m'était attribuable en propre dans le flot de ses récriminations. Je ne pouvais accepter de me voir condamné à manger dans la même gamelle que les gens qui avaient décidé, ce n'était qu'un exemple, que l'Algérie serait un département français, et que j'aurais figuré la dissidence de tout esprit pro- colonisateur s'il m'avait été donné de vivre à cette époque. Nuance que Théo ne percevait pas. Le persuader ne semblait pas être dans mes cordes, et je m'en serais lassé, par dégoût de dicter à quiconque les emplacements les plus aptes où placer son aversion.

La nuit précédant son jugement, Théo et moi regardâmes quelques vieux films avant de sombrer dans un demi- sommeil. Je fus éveillé par des bruits et une certaine précipitation; il n'avait plus que le temps de se rendre au tribunal. Levé derrière lui afin de refermer la porte je me surpris à souhaiter qu'il fut condamné- je ne sus jamais pourquoi au juste, probablement parce qu'il m'entraînait dans une série de déceptions et de renouvellements dont je ne soupçonnais pas l'importance à cette époque.

Il revient vers midi avec un grand sourire; le dossier ayant été perdu, un non- lieu avait été prononcé. Comme il n'avait pas de portable à ce moment- là, il me demanda sans perdre de temps s'il était possible de passer un coup de fil à son ancien éducateur. Je fis signe que oui. Comme je ne posais décidément pas de questions, il me raconta la kyrielle d'événements où son charme naturel avait aidé à le sortir de l'embarras. Il me taxa ensuite quelques euros afin d'acheter une bouteille de gnôle au supermarché le plus proche. Je meuble en prenant une douche. Lorsque j'en sors, à peine essuyé, Théo attend déjà de l'autre côté de la porte, souriant comme si nous venions de nous retrouver au terme de quinze ans de séparation.

« Je fais à manger? »

« Si tu veux. »

Il se met en action. L'après-midi se profile désormais; la rue près de chez moi se vide, les incarnations se désactivent lentement. Mon téléphone portable sonne.

« Allô? Mike? T'es quel Mike? »

« Celui que t'as connu il y a longtemps. Tu te souviens bien de moi ou tu me confonds avec quelqu'un d'autre? »

« Ouais... » Mais Vivien Sorel n'a pas l'air convaincu, c'est le moins qu'on puisse dire; il me teste alors.

« Si je viens te voir cet après- midi, tu pourras me trouver quelque chose à fumer? »

« On pourra essayer, toujours. »

Je redoute un instant la confrontation avec Théo. Et si l'entente ne se faisait pas, s'il se trouvait par miracle de la mégarde qu'il ne partagent pas les mêmes inclinaisons?

« O.K, je te bipe dès que j'arrive près de chez toi. »

Puis Vivien raccroche, avec un zeste de doute dans un adieu bref et voilé.

« Qui est- ce qui vient de t'appeler? » demande Théo, en pleine confection d'une béchamel.

« Un pote à moi, j'ai aussi pas mal traîné avec ses frères. Il m'est tombé dessus par surprise il n'y a pas un mois. »

« Il t'a fait un mauvais plan? »

« Non, non, du tout. Il cherche un morceau de shit et comme il ne connaît personne sur le coin il a naturellement pensé à moi. »

Théo ricane, puis rigole, sans me faire partager les raisons de cet émoi.

« Pourquoi tu lui as pas dit que t'étais occupé? Pour d'autres personnes tu fais ça tous les jours depuis que je suis là. »

« Parce que c'est un mec sympa. Mais pas suffisamment pour que je souhaite m'en débarrasser. Je sais bien qu'il ne s'incrusterait pas s'il a l'impression de déranger. Ou de squatter en bas de chez moi si je ne donne plus signe de vie.»

« Il est pas comme moi, alors. Parce que je serais capable de sonner à quatre heures du matin jusqu'à ce que tu m'ouvres, même à cinq heures du matin. »

« Tu sais très bien que je t'ouvrirai, en plus. »

« Je sais, oui. »

Puis je mets un album de Steely Dan, celui à la pochette décorée de deux serpents-colonnes qui dévisagent, la gueule grande ouverte, un mendiant imprudemment endormi sur un banc en contrebas. Nous commençons à picoler. Au début, Théo ne fait pas attention à la pochette, puis il la prend entre ses mains.

« Ça veut dire quoi ce titre? C'est quoi le nom du mec qui chante? Dan c'est un prénom, alors pourquoi c'est écrit en second? »

Je lui explique chaque donnée séparément. Mais chacune d'entre elles ouvre sur de nouvelles questions, et les mots me manquent pour expliquer le cut- up de Burroughs à quelqu'un qui n'en a jamais entendu piper mot, et à qui cela semble plus éloigné de l'art que de la fumisterie. Il interprète cela comme une moquerie généralisée, et y associe le groupe, pour cautionner par son nom une escroquerie pareille. Quant au godemiché hydraulique, cela ne peut passer que pour un rappel de nos ébats passés et une mise en demeure de les rendre à nouveau vivants. Des insultes jaillissent de sa bouche et ravalent ma valeur humaine à hauteur celle du groupe calomnié injustement. Comme je ne tolère pas cet obstacle à la compréhension, je perds bientôt patience et parle fort. C'est un tort; Théo me serre à la gorge très fort puis me projette sur le sol en me bourrant de coups de pieds, au thorax, dans les côtes, isolant un instant mon visage pour m'éclater la lèvre supérieure. Je souffre à peine, je suis bien trop épouvanté pour cela. Par la suite Théo me relève et m'assied dans le canapé.

« Ça va? »

Je tremble comme une feuille. Théo se sert un verre et m'en ressert un ensuite.

« Je sais que j'aurai pas dû te frapper. Mais fallait pas me parler comme ça. Qu'est- ce que tu vas faire, maintenant? Porter plainte? »

« Porter plainte... »

« Tu veux faire ça? Réfléchis un peu aux risques que tu prends. De mecs qui m'ont fait ça ils se sont retrouvés dans des caves, sans même la lumière du Seigneur au- dessus d'eux. Tu veux que ça t'arrive à toi aussi? Réfléchis bien. »

« T'as aucun respect. »

« Et toi il faut te frapper pour te faire fermer ta gueule. »

« C'est toi qui m'as demandé de l'ouvrir. »

« Tu veux que je m'en aille? »

Je hausse les épaules.

« A quoi bon? Ça serait l'équivalent d'une double peine. »

« Et alors, ça les dérange pas, ces bâtards de français, d'appliquer la double peine. »

« Pas moi, je suis pas comme ça. »

» T'as mal? »

C'est moi qui n'ose pas le regarder en face; lui y parvient convenablement.

« Non, pas vraiment. »

« T'as du sang partout sur le visage. Viens, je vais te nettoyer. »

Théo me guide par le bras vers la salle de bains, et je perçois dans la glace un visage qui me fait peur.

« Je t'ai tapé uniquement pour te soigner après, tu sais, Mike. Moi, d'habitude, les types, je les finis à coups de pied, jusqu'à ce qu'ils ne bougent plus du tout. Mais toi je ne sais pas... quelque chose m'a conseillé de ne pas aller plus loin. Je me suis dit « Non, pas lui, il le mérite pas, il est pas comme les autres ». »

Je me demande, alors qu'il tamponne mon visage et racle les plaques de sang déjà sèches, ce qu'on a pu briser en lui si parfaitement qu'il perde le contrôle et se connecte à des conduites si extrêmes. Dans mon cas, je n'ose pas dire que j'ai de la chance, même si le fait de me trouver entièrement valide en constitue une sans le moindre doute.

« Hé, si jamais il passe, ton pote, tu pourras me le présenter? Tu crois que le courant passerait entre lui et moi? »

« Bien sûr, oui. »

« Tu lui diras pas que c'est moi qui t'as fait cette tronche? »

« Mais pourquoi donc? Tu vas pas me dire que t'as honte? »

Retourné cuisiner, Théo me lance, dos tourné:

« Non, seulement tu me nourris, tu m'héberges et je t'ai fait ça, alors je me rends compte que quelque chose ne tourne pas rond. »

Sans que Théo le sache une chanson des années trente ou quarante me trotte dans la tête à ce moment, et c'est de cela que je souris. Lui me croit oublieux de sa violence et revenu à des pensées plus amicales.

« Ça ne tourne jamais rond pour personne. »

Théo me tend ensuite un verre rempli et nous trinquons. Son sourire et l'ombre légère qui passe dans ses yeux me fait penser qu'il regrette son comportement passé. Il me presse d'ailleurs ensuite d'appliquer sur ma lèvre un gant de toilette rempli de glaçons ou un linge humide.

« C'est prêt. Je te fais une assiette. »

« Non merci. Je crois pas que je vais manger. »

« T'as tort. C'est très bon. »

« C'est quoi? »

« Entrecôte à la béchamel. Ça semblait une mauvaise idée au départ, et finalement c'est frais. »

J'ai un sursaut nerveux involontaire en entendant cette expression. Théo ne le remarque pas; il mange, imperturbable. Je sélectionne un autre disque puisque le précédent est fini mais la musique n'agit pas sur mon esprit et n'apporte aucune aide, me laissant sans ressources, littéralement.

« Ça te dirait pas qu'on fasse du biz' ensemble? On pourrait bouger par exemple, passer Noël à Amsterdam? »

Mon visage s'illumine à la perspective d'aller scruter les toiles dans les musées, et d'expérimenter les coffee-shops. Mon portable sonne; Théo l'intercepte pour lire un message de son ancien éducateur. Un appel de Vivien arrive ensuite et j'ai l'impression que c'est avec regret que Théo me tend le téléphone.

« Ouais? Alors, tu t'es renseigné? On peut se voir? »

« Si tu veux. »

« Tu t'es renseigné? »

« Oui mais c'est mort pour mon plan. Mais dans la rue, vu que c'est la rentrée, on devrait

arriver à trouver sans problème. »

« Tu veux dire: dans la rue? »

« Oui, dans la rue. »

« Ah... »

« Si tu veux passer niquer un pack, fais- moi signe. »

Vivien cafouille, puis raccroche.

« O.K, on fait comme ça. »

Dans le coin- cuisine, Théo entame mon assiette.

« T'avais vraiment pas l'air d'en vouloir, alors... »

« T'as bien fait. »

« Tu fais quelque chose plus tard? Tu vas bouger? »

« Je ne sais pas. Sans doute que non. »

« Je peux rester ici? »

« Évidemment. »

Théo jette l'assiette vide dans l'évier où elle se brise immédiatement. Il jure plusieurs fois avant de se décider à retirer les morceaux.

« T'as de la chance. Ma meuf me tanne pour que je passe plusieurs jours de suite avec elle. Elle a trop pas de conversation, en fait. T'as plein de choses à m'apprendre et je vais rester ici jusqu'à ce que j'en sache autant que toi. »

Je ne dis rien, mesurant ma chance et mes bénédictions.

« T'as un problème avec ma meuf, c'est ça? Ça te fait chier que je te parle d'elle? »

« C'est cette appropriation qui me met mal à l'aise. Pour moi c'est comme croire en l'immortalité, une sorte de lâcheté. Se donner une dépendance qui ait un corps différent du nôtre, c'est vulgaire et condamnable. »

« Et alors? Tu dis ça parce que t'as personne dans ta vie. Si t'avais... »

« Si j'étais avec... »

« ... merde, en plus, ça me regarde. Ma copine, ma petite amie. Qu'est- ce que ça a de dérangeant? »

Théo grille la grimace dégoûtée qui orne mon visage.

« T'as des problèmes, toi. »

« Tout le monde en a. »

« On ne va pas arriver à fonctionner ensemble. »

« Parti comme tu l'es, évidemment... »

Théo ne dit plus rien ensuite. Il se fait une roulée, regarde le vide autour de lui.

« Faudrait que j'achète une barre... de torsions? Comment on appelle ça? »

« Un banc de musculation? »

« Ouais, ça aussi. Mais c'est pas à ça que je pensais d'abord.»

« Je ne vois pas ce que tu veux dire. »

« C'est pas grave. Je fumerai bien un joint, bordel. Tu pourrais me passer un peu de liquide que j'achète une part? »

« Oui, bien sûr. »

Je me dis qu'il vaut mieux pour lui me trouver tendre et docile. Je lui tends le billet de vingt euros, il ne me remercie pas.

« Bon, alors je vais y aller. »

Je me prépare à l'accompagner vers la porte. A mi- chemin il se ravise.

« Merde. Tu te souviens pas que j'avais dit que j'allais rester avec toi cet après- midi? »

« C'est vrai. Tu m'as même demandé si ça me dérangeait ou pas. »

« Et t'as répondu non. »

« Affirmatif. Exact. »

Il s'assied sur le canapé- lit et prend sa tête entre ses mains, se frappant à plusieurs reprises violemment le crâne. Il lève ensuite la tête et fixe son regard vers un point inconnu. Je tente d'intervenir mais le désarroi me cingle en pleine face. Il m'a échappé.

« Théo il pète un câble, Théo il pète un câble » répète- t' il. Continuant à se frapper le crâne, il tremble de plus en plus et commence à baver sur son jean sans sembler s'en apercevoir.

« Je vais pas te faire de mal, Mike. Je vais pas te faire de mal. »

« Je le sais bien, mais arrête, merde. »

Un martèlement à la porte couvre le bruit de notre conversation. En allant ouvrir j'entends toujours quelques bruits de claques et des volées de reproches. J'ouvre très doucement et sans bruit la porte qui résiste à une poussée, tenue par la barre de bois placée là par Théo sans que je m'en soit aperçu.

« Est- ce que tout va bien? Vous n'avez pas un problème? »

Arc- bouté contre la porte je m'évertue à répondre, d'un ton qui se veut calme:

« Tout va bien, oui. »

« Je dois vous voir. Il faut que je vous voie. Le protocole l'exige. »

« Je n'ai rien signé. »

« Votre assentiment est implicite. Il faut que je vous voie. »

« Je n'ai rien à vous dire. »

« Ne me forcez pas à... »

Il sent que je cède, à bout de forces. J'entendais les coups et les violents reproches que s'infligeait Théo dans la pièce voisine. A quoi bon lutter puisque j'appelais de tous mes vœux une intervention? William Baume n'a finalement même pas à employer la force pour entrer.

Évidemment son visage exprime le reproche quand il me voit.

« Qu'est- ce qui vous est arrivé? Vous voilà beau. »

« Troubles mineurs. Rien de sérieux. »

« C'est à moi que vous allez tenter de faire croire ça? Qui vous a frappé? »

Je le saisis par le poignet et l'entraîne jusqu'au canapé où Théo, manifestement en plein délire, se frappe et s'insulte par intermittences. De la morve coule sur ses doigts, qu'il essuie sur son jean, il ne remarque même pas qu'il s'en recouvre les lèvres et en avale lorsqu'il rallume des mégots de cigarettes qu'il jette le plus souvent à côté du cendrier.

« Touchant » ironise William Baume.

« On ne peut pas le laisser comme ça. »

« I vaut mieux appeler un médecin. »

« Non! Pas les médecins! Pas les pompiers! Je veux voir mon papa! » hurle Théo, bouleversé, les yeux pleins de larmes.

« C'est lui qui vous a amoché comme ça? »

« Qu'est- ce que ça peut vous foutre? »

« Moi, ce que j'en dis... Et vous comptez faire quoi avec...ça? »

« Je ne suis pas trop fixé. Lui trouver une demeure stable, je suppose. Faire en sorte qu'il puisse s'installer dans la torture de quelqu'un d'autre. »

« Et il y aura une vie après la torture? »

« Pour qui? Pour moi? Oh oui, bien sûr. Mais pas avec lui. »

Théo semble plus calme; son délire s'atténue progressivement. Je prends sur moi de guider Baume vers la porte.

« Il faudrait que je trouve un bout de shit à fumer. Ça lui ferait sûrement redescendre les pieds sur terre. »

« Oh, si ça ne tient qu'à ça... »

William Baume me tend alors un morceau de shit que je renifle après l'avoir chauffé. L'odeur stimulante et excitante m'amène un sourire.

« C'est du bon, en plus. Théo va être fier de moi. Je vous dois quelque chose? »

« Non. J'ai une note de frais. »

« Non? Ça marche aussi par rapport aux frais liés à l'abrutissement par les drogues? Ça je l'aurais jamais cru. »

« Vous êtes timbré, ma parole. »  
« Et vous? »  
« Je fais mon travail. »  
« Vous n'aviez pas un papelard à me faire signer? Vous parliez de protocole... »  
« Vous êtes d'ores et déjà compris dedans. Je n'avais qu'à vous voir, c'est fait, c'est tout. »  
« Quand aurai-je l'honneur d'être présenté à votre hiérarchie? »  
« Eh bien... si votre bonne fortune persiste vous ne les rencontrerez pas. »  
« Fabuleux » je grommelle. Vu la tronche que j'ai, cela doit me donner un air de bouledogue frappingue. Baume regarde sa montre.  
« Il va falloir que je m'en aille. Si l'état de votre pote ne s'améliore pas, concevez tout e même comme légitime de lui faire consulter un médecin. Ce n'est pas inavouable de constater ses propres limites. »  
« Je ne peux raisonnablement pas considérer une approche pareille... Imaginez qu'il se réveille dans un hôpital sans aucun souvenir des faits qui l'y ont conduit, et sans personne à ses côtés... Je ne peux pas lui faire ça. »  
« Touchant » conclut-il avant de tourner les talons sans même un au revoir. Une fois la porte refermée je retourne vers Théo qui revient lentement sur terre et au monde des vivants. Je me demande un court instant si un esprit immatériel ne s'est pas momentanément emparé du champ de sa conscience, puis cette explication me semble décidément trop commode.  
« Ça va? »  
« Ça va, oui. Qu'est-ce qui m'est arrivé? »  
« Tu as eu une petite crise de délire ou quelque chose comme ça. »  
« De délire? »  
« Oui, une perte momentanée de communication avec la réalité. Essaie de m'expliquer comment ça t'a fondu dessus, si tu peux...? »  
Théo fronce les sourcils.  
« Je ne sais plus... je voulais sortir... trouver un bout de shit... tu m'avais filé un billet... je l'ai toujours dans la poche... »  
Théo le sort et me le rend. Je l'empoche immédiatement sans dire merci.  
« Et puis... je me suis souvenu que je t'avais demandé si je pouvais rester ici... et ça m'a fait me rendre compte tout à coup que je ne savais pas ce que je voulais... que j'avais été à *poil* devant toi...et ça m'a collé un coup terrible. Je vais aller le chercher ce morceau de shit. Ça te dit toujours? Ça te tente? »  
Je souris, triomphal:  
« Plus besoin de bouger, grand. Quelqu'un nous en a apporté. »  
« Oh? Qui ça? Quelqu'un que t'as appelé? »  
« Appelé? Non. Mais qui, je ne peux pas te le dire. Un dealer occasionnel. Son nom ne te renseignerait pas. »  
« Pas Tanguy? »  
« Pas Tanguy, non. »  
Cela le rassure, même s'il n'est pas suffisamment d'équerre pour se formaliser. Il me demande ensuite, dans un véritable feu roulant de questions dont il n'attend pas la réponse, de le renseigner sur sa conduite, sur sa crise. Lui revient alors que nous n'avons pas toujours été complètement seuls.  
« Heureusement qu'il était là, il t'a aidé involontairement à te remettre d'aplomb. De moi-même je n'y arrivais pas. On est déjà trop intimes. »  
« C'est vrai qu'on est des intimes. T'en sais beaucoup, des trucs sur moi. Des trucs que ma copine ne sait pas, par exemple. »  
On se tait en fumant chacun un joint que l'on se fait tourner tout de même, pour la forme.  
« Quand même, Mike, merci. »  
« Pas de quoi. »

« Heureusement que j'étais avec toi, mec. J'aurais été avec n'importe qui d'autre, je te dis pas comment ils m'auraient collé dans une ambulance. Et hop, à l'hosto! »

« T'es pas un sujet d'expériences, merde. Pas question que tu te réveilles tout seul, que tu te sentes... »

« Abandonné? »

« Oui, c'est ça. »

On se tait un instant.

« Ça va, Théo? »

« J'ai un peu honte. »

J'ai un éclat imprévisible d'indignation.

« Ah non! Pas de ça chez moi! Tout sauf de la culpabilité ou de la honte! »

« Pourquoi? »

« Parce que ça ne sert à rien, la honte. Il faut que tu te libères, pas que tu te sentes entravé. »

« Que je me libère... »

Tandis que Théo plonge et reste bloqué comme dans une brume, je décide d'écouter un morceau de musique inquiétant et arrive sans peine à trouver un élément sonore rattachable à cet état d'esprit. Théo dit ensuite, huilé comme une mécanique:

« Si tu veux, on sort ce soir. »

Je hausse les épaules.

« On joue les beaux gosses, on se laisse offrir des verres, on fait jouir des petits vieux sans un geste, juste sur le sourire, on leur prend toutes leurs thunes et... »

« Théo? »

« Quoi? »

« T'es lourd. »

« Lourd? »

« Pour l'instant, oui. »

Il se tait quelques courtes secondes.

« O.K. Si tu veux, on sort. »

« Ça t'est égal ou quoi? »

« Exactement. »

« Tu pourrais nous faire entrer où? »

« Nulle part. »

Bruit sonore et vulgaire exprimant le dédain.

« Ils voudront jamais me laisser entrer là- dedans. Pour eux chien de basse race chasse... oh et puis merde... »

« Je voulais pas dire le Nulle Part bar. J'oserais jamais m'y montrer avec la gueule que tu m'as faite. »

Théo me regarde et sourit.

« C'est vrai que je t'ai pas loupé. »

Comme je ne veux pas en sourire il s'occupe d'autre chose, et ailleurs. Notamment d'enlever son jean et de le remplacer par un qui soit propre. Le problème est qu'il revient vers moi en le faisant, et se retourne pour enfiler son t-shirt, me laissant admirer son dos, lequel est admirable. Il me surprend avec sur le visage un sourire qu'il identifie trop précisément. Il exprime alors une tristesse infinie.

« Tu me matais, Mike. »

« Je n'y peux rien. Le spectacle des muscles bougeant sous ta peau est captivant. »

Il s'avance vers moi et je recule, soudain effrayé. Mais Théo n'avait pas l'intention de me frapper, ni de me toucher.

« T'es vulgaire. »

« Non, ça n'a rien de vulgaire. Je ne suis pas un sale type.»

« Si. C'est dégueulasse de jouer au bon pote alors que tout ce que tu attends c'est une

occasion de me tringler. Ouvre un peu ton cœur, bordel. »

« Mais mon cœur est aussi ouvert que le tien, Théo. Je n'ai pas cherché à abuser de toi tout à l'heure parce que je n'ai pas de haine envers toi, même après ce que tu m'as fait. »

« Je me casse. Je viens de comprendre pourquoi tu étais d'accord pour qu'on sorte, tout à l'heure, tu te sens pas rassuré d'être tout seul avec moi. Et t'as bien raison. Si je reste je vais te faire la peau, un beau matin tu te réveilleras pas. »

« C'est ridicule, Théo. »

J'étais derrière lui comme un petit chien, qui récupérait ses affaires disséminées un peu partout.

« Essaie même pas de me retenir. J'en ai rien à foutre de ta gueule, t'es rien du tout pour moi. Je reviendrai jamais ici. »

« Mais arrête de faire n'importe quoi. Imagine que tu aies de nouveau une crise ou je ne sais quoi... »

« Ferme ta gueule. »

Je constate à quel point tout cela est ridicule, mais n'en perd pas le nord pour autant et serre dans ma poche le morceau de shit amené par William Baume. Près de la porte Théo me regarde, son sac sur le dos, immobile et patient.

« Tu me raccompagnes même pas jusqu'à la rue? »

« Tu rigoles ou quoi? »

« Tu sais que ce soir je vais dormir dehors? »

« Qu'est- ce que tu veux que j'y fasse? »

« Tu dormiras bien, toi. »

« Non, puisque tu ne seras pas là. »

« Arrête tes conneries. »

« Je ne déconne pas. Assieds- toi ou casse- toi, Théo, j'en ai marre de tes conneries. »

Son regard est suppliant et il ne faudrait pas insister, même si fatalement il insiste, ce qui est

décidément au- delà du raisonnable. Et lorsqu'il se décide enfin à partir, finalement, je referme la porte, attristé par l'écoute de ses pas agiles sur le bois de l'escalier, sombrant à partir de là dans une tristesse dont même la meilleure musique et de nombreux joints ne me tirent pas.

## CHAPITRE 13

Dès le lendemain je suis surpris par un reflux d'intérêt en ma faveur, brise puante me zébrant les joues et les yeux. Je m'attends à être à chaque instant à être sermonné pour mon inconsistance mais les gens m'abordent sans préjugés ni reproches. Pete, étonné de mon silence, me fait une visite inquiète qui dégénère en rigolade totale dès le moment où il prend sur lui de me livrer certaines résolutions, telles que celle de ne pas convoler avant d'avoir (non: de paraître) trente- cinq ans. Jan téléphone par la suite, en meilleure forme que lors de notre dernière entrevue. Il se déclare sans rire totalement *together* et assure qu'aucun autre que moi ne produira l'album des Ghosts entre le 18 et le 28 décembre, non à l'endroit que Sève m'avait rapporté, mais dans l'Oise. Les rumeurs de split ou de scission sont allègrement démenties. J'ai même droit à la *tracklist*: *Morpha's tiny hands*, *In between the brackets*, *McGuffin warehouse (a return to free form)*, *Jesus Christ drug dealer*, *Charlie Chaplin's dreadlocks*, *You're not that great but we'll make it*, *James Joyce*, *We've had a shag (haven't we)*, *Unprotected sorcery*, *The ways of a young man left alone and in love*, *You hide it so well* et *Sex is death*, un inédit qui est (je suis heureux de l'apprendre) *une version du reggae par Phil Glass*. Le titre de l'album serait *Lucifers* ou *Little Lucifers* selon qu'on choisira de préserver ou non l'ambiguïté du titre- qui signifie allumettes en italien; il serait vendu en boîtier bleu avec des *préservatifs auditifs* pour l'édition limitée. Je suis emballé, comme il se doit, mais lorsque Jan insiste pour qu'on se voie, je dois décliner l'invitation, soudain empreint d'un léger réalisme. Au fond de tout je réalise qu'il n'y aura pas d'album des Ghosts, que leurs superbes compositions seront oubliées, à peine éditées sur des labels microscopiques et bizarres, ou bien charriées de site en site, laissées à la dévotion obscure de fanatiques isolés. Après cela j'ouvre grand la fenêtre en tentant de ne pas penser à Théo.

Rose tendre d'argile, le ciel semble prendre par la main chaque brin d'herbe du jardin dans lequel je ne m'aventure décidément pas. Je décide ensuite d'aller jusqu'à la boîte à lettres et en vide le contenu dans le tiroir du bas d'un vieux meuble récupéré par Théo la semaine précédente et qui n'aura quitté que temporairement et par le biais d'une projection mentale sa qualité de rebut.

Il y a une offre pour renouveler à moindre frais ma carte de crédit, un carton avec offre promotionnelle sur les deux premiers cours d'un professeur de danses de salon, une lettre de ma mère m'informant de sa venue le mois prochain, une feuille comprenant la phrase *Elle devrait se souvenir de ne pas boire autant*, une bande VHS emballée dans un papier journal répétant en boucle une succession d'images de la bande annonce d'*Eyes wide shut*, un relevé de compte annonçant un découvert record, un petit paquet cartonné que j'ouvre à la fin.

Il y a à l'intérieur un cadavre de chauve- souris. Je tremble de répulsion à cette vue, puis tente de chasser cette image. Je jette le contenu de la boîte par la fenêtre, espérant qu'un chat finira par le manger.

Dans une enveloppe de papier kraft, je trouve une reproduction de la photographie représentant Damien Said et son faux- frère de cousin. Y sont adjointes deux pages recouvertes d'un semblant de biographie complétées par des ajouts manuscrits qui rendent le tout à peu près indéchiffrable. On y a joint également un plan détaillé d'Amsterdam et de ses environs proches, ce qui fait un sacré paquet d'informations. Je pense sur le coup que c'est parce que je serai amené à m'y rendre suite aux plans mystérieux de William Baume et sa clique. Puis cela me semble trop linéaire et lisible.

Je me rends à nouveau au domicile de Pascal Camille, qui est vide, bien entendu, et y laisse un message sur un bureau, du style 'Je sais qui vous êtes et ce que vous fabriquez'. Cela ne m'apporte aucune joie, me permettant juste un pauvre sourire cynique. Ce serait toujours cela de ravi à leur contentement.

Witold m'appelle dès que je suis dehors. Son ton détendu agit sur moi comme un reproche

de ne pas pouvoir faire mieux. Il me fixe la date de mon séjour à Paris, ne demande aucune nouvelle de Théo, me renseigne de la sortie prochaine d'un film nommé *Traces de pas dans la neige fraîche*, inspiré par la cavale meurtrière de Johann Eymard. Il paraît que j'y figure dans une ou deux scènes. Un silence subtil circonvient cette phrase. Witold sait sans doute, et par nul autre que moi, que nous nous sommes déjà croisés. Une seule fois nous avons parlé musique, il y a deux ans, l'été de la canicule, dans une auberge de Corneville. Il avait été attaqué au couteau l'après-midi même et voyageait avec un homme qu'il faisait passer pour son oncle et un chat. Je ne le revis plus par la suite, mais eut de ses nouvelles par les moyens que l'on sait.

Witold n'en demande pas plus. Il m'enverra les billets de train bientôt. Cela ne me dérange pas de devoir me plier à une sorte de feuille de route. Je repars ensuite en bus vers la ville- car je n'ai réellement plus d'argent et il fait nuit lorsque je rentre chez moi.

Le lendemain soir, je suis attendu lors d'une soirée donnée pour le lancement du premier livre de Sève. Contre toute attente Pete n'y paraît pas, ce que je décide de lui faire payer d'une manière ou d'une autre, dès que possible. Sève me glisse- pour me rendre encore plus jaloux?- que Vanessa Diamant a lancé une série d'invitations pour une soirée en son honneur parce qu'il n'y a plus, en ville, d'activités culturelles décentes. Dans quel usage et pour servir quel but, cela n'est pas dit. Sur le coup je ne peux pas protester réellement, en étant à l'économie de moyens pour cause supra-salutaire. Lorsqu'un étudiant en lettres au regard incontournable, une planche de skate-board à portée de main m'aborde, elle recule avec des airs diplomates. Pourtant je sais que cela ne donnera rien, pas de sexe, en dépit d'un reniflage de coke sur un volume de Samuel Beckett et un échange de numéros de téléphone et de remarques salaces, le tout perdu pour la notoriété, et qui aurait pu prendre place n'importe où ailleurs. Tout cela ne prend ni ne donne rien et je me trouve à peine inquiet pour mon futur lorsque je largue ces gens pour remonter chez moi. Il me semble percevoir des pas qui détalent à mon approche. Je me dis qu'il vaut mieux que je fasse confiance à mes prédateurs, c'est eux qui pour l'instant semblent craindre le face à face. Et des jours et des nuits s'apprêtent à m'aborder et me quitter sans laisser de trace- c'est ce qui doit arriver puisque Théo est retenu loin de moi.

## CHAPITRE 12

Par miracle ou presque, le samedi suivant, je parviens à pirater la nouvelle d'une soirée improvisée chez Pete et rapplique la bouche en cœur, vers 23 h 30, sans prétexte mais avec une bouteille sous chaque bras, ce qui aide à pardonner tout. D'abord je sermonne pour la forme mon ami pour son manque de ténacité à mon égard. Il ne perd pas de temps pour m'indiquer un jeune type selon lui perméable à mes idées sur les façons de passer une bonne soirée. Comme j'ose demander quelques précisions Pete proteste avec des jurons et une mentalité d'un autre âge que ce type avait un scorpion tatoué sur le sexe et avait juré de se faire incinérer, bien qu'étant de confession juive. Son groupe préféré était Echo & The Bunnymen et sa boisson favorite la caïpirinha, qu'il ne dédaignait pas d'assaisonner à l'occasion d'un rail d'héro ou de coke. Et je regardais celui que Pete destinait à me servir de proie, mais il avait l'air tellement résigné et plaintif, si peu sûr de son sort que tout dessein d'assaut ou d'envie d'étaler de la séduction s'amenuisait. Il me revenait de façon tout à fait importune que c'était Théo qui m'avait allumé, et non le contraire, et je n'allais pas me laisser aller à de basses manœuvres comme citer à ce jeune homme du McCulloch dans le texte, ce dont je me montrais pourtant monstrueusement capable (*I'm counting on your heavy heart/ Can it keep me from falling apart ?*) pour le voir s'aligner sur la ligne générale- d'éparpillement si je ne m'abuse et cela n'arrive que trop fréquemment.

Ce soir les potes de Pete ont décidé de me trouver fréquentable. Dommage, j'ai décidé d'être dans la retenue et suis fringué comme un clergyman. Il y avait bien un être qui m'attirait, et décevoir tout ce petit monde par le pouvoir d'un seul me tentait de façon obscène; j'allais les décevoir tous... jusqu'à ce que cette individualité insoumise m'accorde audience. Et lorsque cela arrive finalement je ne trouve rien de très marquant à dire, et cet être dont je ne sais rien et ne suis rien parvenu à extraire m'oublie dans la minute. Dès qu'il a vu que je lui ai parlé Pete m'attire dans les gogues avec des airs de conspirateur.

« Pourquoi il a fallu que t'ailles faire le beau avec cette espèce de machin? »

« Bordel, Pete. Je donnerai ma vie pour toi- ne proteste pas, tu es mon meilleur pote et je reste à ma sauce loyal, à prendre ou à laisser- mais tu es phobique des transgenres ou je me plante...? »

« Essaie pas de me placer des phrases grandioses. T'as merdé magnifiquement, c'est tout ce que je peux dire. »

« Explique moi pourquoi. »

C'est alors que je dois m'écouter dire que mon accoutrement laisse les gens pantois, mon habitude de parler franchement les transforme en groupe de marbre bon à poser sur une cheminée, ma fâcheuse tendance de dévoiler dans les consciences les actes les mieux enfouis irrite, en ampleur et grand nombre; je n'interpelle pas les gens, je leur casse les pieds- me voilà renseigné sur mon mystère inexplicable... Et je peux toujours me placer frontalement dans le dernier débat idéologique pérenne, on saura bien me réduire au silence, je suis un contre eux, soudainement et pour l'éternité d'une opinion exprimée avec une conviction estimée déficitaire... Non, vraiment, tout était perdu pour l'originalité, mieux valait m'avouer publiquement fan d'Obispo, foin de toute grandeur, il s'agissait plutôt de recoller les morceaux, et prestement...

Je ris. Mais Pete a marqué un point. Et si ce manque terminal d'appétence au formatage, au superficiel, se révélait plus blâmable que je l'avais imaginé? Théo ne m'avait- il pas délaissé pour cela, ou à cause de cela? Il n'avait pas trouvé dans mon regard l'émulation d'insouciance requise et la dévotion en lui n'étant pas si forte, son admiration, déjà velléitaire, n'avait pas tenu et je l'avais perdu pour toujours. Fallait- il également perdre Pete? Tout cela pour une envie incomplète et lacunaire de percevoir l'autre, capter la noblesse de certaines aspirations prises pour de l'hypocrisie ou un minable arrangement...

Je refusais encore de voir, sans doute, la fausseté de mes opinions, et ne continuer qu'à mettre l'exploit de mon côté... Et toutes ces fausses joies, je venais supplier ce public indifférent de m'en purger- mais on ne me prenait pas au sérieux...

Peut- être valait- il mieux partir, aller bouillir ailleurs, me délivrer par une rupture topographique de tant d'ennuis renonçant à se reconnaître en tant que frères. Il fallait pourtant persister à départir les biais, vile antienne dont je m'étonnais de ne pas me fatiguer, combat pour rien, cela commençait à se comprendre. Et la leçon avait beau m'être administrée, je n'en retenais rien comme si cette petite vie que je commençais à haïr et me promettre ne valait pas la peine d'être vécue autrement qu'en retranchements et étroitures successivement exprimés...

Le monologue de Pete était fréquemment dérangé par les besoins d'uriner de ses invités; ils nous regardaient à chaque fois quitter et réintégrer l'antre aux soulagements avec un de ces petits sourires qui se croient capables de percer des cuirasses. Mais la fille que Pete attendait tardait à arriver, et ne se montrerait pas, probablement. Il y pensait de moins en moins au fil des heures. En attendant mieux il projetait son indignation, il se substituait à elle afin de m'enterrer selon les termes d'un vocabulaire que je n'empruntais pas.

Tristes faits, tristes dures, tristes sires- mais le charme ne faiblissait pas. Et Pete n'avait même pas cette violence franche et subite de Théo qui m'invitait à sauter la barrière pour aller vers lui. Pete me donnait l'envie d'avoir deux têtes, quatre mains; il m'ôtait pour de bon l'envie de jouer sur les deux tableaux. J'avais compris depuis déjà longtemps qu'il ne m'aimait plus qu'au titre d'un passé tellement enfoui qu'il en devenait inexact, impropre à l'examen. Et je suis parti de ce monde-soir sans entraves, rendu à moi- même sans caresser le moindre espoir, rendu au naturel, au doute.

## CHAPITRE 11

Un mardi matin de cet interminable automne, je suis éveillé par un bruit de sonnette. J'avais lu toute la nuit *Deux ans avant l'apocalypse*, second texte de Sève, infiniment inférieur au premier- mais il ne fallait pas que ça se sache.

Au milieu de l'escalier, un huissier accompagné de deux flics. Il m'avoue agir sur ordre d'un créancier soucieux de récupérer son fric et l'énoncé des mots *Spirit*, *Eden* ou *Silverland* ne le fait pas dévier de sa trajectoire. Ce n'est donc pas de la comédie; je suis appelé à subir cette humiliation pour de vrai. Ce petit monde examine mes objets, rien ne vaut très cher, et ce n'est pas la vente de mes livres qui va assurer ma subsistance. Je n'arrive pas à leur faire dire si je serai ou non emprisonné au cas où je m'enfoncerai dans la misère. Mon ironie manquant à masquer une réelle angoisse, je me rue sans lanterner aux Urgences Psychiatriques mais le psychiatre que j'y rencontre me récite de mémoire des textes de Lou Reed- le cinglé- et je m'échappe trouvant le remède pire que la maladie. J'erre ensuite en ville, me souvenant de Johann me tenant la main ou me branlant sur le siège arrière d'une Renault 21, un soir au- dessus du Pont de Normandie, alors que son mec occupait la place du mort, ainsi que d'une fille ignorée et quelconque, ou bien reconnue et significative, louée pour une soirée par un petit copain facétieux afin d'éponger une dette.

La suite de la semaine est une humiliation à ciel ouvert vécue dans la solitude. Attendu que je ne possède aucun actionnaire viable, la banque utilise tous ses moyens de pression sur l'être fragile et solitaire qu'elle m'imagine être- et le conseiller financier qui quand il me recevait me jugeait sur mes chaussures, me bombarde d'injures à peine voilées, justifiées par ma pauvreté à ses yeux. Le pire est que je sais à quelle vitesse je reculerai devant une éventuelle fructification de mon capital; la curiosité de la richesse, vite exténuée, laisserait place à plus de solitude et plus d'indécision quant aux motifs de ceux qui m'abordent.

J'en étais là un samedi soir- le genre de piège que l'on n'a pas vu arriver, le marronnier de la crotte. A peine entretenu dans l'ivresse par l'ingestion de quelques bières, dédaignant les divertissements consensuels proposés par les chaînes de télé, je lisais sans l'apprécier un volume de Sean O' Casey lorsque mon téléphone me fit la surprise d'un appel inconnu. Je décrochai.

« Mike? »

« Théo?!? »

« Wesh? Ça va, mon frère? »

« Comme on peut. Et pour toi? »

« Ça va, ça va. Je peux venir te voir? »

Avec un peu de tendresse évidente je répondis:

« Oui, bien sûr. »

« Bon... alors j'arrive. »

Je pensai sur le coup qu'il pourrait ne pas être seul. Cela me parut ensuite stupide; combien de gens avais- je connus capables d'un tel culot? Une. Ou était-ce deux? Il me revint ensuite qu'il avait fait preuve devant moi d'un culot bien plus achevé encore. Mais enfin, cela ne se pouvait pas.

Pendant la demi- heure suivante je rangeai et nettoyai le bas de l'appartement. Des traces de crasse et de poussière ayant créé des sortes de nombrils que je tentai de dissimuler du mieux que je le pus. Rien en fait ne cachait l'extraordinaire inquiétude causée par ce retour. Que cherchait- il? Quel était son but? Cherchait- il à me rendre dingue? Puis j'entendis mon nom prononcé plusieurs fois sur des tons différents.

J'ouvris la porte pour voir devant moi Théo embarrassé, souriant par pure convenance et le reste prétexte à amener la présence de la créature- grande et mince, perchée sur des talons trop hauts, portant pas mal de maquillage, qui s'agrippa au jeune homme dès

qu'elle le vit appareiller vers moi.

« Mike, je te présente Thi- Thi. »

Souriant, je leur dis:

« Bienvenue. »

Elle ne répondit rien, mâchant jusqu'à l'exaspération son chewing- gum. Théo, qui a l'intention d'entrer, fait un pas en avant.

« Je l'ai rencontrée en plein centre- ville, elle était en train de se faire brancher par des emmerdeurs. Heureusement que j'étais là, sinon elle aurait fini en mauvaise compagnie. »

« T'as bien fait, alors. Et merci de ta confiance; »

Je les fais entrer. Immédiatement Thi- Thi se colle contre Théo, au risque de le gêner dans ses mouvements. Elle le colle identiquement sur le canapé, toujours sans dire un mot. Je faisais de mon mieux pour ne pas la regarder, mais, dans la mesure où Théo faisait de son mieux pour esquiver mon regard, cela ne partait pas exactement comme le coup d'envoi d'une fête foraine.

« Ça va? »

« Pas mal. Et toi? »

« Je reviens de Paris, j'ai ramené du bête de shit. Ça te dirait de rouler un joint? »

Il se dégagea de Thi- Thi pour lui dire:

« C'est un mec qui m'apprend trop de trucs, tu vois. Il est pas pédant et inculte comme la plupart des gens. »

Elle écouta la phrase avec une attention ennuyée.

« Je lui ai raconté comment on s'était embrouillés... »

« Trucs entre mecs » fut la première chose qu'elle dit. Sous l'effet de la surprise causée par cette phrase, je lui trouvai sur le coup la voix hypothétique que l'on donnerait à un caneton à roulettes, lorsque l'on a cinq ans et qu'on en a un au fond de son coffre à jouets.

« Hein. » dit Théo, mais pour souligner l'intelligence et la beauté de sa compagne.

« Des trucs entre mecs, oui, sans doute. Des histoires d'égo. »

La fille se lève après s'être fait indiquer où se trouvaient les toilettes, me jetant un regard furieux comme si je contemplais ses fesses.

« T'es pas allé vadrouiller dehors? Il fait bon ce soir pourtant et y'a plein de monde autour de Ground Zero. »

« N..non, je suis livré à domicile maintenant. Même plus besoin d'aller courir à droite et à gauche... »

« Je peux dormir chez toi, soir- ce? »

« Si tu veux, bien sûr. »

Théo balade autour de lui un regard satisfait.

« Tiens, tout est bien rangé maintenant. Ça a fini par rentrer. »

« Même tes vacheries sont dites sur un ton affectueux. Là aussi, il y a de l'amélioration. »

« Tu la trouves comment? »

« Un peu trop maquillée et superficielle. Puis elle a l'air de ne pas avoir de cerveau. »

« Pour ça elle me fait penser à ma copine. »

Théo me raconte donc dans le détail comment il l'a alpaguée et séduite. Puis il se tait car elle revient et s'assied à côté de lui, terriblement hautaine et méprisante. Je me doute dès lors que Théo se prépare à l'humilier après l'avoir fait passer par le sexe. Qu'elle irait aux toilettes pendant qu'il organiserait pour eux deux la possibilité de rester ici cette nuit ne faisait pas le moindre doute. Je leur servis ensuite un coup à boire et un semblant de conversation finit par se faire jusqu'au moment où je soulevai avec quelque naïveté la question du départ de la donzelle, à quoi Théo répondit:

« Elle est avec moi. »

Je baisse alors les yeux. Elle se couche alors complètement, entraînant Théo contre elle. Je me place à l'écart, mais bientôt des soupirs langoureux fusent, cruels et perçants comme des dagues ou des javelots. J'attrape vite fait l'usuel de mes affaires et m'enfuis.

Dehors, mon système nerveux parvenu à saturation me pousse à émettre des bordées d'injures. C'est bien à moi que j'en veux le plus, pas à Théo qui n'est coupable que de m'avoir vu venir. Et cette main basse possible s'avérait réalité maintenant, parvenue à maturité avec ma bénédiction ou sous mon patronage. Je n'ai plus à me demander où est Théo ni ce qu'il fabrique; je le sais et cela me met hors de moi. Obsessions inconciliables qui me montrez en cette occasion le piège qui m'attendait depuis longtemps...

J'errai longtemps dans la ville basse propice aux rencontres. Disons dès le début que rien ne m'arriva cette nuit- ci et que je n'eus à déplorer l'intervention d'aucun importun. J'avais beau varier les stations et les circonstances, je ne fus guère pris au sérieux. Pour torcher cette nuit minable je décidai de me rendre vers les six heures sur un lieu de drague où une connaissance avait fait une fois, à cet horaire, une rencontre quasi- fantastique. Hélas il ne se trouvait sur place qu'ennuis et ivrognes et je revins chez moi aussi solitaire que lors de ma fuite éperdue, sept ou huit heures auparavant.

Les deux amants dorment encore. Je ne pense même pas à les épier durant leur sommeil. Lorsque Théo se réveille enfin, il me fait un beau sourire.

« Je me demandais quand t' allais revenir. »

« menteur. T'espérais que j'allais jamais revenir du tout. »

« Qu'est- ce que t'as foutu pendant tout ce temps? Tu t'es bien amusé au moins? »

« Super. Maintenant faudrait que tu la réveilles. Moi j'ai pas dormi de la nuit. »

« Ouais. »

Théo s'étire. Comme j'ai fait du café en entrant je lui en propose une tasse. Sa compagne frémit et s'éveille, posant une main sur un des flancs du jeune homme. Il la convainc assez sèchement d'aller prendre sa douche et elle s'exécute non sans ronchonner quelque peu.

« Pourquoi t'as dit ça hier, merci de ta confiance? Elle l'a remarqué, ça lui a semblé bizarre. »

« Parce qu'après ce qu'on a fait ensemble, l'amener là c'était prendre un gros risque... »

Avec son sourire le plus charmeur Théo me dit:

« Fallait pas t'éclipser hier soir, tu serais passé après. Vu la bite que tu as elle aurait kiffé... »

Grisé, je lui demande en souriant:

« Théo? On en refera, des trucs ensemble? »

« Ouais... »

Thi- Thi sort de la salle de bains complètement habillée. Théo passa immédiatement après elle. En buvant un café, Thi- Thi, revenue de son ataxie de la veille, m'expliqua que Théo constituait pour elle une halte, mais on voyait bien qu'elle avait envie de s'y attarder. Elle comprenait également que la relation entre moi et Théo comportait des zones de basse pression qu'il tenait à nous deux de visiter, et qu'il m'en donnerait l'occasion sans doute le lendemain; ils avaient prévu de passer la nuit ensemble, et sans doute aussi la nuit prochaine. Elle dit même carrément qu'elle allait me repasser le jouet dès qu'elle aurait suffisamment servi. Je ne vais pas céder un pouce sur mon territoire, elle le sent bien. Le lendemain, justement, Théo se montre, charmant et plein d'entrain. Il me confie ses remords de m'avoir frappé et traité si mal la fois précédente. Il me raconte un peu sa vie depuis, ce par quoi il est passé, les gens chez qui il a vécu, ses flashes de nos expériences communes, compliquées ou simples. L'entêtement de son désir, aiguillonné par le mécanisme imprévisible de la mémoire involontaire le ramenait chez moi par la peau du cou, comme un jeune chat, aussi docile et agressif. Il répète ensuite que nous vivons une relation amoureuse et je lui dis que je n'en suis pas amoureux plusieurs fois. Immédiatement il apparaît clairement que Théo est venu pour s'installer un peu plus profondément qu'avant. Dans cette optique, centraliser chez moi ses affaires éparpillées un peu partout apparaissait comme une urgence. Il y avait également le problème du monnayeur de la consigne automatique qu'il lui fallait alimenter. Mon appartement

deviendrait sa base, son lit mon lit. Et pourquoi cacher l'orgueil qui s'empara soudain de moi, le bonheur âpre et vif d'avoir été élu, même au bénéfice d'une moquerie probable?

## CHAPITRE 10

Au terme de trois ou quatre semaines de bonheur domestique parfait vient la date prévue pour mon séjour dans la capitale. Théo dit un soir :

« Comme ça se trouve, il va falloir que je me trouve un autre squat pour le temps où tu seras parti. »

« Non, tu peux rester, je t'assure. »

« T'as confiance en moi ? »

« Sur ce point- là, je crois que je peux. »

Il me met alors une bourrade à l'épaule avec un petit rire sincère qui disait merci mieux que sa bouche aurait pu le faire. Je lui dis quel disque mettre au cas où les huissiers se manifesteraient (*White light/white heat*, intégralité de la seconde face), que faire en cas d'intrusion de William Baume- mais ce prudent personnage était devenu tout à fait discret. Je fais mon paquetage la veille du départ, mon sac rouge qui a survécu à tant de changements est chargé de vêtements pêle- mêle, de disques, ainsi que de quelques textes que j'entends proposer à des éditeurs. Je m'endors vers trois ou quatre heures du matin, après avoir laissé s'épuiser bêtement la promesse d'une nuit blanche. Théo me réveille en quelques mots appropriés et brefs. Par la fenêtre je vois qu'une pluie torrentielle transforme les caniveaux en abreuvoirs ouverts.

Théo me dit au revoir comme on chasse une mouche. Il a promis de m'appeler chaque jour, et qu'une seule fille viendrait, sa copine. Mais je me doute par avance qu'une seule de ces promesses sera tenue à la lettre, sans lui en vouloir d'ailleurs, tendant plus à le libérer qu'à le garnir d'entraves.

La boue semble joindre divers éléments du paysage urbain- immeubles, voitures, feux rouges, réverbères. Je m'attends à ce que le bus 12 passe et comme de bien entendu le bus 12 ne passe pas; il était censé m'amener devant la gare à l'heure prévue. Mais la circulation est totalement prise au dépourvu par cette averse, et il y a une débauche de travaux publics un peu plus loin. Je monte finalement dans le premier bus qui passe, surchargé de gens qui ont tous l'air étonnamment calmes. Je dois être le seul à stresser, regardant les minutes défilier sur le téléscrip- teur- plus que dix- sept, seize, quinze, et le centre- ville n'est toujours pas en vue... Miraculeusement, le véhicule parvient à ne plus bouger du tout et le conducteur ne laisse descendre personne. Plus que dix minutes avant le départ de mon train... Je maudis désespérément l'ascendance du conducteur.

Et soudain le bus part, profitant d'une soudaine éclaircie de l'embouteillage et dès lors les arrêts défilent sans qu'on les distingue plus sous la violence de l'averse. Au terminus je saute dans le tramway qui me dépose devant la gare à neuf heures moins quatre. Je vérifie en courant sur quelle voie mon train partira et saute dans le train sans composer le billet, trois secondes avant que ne se ferment les portes.

Le ciel s'éclaircit au fur et à mesure que le train s'approche de la capitale; il vire même au rose à un moment. Le temps sur Paris est radieux et le restera tout le long de mon séjour. Dès que je suis descendu du train, je prends le métro afin d'aller chercher les clés de l'appartement de Witold à l'endroit où il travaille, quartier de l'Opéra. Le chef, dont Witold m'a parlé déjà comme un de ces hommes qui attirent irrésistiblement les gays, me jauge en deux secondes. Comme je ne fais que demander des clés il se sent rassuré et son regard me congédie. Puis je sors, prend le métro et sors, après des changements, rue de Rivoli.

Le studio de Witold est sobre, fonctionnel, pratiquement dépourvu de meubles. Comme il m'a laissé un mot me prévenant de l'heure de son arrivée, je pars faire un tour dans le quartier en l'attendant.

Il aurait pu tomber plus mal. Je ne me souvenais pas que l'environnement était si agréable à voir. Dans une petite rue, un très beau jeune homo assis sur une chaise me dévisage; je lui retourne le canoë mais sans tenter non plus de me mêler à sa vie, de me frotter à une

réalité possiblement contraignante.

J'entre dans le premier magasin de disques que je trouve- un OCD- en me disant: c'est curieux, tout de même, mon premier réflexe devrait être d'activer des réseaux par des relations que j'ai eues, me positionner en écrivain homo outrageant et cesser de me promener sans un penny en poche, il n'y en a plus beaucoup de ce style depuis Dustan- mais il est mort, il a renoncé à la littérature, il est redevenu juriste. Me dire cela en épluchant les feuilles et inspectant les rossignols me fait ricaner. Puis je remonte chez Witold qui n'est pas là- et comment le pourrait- il puisque je dispose de son unique jeu de clés?

Je l'attends donc en bas de chez lui, dans un petit café pas du tout tocard ni prétentieux. J'appelle Witold dès que je le vois passer dans la rue, je lui paie un verre. Nous tentons une conversation mais il est affamé ou fatigué certainement. Nous montons alors chez lui et la première chose qu'il dit est:

« T'as entendu la nouvelle? Dustan est mort. C'est pas encore officiel, ils ne l'ont mis que sur le site de Têtu ou de Libération. »

J'ai comme un frisson. Sans doute je ne l'aimais guère; à mes yeux- et mes yeux voyaient si mal- il n'y avait que sa position révolue de gardien de l'intenable pour me pousser à l'apprécier. Mais il avait le mérite de pousser les gens à prendre position ainsi qu'à les questionner sur leur rapport à la déchéance, entre autres. Certaines de ses diarrhées verbales m'avaient semblé insoutenables, mais son autofiction était un rêve auquel je parviendrais difficilement à donner forme; j'en comprenais le principe. Au moins il avait cherché à ne pas se donner le plus joli rôle.

Je pourrais clore là ce récit de mon séjour parisien. C'était comme si tout élément de type spectaculaire ou événementiel avait définitivement renoncé à me poursuivre. Je fais de longues ballades dans la ville, au jugé, à l'instinct, poussant un jour jusqu'à la pelouse de Reuilly. Pas une seule fois je ne tente de joindre une ancienne relation. L'indifférence naturelle des autochtones à mon égard renforce ma sensation de liberté. Tout le temps je suis seul, Witold travaillant, nous ne sommes ensemble que les nuits qui sont pour moi à peu près dépourvues de sommeil. C'est qu'après être sorti, le plus souvent en solitaire, m'imbiber de tabac, j'avais laissé à mon insu mon esprit vagabonder sur l'éventualité d'une rencontre et que ce vagabondage vécu à nouveau dans l'inertie me chevauchait à la manière d'une succube. Il n'y eut que le dernier jour, aux abords du Canal Saint- Martin, que des flics, signalés par Witold, récoltèrent un sourire de moquerie et vinrent examiner de plus près si je fumais une cigarette ou un joint. Le même soir Théo m'appelle et me demande si tout va bien. Je devine à sa voix qu'il sourit sans surnoiserie. Il me demande l'heure de mon retour; c'est à midi; il m'assure que le repas sera prêt.

Cette dernière nuit mes forces m'abandonnent et c'est comme si le sommeil me venais pour la première fois. Je subis un rêve d'une violence terrible, réminiscence d'un épisode de ma puberté où ma mère m'assura que je n'avais pas de sperme dans mes testicules, uniquement *de la flotte*. Je m'étais prouvé le contraire en m'envoyant en l'air dans la soirée, en toute

imprudence, sur un lieu de drague à ciel ouvert- et je finis par revenir en train dimanche, sous un ciel- parenthèse dont l'éclat rose éblouit par ses teintes qui se nimbent de gris puis de noir indistinctement, au fur et à mesure que je me rapproche de mon domicile.

## CHAPITRE 09

A mon arrivée sur le seuil de l'appartement, Théo vint m'ouvrir, torse nu, en sandales et socquettes, vêtu d'un seul short. Des odeurs de cuisine subtiles s'échappent par la porte. Tant pis si je n'ai pas très faim, je vais me forcer, sentant que cela en vaut la peine. Je constate quelque chose d'inhabituel; hormis certains ustensiles dont l'emplacement légitime n'a jamais pu être déterminé, tous les objets sont à leur place. Les livres sont classés par collection, ceux en langue étrangère parmi eux, lorsque c'est possible auteur par auteur. Comme je le regarde avec un petit sourire surpris, Théo s'esclaffe comme un gosse. Il me confie que lui et sa copine ont rangé le tout pendant mon absence. Mais il me rassure; le sanctuaire du premier étage est demeuré inviolé.

Pendant l'apéro, Théo me caresse ou me serre à l'épaule une ou deux fois. Je lui souris avec légèreté. Puis je constate que ce qu'il a fait à manger est excellent. Ensuite je fais la vaisselle et reviens m'asseoir. Cet après- midi menace de s'écouler paisiblement, nous deux dans le canapé- lit, après la fin des Guignols et le zapping. Mais l'alcool redescend déjà et la lumière de ce jour d'automne menace de nous châtier. Théo se relève avec un petit cri, comme s'il allait s'endormir, ou qu'il subissait un épisode de ses crises.

« Putain, on s'endort, là. Faut faire quelque chose. »

« Quoi? »

« Parler un peu plus, déjà, et pas que de Paris si ça se peut... »

« J'y pensais bien... »

Je me tais.

« Mike? »

« Quoi? »

« J'ai lu certains de tes trucs, c'est pas mal... T'as du talent, du style, le sens de la répartie... Pourquoi t'as pas réussi à cartonner? »

« Because... J'ai eu des critiques fabuleuses pourtant, mais les critiques fabuleuses n'intéressent personne. Cartonner en littérature ça signifie être chez le bon éditeur, avoir le bon prix, se montrer à Paris, fréquenter certains cercles, donner des conférences, pontifier à n'en plus pouvoir sur l'arbitraire et le prémédité, rencontrer d'autres artistes avec qui on n'a rien à échanger, et de qui le plus souvent on est secrètement jaloux... Le contraire de mon opinion sur la vie, en effet... »

« Ouais, ou alors on peut dire que tu fais ça hors des cénacles des hommes de lettre... »

« Il n'y a pas de voyoucratie des lettres et je le déplore, c'est les Académies ou le caniveau. J'ai choisi le caniveau. Parce que je pense que dans la rue on est en meilleure compagnie. »

« Il y a un truc qui t'a manqué. Pas un prix littéraire ou quoi que ce soit de ce genre. »

« Bien vu. Mais d'où sais- tu que le Goncourt par exemple est un piège? »

Il eut un geste violent, comme pour me laisser dans l'ignorance d'une étude menée sur ce sujet.

« Plutôt une manière de communiquer. Ou une communication tout court. T'as jamais eu de conseiller? »

« Non... pourtant j'ai pensé plusieurs fois qu'un coach n'aurait pas été du luxe parce que... serait- ce mon côté bashungien... *Un jour au cirque, un autre à chercher à te plaire*... Tu vois ce que je veux dire? »

« Non, pas du tout. »

« Dommage. Ça m'aurait bien aidé. »

Un temps de pause.

« Il t'aurait fallu un ou deux esprits forts, et puis aussi des techniques de marketing et de vente, pour une carrière à l'international. Si tu décidais de te lancer définitivement, je pourrai peut- être faire quelque chose pour toi. Porter tes valises, par exemple. »

Je souris à Théo, incroyablement ému.

« Ça serait humiliant pour toi, mais j'apprécie ton offre. Pour l'instant je n'ai pas les moyens de te verser un salaire. »

« Mais on s'en fout de ça, c'est pas important. On vit ensemble, merde, on fait presque caisse commune. Si on doit partir d'ici ça sera pour une villa. Faudrait faire comme mon père, se constituer en société. Ils ne paient pas de taxe d'habitation, tu vois, c'est un sacré avantage, juste l'impôt sur les sociétés... »

« Monter une société, c'est une bonne idée par exemple... »

« Alors on le fait? »

Je le regardai, un sourire cramé sur les lèvres embrasant tout mon visage:

« Putain oui, on le fait! »

Le reste de l'après-midi s'écoule en énumérations sensées et insensées sur les moyens d'accéder à la richesse. Cela me plaisait de tromper mon minable destin en compagnie d'un jeune homme si intense et si beau. Théo rêvait d'une maison avec jacuzzi et salle de billard, deux étages et des bungalows dans le jardin pour accueillir les bureaux de la société. Sa raison sociale était couchée sur papier; il s'agissait de fournir un revenu en relançant la publicité autour de mes livres, les anciens, les réhabilitables, les futurs. Et je scrutais en moi la moelle m'instaurer un léger influx nerveux. Ces situations étaient inspirantes. Quelque chose en ressortirait bien.

Aucune de nos journées ne fut si fébrilement enjouée ni si porteuse en désirs cachés; celui d'un ancrage, d'un accord- traité passant par- delà la raison, celui de symboliser notre union en un cadre si fermement délimité, mais ouvrant sur de si larges perspectives. Nous allâmes un peu plus tard passer un coup de téléphone à son père, qui était absent. Théo lui donne mon numéro de portable afin qu'il nous donne des conseils. Évidemment le père rappelle...mais pas de suite, ni ce soir- là, un des jours suivants.

Le lendemain nous nous levons de bonne heure afin de nous rendre à la chambre de commerce, aux confins d'une autre ville, dans un petit quartier plein d'entreprises désaffectées et de locaux non repris. Mais elle est fermée pour on ne sait quelles raisons, en dépit d'horaires d'ouvertures assurant le contraire. Nous revenons donc sur nos pas et nous rendons à la Médiathèque afin de nous constituer une liste d'ouvrages traitant des techniques marketing appliquées et de la formation d'entreprises. Théo, que ce travail ennue, regarde rêveusement, comme le lycéen qu'il n'a jamais été, des filles à l'air rêveur ou trop concentré qu'il ne se résout pas à entreprendre et qui ne le regardent pas. De retour chez moi, dans une grande exaltation, nous prenons un goûter devant *Todo subra mia madre*. J'ai l'impression que Théo est touché par l'aspect humaniste du film, que son côté mélo passe à cause de la force des émotions qui y sont traitées. Au milieu du film, on frappe. Je vais ouvrir tandis que Théo se planque, pris de l'envie de ne voir personne. Je suis un peu surpris de trouver de l'autre côté Thi- Thi, nettement moins sûre d'elle que lors de sa première visite.

« Salut. Est- ce que Théo est là? »

« Non, il n'est pas là. »

« Vous vous êtes à nouveau embrouillés? »

« Non. »

« En ce moment il habite là ou pas? »

« Ça dépend. Pourquoi? Tu voudrais le revoir? Ou vous deviez vous revoir? »

« Il devait me rappeler mais il ne l'a pas fait. Tu sais pourquoi? Il t'en a parlé? Est- ce qu'il a encore mon numéro? »

« Heu... je ne sais pas. Donne- le, on va bien voir. »

Elle me le note et me le tend, l'air profondément peinée.

« Tu lui donneras, hein? »

« Oui, bien sûr. »

Thi- Thi ne parvient pas à partir, elle hésite à rompre le seul lien qui lui reste avec Théo.

« Tu l'aimes, n'est- ce pas? »

« Je... »

Thi- Thi se détourne alors et commence à descendre l'escalier en me tournant le dos. Je rentre et tend le papier à Théo qui immédiatement le chiffonne avant de le détendre et de le découper avec un ciseau à ongles.

« Elle avait l'air comment? »

« Peinée, profondément peinée de ne pas te voir. »

Un orgueil tout à fait maîtrisé passa sur son visage et s'exprima en un sourire.

« Le problème c'est que je baise trop bien, tu vois. Ces filles, elles aiment quand on les baise, mais il faut leur donner de l'amour ensuite. »

« Et toi tu n'en as pas à lui donner. »

« T'as tout compris. »

Et j'ai un sourire d'orgueil moi aussi, de ce que Théo restait avec moi plutôt que de regretter sa présence, comme s'il avait plus besoin de mon affection et du territoire qu'elle lui ouvrait, que de celle de cette fille, batterie disposée dans le but de remporter la victoire de la plus grande arnaque jamais entrevue.

## CHAPITRE 08

L'effervescence causée par l'émergence de cette société dans nos mentalités nous dopa encore un certain temps. Je pensais à des noms pour elles, telles que Barracuda ou Ignition. Je profitai d'une visite au fichier de la Chambre du Commerce pour demander des renseignements complémentaires sur le domaine d'activités d'Antistar mais ni le ROME, ni internet ne paraissent capables de fournir une quelconque information. Antistar paraît être une société fantôme, un prétexte pour agir dans une semi- officialité ou une semi-clandestinité, comme l'on voudra. Il me manque dans mes relations une personne impartiale- je ne pense pas à Ludivine, devenue pour moi de l'histoire ancienne- pour faire le lien entre ce fantasme d'une fonction et moi.

Mes relations sociales réduites d'autant, je me concentre exclusivement sur cette relation si étrange vécue avec Théo. Sa ferveur, pour une fois égale, me permet de penser un peu plus sérieusement à un futur pour lequel je me sentais au départ médiocrement préparé. Lui aussi montrait, même s'il ne le disait pas, qu'il aurait gaspillé son énergie et son temps en tout autre compagnie. Ceci maintenu et posé, il commença précisément à partir de ce moment à passer le weekend chez sa copine, dont il ne me parlait pas, si ce n'est pour dire des choses désobligeantes. Il la voyait quand même, hésitant constamment à rompre; son attachement semblait se mesurer en centimètres là où celui de la fille était indéfectible et illimité.

Il avait avec elle le comportement irrespectueux des petits coqs de mon passé, déchirant les photos de ses ex, insultant avec hypocrisie sa famille, émettant des doutes sur l'intelligence et la fidélité de la belle- mère. Théo ne se faisait pas d'illusions sur la conduite de sa copine, ce qui était un comble lorsqu'on était mieux informé sur le sujet qu'elle ne l'était, elle. Il était également jaloux et cela le rendait féroce au point qu'il espaça leurs rendez- vous. Rien de ce qui venait d'elle ne trouvait grâce à ses yeux; elle accomplissait l'exploit d'être lourde et inconsistante, il la jugeait sans goût valable ce qui le poussait à discréditer ses choix et ne le voir regagner un état de grâce au prix d'un alignement.

Ce Théo me paraissait moins digne d'amoureuse attention et je le regardais avec un peu d'horreur dans l'amusement. Cela ne l'épouvantait pas, bien au contraire, il y prenait du grade, alors que pour moi ces postures avaient un relent de fin d'humanité. Je peinais à le convaincre que c'était lui qu'il abîmait en se montrant satisfait de ses prises de position. Il se moquait alors de moi et me traitait d'hypocrite parce que je prenais sa copine en pitié tout en refusant de la voir. Il me suffisait de l'avoir trois à quatre fois par jour au téléphone, sur la ligne fixe, lorsqu'elle appelait Théo. Elle avait à chaque fois le ton de la personne convaincue d'avoir fait un faux numéro, et qui persévère inexplicablement, quitte à se faire jeter sur le poids de cette erreur volontaire.

Ensuite Théo me l'imposa physiquement. Elle devait le rejoindre un soir afin qu'ils aillent dîner en ville et Théo trouva plus simple de la faire monter. Je me trouvais donc sur le palier en face d'elle, qui ne trouva qu'à dire, pour se présenter:

« Je suis la copine de Théo. »

Il ne m'en fallut pas plus pour la prendre en grippe. C'était une pauvre petite chose insignifiante, d'ailleurs. D'où venait- il que ce garçon qui avait le don de rendre brillant le terne l'ait élue dans le tas de ses prétendantes? Elle n'était pas particulièrement bien habillée, ni belle et n'en jetait pas; elle n'était même pas *bonne*. Le mystère restait entier. Mes recherches étaient sans doute mesquines et triviales. Théo l'avait élue comme il m'avait élu, moi, pour avoir été au bon endroit au bon moment- et puis ce garçon était malgré tout fidèle, même s'il ne fallait pas lui prêter à cause de cela trop de vertus, comme il se devait.

Le père de Théo fixa ensuite au téléphone le rendez- vous pris pour nous donner des conseils pour la constitution de la société. Théo voulait également lui soutirer de l'argent

afin d'acheter les choses de base, ordinateur, manuels, et de nous monter une garde-robe un peu plus compatible avec le statut de deux co-dirigeants d'entreprise. Il allait de soi que j'étais le seul à endosser la responsabilité des remboursements, l'attendrissant jeune homme ne possédant même pas de compte en banque.

Nouvelles prises, lorsqu'il fut revenu le soir, Théo me dit en rigolant:

« Elle t'a trouvé coincé, ma copine. »

Cela me hérisse. Je dis avec agressivité:

« T'éviteras à l'avenir de me la coller sous le nez. Je t'ai déjà dit que j'avais pas envie de la voir. »

« Elle n'a pas tellement envie de te voir non plus. »

« Ça tombe bien. »

Un silence diplomatique s'ensuit.

« Tu te laisses aller, Théo, tu rigoles sur elle avec moi et sur moi avec elle. De quel côté es-tu ? Jusqu'où vas-tu aller ? »

Ces considérations lui semblent extravagantes.

« Wesh, c'est pas toi qui plaides pour la liberté d'expression ? »

« Ouais, mais là c'est du foutage de gueule organisé, p'tit mec. T'as du respect pour rien à part pour ce qui t'arrange. »

Ses mains battent sur ses hanches, et il a un air d'évidence résignée, à exercer dans le discrédit.

« Qu'est-ce que tu veux ? On m'a trompé tellement de fois. Avant que je croie en la sincérité de l'affection de quelqu'un il faut en faire, mec, et pas n'importe comment. Et puis elle et moi on a un projet ensemble. »

« C'est sympa de me tenir informé. Même si t'as pas grande considération pour ce que je pourrais éventuellement ressentir. »

« J'ai pas franchement l'impression que tu ressentes grand-chose. Par contre on dirait que tu médites tout le temps. »

« Moi je crois que t'es sincère uniquement quand tu parles la nuit et qu'on ne comprend rien de ce que tu racontes. Tout le reste est comme protégé par un filtre. »

Théo soupire et prépare un café. Puis il vient s'asseoir à côté de moi.

« Putain, qu'est-ce que j'aimerais fumer un joint. »

Je me souviens avoir planqué un morceau de shit depuis la soirée désastreuse où il avait eu sa crise de délire. Vu l'endroit où ce morceau se trouve il est peu probable que Théo l'ait trouvé. L'espace d'un instant je me visualise et me motive presque pour le sortir de sa cachette- mais ce geste pourrait paraître trop facile, presque enchanteur, du type *Tu n'as qu'à demander pour l'obtenir*. Cela ne se peut pas. Théo lance ensuite, avec méchanceté:

« De toute façon, t'es pas assez proche pour dire qui je suis et savoir comment le prouver. T'es proche, sans doute, mais pas plus que ça, et quand je vais me tirer de là on ne sera plus aussi proches, tu verras bien. Laisse-moi juste un mois pour que je me trouve un autre endroit où habiter. »

« Tu ne fais que ce qui t'arrange, Théo. Un jour ça va se retourner contre toi. »

« Peut-être que tu ne seras pas là pour le voir. Tu sais, j'en ai des amis, faut pas tout mélanger. Y'a des gens qui me fileraient plein de fric rien que pour me voir rester chez eux, je pourrais faire ce que je veux, crois-moi. Même ma copine te trouve louche. Alors reste calme, parce que je te respecte, parce que n'importe qui d'autre t'aurait tranché la gorge, après tout ce que tu m'as fait subir. C'est ce qui va t'arriver un de ces quatre, tu ne vas jamais te réveiller. »

« Je ne t'ai pas fait de mal. »

« Oh si. Mais tu ne le sais même pas. Avoir appelé ce mec, quand je faisais ma crise, rien que pour ne pas rester seul avec moi, c'est pas un ami qui aurait fait ça, je te jure. »

« Mais j'ai appelé personne. »

« Et puis c'était qui, d'abord, hein ? Tu peux pas me le dire, hein ? Un de ces petits pédés

que tu baisses? »

« Me parle pas comme ça. Je peux pas te dire qui est ce mec. »

« Pourquoi? »

« Parce que tu ne me croirais pas, d'une; et ensuite parce que ça ne te regarde en rien. Il est venu là, mais ce n'est ni un dealer, ni un amant, ni un pote. »

« Ah ouais, parlons- en de tes potes. T'en as pas, de potes. Personne ne te téléphone jamais. Tu seras toujours tout seul et tu le mérites bien. Moi aussi je vais m'en aller. »

« Super. On commence quand? »

Théo me regarde, sidéré. Il se lève comme un automate et sert le café.

« Dès que mon père sera là, je vais lui taxer des thunes pour pouvoir me prendre un appart'. Si je peux être tout seul ce sera aussi bien. J'ai besoin ni d'elle ni de toi, en vérité. Pour la société, on se débrouillera. »

« Avec le succès et le temps on pourra disposer d'interlocuteurs fixes à interposer entre nous quand ce ne sera pas le moment de se parler. »

Théo m'adresse alors un sourire madré qui résume tout le fond du problème. Mais ce soir est perdu pour le bien- être- ainsi que le lendemain et la suite de la semaine suivante.

## CHAPITRE 07

Théo et moi continuons notre train de vie. Ce n'est pas le meilleur moment que nous connaissons, malheureusement; certains de mes silences qui paraissent durer des heures lui font douter de mon engouement, sans doute, et la probabilité d'un départ, le sien, est de plus en plus sagement approchée. Mais cela ne nous cerne pas de si près que je crois; par son abandon entre mes draps et son naturel à faire le ménage lorsqu'il estime que c'est son tour, Théo m'interdit de penser qu'il vit ici par intérim ou faute de mieux. Pensée abruptes, fulgurantes, soudaines, qui comportent sans doute un aveuglement de ma part, ou une envie qui m'est généralement étrangère de me dissimuler la véracité d'une part de comportement humain. Il me dit pourtant des choses confondantes, telles que:

« C'est grâce à toi que je trouve la force de me lever le matin. »

Ou bien encore:

« Si tu avais le sida et que tu ne puisses plus te servir de tes mains, je te donnerais à manger à la petite cuiller. »

Pourtant même cette mansuétude inespérée me laisse plus désespéré encore qu'avant. Un après-midi succédant à une nuit blanche, Théo me téléphona afin de me dire qu'il ne rentrerait pas avant la nuit. Je le remerciai intérieurement et partis me plonger dans un de ces sommeils fragiles, hantés de visions psychédéliques, ce genre de repos qui s'apparente à des représailles vous laissant longuement fourbu. Lorsque j'ouvre les yeux il fait nuit noire et mon téléphone portable porte mention de onze appels manqués, probablement passés depuis un taxiphone. Après avoir fumé un joint j'attends longtemps, regardant à la télévision des choses inintéressantes en enchaînant les cafés. La copine de Théo appela sur la ligne fixe- cela revient moins cher et ses parents sont pauvres. Son ton semble inquiet; Théo devait l'appeler et ne l'a pas fait. Elle s'attendait à le trouver chez moi et je dois l'informer qu'il n'est pas chez moi. Elle renouvelle son appel quelques dizaines de minutes plus tard et commence à se répandre lorsque je lui dis que la situation n'a pas évolué. Si elle tente d'engager une conversation je me désintéresse et, comme nous n'avons rien à nous dire, elle raccroche. Enfin, à minuit dix, Théo gravit à tout vitesse les escaliers. Ce qui m'inquiète un peu est de l'entendre gueuler fort. Il frappe et j'ouvre. Il a son sourire des plus désarmants et semble ne plus tenir debout que par l'ivresse et le besoin de se servir un autre verre.

« Wesh, Mike, ça va? »

« Pas mal, et toi? Ta copine a appelé. »

« Oh? Elle a dit quoi? »

« Pas grand chose... elle semblait déçue. Tu rentres pas? »

« Si... bien sûr mais il faudrait que je te demande un truc avant. J'ai retrouvé un bon pote à moi ce soir. Sa meuf l'a mis à la rue ce matin, et il avait pas d'endroit où dormir, alors... »

« Me dis pas qu'il est derrière toi... »

Théo émit un petit sourire navré avant de s'effacer momentanément pour laisser place à un homme de mon âge, petit, aux bras minces et courts, vêtu d'un jean et d'un seul t-shirt. Ses chaussures sont des baskets qui ont dû l'accompagner lors de pérégrinations fantastiques pour être aussi abîmées; on n'en voit ni la couleur ni la marque, et le motif de leur décoration initiale est indistinct de la couche de boue ou d'un amas gluant de déchets.

« Salut, j' m' appelle Malik. »

« Enchanté, moi c'est Mike. »

Malik me fixe étrangement, avant de suivre Théo qui lui explique les avantages de la situation, justifiant par la commodité des lieux son séjour prolongé chez moi. S'il parvient à se tenir à peu près debout Malik, lui, titube, et je crains pour la stabilité des meubles, rendue problématique par la dislocation progressive de l'appentis qui soutient le sol de l'appartement. Au hasard d'une de ses bifurcations inopinées j'indiquai à Malik un siège

pour s'asseoir mais il ne parvenait pas à rester tranquille, se relevant pour apercevoir au moins une partie de Théo à qui il racontait la fin d'une histoire englobant des lieux et des situations qui ne me concernaient en rien. Théo, lui, commençait à préparer un repas, exactement comme si nous n'avions été que deux. Malik ne fut plus une perturbation jusqu'à ce que Théo mette de la musique- et il effectua alors une drôle de danse à pas variables sur du rap bon marché.

« T'as mangé? » me demanda Théo.

« Non. »

« Tu te disais que c'était pas la peine, que je finirai bien par revenir? »

« Oui, puis l'appétit vient avec les convives, n'est- ce pas? »

Prenant cette remarque pour ce qu'elle n'était pas, Théo me lança un mauvais coup d'œil puis, balançant les couverts au fond de la casserole:

« Ouais, en fait tu vas prendre le relais. »

Il alla de l'autre côté, vers Malik qui dit:

« Pas de raison, je vais lui payer un verre, à ton pote. C'était toi qui avais la bouteille, Théo? Amène des verres.»

« Bouge pas, je vais nous servir. »

Théo revint avec des verres de l'autre côté, tandis que j'étais revenu surveiller la cuisson des pâtes qu'il avait mises à cuire. Puis je revins vers eux afin de prendre mon verre et de baisser le son que Malik avait monté. Malik le remonta dès que j'eus le dos tourné et, lorsque je me dirigeai à nouveau vers l'amplificateur, se mit à danser devant moi dans le seul but de me barrer le passage. Théo nous invita à boire alors et me dit d'un ton résigné:

« Ça sert à rien, ce que tu fais. Il sait pas qui tu es, ni où on est, et il s'en fout. Il a besoin d'écouter du son fort, alors laisse- le écouter du son fort. »

« Ouais, mais il est tard, alors il fait chier sur ce coup- là. »

Théo alla lui parler et je ne perçus pas l'objet de cet aparté. Mais Malik sembla désormais faire attention à moi:

« C'est marrant, chez toi, on respire une ambiance un peu bizarre. Tu vis seul? T'as pas de meuf? »

« Non, j'ai pas de meuf » dis- je, c'était comme une émanation de soufre depuis le fond de ma gorge.

« T'es pas pédé? »

« Je couche avec des mecs, oui. »

Malik leva alors les bras au ciel:

« Whoassh! J'espère que t'as pas envie de te faire enculer par moi, au moins? »

« Non, ça va aller, merci. »

« Mais tu aimes te faire enculer? »

« Je me sers de ma bite aussi » dis- je d'un ton hargneux.

Théo, lui, se tordait, les lèvres collées à son verre.

« Et pour faire des enfants? Comment tu vas faire, merde? On vient sur terre pour faire des enfants. Tu peux pas en faire un avec un autre homme, ni une femme avec une autre femme, bordel! »

« On n'est pas sur terre uniquement pour faire des gosses. Il est d'autres formes de descendance. »

Malik part alors dans un rire informe, quoi qu' incontestablement moqueur.

« Tu y arriveras jamais » dit Théo en rigolant.

« Sois de mon côté s'il te plaît sinon on n'y arrivera pas » dis- je à Théo, les dents serrées.

« Mais de toute façon c'est pas grave, du moment que t'es un bonhomme, reprit Malik en se remettant à danser. T'es un bonhomme ou pas? »

J'acquiesçai à tout hasard.

« Bon alors ça va. L'essentiel c'est d'avoir des couilles. »

Je retournai surveiller la cuisson des pâtes. Théo me rejoignit et me glissa discrètement:

« Il est bi, j'en suis sûr. Dès que tu lui as dit que tu prenais des culs il a regardé ta bite. »

« Je ne sais pas, c'est toi que je regardais quand j'ai dit ça. »

Mon portable sonna dès que je fus revenu sur le canapé. Je ne le trouvais pas, pourtant la sonnerie était toute proche. Je tendis la main vers Malik dont le regard devenait fuyant, il sortit sa main de sa poche avec mon téléphone que je chopai au vol. L'appel venait de Pete; je le pris sans attendre dans la salle de bains, entendant Théo dire, de l'autre côté:

« Hé, Malik, wesh? Reste sage, tiens- toi bien. Vole rien. Mike, c'est mon pote. Tu le respectes. »

« Allô? Comment va? »

« Pas mal, et toi? »

« Pas mal. »

« Tu fais quoi en ce moment? »

« Hmm... je me le demande... je tente de m'adapter à une soirée en milieu naturel. C'est une jungle, on ne le dit pas assez. »

« Dans la jungle? Mike, t'es complètement timbré? »

« Nan, je rigole, je suis chez moi. »

« Tu comptes pas venir faire un petit tour en ville ce soir? »

« Je ne sais pas, t'as quoi de prévu, toi? »

« Rien, je vais rester à la baraque, ou bien aller dans un des rades du quartier. T'as du crédit sur ton portable? »

« Non. »

« Dommage. Tu voudrais pas en mettre une fois de temps en temps? »

« Pas de thunes, mon ami, pas de thunes. »

« Que tu dis. »

« C'est vrai pourtant. »

« Je te rappelle dans une heure pour savoir si t'as bougé. »

« C'est trop cool, sérieux. »

Pete raccroche. Dès que je suis de retour de l'autre côté je m'assieds sans prendre part à la conversation entre Théo et Malik. Théo me regarde avec une dureté soudaine. Malik tente de communiquer avec moi, nous nous découvrons d'anecdotiques points communs- un signe zodiacal identique, une préférence inexplicable pour I Jah Man Levi entre tous les chanteurs de reggae de la fin des années 70, et la conviction que les gens qui trempent leurs tartines dans leur bol de lait devraient encourir la peine capitale après avoir été dénoncés à leurs contemporains.

Théo bat coup sur coup chacune de ces assertions, me lançant pour finir:

« Tu cherches juste à ce que je me lève pour te finir à coups de tatane dans la gueule, sale bâtard de français de merde. »

« Lui parle pas comme ça, intervient Malik. Il te nourrit, il t'héberge, il a dix ans de plus que toi et tu vois pas comment tu lui parles? »

« Il sait très bien que je le respecte, seulement il a pas à me dire des trucs comme ça. »

« Des trucs comme quoi, Théo? Il t'a rien dit. »

Théo se resservit un verre et resservit aussi Malik. Puis il me demanda:

« Tu fais quoi ce soir? Tu vas pas bouger? »

« Je crois pas, non. A moins que vous bougiez vous aussi... »

« Moi, je vais pas bouger, dehors il fait trop froid. T'as pas envie de descendre seul ou t'as pas confiance en nous? Si je garde l'appart' comme quand t'étais à Paris? Tu sais que tout se passera bien. »

« Je sais bien, oui... mais j'ai juste pas envie de sortir seul. »

« Ben... on mange un morceau puis je descends avec toi? » propose Malik.

J'enfilai un manteau et lui prêtai un t- shirt. Théo se coucha dès avant que nous ayons franchi la porte.

Où irions- nous? Nous ne parvenions pas à nous décider. Il y avait bien des bars encore

ouverts; en attendant, puisque la soirée était encore douce, nous prolongeâmes notre circuit vers la ville par une ballade vers le ridicule moignon d'une ancienne reproduction fautive du port de plaisance qui fut détruit pendant les bombardements après 1940. A un moment, Malik et moi fîmes un arrêt contre un mur pour uriner, près du bâtiment occupé par la recette des Douanes.

« Ce qui est cool, c'est que tu n'essaies pas de mater ma bite » constate Malik.

« J'en ai rien à foutre de ta queue, j'en ai vu des centaines. En plus de ça tu ne me plais pas du tout. »

« Tant mieux. Moi, j'aime bien faire la fête avec des pédés mais autrement faut pas qu'ils me touchent. »

On fit un détour considérable pour aller au What's Bar, où je n'avais pas mis les pieds depuis que j'y avais vu Théo. Cet endroit est devenu le dernier bar de nuit ouvert en semaine et sa clientèle faisait vraiment peine ou peur à voir. Elle semble ce soir unanimement constituée de félins efflanqués qui ont la trogne à attendre la première chute de portefeuille pour donner le signal de la curée, ainsi que de comparses féminines à louer pour un verre, une relation- pansement ou une incarnation transitoire. Ces postures serviles et patientes me dégoûtent et lorsque Malik me paie un verre, je me glisse dans un recoin, imité par lui. Il regarde toutes les meufs, absolument toutes les meufs, même les moches, les attardées, les obèses ou les demi- belles dont le maquillage a déteint et qui ne le savent peut- être pas parce qu'il n'y a pas de glace dans les toilettes pour dames, et que l'on ne peut choper son reflet que brouillé, au hasard d'une grande vitre toujours sale...

Malik n'est pas chanceux, son manque de grâce physique ainsi que son incapacité à maintenir une conversation au- delà du stade d'accroche n'aident aucunement. Je ne suis pas franchement plus amical, quoique plus favorisé, conservant une distance inébranlable malgré le beau gosse qui me taxe sans cesse du feu, et place à cause de cela quelques phrases.

A une remarque que je glissais dans sa direction et qui resta sans réponse, je me rendis compte que Malik avait disparu. Avant de le chercher je terminai mon verre. Une fois en dehors du bar, je partis à sa recherche dans les rues adjacentes, criant plusieurs fois son prénom- sans résultat. Je grimpai ensuite chez Pete et frappai à sa porte plus discrètement que si ç'avait été le jour. Lâchant un énorme soupir, de nature à condamner, non à bouleverser l'ordre des choses, je repartis seul dans le froid devenu vif.

Théo ne s'inquiéta même pas pour son ami, pas plus qu'il ne s'étonna de me voir revenir seul. Nous bûmes ensemble un dernier verre. Selon lui, mon entêtement remarquable aboutissait à des conclusions ridicules; je devais avoir fait exprès, bien sûr, de perdre ce pauvre garçon qui n'avait pas d'endroit où dormir. Au matin, pourtant, il trouvait tout cela très drôle- leur rencontre, la tête que j'avais faite en voyant que Théo ne revenait pas dormir seul, le vol du portable, la conversation, la bisexualité supposée de Malik- Théo semblait blagueur et léger à nouveau, bien dans sa peau- enfin, peut- être.

Les jours suivants furent moins spectaculaires, plus monotones. Néanmoins Théo trouvait toujours un moyen d'agrémenter mon quotidien par une expression, la justesse d'un ton, une phrase qui sonnerait déplacée dans la bouche de quelqu'un d'autre.

Un soir, Théo s'abstient de paraître à l'heure prévue pour son retour, ce qui me surprend et me laisse inquiet. Ma mère ensuite m'appelle afin que je lui ménage une brèche dans mon emploi du temps: elle viendra avec une amie à elle dans deux semaines. C'est ensuite Witold qui me demande ce que je compte faire pour les fêtes de fin d'années qui approchent. Je reste dans le vague, et il n'a rien de très précis à dire non plus.

Au terme de deux heures mon angoisse devient intolérable. Elle dérive bientôt en exaspération. Lorsque je prépare enfin à manger, vers minuit, un tapage de pas montant vigoureusement à l'assaut du vieil escalier résonne. J'ouvre. Théo entre; il est torse nu, surexcité, il sourit comme un enfant qui a décidé de se montrer léger et aimant.

« Ça va, mon pote? »

« Maintenant, mieux. Et toi? »

« Je me suis fait arrêter par les flics, c'est pour ça que je rentre si tard. »

« Ils te sont tombés dessus comment? »

« C'est pas très difficile. J'étais avec des potes dans un parc- si on peut parler de potes, de toute façon t'es la seule personne que je respecte dans cette ville- il y en a un qui a agressé une petite vieille qui passait avec son chien sans faire chier personne, et quand les flics à vélo sont passés, elle leur a signalé qu'un des mecs l'avait fait chier et eux ont embarqué toute la bande. Résultat, je me suis trouvé face à une tapiole qui m'a fait me foutre à poil devant lui dans son bureau. Je crois même que par moments cet enfoiré de fils de pute se branlait en me regardant. »

Fasciné par l'exubérance de Théo, je le regarde avec un demi- sourire tout en oubliant la cuisine que je suis censé faire.

« Arrête de scotcher sur moi, merde! Tu vas foirer la bouffe... On peut déjà plus dire ce que c'était à la base. Laisse- moi prendre la relève. »

« T'as pas eu froid, de te balader sans t- shirt? »

« Tu rigoles ou quoi? J'ai fait tout le trajet comme ça, depuis le commissariat central. J'étais bourré quand ils m'ont mis en cellule, j'ai eu le temps de descendre depuis mais pas tant que ça. »

« On entend encore l'adrénaline dans ta voix. »

« Puisque tu le dis. »

Théo et moi nous asseyons finalement pour manger.

« Tu te débrouilles pas si mal, finalement » concède Théo, la bouche pleine.

« C'est toi qui as pris le relais. »

« Oui, mais si ç'avait été flingué dès le départ, j'aurais toujours pu prendre le relais sans arriver à rien. »

Après avoir pris les assiettes et les avoir mises dans l'évier, Théo me dit, le dos tourné, à la recherche d'un pull:

« Je vais finir par croire que tu me portes chance, Mike. Je passe au travers de toutes les emmerdes depuis qu'on s'est rencontrés. »

## CHAPITRE 06

Le lundi midi suivant, rentrant de l'hôtel où il avait passé le weekend avec sa copine, Théo me dit:

« Mon père m'a appelé sur le portable de ma meuf. Il vient nous voir cet après- midi. »

J'ai d'autres choses de prévues, pour une fois, des rendez- vous qu'il va me falloir différer, mais à quoi bon protester?

« Tu te fous vraiment de la gueule du monde, Mike. Il prend sur son temps pour venir nous voir et toi tu cherches le moyen de te défilier. Tu crois que je vais lui expliquer tout ça tout seul, déjà que j'ai pas trop les mots! Tu peux pas me faire un plan comme ça. »

Je passe ensuite dix bonnes minutes au téléphone à annuler in extremis deux rendez- vous. Théo et moi partons en direction de la gare. Une fois sur place, nous regardons par quel quai le père de Théo doit venir. Théo l'aperçoit dans la grande salle. Nous avançons alors vers un homme de grande taille, au physique imposant, qui retient Théo contre lui en l'embrassant, comme embrassent les vieillards saisis par la peur de ne pas avoir témoigné suffisamment d'affection à leur famille. Un geste qui me semble extrêmement émouvant et qui me plonge plus ou moins dans l'hébétude et une indifférence ouatée quant aux modalités de mon futur triomphe. Théo me présente ensuite et j'ai droit à une affectueuse considération suivie d'une poignée de mains.

Nous nous dirigeons ensuite vers un café, celui où ma mère et moi avons déjeuné il y a quelques mois. J'aperçus cette coïncidence avec un sourire de contemplation béate, me dis que cet endroit où s'étaient écoulées tant de transitions miteuses avait à devenir celui où allait s'exprimer mon acceptation définitive dans la société adulte et de la libre entreprise...

A table, le père de Théo nous fait signe de nous asseoir, ne prenant place qu'ensuite. Il est situé le dos tourné vers l'allée centrale et ne peut théoriquement pas voir les personnes qui entrent. Comme Théo m'a prévenu que fumer choquerait son père je m'abstiens, prévoyant que je pourrai compenser, dès la sortie, devant la gare.

Je contemplai ce diable d'homme qui ne s'occupait pas de moi, jusqu'à ce que Théo me parle. Je me pris pour ainsi dire sa beauté en pleine poire; l'effet fut pire qu'un coup de poing. J'en eus le regard chaviré, impossible de dire si le vieil homme avait saisi ce regard ou s'il questionnait la nature des rapports entre son fils et moi- ou bien s'il s'en fichait éperdument. Il me demanda ensuite d'où j'étais originaire, avant d'échanger avec son fils des propos concernant le passé récent et le futur proche de personnes que je ne connais pas- par discrétion, prié de m'extraire, je vais pisser.

A mon retour, toujours aussi émouvant, Théo explique à son père ce que nous voudrions que soit cette société- une assise financière solide assurant notre subsistance ainsi que la promotion de mes livres, qui appartiendraient de plein droit à cette société. Le bas du visage caché par une main, le père de Théo nous contemplait tour à tour sans rien dire. Rien ne permettait de penser qu'il s'intéressait à la littérature, ou nourrisse un préjugé vaguement positif à ceux qui s'y livraient, ou le contraire.

Théo me regarde parfois pour me faire sentir qu'il faut que je parle mais nous ne sommes guère brillants et le fait de nous passer le marteau- piqueur ne nous est pas naturel. Son père, qui en avait vu d'autres, enregistrait tout cela sans se démonter ni rien laisser paraître. A la question de l'argent, enfin, il se lâcha; devant la proposition de reconnaissance de dette préparée par son fils, il partit dans une suite de tics faciaux indignés. Puis tout son visage redevint calme et il indiqua à son fils, par un simple battement de paupières, que sa réponse resterait négative.

Après quelques instants de conversation courtoise, Théo partit aux toilettes. Son père sauta sur l'occasion et me demanda:

« Vous vous êtes rencontrés comment? »

« Par hasard. »

J'en dis ensuite un peu plus long, de manière à passer pour crédible. Effectivement le visage du vieil homme s'anime un peu. Mais cela devait passer en peu de mots. Nous raccompagnons le vieil homme sur le quai et pour les adieux, je m'éloigne.

« Le crétin, dit Théo en cisaillant la foule, parvenu à ma hauteur. Pourquoi il a fallu qu'il ne nous fasse pas confiance? »

« On s'en sortira tout de même sans lui. »

## CHAPITRE 05

Comme prévu depuis deux semaines, ma mère vient me rendre visite. Elle ne vient pas par le train cette fois; elle accompagne une amie qui va séjourner quelques jours chez sa fille, en Dordogne. Ma ville de résidence est située fort loin de la Dordogne, mais un écart si considérable ne semble pas contrarier l'évidence du droit qu'a une mère de rendre visite à son enfant. Je me résigne en soupirant. Théo fait grise mine, aussi.

« Qu'est-ce que je dois faire, moi? Rester ici, aller faire un tour? »

« Fais comme tu le sens, tu peux rester ici si tu veux. »

« T'as pas peur que ma présence ici suscite des commentaires? Ou bien tu cherches ça, peut-être? »

« Non, pas spécialement. Ma mère s'entête à jouer les vieilles dames dignes et elle le peut, puisqu'elle m'a eu sur le tard, mais ça ne prend pas avec moi. Naturellement elle est la seule personne au monde à ne pas le savoir. »

« Et si elle avait des choses importantes ou gênantes à te confier? »

Je hausse les épaules.

« Ça n'arrivera pas. »

Théo ricane.

« Ça pourrait arriver pourtant. »

Je hausse les épaules une seconde fois.

« Ça n'arrivera pas. Ma mère n'a jamais rien d'important à dire, c'est une constance chez elle. Sinon elle perd pied et sent le vide autour d'elle- je sais que ce n'est pas très cohérent comme métaphore mais même la hargne est neutralisée par elle. »

Le jour fixé pour sa visite elle arrive avec une petite heure de retard, surtout pas souriante et très vite embêtée par la présence de ce beau jeune homme, dont elle est trop fière pour questionner la raison de la présence. Elle profite d'un de ses passages aux toilettes pour me demander en tapinois d'où il est originaire. Je réponds avec le plus grand sérieux:

« De Patagonie ».

Hélène, amie de ma mère que je ne connais pas, est plus grande qu'elle, et inexplicablement lui ressemble, malgré l'ovale de son visage et la protubérance de sa mâchoire. Elle avait l'aspect vaguement comique d'une reine du carnaval attifée par exception de vêtements moins extraordinaires. Elles s'agitaient nerveusement sans me faire comprendre pourquoi.

Ma mère avait amené une foule d'objets, des affaires laissées en plan par moi lors de précédentes visites, des cadeaux offerts lors de Noël où je ne me rends plus, quelques choses extravagantes- notamment la plus belle du lot, une bouteille de liqueur de montagne (aucune des deux femmes ne semble capable de dire de quelles montagnes précisément ni qui l'a offerte à qui à la base) qui contient une vipère. Je fais à manger sans toucher à rien, hormis les ustensiles, qui ne fut apporté par ma mère, car elle n'a à juste titre aucune confiance envers mes dons de cuisinier. Théo n'intervient pas, soucieux de garder les apparences; je le consulte discrètement une ou deux fois, ce que ma mère ignore ouvertement.

Une fois qu'on a mangé, que la table est desservie et la vaisselle faite, je sers le café et me roule une cigarette, renversé sur ma chaise et c'est là que l'impensable arrive. Théo qui se meurt doucement d'ennui me demande par gestes s'il peut rouler un joint et je lui dis de ne pas se gêner.

« Ta mère a quelque chose à te dire, Michael. »

« Hélène, je t'avais dit de ne pas l'appeler Michael, il a horreur de ça » intervint ma mère.

« J'allais lui dire de ne pas t'interrompre, mais puisque c'est toi qui me coupe la parole! »

Ce ton navré, cette condescendance... tout s'éclaire! Ce n'est pas une ancienne elle-même que ma mère a retrouvé; c'est moi dans la splendeur douteuse des derniers mois passés chez elle. Je lui faisais des reproches pour la forme, remodelant tout et son

contraire, partant dans des speeches intarissables et alambiqués d'où ressortait qu'un seul type de jugement importait- le mien- et que tout autre devait être sévèrement espionné, refaçonné puis enfin remis sur les rails!

« Ça ne va pas être facile, puis la présence de ton ami n'arrange rien non plus... »

« Théo est comme mon frère. Ce que tu vas m'apprendre il le saura de toute façon, alors autant le faire maintenant. »

A côté de moi Théo pouffe. A- t' il compris le clin d'œil, lui qui a vu récemment *Que la fête commence* ? Ma mère lève les yeux au ciel.

« Ce n'est pas ce que tu crois, maman. Théo et moi ne sommes pas en cou... »

« Je ne crois rien » dit- elle avec hypocrisie.

« Il y a quelque chose que tu dois lui dire » rappelle Hélène qui veille au grain.

« Bon, alors, est- ce que je vais enfin le savoir? »

« Bien... ce n'est pas facile à dire. C'est au sujet des photos... prises entre tes deux et quatre ans... Tu en as demandé il n'y a pas longtemps. Tu t'en souviens? »

Immédiatement des photos de David Wojnarowicz aux derniers stades de son sida me viennent en mémoire. Je répugne à comprendre pourquoi.

« Oui... je me souviens. Il y a quelque chose de bizarre... On dirait qu'elles sont contraintes, je ne reconnais pas bien l'environnement.»

« Il s'est passé quelque chose à ce moment- là. Quelque chose de précis. »

« Quoi donc? Je ne me souviens de rien. »

« Les séquelles auraient pu être graves mais tout a été pris en charge très vite » dit Hélène comme si elle cherchait à se disculper.

« Bon Dieu, allez- vous m'expliquer ce qui s'est passé, maintenant? »

« Il y a une chose dont tu dois te souvenir, je pense, dit ma mère. Quand tu avais dix ans, la veille d'un départ en vacances dans le sud, on est allés tous les trois dans un parc de jeux, à l'autre bout du département. »

Je touche innocemment une marque que j'ai sur la joue droite.

« J'ai fait cochon pendu et je suis tombé la tête de côté... après être revenus à la maison le soir on a vu un reportage sur Polnareff, il avait un mainate sur l'épaule... »

« Ton père et moi nous sommes violemment engueulés ce soir- là... »

« Sans doute... Pour changer ! »

« Sans le vouloir, on t'avait ramené sur un endroit où il t'était arrivé malheur quelques années auparavant. »

« J'ai été violé, c'est ça? »

Les deux femmes échangent sur ces mots un regard consterné.

« Tu as été kidnappé à l'âge de deux ans. »

« Pendant deux ans? »

« Non, dit ma mère qui a l'air de beaucoup souffrir. Ça n'a duré que quelques semaines. Seulement tu as été placé en foyer. L'administration a hésité longtemps avant de nous rendre nos enfants. »

« Un enlèvement! Mais par qui? »

« Par un déséquilibré. Vous étiez quatorze au total quand on l'a arrêté. »

« L'analogie avec le mainate est plaisante » glisse Hélène.

« Pourquoi? » demande Théo qui tasse, puis allume le pétard.

« Mais comment lui a- t' il été possible de faire ça? Vous aviez omis de nous surveiller? »

« Non » proteste ma mère, du fond de son orgueil.

« Il agissait selon une tactique fort efficace, dit Hélène avec une certaine fierté. Quatorze enfants! C'est un miracle qu'on n'ait pas été en mesure de l'arrêter avant qu'il soit parvenu à ce nombre extraordinaire, équivalent aux... »

« C'était un brave type, au demeurant » assure ma mère avec aplomb.

« Je vois ça » ironise Théo.

« Mais pourrai- je au moins savoir son nom? Son identité, à défaut d'un profil

psychologique cohérent, bordel? »

« Bertrand Baume, un cousin éloigné d'Hélène, ainsi que de ton ancienne institutrice, Nicole Chanzy. »

« Dont tu es, pardon, dont vous Hélène êtes la cousine? »

« Pardon, je suis sa sœur. »

Théo me tend le joint. Je m'en empare avec célérité.

« Bertrand était un peu perturbé bien sûr, mais il n'a maltraité aucun de vous sexuellement. C'est une crise de sa femme qui l'a dénoncé. Il a fallu passer par un médecin de la grande ville, s'ils avaient eu affaire à un médecin de campagne ils se seraient sans doute arrangés... En rase campagne on devient rapidement conciliant, c'est un principe de base. Mais l'autre est tombé en pleine période de braillements de dix enfants en bas âge, il a donné l'alerte. »

J'interromps Hélène dans sa relation des faits.

« Pardon, on a l'impression que vous pardonnez ses actes? »

« C'est ce qu'il faut faire, lâche t' elle avec une attitude de sainte ou d'illuminée. Il n'a pas survécu à la sentence, du reste, puisqu'il s'est pendu dans sa cellule la nuit d'après sa condamnation. »

« On l'avait condamné à la prison à vie, je suppose? »

« Non » assura Hélène, pleine de considération pour la grandeur de mon jugement.

« A quatorze années, je suppose? » suggéra Théo malicieusement.

« Huit ou neuf ans, je ne suis plus sûre. »

« Pour séquestration d'enfants ? C'est plutôt léger ! Une autre chose. Sa femme souffrait de crises. De quelles sortes? Psychotiques? De l'épilepsie? »

« Non, assura Hélène offensée. *Pas de ça dans la famille.* Elle souffrait de diabète. »

Je laisse mes bras retomber le long de mes hanches avec une épaisse vulgarité. Théo est dévisagé par ma mère avec fixité. Je suis sûr qu'il l'empêche de finir son assiette et qu'elle ne lui pardonnera pas sa beauté marginale, mais incontestable.

« Donc voilà, il fallait que je te le dises. »

« Merci pour ces éclaircissements » dis- je avec ironie.

« Mais il n'y a pas de problèmes, Mike... »

« Tu fais de ton mieux pour ne te rendre compte de rien, maman, c'est une tactique que tu as mise en place et maintenue au fil des années, te cacher la vérité est ton passe- temps favori. Mais c'est une horreur, ce que j'ai subi, et tu devrais en mesurer le poids plutôt que de poser à la vieille dame jamais secouée par les nécessités et les secousses de l'existence... »

« J'ai fait ce que j'ai pu » rétorque ma mère, vexée.

« ... et le plus hallucinant, c'est que tu aies attendu que je soulève un coin de voile pour m'en parler, sinon tu aurais attendu encore plus longtemps, ce que cache mal ta culpabilité à la con... que dis- je attendu.. si je n'avais rien deviné ou eu aucune intuition que quelque chose de louche s'était passé, tu ne m'en aurais rien dit, je n'en aurais jamais rien su! Tu m'en voudras mais je trouve ce procédé ignoble. »

« Ignoble, ignoble, dit ma mère avec cette progression qui n'appartient qu'à elle. Dis donc, ce n'est pas toi qui t'es pastillé le regard des voisins, le regard méfiant des gens. Ton père et moi avons maintenu le cap comme nous avons pu. »

« Ce que ta mère tente de dire, c'est que tu n'as pas à juger, n'étant jamais passé par... »

« Pardonnez- moi, Hélène, *vous êtes gentille* mais si je n'ai pas à juger, mon lot est néanmoins de supporter et de subir. Je ne vais même pas m'attarder sur la dissimulation; c'est fait, ce n'est plus à faire. Mais c'est d'avoir à mendier des informations sur sa propre vie quand il s'agit de reconstruire son passé, n'est- ce pas là un procédé moche, injuste ou dégueulasse? »

« Ça n'a pas du tout déteint sur toi quand tu étais gosse, proteste ma mère avec véhémence. Quand tu es rentré de la Ddass, tu riais, tu jouais, tu courais partout... »

« Et tu as tout de suite étonné ma sœur qui te faisait la classe par tes rédactions et ta manière si sûre de manier la syntaxe et l'orthographe. »

« Vous pourrez lui dire que je m'adonne désormais à des rédactions d'un autre ordre, et qu'elles ne sont plus corrigées par personne. »

Le silence se fait.

« Une autre tournée de cafés? »

Je fais de nouveau tourner le joint à Théo.

« Tu voudras qu'on te fasse parvenir les articles qui sont sortis à l'époque, Mike? » demande ma mère.

« Ah, voilà, tu te rattrapes un peu. J'aime mieux ça. »

« Tu aimes mieux quoi? »

« Ce que tu me dis, là. Pourquoi ne les as- tu pas amenés directement ? »

« Je n'étais pas sûre de parvenir à te dire tout ça en une seule fois. Ni que tu aimerais les lire, ces articles. »

« Mais évidemment que j'ai envie de les lire. Pourquoi ne m'en as- tu pas parlé en premier? »

« Eh bien... parce que ça n'aurait servi à rien, peut- être. Pourquoi faire des vagues quand tout a l'air de se passer bien? »

« Maman, j'ai fait ma première dépression nerveuse entre neuf et onze ans, une autre à seize, et je végète depuis tout le temps que je suis là. Ce n'est pas ce que les gens appellent communément *aller bien*. »

« Tu n'as pas l'air mal pourtant. »

« Tu as des phrases de criminelle. »

« Tu exagères, Mike » intervient Hélène.

« Ou alors tu vas mal, mais en bonne compagnie. »

« ... Je ne crois pas vous avoir demandé votre avis ni vous avoir autorisé à me tutoyer, Madame. »

Je reviens vers la table avec la verseuse de la cafetière à la main. Hélène pose une main sur sa tasse. Elle et ma mère échangent ensuite avec une parfaite grossièreté des propos sur leurs vies respectives, faisant comme si Théo et moi étions devenus invisibles. Mon téléphone fixe sonne, je me dépêche d'y répondre. Théo me suit à l'étage. Il s'assied comme moi sur le lit, puis s'y allonge, rampe vers moi comme un serpent, défaisant ma braguette, avalant mon sexe tandis qu'il me masturbe.

« Mike Cennebault? »

« C'est bien lui. »

« William Baume, de l'agence Antistar. »

« Que puis- je faire pour vous? »

Petit rire sec, désagréable.

« Rien, rien, bien sûr... Suite à notre entrevue de la dernière fois, nous avons fait notre petite enquête sur la personne que vous savez... »

« Ah oui... »

« Est- ce à votre adresse que nous enverrons nos résultats? »

« Vous datez un peu. Jetez- moi donc ces conneries à la poubelle » ai- je la force de dire avant de jouir sur le visage de Théo qui ne me laisse pas le toucher, mais ne semble pas trop fâché de cet égarement.

## CHAPITRE 04

L'automne grossit, grossit, et Théo, peau de pêche et manche de pioche, me pousse en avant la plupart du temps malgré moi. Pendant un court moment une accélération aveugle se met en place. Elle me guide à part moi, enjolivant d'une fierté inattendue les mouvements d'allégresse relatifs à ce compagnonnage embellissant mon existence. Théo de son côté paraissait oublier nos divisions et désireux d'aller de l'avant. Souvent, il vivait sa propre vie, ou restait à regarder la télévision pendant des heures tandis que je fouillais dans des papiers récents et anciens, réhabilitant un roman, quelques nouvelles, et même deux courtes pièces que je croyais irrécupérables.

La nuit, nous regardions les émissions expliquant les origines du monde et de la vie sur cette terre, des films d'animation en numérique sur les dinosaures, les primates, la formation de l'espace et les bouleversements dans les galaxies, la scission des continents et les prévisions à plus ou moins court terme sur le devenir de l'aventure humaine. A d'autres occasions nous regardâmes des docu- fictions sur l'Armageddon, sur des rois anciens et des hommes politiques d'hier, déjà recouverts par la même ignorance. Ces cours de rattrapage étaient arrosés de bouteilles de vin, et de pétards roulés avec des cigarettes blondes, par une débauche de luxe, puisque l'argent pouvait être facile, quand bien même nous n'étions pas riches.

A ce même moment les banlieues autour de Paris flambaient et la colère se propageait dans les provinces. Un groupe d'adolescents avaient trouvé la mort, pris de panique à l'idée d'être confrontés à un énième contrôle, et l'indignation était unanime, entretenue par quelques phrases ignobles du ministre de l'Intérieur. Enjoué, Théo me demandait si je pensais que cela allait péter, comme en 68, et je lui répondais non à chaque fois. Je me posais la question plusieurs fois avant d'oser lui demander s'il ne regrettait pas d'être ici avec moi plutôt que dans la région parisienne et il répondit par la négative. Il était décidément bien de son époque; individualiste, naturellement insoumis, désireux d'apprendre parce que tant de choses avaient eu lieu sans lui. Il écoutait mes explications sur ce qui avaient conduit à l'éclat des émeutes en 68, la propagation de la grève et le mécontentement ayant guidé le peuple sur les barricades. Mais comment dissimuler que ça n'avait pas été tout le peuple, que la plupart de ceux qui jouissaient de privilèges à l'époque avaient continué à en vivre ensuite, que d'autres avaient eu avant tout leurs propres affaires à mener, et que beaucoup même parmi ceux qui avaient compté à cette occasion n'avaient fait que passer par là?

Depuis qu'il s'était fait coffrer ou maltraiter physiquement, Théo ne tentait plus l'aventure d'une soirée en ville, et comme mon attitude casanière l'assurait que l'on pouvait trouver de quoi faire aussi en intérieur, il passa une grande partie de cette époque devant ma télé, insistant pour regarder de ces gros nanars américains dans lesquels Bruce Willis sauve la planète. Les projets de société restaient des projets. Hormis les quelques démarches tentées, inutiles, nous ne nous étions pas donnés l'occasion d'avancer. Nous en parlions toujours, mais la manière d'aborder le sujet reflétait déjà un changement de vues; ce n'était jamais « ma société » mais « la société »; Théo dit une fois « Si on monte cette société » et je le repris immédiatement: « Quand on montera cette société... »

Théo eut la grande gentillesse de ne pas me questionner sur la révélation faite par ma mère devant lui. Il rachetait par mille autres compréhensions ma mise au ban de ses compagnons de jeux érotiques. Il le vivait consciemment, sans chercher à me punir. Mais la fusion passait par ailleurs; puis le fait d'habiter ensemble rendait la chose impossible, je le sentais bien.

Puis son comportement changea. Il s'oublia fréquemment à me hurler dessus, redevenant pathologiquement versatile. Il avait parfois de grands tressautements nerveux qui ne s'expliquaient pas. Surtout, nous buvions énormément et l'alcool rendait inquiétantes et crispées certaines pensées usuelles, ordinaires, sur lesquelles sa compréhension ne

butait pas en temps de sobriété.

Une cruauté se manifestait parfois, lors de phrases simples, dénuées de toute ambition; il m'examinait complètement en vérité, avec mes renoncements et mes mutilations accidentelles et volontaires. J'avais trompé et déçu son besoin de croire en une action sur le court terme; il n'était pas habitué comme moi à laisser mûrir les choses, les voyant déjà pourrissantes.

La seule phrase assassine, pourtant, ne fut jamais prononcée; elle aurait rendu immédiat, et de son propre chef, son départ. Il ne me dit jamais « Je me fais chier avec toi ». Plus tard je me dis que ce pouvait être par une preuve de respect, une ultime trace de savoir-vivre; encore plus tard je me dis que s'il ne me l'avait jamais dit, c'était parce que ce n'était jamais arrivé.

Son caractère se dégradait encore. Il se mit à me harceler. Rien de ce que je représentais ne trouvait grâce à ses yeux, il me chargeait sans cesse au cours d'incessants procès d'intention. De la même manière dont il avait été jugé, je devenais l'avocat de la défense, et lui le ministère public le plus dénué de compréhension jamais rencontré dans un prétoire. Je devins alors plus raide, et cette raideur se trouvait inexplicablement confortable. Sa haine ou son amour grandirent, devenant monstrueux. Il souhaita plusieurs fois me voir étendu mort devant lui après avoir éprouvé de longues souffrances. Deux minutes plus tard il me souriait d'un air enfantin et désarmé auquel je ne pouvais que croire. Puis l'enfer recommençait de nouveau.

Cela me compliquait la vie, affreusement, ce partisan de la commodité en toutes occasions ne se serait pas reconnu dans le récit des contre- améliorations que son caractère imprévisible suscitait.

## CHAPITRE 03

L'après- midi d'un dimanche pluvieux et triste, je me sens dans des conditions similaires, presque à mon tour atmosphérique, et témoin ou acteur d'une dépression. Le repos tarde à venir d'une détestable crise consécutive à un vulgaire torticolis; de plus les derniers jours ont été éprouvants. J'ai été bloqué, gêné dans le moindre de mes mouvements, le plus futile d'entre eux donnant l'impression qu'un tendon était cisailé sans anesthésie par une pince coupante. Devoir être si bêtement empêché avec Théo pour seule compagnie à ce moment- là équivalait à être abandonné ligoté sur une chaise roulante au milieu de la savane. Il ne se gêna pas pour m'insulter ni me dire ouvertement qu'il trouvait mes cris grotesques, amusants au mieux. La veille de son départ il avait fait des courses puis m'avait défendu d'y toucher, me menaçant de représailles physiques si j'avais le malheur de dire un mot qui pourrait le blesser, ou si j'avais le malheur de dire un mot tout court. Ces choses, qui n'étaient ni à retenir, ni à mettre sous verre afin qu'on les encadre, je me les mangeais tout cru, et Théo ne se souciait nullement de leur évolution dans ma psyché. Était- il devenu ignoble ou s'agissait- il d'un retour à son état naturel, cela paraissait difficile à dire; dans mon cas j'oscillais entre des appels à la mise à mort immédiate et des envies d'exécution publique. Son contact me glaçait, me répugnait tellement que j'avais du mal à croire que je l'avais trouvé agréable, ou même beau. Propre ou sale, son linge était saisi à l'aide de porte- manteaux et jeté dans des coins de toutes mes maudites forces. Il ne me semblait plus contenir l'essence du charme d'un type sensuel et gracieux, sa séduction si grande s'effritait au contact de la réalité de son comportement.

J'étais laissé seul pour tout le weekend, souffrant, à peine valide, et ce pouvait être celui où je déciderai de reprendre ma vie en main. Moralement je savais que me débarrasser de lui allait être une de ces charités qu'on s'accorde pour ne pas défaillir, équivalent la dérision du bol de graisse posé sur sa fenêtre en plein hiver, afin que les oiseaux ne meurent pas de faim. Je n'étais pas dupe; il faudrait des années de vie avant que je n'efface toute trace de la rencontre momentanée de nos deux trajectoires. Mais, pour le physique, je comptais bien me défendre, notamment en lui barrant l'accès à notre territoire commun. Il me faudrait le faire dès son retour, faire le mort, infiniment, à moins qu'il n'appelle les pompiers et que ceux- ci ne forcent ou ne défoncent la porte. Pour résumer les contractions qui m'agitaient, je ne m'imaginais pas le moins du monde cheminant sans lui, mais être une part de son amour consistait à comptabiliser trop de déchéances et de dévolutions, à un tel point que désirer sa mort me paraissait maintenant plus que naturel. Tout cela était ordonné, bien qu' encore un peu confus, un peu distant, mais bien perceptible- et je reprends du courage, me redresse et, en dépit de la douleur, rassemble les affaires de Théo que je mets dans deux grands sacs. Il les trouvera près de la porte, comme des poubelles. Non, c'est insultant. Il ne les récupérera pas, c'est évident; il préférera disparaître, s'annuler de ma vue, s'évanouir de mon jugement envers lui dont il est pourtant le principal responsable...

Et le soir s'annonce dans mon intégrité renouvelée. Je suis seul et pour donc toujours, afin de déridier l'infortune, décider d'une loi applicable par tous en ce lieu, puisqu'il n'y a personne à qui l'infliger. Les lois de la vraisemblance m'obligent à constater que, bientôt, sans doute, quelqu'un m'aidera à boucher les trous et colmater les fissures, mais je ne peux prédire qui ni quand.

J'attends pour ce soir le retour de Théo, mais il tarde et ne s'annonce pas; il ne rentre pas de la soirée, ni le lendemain, me laissant béant, à peine heureux dans ma vitalité retrouvée, depuis que j'ai perdu mon miroir, ainsi que mon juge permanent, acharné, particulier, fidèle.

## CHAPITRE 02

N'importe quel mémorialiste à venir ou échu aurait pu titrer ou étiqueter cet épisode: *Comment Mike se proposa de constater l'absence de Théo et de dédaigner de la subir. Dans l'espace ainsi créé il se trouva recueillir des invitations longtemps négligées, et en contenta certaines faute d'être satisfait par aucune.*

Au fur et à mesure que je reviens vers eux, je remarque que beaucoup de gens m'attendaient, ou attendaient de ma part un appel afin de constater qu'ils existaient selon ma conception de l'existence. Malheureusement tous ne sont pas à la hauteur. Même me livrant à eux sans protection, comme les mains liées dans le dos, me fait penser à une attitude de condamné à mort en route vers le lieu d'exécution. Comme à un agonisant, on permet toutes les licences, comme celle d'arpenter le très huppé Cercle du Duc, pénible comme une pluie de printemps, mais moins que l'ennui, le poids de la fuite du temps et de l'absence de Théo.

C'est dans cet endroit, une nuit, que je retrouve un jeune homme avec qui j'avais failli vivre par le passé une histoire d'amour. Nous rencontrer à nouveau ici adoucit inexplicablement combats et tensions; nous sommes soudain réduits à notre condition de technèmes écoutant avec modestie un baroudeur, véritable séducteur expérimental détailler l'expédition punitive qu'il projette contre un éditeur qui le carotta. Le jeune homme et moi nous retrouvons seuls et échangeons nos rancunes disjointes contre un sourire, finissons la nuit chez lui, projetons même peut-être à demi-mots de nous donner une autre chance.

Seulement il constate que je n'ai pas décidé pour autant de m'endormir; une fois les transports terminés, la frime mise au rencart, il apparaît évident que je ne vais toujours pas me laisser faire. Les messages qu'il me lance sont codés, les miens impudiquement clairs- l'inverse de la situation précédente. Cela le choque; nous décidons, prévisiblement, de rompre. Nous ne nous en tenons pas rancune mutuellement.

C'est le matin lorsque je quitte la maison où il réside, et je respire avec ivresse un air qui n'est pas pur. Je pars sur la bretelle du périphérique et suis pris en stop par un type aux doigts tatoués qui écoute Alice In Chains, la compilation comportant le titre *Get born again*, je m'en aperçois au séquençage des morceaux. Je l'invite à prendre un café chez moi, puisqu'il est en avance sur l'horaire auquel il est attendu. Il s'affaisse sur le canapé, m'ordonne de lui retirer ses boots, puis de le sucer- et enfin il me prend, et mon plaisir est tellement énorme que j'émetts le vœu de ne plus jamais être actif avec aucun garçon. Vœu pieux moins qu'il n'y paraît, engendrée en sous-main par une absence de Théo.

Curieusement, la sensation de plaisir est si vive qu'elle persiste comme une présence lumineuse dans mon estomac afin de torcher plus parfaitement ma liberté durant les vingt-quatre heures à venir.

Après son départ je fonce à la moyenne surface la plus proche, où les hôtesses de caisse me donnent désormais du monsieur, ce qui me semble insupportable, et me regardent sans méfiance tandis que j'emballe ma bouteille de vin et ma ration de célibataire sans un soupçon d'humiliation. Le manque de sommeil m'a comme reconnecté à moi-même et il paraît presque grotesque de souligner que la psychose de l'abandon et du manque d'amour, chez moi toujours latente, s'estompe peu à peu. Je ne me sens plus seul puisque je rejette le pathétique des liaisons illusoires, résolu à ne plus compter sur des partenaires peu fiables, comme tout le monde... en attendant mieux.

Les gens que je croise ensuite ne me leurrent pas; je retrouve Lézard à qui je mets un doigt devant la bouche afin d'éviter des questions gênantes. On me voit le même jour à la soirée donnée par la sœur de Sève- mais elle est trop sérieuse, pas assez sensuelle et fantaisiste pour me plaire; et lorsqu'on ouvre la possibilité d'un plan à plusieurs avec des relations à elle je hurle non Dieu non. On pince les lèvres avant de m'envoyer au Diable.

# CHAPITRE 01

C'est le huitième jour seulement que je me décide à inspecter le sac que Théo a laissé derrière lui.

A chaque instant de ma fouille je tremble et glousse nerveusement parfois, persuadé que Théo m'observe par quelque pouvoir mystérieux. Habitué à lui prêter une nature surhumaine, je ne parviens plus à démêler la réalité du fantasme. Cela lui convient bien, à ce jeune homme; je le pense depuis le début à peine troublé par les instances assujettissant les rapports de autrui à leur milieu. Et plus je pense m'ouvrir les yeux à son sujet, plus je m'aveugle obstinément.

Je soutiens ma fouille consciencieuse et minable de quelques remontants. Un verre de la liqueur apportée par ma mère et qui, finalement, se laisse boire; un ou deux pétards issus du morceau fourni par William Baume, sorti de sa cachette; un LP de Wilco, *Summerteeth*. Je prends ensuite le sac de plastique beige et le déverse sur le canapé- lit, là où j'avais pris Théo, dans l'enclave où avait été consommée notre passion si étrange- et il fallait bien cela afin que la trahison soit complète.

J'ouvre tout d'abord un cahier à couverture noire, avec de petits cercueils dessinés dans le renfort cartonné. Il y a collés dedans divers rapports, des lettres à en-tête biffés afin qu'on n'en sache pas la provenance. Un texte en particulier retient mon attention:

*Placé dans diverses institutions dès son enfance, et dans la nôtre depuis huit mois, Joao a tenté de détruire par le feu le dortoir des garçons, avant d'instituer une véritable loi alternative devant être scrupuleusement suivie (sous peine de sanctions) par chaque mineur occupant les lieux. Par- delà le simple délire de manipulation et de contrôle, il faut voir d'incessants efforts pour tirer le maximum de profits de chaque situation, liée à une qualité de séduction et une force physique lui permettant de se tirer de la plupart des anicroches. Le sujet dispose de qualités qui ne sont ni rares ni périlleuses à tenter de maintenir; néanmoins, chez lui un surplus d'intelligence ou de compréhension rend plus ardue ou impossible toute tentative de contrôle.*

Je relis ce passage plusieurs fois, frissonnant à l'évocation de l'admiration, qui n'a pu qu'être refoulée, et non annihilée complètement, par l'auteur de ce rapport. Le Théo que j'avais connu méritait ces qualificatifs; toutefois j'avais été tant de fois son élève et son professeur que je rechignais à admettre pour réelles de telles considérations. Bizarrement ou pas, je n'éprouvais aucune sympathie pour ces sueurs sèches; mes peurs me suffisaient.

Un curriculum vitae me tomba entre les mains. Je toussai plusieurs fois de suite afin de déloger de mes poumons l'irréel bloc de poussière qui s'y formait.

Le document- photocopié, mais doté d'une photo en noir et blanc qui stoppait tout doute sur l'identité du candidat- m'apprit des choses bien plus réelles que la conversation de Théo.

Théo n'était pas son vrai prénom, évidemment. Il s'appelait en réalité Joao, et n'était pas né à Levallois le 13 mai 1979, mais à Winnipeg, six ans plus tard. Cela n'avait rien d'étonnant, bien sûr, et quelque part je m'y attendais mais soudain j'avais besoin d'entendre *Dirt* des Stooges- je changeai de CD fissa- et me trouvai à peine flatté d'avoir pu le séduire. Mes mains se mettaient à me piquer finalement, et bientôt ma pensée n'était plus aussi claire qu'il le faudrait. Je décide de m'en remettre à l'attestation afin de jeter le jeune homme hors de ma vie, quitte à ce qu'il me tue, à ce qu'il dévaste définitivement toute la vie parcellaire et réduite qui s'évanouit soudain autour de moi- et s'il m'était donné de survivre à ce rejet de greffe, que faire de toute façon de cette vie?

Et je me dirige vers la salle de bains, l'estomac soudain rempli d'une douleur atroce- je me regarde, alarmé, dans la glace, possédé par une image mentale issue d'un rêve que

j'avais fait sept ou huit années auparavant, peu avant de quitter le logement de ma mère, avant de me risquer personnellement à l'évolution.

Dans ce rêve, j'étais assis sur un banc minuscule, dans une cuisine. Cela pouvait être un logement comme on en loue dans une station de sports d'hiver, lorsqu'on prévoit que l'on passera la majorité de son temps dehors. Mon parrain et un de ses fils parlaient, dans une autre cuisine qui n'était pas pour autant séparée de celle que j'occupais (avec cette logique désarmante que l'activité psychique libérée amène et emporte avec elle, j'étais prêt à avancer comme une proposition recevable que les cloisons et les murs avaient pu être abattus dans le but d'un nouvel aménagement), et je me trouvais dans un état de stupeur mentale avancée, ayant oublié la raison de ma présence ici (les gens de ma famille me considéraient comme un étranger). Une femme me la rappela. Elle pouvait être âgée d'environ cinquante ans; ses vêtements étaient ceux d'une femme de ménage ou d'une nurse. J'avais sans doute accompli un voyage dans le temps, puisque le bébé qu'elle portait dans ses bras- contact transitoire, qui n'amenait aucune émotion, aucune responsabilité clairement définie- me revenait comme une charge légitime. Sa présence ne m'apparaissait incongrue qu'en connaissance de cause d'une situation financière perpétuellement délicate, qui ne me permettait nullement les frais du salaire et des charges patronales relatives à son emploi.

Le bébé mis dans mes bras bougeait assez peu; il ne dormait pas, se contentait de me regarder gravement. Il fallait nommer cet enfant, tel était mon rôle. Étais- je investi d'un ordre issu d'une mission donnée, ou m'incombait- il d'intervenir, selon mon caprice, sur le destin de ce rejeton? En avais- je bien le droit? Rien de tout cela n'était très clair. Cela n'importait pas. Il fallait donner un prénom à cet enfant. Et je pensais en premier à John. C'était pour moi symbolique et allusif, tendre et douloureux; cela convenait parfaitement. Je savais que cet enfant n'était pas le mien, qu'il n'était pas appelé à le devenir, même si je laissais, en quelque sorte, l'empreinte de ma main sur lui. John dans ce cas devenait lacunaire, dérivait à l'insultant. Je pensais immédiatement à Joao sans trop savoir pourquoi, et, sur ma lancée, décidait de m'y fier instantanément. Ce prénom revenait à cet enfant de droit, une conscience me le léguait, peut- être aussi une sagesse.

J'étais dans ce rêve identique à l'homme que je suis en état de veille, muni de prétentions similaires, mais, une fois réveillé, cet être avec ses aspirations à devenir écrivain ne connaissait pas un enfant dans le secteur qu'on lui eut demandé de nommer. Cet enfant n'était pas que la projection d'un espace mental, je le savais vivant et autonome, je ne le crus pas original pourtant, il existait en latence, étant moi attendant de naître pour de bon et à nouveau.

Et après tant d'années, il m'était donné de connaître un humain originellement affublé de ce prénom- là, et qui me faisait faire le grand tour émotionnel, de l'extase totale à la torture absolue, et qui me permettait néanmoins, parfois malgré lui, à colmater quelques fissures affectives - moyennant quelques plantages en cours de route, comme il convient- et il ne me venait pas d'autre logique à part le rejet définitif?

Il y avait de quoi pleurer- un coup d'œil rapide sur mes mains et le bébé s'y trouve à nouveau. Mais après tout Théo avait fait en sorte que la situation soit irréversible, il la subirait jusqu'au bout, et mieux encore de n'avoir pas honoré celui qu'il lui aurait fallu respecter davantage...

Les autres papiers étaient pauvres en renseignements croustillants, fades en comparaison; l'essentiel était acquis les mots forts et les situations ridicules avaient prévalu. Et soudain la sonnette retentit, impérative. Je sursaute. Et si c'était Théo? J'hésite à répondre. J'ai tort; cela sonne une seconde fois. La lumière de l'appartement est visible de l'extérieur; bientôt mon abstention paraîtra ridicule. Mon inquiétude tenait de l'exagération; en bas il n'y avait que Michael.

« Descends, dit- il, effervescent ou nerveux. Grouille- toi. J'ai quelques personnes à te présenter. »

« Tu permets? » je réponds sèchement. J'enfile mon jean en hâte, termine mon verre en faisant un clin d'œil à la vipère figée dans la bouteille, et sors non sans avoir rangé le contenu des sacs et remis le tout bien en ordre, afin que Théo les retrouve, si jamais il revient.

Michael, saisi dans la lueur froide dispensée par la pleine lune, semble d'abord distant et hostile; puis il s'agrippe à mon bras comme si sa survie en dépendait. Je romps le contact violemment.

« Pourquoi tu m'envoies chier? »

« Ta voiture est à moins de cinquante mètres, pas? J'y arriverai bien sans escorte. »

« T'es encore bien mal tuné, ce soir. »

« Non, je me retrouve. Je me méfie juste. Ça ne te ressemble pas de me présenter du monde, alors je me demande bien dans quelle ambiance on va se trouver. »

« Sois pas autant sur la défensive. »

Nous entrons dans l'habitable. Cela sent un parfum qu'il me semble reconnaître.

« Il n'y aurait pas dernièrement dans cette voiture quelqu'un d'... intéressant? Une personne dotée d'une, uhm... forte personnalité? »

« Rien qui te concerne » répond-il en faux-frère, concentré sur son embrayage.

« T'as baisé un lascar. »

« Et alors? Tu baisses bien avec Ludivine. »

« C'est pas vrai. »

« Je sais que c'est vrai. »

« Non, c'est pas vrai. »

« Et t'as aussi baisé ce petit dur, celui qui bosse avec Tanguy, celui que tu as accueilli chez toi la dernière soirée qu'on a passé ensemble. Même que personne ne l'a jamais vu ressortir depuis. T'es une charogne, Mike. Merde, laisses-en un peu pour les autres. »

« T'as tellement rien compris au film que je vais même pas m'abaisser à te le raconter. » Silence.

« Tu m'emmènes où? »

« Tu le sauras en temps voulu. »

« Réponds-moi illico sinon je descends. Je te collerai un bon coup en pleine poire avant, mais je le ferai. »

« Ne me menace pas. »

« T'es invité en soirée et tu n'oses pas t'y ramener tout seul? »

« Laisse au moins ta paranoïa au vestiaire. »

« Oh? Les soirées où on te convie sont si chic qu'on y tient vestiaire? »

Michael se tait, puis profite de l'arrêt à un feu rouge pour me dévisager pathétiquement.

« Ne me regarde pas. »

« Je ne peux pas m'en empêcher. »

« Y'aura qui à cette soirée? »

« Des gens que je dois te faire connaître. »

« Tu peux plus me la faire maintenant. Je suis quelqu'un d'autre. J'ai plus peur. »

« Vraiment? »

« Oh, tu ne me crois pas, hein? Pars à la redécouverte des fondamentaux, sale hypocrite. »

« Tu me détestes tant que ça? »

« Non, mais je devrais. Tu as de la chance que je sois encore à un stade embryonnaire. Tu seras bientôt, crois-moi, au fond de la rivière avec un bloc de ciment aux pieds. Tu vois, en ce moment, je suis suivi, espionné par des gens, mais je ne me méfie pas encore de toi. Mon Dieu, il faudrait être siphonné. »

« Être siphonné? Pour quoi faire? »

« Mais pour se méfier de toi. Tu es tendre et inoffensif- un peu lourd certes- et surtout bien trop bête pour me causer du tort. »

« Bien trop bête, oui » répète Michael docilement. Il allume ensuite la radio et laisse le premier morceau qui passe- un vieux morceau de Hole. Je réalise ensuite que Michael m'a emmené dans un des quartiers les plus huppés de la ville, lourd en événements liés à l'Histoire, plus récemment loti d'immeubles de standing habités par la bourgeoisie locale. La voiture s'arrête au pied d'un immeuble vers lequel nous avançons.

Ce doit être la première fois depuis le début de notre relation que Michael me sert de guide et il prend sa mission très au sérieux. Lorsqu'on répond à l'interphone, on distingue derrière la voix de la maîtresse de maison un bruit ambiant si dense qu'il doit crier son identité, suivie de la mienne, pour se faire entendre. Je souris alors en pensant à toutes les fois où nous avons été pris pour des amants, que si cela n'était pas arrivé je le détesterais moins en ce jour.

Michael me dirige vers un ascenseur qu'il actionne afin qu'il nous arrête au septième étage. Puis, après un couloir tapi de velours carmin, dépassé et prétentieux, nous entrons sans nous annoncer dans un appartement et dans la stupeur de ma couardise il m'est donné d'apercevoir ceci:

Une pièce gigantesque, sans limite de taille apparente, avec deux mezzanines; des compositions florales pendent, une croix celtique pailletée d'or décore le plafond très haut. Les sols sont bondés par une population de gens d'âges variées et de maintiens divers, tenant leur verre, fumant avec sensualité des cigares ou des cigarettes brunes, roulées ou blondes. Certains tiennent sur le bras une veste de smoking. L'un d'entre eux me dévisage avec violence et netteté; il est nettement plus jeune que moi, grand, brun, portant des rouflaquettes. Je l'ai évidemment reconnu. Il porte une chemise bleu ardoise et me désigne bientôt du doigt à un groupe de gens devant lesquels il se place, comme pour leur servir de bouclier. Je profite d'un afflux de foule pour me cacher, puis pense à me tourner vers Michael, plein de récriminations, mais ce dernier a disparu.

« T'auras pas besoin d'un cachet pour supporter tous ces gens? » demande à mon oreille une voix familière. En un éclair je me retourne.

« Pete! »

« Qu'est- ce que tu fous là? »

« Et toi? »

« Tu connais Damien? Vous allez enfin faire la paix des chefs? »

« Damien Said... me dis pas qu'on est chez lui, là? »

« Bien sûr que si. Qui t'a invité? Lui ou Ludivine? Ils annoncent leur mariage aujourd'hui. »

« Aucun des deux, non. Je suis venu avec Michael. »

« Michael? Il les connaît? »

« Apparemment. Et bien sûr il a disparu. Il m'a envoyé au casse- pipe, oh, le bâtard! Le mariage, j'avais oublié qu'il allaient se marier...»

« Mike, comment aurais- tu pu le savoir? Personne ne s'en doutait... »

Le profil si avantageux de Pete s'affaisse. Un jeune mec blond, tellement beau qu'en le voyant je me mets automatiquement à saliver, s'approche de nous et, négligemment, me soulage d'une cigarette. Hypnotisé, je le regarde effiloche des filaments de tabac à même le paquet, glissant au passage:

« J'aurais préféré avoir quelque chose de mieux à t'offrir. Si j'avais su que j'allais en soirée j'aurais fait l'effort de prendre des blondes. »

« Hein? Quoi? T'as dit quoi? »

Pete se catastrophe.

« Bon, je vais essayer de trouver... »

« Rien d'important. Et toi, tu disais quoi? »

« Tu connais qui ici? »

« Quoi? »

Il me prend par l'épaule et me guide jusqu'à une salle de bains qui a l'air d'avoir été installée dans un placard; elle est en réalité gigantesque et contient même un jacuzzi.

Sans se gêner le jeune homme enlève son pantalon et révèle un boxer short très long et apparemment bien rempli.

« Tu disais quoi tout à l'heure? »

« Je te demandais qui tu connaissais ici. »

« Ludivine. »

« Une relation à toi sans doute... »

Il rigola lugubrement, laissant couler un filet de bave qui fut immergé par l'eau dans laquelle il baignait.

« Pas du tout. C'est ma sœur. C'est pas évident. Tout le monde dit qu'on se ressemble. Pour un écrivain, tu n'es pas très perspicace. »

« Tu... sais qui je suis? »

« Mais tout le monde ici sait qui tu es. Tout le monde a un rôle dans la pièce. Mais moi je suis du bon côté. Allez, viens. De quoi t'as peur? »

Ma salive passe avec difficulté.

« De rien. »

Je me déshabille alors. Lui dit, le regard perdu:

« Ouais... ils ont tous leur rôle... leur rôle dans la pièce... Tu peux les regarder pendant des heures, ils laisseront jamais rien filtrer. Ce sont tous des pros.. oui, des professionnels. »

« Et tout ce monde joue à quoi? Si c'est pas irrecevable de me trouver renseigné... »

« A niquer la mort. C'est leur préoccupation principale. Ils ne servent à rien d'autre. » Des coups retentirent contre la porte.

« Allez tous vous faire foutre! » hurla le jeune homme d'une voix gutturale comme on en entend au mieux de sa forme sur certains disques de Sepultura. Des pas reculèrent, puis on n'entendit plus rien.

« Tiens, passe- moi le paquet qui est dans la poche de mon jean. »

Je le lui passai.

« Un rail, ça te dit? »

« Bien sûr, pourquoi pas? »

« Bien sûr ou pourquoi pas? Faudrait savoir. »

« T'inquiètes, la raison se fera son chemin. »

Il sniffa puis laissa sa tête retomber sur le carrelage, inhalant avec violence, crachant, avalant sa morve. J'entrai dans la cuve avant de sniffer. Il y avait du sang sur la paille mais cela ne m'alarma pas.

« Tu t'appelles comment? »

« Yann. »

« Et t'es le frère de Ludivine... »

« Ouai. Et vu que je suis pédé et passif, mon père a refait son testament pour être sûr de ne rien trop me laisser. Il a avantage mes deux frères aînés et leurs gamins insupportables qui ont le droit de chier dans le bec à tout le monde. Tu vois, je suis pas intéressant.

Même beau comme on dit que je le suis je ne vaudrais pas un clou. »

« Je ne suis pas déçu. »

« Oh, vraiment? Tu me baiserais? »

J'eus un petit ricanement gêné.

« Mais bien sûr, mec, bien sûr. »

Il donna un violent coup de poing dans l'eau.

« Alors vas- y, bordel, saute- moi dessus. Qu'est- ce que tu crois que j'attends? T'es un conquérant ou un amateur? »

« Je vais pas te baiser comme une salope, mec. Tu mérites mieux que ça. »

« Non, un peu que je le mérite, je me la suis farcie de A à Z leur sale soirée et maintenant que je suis revenu sur le X, j'ai envie de m'y attarder un peu, crois- moi. Putain, tu me la donnes, ta queue, enfoiré d'hétéro de merde!»

Je me glissai à ses côtés, mais bien sûr il me voulait au- dessus de lui, et il l'obtint, et bientôt sans que j'eusse aucunement saisi la transition il avait mon pénis dans sa bouche, et je pense, non, il ne peut pas faire ça, ce pénis appartient à ThJoao, même si cela paraît délirant c'est réel tout de même- et il me vint toutes sortes d'idées parfaitement biscornues, ou qui ne s'accordaient pas- d'Émile Zola l'Assommoir, Bryon Gysin, *She drives me crazy* des Fine Young Cannibals, la mise en circulation dans les deux sens de l'avenue du Tsar Nicolas, Billie Joe Armstrong et son groupe exécutant à la vitesse de l'éclair *Stuart & the ave.* ou *Tight wad hill*, le pâle cuivre du corps de Joao, la star increvable du petit écran avec qui mon parrain alla à l'école, les flaques de boue à l'entrée de Ground Zero la dernière fois que je suis passé par là, et Ernie Chaffin Ernie Chaffin Ernie Chaffin Merian C. Cooper Frank Borzage Tallulah Bankhead. Le mec me montre ses fesses et je le sodomise sans mettre de préservatif, absolument fasciné par la voracité de son désir- et immédiatement la porte s'ouvre et Damien entre, furieux, les yeux injectés de sang, ses poings rageurs s'abattant sur les murs, renversant le contenu des étagères. Yann le regarde, encore sous l'extase, se remuant sur mon sexe depuis que je ne bouge plus.

« Sors de ce mec, connard » m'est- il intimé sèchement. Je m'exécute.

« Maintenant rhabille- toi et sors d'ici. »

« Eh, mec, on rigole. C'est moi qui lui ai demandé de me prendre. Restés sur son programme à lui on jouerait probablement aux petits chevaux. » Yann dit cela en s'enfonçant plusieurs doigts dans l'anus et continuant à se masturber.

« Ta gueule, petite pute. Sinon je balance tout à ta sœur. »

« Ma sœur, ça fait cinq mecs que je lui pique- enfin six maintenant- et elle s'est toujours rendue compte de rien, elle est vraiment trop conne... »

« Ta gueule. »

« ... et pour te considérer comme un bon coup, je ne sais pas comment elle fait. Elle est vraiment trop conne. »

« Ta gueule » hurle Damien. Deux types qui sont avec lui vérifient que je reprends bien ce qui est à moi, et pas plus, avant de me faire décamper.

« Non! Ce coup- là je vais pas me taire. T'es un putain de connard aussi, Damien, de penser que tout le monde va plier devant toi. T'es pas un boss, juste un ancien gigolo. Et tu vaux rien au plumard, et tu n'es même pas beau. »

« Ferme ta gueule, Yann, sinon je te jure que je vais devenir méchant. »

Damien a un regard hésitant entre la tendresse et la folie furieuse; il fait mine de se contenir puis fait un signe à un de ses nervi. J'en suis à lacer mes chaussures lorsque l'un de deux types sort un yatagan de dessous un meuble, chope Yann par les cheveux et l'égorge. De la sueur coule de mon front et je hurle- mais Damien m'a déjà chopé au cou et me tient contre un mur, muet et à sa disposition, au fond d'une horreur et hors d'état de lui nuire.

« Pourquoi t'as souhaité que je crève, connard, hein? Hein? Pourquoi t'as souhaité ça? Regarde un peu... là, j'ai juste un signe à faire à un de mes potes et tu vas finir comme cette tantouze dégénérée... Regarde! Regarde- le! Est- ce que ça te tente? »

Il me jeta au bas de la cuve d'où je pouvais tout de même voir le corps de Yann s'agiter nerveusement.

« C'est marrant, il a les yeux qui se retournent comme quand on jouit par le cul. »

« Ah bon, c'est marrant? »

« Alors, tu manques d'estomac? A lire tes livres on t'aurait cru plus résistant. »

« C'est que... la surprise, sans doute... »

« T'es encore là, en fait? On t'avait pas dit de foutre le camp? Tu t'incrustes, mec, tu t'incrustes et j'aime pas ça du tout. »

Je tournai mon visage contre le mur et embarquai le jean du jeune homme mort en plus du mien sans qu'aucun des escogriffes le remarque. Il y avait une liasse d'argent liquide dans

une des poches- deux, trois mille euros, sans doute plus, que je stockai contre mon cœur, dans la poche intérieure de mon blouson, insouciant des risques que cela me faisait prendre, après avoir lancé le jean au hasard sous une desserte.

Je croisai Pete dans mon cheminement vers la sortie.

« Alors ça s'est bien terminé avec le... »

« Chut, tais- toi. Pete, s'il te plaît, je m'en vais, viens avec moi. »

« Mais non, j'ai encore... »

Il me fallut clore l'espace entre ses lèvres par deux doigts judicieusement posés.

« Ne pose pas de questions, mec. Viens seulement avec moi. »

« T'as l'air complètement flippé. »

« Tu me fais confiance, ou pas? »

« Bien sûr que oui. »

Je vis avancer Damien et ses gorilles. Il ne faudrait pas longtemps avant qu'il ne me repère.

« Alors ne pose pas de questions et rapplique. Immédiatement. »

« O.K. Je vais juste chercher mon blouson. »

Damien se dirigea vers moi avec quelque chose qui ressemble à un stylet contre sa tempe.

« Grouille- toi, je t'attends sur le palier. »

« T'es franchement pas bien, toi. Faut que tu changes.»

« Si tu veux, oui. »

Je sortis sur le palier accompagné de Damien.

« Alors, petite merde, on se la joue moins à la star? »

« J'ai jamais joué à la star. »

« Ça t'a fait chier que j'aie buté ce mec avant que tu aies joui? »

« J'ai joui quand t'es entré dans la pièce. Maintenant je peux bien te le dire. Te voir et te sentir dans la pièce m'a donné l'ardeur qui me manquait, crois- moi. »

Il regarda le mur, brièvement désarmé.

« Je devrais te buter, tu sais. »

« Je sais. »

« Et pourquoi je ne le fais pas? »

Je répétais, huilé comme un robot:

« Non, pourquoi ne le fais- tu pas? »

« Parce que Ludivine m'en ferait une syncope du genre inédit. *La marquise sortit à cinq heures...* tu vois bien quoi. »

« Ah ah. »

« Si je te tuais comme l'envie m'en intime l'ordre, elle serait bien capable de me laisser en plan à l'autel ou une connerie immature du même genre. »

« Et pourquoi? »

« C'est pas une question de talent, rassure- toi. Elle t'aime- c'est tout. Les femmes sont irrationnelles, quelquefois! Je m'abaisse à tenter de la comprendre... c'est là ma faiblesse. Mais trois fois que je te trouve sur mon chemin, c'est trop. Pourtant je sais qu'il ne faut pas que je craque. »

Je ne dis rien.

« Certaines veulent l'amour sans le sexe, d'autres l'amour dans le sexe. Ludivine est de la première catégorie. Elle t'aime d'autant plus que pour elle tu n'as pas d'attaches ou de coordonnées physiques précises. Il n'y a jamais eu et jamais il n'y aura de rapport physique entre toi et elle. C'est matériellement impossible. »

« Et Théo là- dedans? »

Damien ne m'a pas entendu. Il toujours le visage tourné contre le mur et je me dis, pourvu que Pete ne vienne pas maintenant, il ne faut pas que Damien sache.

« Et tu le produis quand, l'album des Ghosts? »

Il ricana.

« Mais j'oubliais que les Ghosts n'existent plus. Ça ne te fait pas trop chier au moins? »  
Je haussai les épaules.

« Je m'en remettrai. »

« C'est ça, tu t'en remettras, oui. »

« Enfin, je suppose. »

Damien tourna enfin les talons et revint dans la pièce, buta contre Pete et le repoussa sans s'excuser. Pete me rejoignit et parut surpris de me voir le doigt crispé sur le bouton d'appel de l'ascenseur, quasi- flippant parce qu'il ne vient pas assez vite. Dans la cabine je répète entre mes lèvres *Je ne veux pas être un sommet culturel je ne veux pas être leur sugarbabylove*. Heureusement Pete ne m'entend pas, il redresse sa mèche qu'il a teinté en rouge.

« C'est avec Michael que tu es venu? »

« Oui. »

« Je l'ai vu parler avec Damien tout à l'heure. »

« L'enfoiré. Il savait bien dans quoi il me faisait mettre le pied. »

« Quand tu parles entre tes dents comme tu le fais là, ça cache à peine tes envies de meurtre. Qu'est- ce qui s'est passé? J'aimerais bien savoir. »

« Je vais le buter moi- même, ce connard... »

« Calme- toi, putain! Qu'est- ce qu'il t'a fait? »

« Pete, jure- moi que tu feras bien attention à toi ces prochains jours. Michael m'a amené ici pour que je sache... et que je leur apprenne... que j'ai baisé avec Ludivine... et aussi avec son frère... qu'il l'a tué devant moi et qu'il vont essayer de me faire porter le chapeau... et faire croire que tout est naturel et normal alors que rien ne l'est... Damien et Ludivine se marient... et Théo là- dessus... »

« Je comprend rien à ce que tu dis, Mike. Je comprend que dalle du tout. Je suis complètement bourré, aussi, faut dire. »

« Moi aussi. On s'en fout. Écoute, Pete. Promets- moi seulement que tu feras gaffe. »

« Faire gaffe à quoi? A qui? J'ai peur de personne. »

« A tout le monde. »

« C'est commode. Tu me demandes de m'enfermer, de ne plus voir personne? »

« Est- ce que je chercherai à te manipuler? A te réduire? Non, tu le sais bien. Alors suis ma trace et ne pose pas de questions. »

Nous descendons dans la rue. Je prends une bouteille de bière vide et commence à frapper les portières et le capot de la voiture de Michael. Pete me regarde faire, interloqué, sans rien trouver à me dire. Finalement il roule un joint- cela lui prend du temps et je ne parviens pas à le convaincre de détalé. Le sang sur mes vêtements devrait avoir un aspect persuasif- et je regarde alors et vois qu'en fait de sang il n'y a rien, pas même une tache ou une simple trace, ce qui me déçoit beaucoup.

« Tu disais quoi à propos de Ludivine? T'as baisé avec elle? »

« Oui. Autant que tu l'apprennes par moi. Cette conne est amoureuse de moi depuis longtemps. »

Pete rigole.

« Alors là... non, je dois avouer que c'est la meilleure de l'année. Elle qui passe son temps à faire baver et aguicher tout le monde, il a fallu que Cupidon la condamne à s'enticher d'un célibataire incorrigible comme toi. C'est trop excellent. Félicitations, Mike- tu vas encore dire que tu n'y es pour rien... »

« En voilà au moins un qui ouvre les yeux. Allez, Pete, faut qu'on bouge maintenant. »

« On va où? »

« On va où tu veux, c'est pas important. »

« Chez moi alors. »

« Chez toi, OK. »

Sept ou huit rues plus loin nous arrivons chez Pete, où je m'affale dans le canapé. Puis son portable sonne et je reconnais la voix de Damien. Pete proteste et je le force à me passer le téléphone.

« Enculé de ta mère, tu te permets d'insulter mes potes, maintenant? »

« Repasse- moi l'autre con, abruti. »

« Non, Damien, y'a qu'à moi que t'as envie de parler. Maintenant je vais te le dire; t'as rien capté à Ludivine. Elle veut l'amour avec le sexe. J'ai baisé avec, connard, et je peux te dire que nos coordonnées physiques ont apprécié ça. »

« T'as osé la toucher? »

« Elle m'aurait tué sinon. Si elle te dit un jour d'aller baiser ta mère, ça voudra dire que tu auras pris ma place. »

« Baiser ma mère? »

« Les femmes sont irrationnelles quelquefois. »

Et je raccroche, mais je ne comprends pas le fonctionnement de ce portable et ne parviens pas à exécuter la fonction. Je le jette sur le sol où l'écran se brise. Pete, absolument fasciné, contemple la scène- et moi par la suite, debout avec mon blouson à-demi défait.

« T'as explosé mon portable. »

Je sors une liasse de billets.

« Tiens, voilà trois cent dollars. Avec ça t'auras de quoi t'en payer un beau. »

Pete ricane.

« Tu veux... une key Bluetooth? Des écouteurs en or? Tes initiales dessus en lapis-lazuli? »

Je lui lance deux billets de cinquante en plus.

« D'où tu sors cet argent? »

Je ricane.

« L'Académie Française m'a fait une avance. »

« Une avance au titre de quoi? »

« De rien. Je me casse. »

Une idée s'est précisée en moi. C'est moi qu'ils veulent. Moi seul. Pete- même impur, même faillible, même enfermé- a trop de mérites pour que je lui fasse prendre des risques. Le seul risque majeur à être encouru, mieux valait que je l'affronte avec l'ébriété comme paravent...

« Désolé pour ton portable, mais il ne fallait pas que ces salauds soient en mesure de te localiser... »

Pete me suit vers la porte.

« T'es grave perturbé, mec. Faut vraiment que tu te paies du bon temps. Ce petit mec avec qui tu t'envoyais en l'air, il s'appelait comment déjà? »

« Théo. »

« Théo, oui. Faut impérativement que tu le retrouves. »

« Non, il faut pas. Mec, ils m'en veulent, ils m'en veulent... ils sont tout le temps après moi, toujours. Je sens leur odeur. Tu la sens pas? »

Pete se gratte le cou et dit en bâillant:

« On se voit la semaine prochaine? »

« Je pense que non mais j'aimerais bien. »

« Eh, déconne pas. Ce Damien, c'est juste un frimeur, rien de grave... »

J'ouvre la porte.

« Ferme bien ta porte la nuit. N'ouvre à personne. Dis à tes potes de ne pas passer sans prévenir. »

Pete me dévisage dans l'entrebâillement. Dans la rue on entend déjà les premiers camions à poubelles.

« C'est bientôt l'aube. »

« On dirait ça. »

« Tu pars pas fâché? »

« Mon Dieu non. Je t'embrasse les pieds, Pete. Si je ne te savais pas si hétéro je t'embrasserais bien autre part aussi. »

« Je t'aime, Mike. »

« Je t'aime, Pete. »

Un regard de trop et il me jette dehors. La porte claque et ce n'est pas si désagréable que cela et diverses choses me reviennent- un regard de connivence avec Théo, le contact de la peau de Ludivine, un regard bouleversé de Tanguy, les pieds d'une serveuse dans un bar entre des lanières de cuir- rien à faire, j'aurai pris mon pied tout de même. Cela me permet d'aborder l'aube à peu près tranquille.

Je prends un taxi aux abords de la rue Traversière, il me laisse monter et je le règle en bas de chez moi où rien ne semble suspect- pas de voitures, aucune trace de pas et la fenêtre d'Isabelle est un carré noir sans lumière autour. Sans savoir pourquoi je pensai à un mec qui s'imaginait être mon compagnon sensuel légitime, un docteur, qui grimaçait parfois parce que je ne me lavais pas toujours les dents entre deux cigarettes- et qui une fois chopa au vol une cigarette, ou était- ce un pétard? Je n'étais plus sûr. La vieille maladie prédatrice planquée dans mes moelles avait jailli et mordu sur sa trop fragile grâce. Le pire est que ça marche toujours mieux comme cela, cela crée de associations durables, des couples, des tandems. Il était plus facile aux autres de s'aligner sur ma conduite que moi sur la leur. Alors où en étais- je là- dedans, payant de ma remise en question perpétuelle, je n'étais plus très sûr... Je m'aperçus soudain du trouble dans lequel je vivais, de la vanité de mes promesses. Il me revenait également en mémoire que j'étais attendu.

C'était un dimanche matin. Tout était tranquille, les ombres de la nuit encore protégée par les arbres, mais je ne voulais pas porter en moi de poésie, tant de bourgeoisie alors que je n'avais besoin que de hauteur...

Comme si c'était mes dernières paroles mémorables avant d'affronter l'achèvement de ma vie, je me répétais les phrases que j'aurai écrites à Théo: *petit salopard, je sais que tu t'es bien foutu de ma gueule, Ton sac, j'ai fouillé dedans, je sais ton vrai nom, un peu de ton histoire. Que tu sois tellement plus jeune que moi en un sens me bouleverse, en un autre me satisfait: tu vas avoir beaucoup de temps devant toi pour me regretter. Parce que tu ne me grattais qu'au caleçon finalement, le seul regret que je me destine à conserver à ton égard est celui de ne pas t'avoir mieux baisé lorsque j'en ai eu l'occasion. On n'aurait jamais pu monter une société ensemble, tu m'aurais mis en minorité ou tu te serais barré avec la caisse.*

Et l'autre qui voulait lire mes bouquins afin de m'extasier, alors que je rêvais de l'entendre et le voir rendre justice...

Je monte chez moi en faisant le plus de bruit possible.

Il y a de la lumière...

Je glisse tout de même la clé dans la serrure...

Et cela ne tourne pas...

Pourtant je suis happé brutalement vers l'avant tout en criant *I'm drunk anyway...*

Ce qui n'arrête personne.

A l'intérieur passe Coldplay, le morceau *Amsterdam* et je pense sans trop savoir pourquoi que ce n'est pas mon exemplaire, sur lequel le morceau ne passe pas...

Je suis déshabillé et mon corps devient une surface de jeux pour des mains que je ne contrôle pas. Mais cela importe peu et je décide de leur accorder ma confiance. L'argent est retiré et mis dans une enveloppe que l'on cache, un masque est posé sur mon visage, je sens que je suis mis dans une combinaison et je ne proteste pas, puisque je sens que l'on n'essaie pas d'attenter à ma vie, des images me viennent, de cet été, et je murmure peut-être quelque chose- quelqu'un dit « Attendez! Il va parler! » mais il se

trompe parce que je ne parlerais pas, faute d'avoir quelque chose à dire- et le mutisme qui me formate bientôt s'estompe afin de faire place à une réalité transitoire ou nouvelle.

## CHAPITRE 00

Au son de *Tokyo twilight* de The Names on m'enlève ma combinaison et mon corps qui effectivement s'abaisse me semble au contraire s'élever et léviter presque et alors que le morceau de musique glisse de son timing insignifiant pour durer et s'inscrire comme une donnée temporelle d'une grande longueur, il me passe par la tête tout un flot d'idées très raisonnables ou très folles sur la situation que je traverse. Tous mes points de contact et d'examen liés au monde qui m'entoure sont soigneusement obturés et pourtant je distingue ceci:

Malgré l'impression de léviter je suis en position assise, maintenu un instant, celui qu'on enlève mes chaussures et lave soigneusement mes pieds. Puis on me couche, me dévêt de mon caleçon, et mon corps est lavé et séché endroit par endroit, puis oint d'une huile dont l'application me détend. Alors que je ne comprend plus par quel miracle je respire et commence à me questionner sérieusement sur ce fait extraordinaire, une de mes jambes est traversée par une douleur insensée, un bruit de bris d'os est suivi d'une longue tension nerveuse, puis l'huile est appliquée à nouveau et je me sens à nouveau apaisé. Aucune autre violence n'est par la suite tentée contre moi.

Et, alors que le morceau de musique a été de nouveau remis au début, signe incontestable depuis qu'agit mon nouveau barème temporel, qu'une nouvelle heure s'engage, je sens mon âme s'élever et bientôt planer et dominer silencieusement la scène, inactive car neutre, à peine émue par les atteintes à sa liberté que le corps qu'elle desservait subit.

## **SECONDE PARTIE**

## CHAPITRE 00

Au début il y a le son.

Ensuite vient la séquence.

*Tokyo twilight* de The Names répété une infinité de fois, ne devenant jamais rien d'autre qu'un morceau de musique enregistré plus de vingt années auparavant, mouvant et agité, pour toujours sommaire et néanmoins référence prédominante.

Puis le sentiment.

Enfin la pensée.

Ces deux mélangés communiquent par le biais des nerfs un résultat à mon corps. La panique survient, suscitée par le fait que je puisse à peine bouger- donc a priori pas me mettre en danger physiquement, par exemple. Je suis maintenu attaché par des sangles à un lit sans oreiller et sans draps, une couche de résine qui tournoie lentement dans une pièce aux murs vert- pâle.

La musique diffusée par des hauts- parleurs soigneusement dissimulés s'arrête après des heures, peut-être des jours de diffusion continue. Personne n'entre dans la pièce; il est fort possible que l'on m'examine par l'aide de palpeurs ou d'implants et m'espionne par le biais d'une caméra. Une erreur est toujours possible, une étourderie souhaitable, mais ces geôliers n'en commettent pas; pas un journal, pas un papier d'emballage ne traîne- aucun moyen pour moi par conséquent d'apprendre où je suis retenu en ce moment et pourquoi. Je devine que c'est pour passer un test, ou une épreuve, à moins que je ne sois maintenu ici en stockage, en poire pour la soif. Aucune blessure n'est détectable sur mon corps – il y a bien une douleur dans une jambe, mais j'avais pu me la faire en sortant du taxi ce dernier soir, ou bien lors de l'épisode du jacuzzi la nuit précédant mon enlèvement.

Moralement je ne souffrais pas tellement non plus; l'ensemble manque d'animation néanmoins et mon excitation malade ne dispose d'aucun exutoire, d'aucune courroie de transmission vers la possibilité d'un bien-être.

# CHAPITRE 01

Difficile de fixer des repères temporels crédibles ou fiables lorsque l'on est ainsi coupé du rythme naturel du monde et de ses occupants. Au terme de quelques heures, peut-être, la rotation imbécile et continue de la couche en résine s'interrompt et une sorte de lumière inonde les murs. Je comprends subitement que des panneaux ont été soulevés et qu'une forme de lumière s'est installée. Puis des bruits viennent- clapotis d'eau et bruits de plongeurs, babils d'enfants, messages diffusés par des hauts- parleurs dans une langue que je ne parle pas, de la musique: Mozart, Chuck Berry, de l'opéra, de la musique indienne, des valse.

Au fur et à mesure, j'apprends à découper le temps tel qu'on l'occupe autour de moi: je comprend que c'est le matin lorsque je me réveille et découvre de petites traces fraîches de piqûres sur mes jambes et mes bras. Les babils des enfants et les clapotis dans la piscine commencent généralement vers dix heures. Puis, vers ce qui doit être midi ou treize heures, des messages insistants, presque aboyés, doivent appeler les gens au déjeuner. Ensuite il n'y a plus rien à entendre pendant deux à trois heures. Tout l'endroit semble dormir. Des glissements le long des murs se laissent percevoir parfois, des cris retenus longtemps soudain éclatent- mais tout cela est sans conséquences réelles, vite maîtrisé, vite maté.

Étrangement, alors que mes expériences de *bondage* ne m'avaient rien appris à part l'horreur que j'éprouve à être maintenu dans mes mouvements, me trouver retenu en position allongée exclusive ne me dérange pas tant que cela. Il y a bien quelques compensations; le sommeil me prend et me lâche sans prévenir, ce qui renforce le caractère hypnagogique de la situation; je suis convenablement traité, et il s'ajoute même une jouissance secrète de ce que quelqu'un doive fournir un travail pour que je sois retenu ici, isolé des hommes, victime oubliée ou négligée par son bourreau. Et je sais aussi que je ne suis ici ni par erreur ni par défaut; on m'en voulait depuis longtemps, je le suppose, l'arrivée de Théo dans ma vie était un avertissement. Et si je devais accepter l'idée de voir William Baume appareiller subitement vers moi, serait- ce pas pour le voir trancher net dans ma masse de préoccupations par quelques afféteries plus aisées encore à légitimer que la majorité de ses poses précédentes?

## CHAPITRE 02

Enfin l'impensable se produit. Lors d'un de mes assoupissements abrupts et soudains, je rêve de l'enfant Joao. Il avait grandi et semblait parvenu à l'âge de raison- c'était à peu de choses près le délai observé depuis mon premier rêve sur lui. Son regard était hostile, buté et sombre. Je dus tendre les bras vers lui et il commença à courir, à s'échapper. Seulement, ce geste de tendre les bras, j'avais dû le faire en vrai, et le fait de ne plus me sentir entravé comme le rêve m'avait fait oublier que je l'étais me réveille. Je distingue à côté de moi plusieurs corps debout, vêtus et masqués de vert. Ce qui me sembla contradictoire avec l'hygiène que l'agencement laissait supposer était la présence à leurs hanches de gros talkies- walkies, sur lesquels on distingue plusieurs générations d'autocollants. J'ai des aiguilles dans les bras, mes jambes déliées sont massées. Une ombre fuyante emporte loin de moi des poches dont le contenu laisse longtemps son odeur derrière elles. Je tente de parler et de crier mais ma langue reste inactive. Mes pieds battent en l'air, pathétiquement, et je n'arrive pas à toucher quelqu'un avec. Mes adversaires, ou plus exactement les personnes présentes avec moi dans la pièce n'ont d'ailleurs aucunement peur de moi; ils ramassent leurs affaires et un membre de l'équipe glisse dans une perfusion un liquide qui me fait sombrer dans un sommeil cotonneux, comme lors de mon épisode de cellulite de la face, devant Al- Jazeera, à l'hôpital.

## CHAPITRE 03

L'un des jours suivants, je suis rejoint dès que je me réveille par une équipe de trois personnes dont je ne peux toujours pas voir les visages. Ces gens sont masqués comme si je ne devais pas percevoir la jouissance sur leurs traits. Cela ne m'étonne pas outre mesure. Mieux: j'y décèle une correspondance. Théo se couvrait toujours le visage de la main si je le prenais sur le dos. Ne pas surprendre l'autre dans sa jouissance devait être un point de déontologie que j'avais jusque-là négligé.

Je reste pourtant aussi rationnel et terre-à-terre que la situation le préconise. Une faculté insoupçonnée, inouïe, me permet d'envisager de tirer les choses par le haut. Ces gens qui m'examinent, par exemple, et les superviseurs, je les suppose guidés par l'intelligence et la soumission. Il se seront dit que jouer cette comédie devenait ridicule. D'où ont-ils saisi qu'il fallait que pour moi l'expérience progresse, d'après ma mentalité, sous danger de me laisser périr entre leurs mains? Ces gens savent qui je suis, et, plus important encore, comment je fonctionne.

Ces gens me font signe de me lever, de m'asseoir, d'effectuer de menus mouvements, puis de plus amples, sans laisser une seule fois deviner une identité ou l'amorce d'une physionomie, ou même avoir recours à la parole. Lorsque je ne parviens pas à comprendre leurs directives ils me les miment sans se moquer. Si mon corps y rechigne, un garde prévenu par la suite me modèle dans l'attitude qui convient. Une personne inscrit ensuite une liste de constats sur un calepin, sort d'un étui de cuir une rosette contenant une puce ainsi qu'un fanion de la même couleur, qu'elle place en haut du support de la couche en résine qui jusque-là m'a servi de lit.

Maladroitement je pose quelques questions dans un anglais enroué, récompensées par un silence total. Ces personnages quittent la pièce dans le même mutisme immuable.

Comme je suis laissé libre de mes mouvements, j'en profite pour examiner les possibles issues. Après n'en avoir décelé aucune je m'assied, dans un état proche du découragement et me prépare à observer la fuite des heures. Je me dis qu'on m'a octroyé suffisamment de distraction pour la journée et évidemment je me trompe.

Bientôt un homme entre, le visage nu celui-là. C'est le premier visage qu'il m'est donné de voir depuis celui du chauffeur de taxi le matin de mon enlèvement, et c'est à peu près tout ce qu'il a de mémorable. Je le regarde prendre mes affaires dans un placard mural que je n'avais même pas remarqué. Il me fait signe ensuite de le suivre. Juste avant que je le fasse il passe juste derrière moi- je m'apprête alors à protester- il me bloque contre la porte, bande mes yeux et me ligote les poignets avant de me pousser en avant sans brutalité excessive.

Nous marchons un long moment. J'entends des cris, beaucoup de bruits. Des cris d'enfants de façon précise. Je ne peux pas distinguer un langage en particulier, il me semble en entendre cinquante, plus peut-être; puis la diffraction sonore est si intense que rien de cette bouillie n'est identifiable. Le type m'arrête au gré d'une fantaisie, puis il ouvre une porte et me pousse en avant. Je me sens tomber et grimace par avance à cause du poids de mon corps et de la souffrance qu'il ressentira- mais la douleur ne vient pas et je suis relevé et délié bientôt. L'homme me regarde sans rudesse, se dirige vers la porte d'un pas d'homme corpulent harassé par la chaleur. Le sac contenant mes affaires est sur le sol, j'en défais le sceau très vite- j'y trouve la somme que j'avais lorsque j'ai quitté la France, des anti-histaminiques et des vêtements. Il y a également une photo et ce qu'elle représente me fait frissonner.

Théo chez moi, assis avec sa copine sur le canapé-lit. Aucune indication sur l'identité du photographe.

Je me ressaisis alors et contemple la pièce dans laquelle je suis. Elle est comparable à une chambre d'étudiant comme on en loue des milliers. Les proportions sont un peu plus grandes. La couleur est invariablement turquoise; le revêtement du bureau, les étagères,

le bar, les plinthes, les manches des ustensiles de cuisine. La kitchenette est munie d'une cafetière et une bouilloire à thé, un four à micro- ondes, un réfrigérateur et un mini- bar. Sur la table de nuit, je trouve un exemplaire des œuvres théâtrales de Yourcenar que je n'ai jamais pris le temps de lire, *The fall of the Roman Empire*. Il y a également quelques tomes dépareillés de *La Comédie humaine* mélangés à deux livres d'Herman Hesse, *Le loup des steppes* et *Siddharta*.

Ces deux derniers livres furent examinés avec soin. Les objets ont leur histoire indépendamment de leur poids artistique ou moral. Ces deux livres m'accusaient, me faisaient retourner à des sources que je ne considérais pas comme telles au départ. Le jour suivant mon départ de chez ma mère, arrivé dans un logement qui n'était qu'une vulgaire chambre, j'avais trouvé un peu de chaleur humaine dans un dépôt- vente qui était le bâtiment le plus proche de l'endroit où prenait lieu ma sinistre émancipation. Il y avait une fille dans cet endroit, pas belle, mais attirante, un oiseau blessé qui, à l'étude recelait de grosses griffes, comme eut l'occasion de l'expérimenter le locataire de l'endroit, qui devait devenir mon pote, un autre oiseau, de proie celui- là, et de surcroît gibier de potence et très fier de lui.

J'avais acheté ces deux livres de Hermann Hesse ce soir- là, bien que la fille m'ait lancé un regard de détresse accentuée lorsque je les lui avais payés. Elle m'avoua en fait bien plus tard, puisque nous devons devenir amis jusqu'à évoquer avec un semblant de plaisir ce type d'expériences infiniment déplaisantes, qu'elle n'avait pas lu ces livres comme elle projetait de le faire dans un avenir proche, mais que l'impression que je lui avais faite ce soir- là avait été tellement impérieuse qu'elle n'avait rien osé objecter à ce moment- là. Or, au moment de cet aveu différé, j'avais déjà refourgué ces livres, lors d'un des mouvements causé par le manque de rationalisme irriguant mon rapport à l'argent, à un de ces bizenesseurs de papier que je ne fréquentais plus (par crainte d'y voir certains de mes livres en trop nombreux exemplaires?)- et je crains même devoir ajouter par souci d'exactitude que je ne les avais jamais lus.

Pourtant ce n'était pas les livres qui importaient, mais bien les exemplaires. Il y a un ancien numéro de Pete marqué sur un post- it, englobant les pages 123 à 130 du *Loup des steppes*. Je reconnais le numéro, pour l'avoir composé souvent, il y a quatre ou cinq ans de cela, lors de frénésies évacuées, dans des cabines, chez des plans- cul tandis qu'ils étaient sous la douche, bien que non exclusivement.

Je ne me bute pas pourtant, et me prépare à courir de surprise en surprise. Hors il ne m'en reste plus tellement à découvrir. Juste une télévision dans un placard, qui semble emmurée, encastrée. Des DVD qui me surprennent un peu- les premiers Kubrick, Lubitsch, Capra, Léo McCarey ainsi que quelques trucs gay genre *Le clan* ou *Wild side*. Il y a, dans le tiroir de la table de nuit, une petite provision de shit et de beuh, ainsi que du papier à rouler et des cigarettes, des Marlboro, dont le paquet porte des mentions en portugais.

J'ai alors la confirmation de ne pas être en France. Cela ne me fait aucune peur pourtant et une sorte d'excitation me gagne. J'allume alors la télévision et zappe sur les chaînes. Je suis relié à une trentaine de chaînes différentes- anglaises, portugaises, espagnoles, allemandes, russes, brésiliennes, et bien sûr Al Jazeera avec sous- titres en anglais et allemand. Je regarde ensuite M6 un long moment et comprend la durée de mon absence. Les films dont on annonçait le tournage sont sortis; les rengaines diffusées en clips ont été remplacées par d'autres. J'ai été kidnappé vers le dix- huit novembre. Or nous devons être le huit ou le neuf février, cela dépend de l'endroit géographique où je me trouve, dont je ne sais à peu près rien. Si j'en crois les inscriptions sur le paquet de cigarettes, je suis dans un pays dont la langue officielle est le portugais. Donc: Brésil, Mozambique, Angola, Cap- Vert et Portugal. Sûr également de n'être ni en Afrique ni en Europe, ce qui me fait opter pour le Brésil. Mais ces cigarettes peuvent être de contrebande, et moi n'importe où. Ce n'est pas grave: je choisis de penser que je suis au Brésil.

Dès que mon inspection préalable à mon installation prend fin, on m'apporte à manger, un plat de poisson avec une sauce merveilleuse, que je lape comme un petit chat. J'ai tort; dès que je me lève de table, les somnifères dont la richesse de la sauce avait réussi à dissimuler le goût agissent et je n'eus que le temps de me jeter sur le lit à une personne pour m'y endormir.

## CHAPITRE 04

Je suis éveillé le lendemain matin par un bruit de clé ouvrant la serrure de ma chambre. Une femme habillée en blanc pose sur le bar un sac contenant du café en paquet de 250 grammes, du pain en tranches, de la confiture de fraises et du miel, un paquet de cigarettes et des feuilles à rouler. Après avoir bu le café je mange le miel à même le pot puis prend une douche et allume la télévision. Je tente ensuite de prendre le frais par la porte- fenêtre, mais elle ne s'ouvre pas. Puis, au cours de la journée, alors que je lis tranquillement, replié sur le lit, je découvre que c'est un bonheur que le système d'ouverture n'ait pas fonctionné. Le jardin d'hiver qui est la seule vue dont je dispose depuis ma chambre semble à première vue inoccupé. Hors cette première vue est trompeuse puisque l'endroit était en fait le lieu de la plus grande concentration de mygales jamais vues. Il me semblait pourtant un fait établi que cet animal était un solitaire, asocial même; mais elles pullulaient sans se chamailler, surtout contre ma fenêtre, certaines immobiles, d'autres en mouvement. Je ne pouvais les observer de près, victime alors d'un dégoût tel qu'il m'arriva d'en vomir. Mais il m'était pour autant impossible de parvenir à les oublier complètement, et j'en revenais toujours à ces terribles bêtes de mort. Je formais naturellement d'étranges idées à leur égard; elles chercheraient à faire de moi un des leurs, me préservant ou me gardant au lieu de me menacer, le plus plausible était que la vitre crèverait et que je mourrais de leur venin dans des souffrances inconnues et probablement extravagantes. C'était un moyen de conditionnement sans le moindre doute, de me faire sécréter à moi- même une nouvelle peur. Ce ne fut pas cette fois- ci que je me crus poussé à genoux; mais la pression causée par l'horreur fut assez forte pour m'inspirer en retour quelques cas de tortures pour le jour où il me serait donné d'avoir de nouveau Théo en face de moi.

## CHAPITRE 05

Je reste reclus dans ma chambre avec mes centaines de gardes durant plusieurs jours. Personne ne s'intéresse à moi, si ce n'est pour le service, une à deux fois quotidiennement. L'entretien de la chambre n'est pas à effectuer puisque je fais mon ménage chaque jour moi-même, en célibataire. Je sens bien que mes gardiens continuent à me surveiller de près, aussi sûr que je ne suis pas le seul à être retenu ici, dans un endroit presque luxueux, où tout semble m'avoir attendu depuis longtemps. Mes gardiens ont décidé pour moi qu'il fallait décidément que je m'interroge sur ma présence et ses raisons, sur la manière dont je vais être traité, et le trouble magistral que cela n'allait pas manquer de déclencher. Hors je reste paisible, impassible presque, et de la meilleure foi dont je dispose. Je n'ai pas abdiqué; je leur fais confiance.

Au terme de quelques soirs, comme il ne reste plus aucune drogue à fumer, j'écrase le mégot de mon dernier joint. Presque immédiatement, deux hommes plutôt jeunes, au visage cuit par le soleil, entrent par la porte avec une clé et ne me regardent pas un seul instant. L'un a une petite boîte autour du cou qu'il ouvre en composant un code. Il en sort un morceau équivalent à six grammes de résine de cannabis qu'il dépose dans le tiroir de la table de chevet; son collègue ouvre avec une petite clé une boîte qui tenait autour de son poignet droit et dépose au même endroit une quantité à peu près équivalente de beuh. Au moment où il s'apprêtent à sortir, ils se jettent au même moment dans l'embrasure de la porte, se télescopent et, dans une parfaite synchronisation, tombent sur le sol, sur leurs fesses, comme de gros bébés. Reprenant leur sérieux à la vitesse de l'éclair, ils reculent jusqu'à toucher la tête de mon lit puis reprennent leur course jusqu'à la porte qu'ils tentent de franchir de front, sans y parvenir, naturellement. Ils tombent, l'un sur les fesses, l'autre sur les hanches, communiquent dans un code à base de cris d'insectes- de criquets?- reculent à nouveau jusqu'à la porte- fenêtre cette fois en faisant semblant de s'appeler, de se chercher sans se trouver. Puis, comme un seul homme, les deux crétins foncent et réussissent à passer la porte en même temps sans se frôler. Avant qu'elle se referme j'ai le temps d'entendre des rires francs et niais de bons garçons qui sont rappelés à l'ordre à cause de la liberté qu'ils ont prise.

## CHAPITRE 06

Je réalise un peu plus tard qu'il y a des hauts-parleurs dans la chambre que j'occupe. Simplement ils restent muets, ce qui n'implique pas qu'ils ne fonctionnent pas; je suis certain même qu'ils sont en meilleur état et d'un meilleur état que d'autres placés ailleurs et qui servent plus souvent. Mes geôliers peuvent ne rien avoir à me dire.

Cet endroit serait habitable, presque, sans ces mygales agglutinées sur mes fenêtres, avec un compagnon bourreur et déconnant, et une petite nana pas trop blanche, pas trop maligne, ni trop idiote, des livres, des disques et une connexion internet. Je n'ai pas à me plaindre de la nourriture, abondante et bonne. C'est de l'occidentale, même si rien ne parvient à cacher que nous ne sommes pas en Europe on tente tout de même de le faire. Quant à moi, la réalité du Brésil m'obsède, je rêve la nuit de l'endroit où se trouve ma prison sur un planisphère.

Je regarde la télévision autant que je peux, surtout les chaînes européennes, anglaises et allemandes, Al- Jazeera aussi. Cela tourne à l'obsession virant à la frénésie, occasionnée par ma déprise de la littérature. Quand rien ne m'intéresse je fais le tour de ma chambre comme un loup en cage. Cela inquiète peut-être les gens qui m'observent, puisqu'ils m'envoient un sycophante muni d'un plateau débordant de tranquillisants. Les pilules m'ont l'air d'être du Xanax, et je les fais passer avec un fond de pichet de caïpirinha. Le tout administré avec un petit pétard en sus, me dégoûtent de me questionner trop longtemps sur quelque sujet que ce soit.

Tard, une nuit, j'entends de la musique. Je reconnais un rythme avant de retrouver les paroles. *If you don't stay tonight ...* pourtant la suite ne me revenait pas. L'information prit un certain temps avant de me revenir.

David Bowie.

Morceau *Blackout* LP « *Heroes* ».

*If you don't stay tonight/ I will take that plane tonight/ I've nothing to loose, nothing to gain/ I'll kiss you in the rain.*

Le son baisse sur la répétition de cette fin de phrase. Aussitôt je me revois dans la maison où habitaient Séverine et Stéphane, reposant le boîtier sur la table basse, à l'écart des griffes sales de Qwan et la jeune femme me demande avec aplomb à qui Bowie fait un bras d'honneur, là, sur la pochette...

Je suis incapable d'expliquer pourquoi ce souvenir me fait un mal de chien et je pleure tout à coup, les larmes volent jusque sur la couette et je décide de me supprimer immédiatement. On allait bien voir, aussi, si j'étais surveillé aussi étroitement que je le croyais...

Je prends une de mes deux chemises et confectionne un nœud. Oh, c'était un travail d'amateur, une outrance de mauvais goût, un peu le Brian Molko de la strangulation, comme vous voudrez, mais ça risquait de fonctionner (combien de disques vendus de Placebo? En millions? Combien de jeunes âmes à jamais endommagées?). Je reste au sol, pas besoin de s'élever pour cela. Le bouton de la porte ferait bien l'affaire. Un dernier riff de lumière dans l'œil venant de la boîte où se trouvait le cannabis, maintenant posée sur le bureau à quelques centimètres de ma tête. Je commence à serrer en exagérant bien le geste, extension du bras- flexion instantanée. Spectaculaire. Efficace.

Un tintamarre extraordinaire surgit. La porte de ma prison s'ouvre et je suis ceinturé par des hommes masqués et pris dans des combinaisons qui me font penser à des scaphandres. Je suis pris alors d'une peur extrême et commence à hurler, m'enfuyant par la pensée puisque je ne peux le faire par les actes. Quelqu'un me fait une injection et je m'endors sans perdre le contact avec une nécrose de mon être dorénavant ravivée.

## CHAPITRE 07

Lorsque je me réveille je suis toujours dans ma chambre et seul. Mais on est venu y placer quelque chose pendant mon sommeil. Un poste CD dont l'antenne de la radio a été sectionnée, et le bouton de volume endommagé. Tant pis- avec, il y a de quoi faire. *Le manteau de pluie*, de Jean- Louis Murat, *Down on the upside* de Soundgarden, *Head music* (Suede), *Self portrait jumping* (Bryon Gysin), *Surf's up* (The Beach Boys), les deux premiers Tool, *Load* (Metallica), *Darkness on the edge of town* (Bruce Springsteen), un MP3 comprenant *Up* et *Alphabet city* d'A.B.C., *Home* de Procol Harum, *Rhythm of the saints* de Paul Simon, une compilation d'Agostinho Dos Santos ainsi qu'un LP de Milton Nascimento, *Sentinela*.

Je contemple ces biens placés intentionnellement là par des Dieux d'un air de muraille, impassible. Par la suite je vomis un peu, sous l'effet des médicaments qui m'ont été administrés hier, avant de faire du café, de rouler un joint et de regarder avec satisfaction ces morceaux de métal éparpillés sur le lit. Je commence par le Metallica. Les compositions roulent, comme il y a dix ans, plus ou moins, sans jamais égarer leur sûre et satisfaisante géométrie. Mon amour pour le rock électrique me pousse à monter le volume; au bout de trois titres il est monté au maximum, mon rythme cardiaque à l'avenant et je me sens empli d'enthousiasme. C'est le moment que choisit un geôlier au regard mécontent pour entrer et se poster près de la porte. Sans le saluer, je m'apprête à lui emboîter le pas.

Les couloirs que nous traversons sont peints en couleur turquoise; un motif représentant une salamandre ou un gecko est décliné en mille endroits et sous mille formes dans des délires d'une poésie saisissante. Derrière ces couloirs se trouvent sans le moindre doute des chambres analogues à la mienne, cachant d'autres identités devenues insubmersibles pour avoir une seule fois gagné la surface et l'oxygène. Cependant, regardant derrière moi et n'y trouvant plus personne, je compris la dérision de mon ajout à cet ensemble stable et non périlant qui aurait été moins atteint si cela se pouvait avec un autre que moi en ses murs. Alors je me résolus à marcher droit devant moi jusqu'à ce qu'une issue digne de ce nom me soit proposée.

Je finis par tracer mentalement le parcours de cette folie idéale. Sans le comprendre j'avais effectué une boucle autour d'un parcours droit et régulier, comme je devais mieux le comprendre par la suite. Malheureusement, en ce jour, je ne le savais pas et me retrouvais dans un état de surprise stupide doublée d'une ataxie caractérisée, au milieu d'une salle toute ronde, où étaient assises des dizaines de personnes se disputant, criant, piaillant, enfin, accomplissant toute une kyrielle de bruits ambiants à la fois vaniteux et dérisoires, réfractés par une voûte qui apparaissait, toutes proportions gardées, comme la clef de voûte d'une cathédrale. Je restais là les bras ballants, le souffle court, incapable de me souvenir par quel biais magique et mystérieux j'allais expliquer à tous ces gens ma présence ici.

Inutile de préciser que la partie ne semblait pas gagnée d'avance. Plusieurs enfants, dès qu'ils m'eurent aperçu, mirent leur tête dans le gilet ou contre le corsage de leurs mamans. Celles- ci se positionnaient franchement sur leurs chaises de manière à faire face à leur interlocutrice et reprenaient leur conversation, sans dédaigner la surveillance de ce type tout seul et bizarre. Certains hommes se mirent à cracher par terre, puis ils reprirent leur conversation identiquement.

Je me trouvais seul au milieu d'eux tous, sans trouver un siège où m'asseoir. Alors je résolus crânement de me poster contre le mur, badigeonné de blanc du bas jusqu'à sa moitié, puis de beige, à l'aise contre le froid de marbre de ce plâtre qui me rafraîchit. Je vois une affiche sur le mur en face de moi. C'est écrit en portugais, donc je ne saisis rien, évidemment, les seuls mots qui font tinter une cloche étant Recife et Pernambuco. Recife doit figurer, si je ne me trompe, le point de l'Amérique Latine le plus avancé dans

l'Atlantique; il ne faut pas que je glisse dans l'effet d'y voir une bonne volonté tentée envers moi.

Deux gardes viennent vers nous, accompagnés d'une religieuse. Ils avisent la foule en la pointant du doigt, semblant recenser tous ses membres alors qu'ils n'en savent pas le nombre, j'en jurerais. Pourtant, sur un signe à peine perceptible de la religieuse, subtil et indicible comme la prédestination, je suis élu parmi mes pairs insensibles et véhiculé avec plus ou moins de prudence vers une salle où je suis mis en situation de stockage comme pour un foie engorgé. C'est une salle vert- émeraude; des sièges de salle d'attente classique, jaunes et rouges, sont tous libres. J'y prends ma place en m'attendant presque qu'un contrôleur obtus vienne me demander un justificatif ou le numéro inscrit sur mon ticket.

Je me colle au dossier avant de défaire la boucle de ma ceinture, pour le confort. C'est à ce moment que je remarque un panneau devant moi. Les inscriptions ont été portées à la main sur un carton de bristol, puis passées au surligneur.

On y lit:

SELL WHAT YOU BOUGHT, BUY BACK WHAT YOU GAVE AWAY  
DON'T NEED A TICKLE IN THE PLANT, BABY  
IT'S JUST THE LUCK THAT YOU THOUGHT YOU NEEDED

Pareille impudence me fit piaffer, puis glousser d'aise. Ça allait être un jeu d'enfant de berner ces guignols. Un ou deux tours de psychologie élémentaire seraient appliqués. Ces cons avaient la bonté de me fournir l'élément qui allait les perdre. Ils n'étaient pas en nombre comparativement à nous. Sans doute, ils gardaient l'espoir que nous leur renouvellerions nos confiances, une fois leur force magistrale mise à bas. Et même si ça ne venait pas de moi, si de la libération je n'étais pas l'investigateur, cela arriverait un jour...

Je mets un laps de temps excessivement long à tenter de quantifier l'ennui et la fuite du temps dans cet endroit. Puis un fax crépite; plusieurs épaisseurs derrière moi une porte grince en s'ouvrant; je tente de me lever mais perçois immédiatement deux hommes en treillis chargés d'armes. Mon cœur bat d'un coup plus vite, bien plus vite qu'à la normale. Je me dis alors que cet endroit peut- être un lieu de stockage des forces et intelligences inutiles ou inadaptées- pour mener à leur but des études et des expériences? Le gouvernement de la France, que je sais déjà coupable, et de façon si éclatante, m'aura de plus transporté ou laissé transporter contre mon gré dans un pays où je n'ai que faire... Me voilà donc seul entre tous...

Un énergumène en blouse blanche accompagné d'une autre religieuse vient vers moi, l'air excédé par ma conduite qui doit passer pour celle d'un garnement. Il me dicte quelques consignes dans un anglais qui fleure bon le dépaysement, et me fait signe de le précéder dans un bureau ordonné et propre, sans originalité néanmoins, fonctionnel, comme il faut. Le professeur s'assied derrière son bureau et la religieuse prend place à côté de lui, sur une autre chaise, légèrement en retrait. Je regarde tour à tour ces deux personnes incapables de savoir quel point atteint mon mépris.

« Vous êtes Michael Cennebault, si je ne me trompe pas... »

« Oui. Et vous, votre identité, qui me l'apprendra? »

Le docteur me regarda par- dessous ses lunettes, Ensuite il me parle. Son accent est mi- chaleureux, mi- réfléchi, son débit posé.

« Je suis le professeur Walker Ruben Asimov. »

« Où avez- vous eu vos diplômes? »

« En Europe, si cela peut vous rassurer. »

« Cela ne me rassure nullement. Je ne suis pas ethnocentriste, vous savez. »

Un silence se fait. La religieuse, dont le regard n'a jusque là pas quitté la porte par laquelle nous sommes entrés marmonne quelques phrases incompréhensibles entre ses dents. Le

professeur reprend, comme il sait que ce n'est pas à moi de parler en premier:

« Il va me falloir vous expliquer les raisons de votre présence ici. »

« Je suis impatient de l'entendre. »

« Vous avez été sélectionné afin de prendre part à une expérience. »

« Vous serait-il possible de dévoiler les identités des personnes ayant pris part à l'organisation et la sélection? »

« Non. Naturellement pas. »

« Je ne serais pas surpris d'apprendre que Théo a eu sa part dans l'exécution de ce plan. »

Asimov me regarde avec surprise.

« C'est en effet en fonction de vos rapports envers lui que vous avez été amenés ici, dans le but de les améliorer. »

« Donc je puis en déduire que Théo... ou Joao, comme on sait... se trouve quelque part entre ces murs également? »

Asimov se renforce dans sa chaise et prend soudain un air somptueusement amorphe.

« Il n'a pas été possible de le localiser. »

« Vous vous foutez de ma gueule, monsieur Asimov. William Baume aussi s'est foutu de ma gueule. Théo aussi, en son temps. Je commence à un peu mieux comprendre la raison de ma présence sur cette planète. Je récolte l'amour et la moquerie, dans le même mouvement l'amour et la mort. Nous ne nous comprendrons jamais vous et moi. Un océan nous sépare. »

Asimov bande son arc à la fin de ma tirade.

« En tout cas, monsieur Cennebault, vous pouvez penser ce que vous voudrez au sujet de William Baume, mais il a toujours tenu à s'occuper de vous personnellement. Il avait une grande admiration pour votre pouvoir- pardon, pour votre talent d'écrivain. Et pourtant chercher à vivre dans votre sillon ne lui a pas porté chance. »

« Oh, vraiment? »

« Il est passé par la fenêtre d'un vingtième étage. Un affreux accident. »

« Êtes- vous Dieu, Asimov? »

« Bien sûr que non; je suis un humain. Pourquoi me poser cette question... »

« Vous vous foutez encore et toujours de ma gueule. Vous êtes un humain comme les autres. CQFD. Réfléchissez bien. Je n'offre jamais de seconde chance- *et vous n'êtes même pas Théo*. Répondez- donc à ma question avec toute la pertinence possible:

Asimov, êtes- vous Dieu? »

« Naturellement non. »

« N'étant pas le Diable, vous ne pouvez qu'être humain. »

« Vous devez être sujet à un retour d'adolescence pour tirer des conclusions si hâtives. »

« Retour d'adolescence des clous. Je sais ce que je dis et ce que je fais, ce qui n'est pas votre cas ni, visiblement, celui de vos patrons. »

« Vous n'avez marqué aucune émotion ni montré la moindre compassion lorsque je vous ai mentionné le décès- accidentel- de William Baume. »

« Quel est le problème? Nos rapports n'étaient pas si étroits. »

« Moins qu'avec T... pardon, Joao? »

« Vous plaisantez, là? »

« Comment auriez- vous réagi si je vous avais annoncé que c'était Joao, et non William Baume, qui avait subi cette mort atroce? Auriez- vous gardé le même contrôle? »

Je saute sur le bureau, en proie à un accès de fureur incontrôlable. Sans m'entendre je hurle le prénom de Théo, ce nom d'emprunt qu'il m'a donné, celui que j'ai trouvé sur les rapports laissés chez moi, d'autres encore, plus intimes, plus secrets, sacrés et chéris au-delà du raisonnable. La religieuse me repousse, puis finalement m'immobilise au moyen de prises d'arts martiaux que je suis incapable de contrer. Asimov m'aperçoit tordu sur le sol, totalement insensible et digne, rouage de ce mécanisme de l'horreur. Puis il appuie

sur une sonnette et quelque secondes plus tard un des deux gardes aperçus dans le couloir se saisit de moi. J'entends dire quelque chose qui sonne comme Upo sans que ce mot soit identifié comme signifiant quoi que ce soit. Asimov lui transmet quelques consignes dans un portugais blême et je suis reconduit dans ma cellule.

## CHAPITRE 08

Je m'attendais à être relégué aux orties ainsi qu'à l'état impalpable des ombres au vu de la contre-performance constituant notre entrevue, mais apparemment Walker Ruben Asimov a décidé de renouveler l'expérience dès le lendemain. Le même garde qui m'a escorté du bureau jusqu'à ma cellule vient me chercher, vêtu du même treillis, Uzi à portée de main. Mais il a le même sourire enfantin, espiègle, et la mastication d'un chewing gum montre ses dents très blanches et bien implantées. Il me regarde me préparer sans poser la moindre marque d'autorité. Alors me reviennent en mémoire des paroles d'un ancien morceau de Neil Young: *So you'll be good to me and I'll be good to you/ And in this land where conditions are not above suspicions/ I won't attack you but I won't back you.* Je fais le même chemin, allègre, sautillant légèrement parfois. On ne me fait pas attendre un seul instant; Walker Ruben Asimov, prêt à toutes les guérrillas thérapeutiques, ici secondé de mon garde, me salue avec un semblant de déférence, parvenant à suggérer momentanément quelque chose comme de la grâce.

Sans perdre de temps je le questionne:

« Alors, Théo? Enfin Joao. Où est- il? »

« Est- ce bien important? »

« Ça l'est. »

« Pourtant vous savez que rien ne s'est amélioré, si sur l'instant il vous était donné de le revoir... vous retomberiez dans vos travers sans aucun souvenir d'en avoir jamais été éloigné. Son comportement à votre égard fait que pour votre sécurité même vous devez être tenu hors de sa portée. »

« Où l'on voit que Willy Baume, avant son malheureux trépas, a eu le temps de faire son rapport à tonton Scotty. Vous me prenez vraiment pour une tanche et je m'y vois bien. Encore un coup, je vous prie, et je ne vous réclamerai plus pour me nourrir que des boulettes de pain humides mélangées à des farines animales. »

Je souris avec un peu trop d'assurance. Pour lui ce sourire a l'aspect d'une carte vierge où il a liberté de se hasarder à la culture de plants partout ailleurs prohibés ou dont le mixage est interdit.

« Entre vous et moi, à qui vous fait penser ce jeune homme que vous ne parvenez pas à éviter de nommer? »

Je réponds sans hésitation:

« A mon père. Parce qu'avec lui aussi il fallait parer d'avance toutes les possibilités. C'était un démon, vous savez, comme Théo, ils étaient tous les deux racistes, immatures, suspicieux, paranoïaques, généreux. Un tissu de contractions en quelque sorte. Vous, vous devez être un psy? »

« J'ai passé et obtenu quelques diplômes de psychologie, en effet. »

« Vous vous attendez à ce que je vous refile du complexe, c'est ça? Vous allez être servi. Oui, Théo et moi avons couché ensemble, sous son injonction. Il aimait être passif et se faire fouetter pendant l'acte. Et j'aurais souhaité sans doute- l'idée, non le geste- être violé par mon père. Cela vous semble affreux? Vous n'aviez qu'à bosser dans l'aéronautique. J'ai subi des violences psychologiques et physiques atroces. Mais pas de viol, je le crains- à moins qu'on n'accepte pour ce mot une définition extensible, une nécessité d'un être omniscient imprimée dans la mentalité de la victime au fur et à mesure qu'il la séduit, ou une introduction forcée dans un univers que l'autre ne désire pas fréquenter. Hors Théo a toujours tenu- non, je suis léger dans le choix de mes termes- il a toujours *tenu à tenir* le rôle passif lors de nos rapports. S'il en avait été autrement, il n'aurait été qu'un vulgaire petit hétérosexuel à écuelle amovible que cela taraudait depuis longtemps dans le sac à glissière extensible de sa conscience de savoir à ce que cela faisait à toutes ces filles sous lui de se faire prendre. Il aurait atteint une certaine grandeur, une dimension autre. Cela ne se pouvait pas. Théo devait rester Théo, et moi Mike, et en tant que tel lui

accompagné d'une meuf- qu'il aime, même s'il ne le dira pas- et moi, dans mon coin, seul, comme la bernique accrochée à sa roche. »

Asimov, pour le coup crédible, ne pipait mot. Le garde est assis dans le fauteuil qu'occupait la religieuse lors de la séance précédente, se balançant d'avant en arrière avec un air ravi. Il crache sur le sol un jet de salive mélangé à de la kétamine et se redresse un peu, insubmersible, plongé dans sa folie. Brutalement Asimov reprend la conversation:

« Et vous avez compris cela vite... pour Théo? »

« Oh, oui. Sans doute vers le début. Instinctivement, et dans le silence, comme tant de choses essentielles qui sont passées de l'un à l'autre. »

« Sans que cela vous empêche d'aller de l'avant? »

« Votre réaction me rappelle un ancien ami à moi, depuis rayé des cadres. Il avait entendu un album de Ween une fois- gageons que c'était par accident. Eh bien cette médiocre aventure avait eu pour résultat, dans l'aube pourrie des roses qui jamais ne furent écloses, de le dégoûter du second degré, de l'humour et de l'ironie. Triste spectacle, n'est- ce pas, et dont on ne me reprochera pas de dédaigner la contemplation. »

« Triste en effet, comme la disparition d'un père ou la perte d'un être aimé. On n'y peut rien, on est forcé de la contempler, et même si l'on sait que l'on a voulu que ça arrive on se rend compte que l'on souhaitait le contraire. Cet ancien ami à vous souhaitait dans le même mouvement parvenir au terme de l'écoute de cet album autant qu'en être empêché par une attaque atomique... Dites- moi la vérité, Michael. »

Je ne le regarde pas, sachant déjà entre lesquelles tortures possibles celle qu'il a choisi de m'infliger.

« Si vous aviez fait la paix avec votre père avant sa mort, si vous vous étiez senti un peu aimé ou accepté sincèrement par lui, pensez- vous que Théo aurait revêtu la même importance à vos yeux? »

Je regarde le soldat dont la pantalon se trouve être bien rembourré à l'endroit où il faut. Je pense presque exclusivement au joint savoureux que je vais fumer sans en perdre une bouffée dès que je serai restitué à ma soyeuse prison, mon appartement dans ce cauchemar climatisé.

« Bien sûr que oui. C'est une histoire de pulsion. Un muscle qui se contracte parce qu'il ne sait faire que cela. Pas de chance pour que cela débouche sur une stabilité aride. En même temps, quelle différence cela fait? Théo ou un autre... Il faut bien mourir les bottes aux pieds. Ne pas perdre de vue que ce passage arrivera. Être prêt à ne pas s'étonner de son courage. Et puis il n'y a aucun mystère là- dedans... Bernanos- il a vécu ici un temps, n'est- ce pas, comme dans la ballade- se trompait. Le cancer ce n'est pas le démon dans son œuvre, ce ne sont que des cellules qui déraillent, consécutives à des lésions qui n'ont jamais cicatrisé... Une synthèse de l'évolution humaine en quelque sorte. Rien n'est neuf, rien n'est vierge. On peut apparaître et disparaître à plusieurs niveaux tout au long de son existence et paradoxalement une seule image reste. Vous pourrez rayer mon aventure du registre mais de cette rature il subsistera une trace. »

Asimov paraît sourire. Je sais bien que ce n'est pas un sourire de complicité. Plutôt un signe indistinct capté pendant une agonie. Affamé de la vulgarité du sens, Asimov refermait par sa posture sans s'en rendre compte le sas rétractile de mon intelligence.

« J'ai besoin d'air frais, vous savez. On m'y a soustrait depuis longtemps. Je ne sais pas si je pourrais fonctionner sans cela. »

« Nous y viendrons » répond le thérapeute, d'un air emprunté de commercial, de bzenesneur du vide, quelque part entre Pascal Obispo et Billy Corgan. Puis, d'un geste de l'index, il me délègue à l'énergie et à la responsabilité du jeune soldat qui se relève de son siège et m'ordonne de le suivre. Je lui fais comprendre par signes, une fois dans ma chambre, que sa présence est bienvenue. Upo s'allonge alors sur le lit, ses chaussures ôtées. Il semble ensuite s'installer dans une intimité, comme s'il savait par avance que je

n'allais jamais lui demander de partir. Il m'apparaît alors comme un double symbolique de ce jeune mec hébergé entre deux apparitions de Théo, mais il semble mieux disposé à mon égard- ici pas de tolérance vite fait/bien fait. Sa conduite me le confirme par la suite, bien qu'il me regardât par moments avec dans le regard une étrange lueur dont jamais le jeune clandestin ne me fit redevable.

## CHAPITRE 09

Quelques jours plus tard, un changement d'importance se produit. Le ciel est désormais entièrement visible depuis ma chambre, quelque chose ou quelqu'un a fait en sorte que les mygales disparaissent. Cela semble signifier que je n'ai pas déçu Asimov, à moins qu'il ne me forme afin de me faire accepter dans le futur de plus grands changements par le rappel de cette faveur qu'on m'avait faite. Pour le reste ma vie ne change pas trop; mon état psychologique semble stable. Mon corps est resté souple et maigre et ne semble pas avoir trop pâti de cette absence d'activité physique forcée. Le sommeil qui me fuit en dépit de ma consommation d'alcool et de cannabis me manque cruellement. Je reste plusieurs heures par jour absolument incapable de faire le moindre geste, ébloui et abruti par le soleil qui semble donner désormais directement dans ma chambre.

Le lendemain de la disparition des mygales, Upo vient me chercher dans ma chambre et me guide à nouveau dans la grande salle commune. Il y a là un attroupement comparable à celui de la semaine précédente. Seulement la mixité des âges est moins réelle; pratiquement pas d'enfants, par exemple. Personne ne parle, certains petits groupes dont les membres ont des mines de faux-culs ou de conspirateurs chuchotent pensivement, à ce qu'il me semble en espagnol. Soudain je remarque qu'au poster contenant les mots Recife et Pernambuco été substitué un autre poster sur lequel Thierry Henry et Zinedine Zidane se tapent dans les mains avec une joie non feinte exprimée par des sourires des plus lumineux et rassurants...

Plusieurs heures s'écoulent, que je regarde défiler pensivement. Personne ne s'est déplacé afin de nous intimer l'ordre de les suivre dans n'importe quelle direction. Plusieurs d'entre nous constatons chacun pour soi que nous avons été amenés ici afin de nous mélanger, de nouer entre nous contact. Mais le Dieu ironique qui avait intrigué cet arrangement devait se taper des barres dans son réduit, parce que personne n'avait ressenti ce besoin, hormis des accointances déjà enclenchées. Par la suite des chaises furent changées de place par leurs occupants qui baissaient la garde en tentant plus ou moins ouvertement de se rejoindre. Pas un ni une ne fit mine de tenter une approche vers moi; mon dégoût infini de me trouver en un si piteux état et dans ces lieux se lisait sur ma face. Et, les voyant ainsi, si impurs et au dédain si peu friable, je me disais qu'ils n'en méritaient pas moins. Leurs visages et leurs attitudes ne me disaient pas autre chose. Quelques gardes se mirent inopinément à marcher vers nous. Upo était l'un d'entre eux, mais il ne me regarda pas et je ne tentai pas un geste vers lui. Ses collègues dérangeaient les chaises et leurs occupants en faisant traîner les canons de leurs armes contre les pieds. Un homme vint alors vers moi trop ostensiblement, un grand type roux, au visage criblé de petits points disgracieux. Ses yeux d'un vert pituitaire envoyaient des petits compte- rendus désagréables, sempiternellement agacés, sur les événements et affaires courantes. Tandis que je me montrai de plus en plus décidé à lui tourner le dos, il soupira avec force. Mais j'étais décidé à ne plus jamais lui porter la moindre attention. La suite de mon séjour démontra que J'ai rarement émis des souhaits appelés à une réalisation si erronée.

L'un des gardes sortit un sifflet et souffla deux fois avec des mouvements d'un comique si voulu qu'ils ne firent rire personne. Tous les gens se levèrent alors et se placèrent en rang. Comme, de par ma lointaine position, j'étais le dernier à être mis au parfum, je me plaçais en queue de peloton, afin d'attester le plus sérieusement possible de mon amateurisme. Ce fut peine perdue. Le type qui s'était apprêté à m'aborder se plaça derrière moi. Il lâcha à certains moments des bordées d'injures et ce souffle fétide me ramena déraisonnablement sur des terres familières.

Le premier des gardes- celui qui avait en sa possession le sifflet- fit un geste circulaire de l'avant-bras et nous guida jusqu'à une salle grande de plusieurs centaines de mètres carrés. Cette pièce était garnie de chaises et de tables. Chacun prit sa place dans l'ordre

et le calme. Pourtant les gardes circulaient entre les rangées en criant quelquefois. Upo était à ma portée et il m'ébouriffa les cheveux au passage en signe d'affection. Lorsque je me retournai, très flatté, très rouge, il avait déjà repris son trajet et je me demandais aussi durablement qu'inutilement à quelles fins il avait voulu me singulariser ainsi.

Après le repas, je songe à m'isoler ainsi qu'à retourner dans ma chambre- mais un garde bloque le passage aux personnes qui tentent de partir discrètement. Aucune dispersion ne semble pour l'instant tolérer. Nous sommes ensuite reconduits dans la grande salle et recommençons à nous observer en chiens de faïence pendant des heures. Certains fument; d'autres s'endorment sur des chaises, dont ils finissent en général par tomber bruyamment. Ils jurent bravement dans la langue du Commonwealth avant de se voir reconduits dans leur chambre par un garde. J'use du même stratagème afin d'en avoir le cœur net; cela réussit. Malheureusement, le repas semble m'avoir saturé de fatigue et le joint que je roule me file un cafard tellement atroce que je tombe dans une sorte de sommeil sans même m'en rendre compte.

Ce genre de canevas- type d'une journée cadavéreuse n'est malheureusement pas unique; il y en aura au bas mot un quarantaine, entrecoupées de séances nébuleuses chez Walker Ruben Asimov qui me parle en espagnol sans paraître remarquer que je ne comprend pas une phrase complète de sa conversation. Un jour il me lâcha enfin en français que cette expérience allait pouvoir prendre fin.

« Vous voulez dire que je vais être réexpédié en France? »

Mais un ton triomphal qui ne semblait pas de mise m'avait fait monter l'enthousiasme un cran trop loin.

« Pas du tout. Pas le moins du monde, en fait. Seulement, comme vous pourrez le constater, je vais désormais m'abstenir de vous parler uniquement en espagnol. »

« Est- ce la logique ou la folie qui vous préconise cela? »

« L'exercice de mon entreprise exclusivement. »

Je dus laisser retomber mes bras le long de mon corps avec un peu trop de vivacité, ce qui réveilla la religieuse tombée dans une torpeur post- digestive. Elle me regarda avec un peu de défi, mais elle prenait si peu ma fureur au sérieux que son attention retomba vite, et elle dormait à nouveau la minute suivante.

Asimov soupira et tira de son bureau un lecteur CD et des écouteurs.

« Seriez- vous curieux d'écouter ma chanson préférée? »

« Si cela peut accélérer ma sortie de cette prison, pourquoi pas? »

Le petit sourire qui naissait sur son faciès d'expert-comptable expira immédiatement.

« Allez, ne faites pas la gueule, je vais l'écouter, votre chanson préférée. »

Il sourit alors un peu trop lestement. Je plaçai les écouteurs sur mes oreilles et lorsqu'il ut sélectionné la plage j'entendis... Ultravox. Non, je ne rêvais pas, c'était bien cela, et même pas un morceau obscur, le plus connu en dehors de l'Angleterre, *Dancing with tears in my eyes*.

« Cela vous surprend? »

« Un peu. J'étais prêt à vous laisser un point d'avance, par absence de préjugés, mais là... Midge Ure et ses potes, on fait pas plus ringard. Est- ce qu'ils payent encore le loyer aujourd'hui? Si oui, ils ont dû en conserver lourd sous le matelas, je suppose...

Connaissez pas Echo and The Bunnymen, X.T.C., It's Immaterial? Non? Ça ne vous dit rien? Dommage. Mais bon, vu la situation que je traverse, on finit par ne plus trouver grand- chose étrange. Ce qui est drôle c'est que juste avant... mon arrivée ici j'avais appris que le titre de cette chanson était aussi celle d'un vieux morceau de Delta Blues.»

Je me tais.

« Et ça ne vous évoque rien d'autre? »

« Si, bien sûr, mais alors là on s'éloigne du blues, le blues c'est une émotion noble, la preuve c'est qu'on en a fait de la musique... Pour moi, dans mon malheureux cas personnel, j'ai neuf ou dix ans pour toujours, c'est le soir, je me sens seul, il fait froid... Par

la fenêtre on aperçoit du chaume un peu partout, ou bien à perte de vue le boisement marron/ vert de ce que les voisins appellent 'la forêt'... Mon père va sortir pour fermer les volets, c'est la seule tâche domestique qu'il effectue à peu près courtoisement et ma mère ne va pas tarder à protester *Tu nous enfermes toujours de bonne heure*, puis des justifications avinées, j'ai entendu ça toute mon enfance. Tous les gens qui ont connu l'incarcération, ils en ont vu d'autres, bien sûr, et ils ont raison au vu de leur expérience, mais tout de même le bruit d'un volet qui claque contre un mur, c'est le bruit synthétisé de la perte de liberté... »

« Votre père ne le faisait pas pour vous faire du mal, tout de même. »

« Non mais en le faisant il en faisait. Tellement de gestes anodins peuvent faire tant de mal. Comment construire quoi que ce soit une fois que l'on a assimilé cela? »

« Et Théo aussi fermait la lumière? Ou insistait- il afin qu'il y en ait plus? Ou vous coupait- il la lumière, était- ce là sa fonction? »

« Docteur, il est inutile que je me réponde, nous pourrions ne pas avoir autant de temps devant nous que nous le pensons... Sans doute, Maldoror et la famille qu'il espionne, mais je ne me prénomme pas Merwyn et le point principal dans mon cas est que je ne tiens à exhiber ni Théo ni mon père. Je ne veux pas non plus écrire sur eux parce que je sais que fatalement j'écirais pour eux. Je n'ai pas la maladie- ou la manie- de l'exhibition. Il n'y a qu'à Théo que j'ai pu le dire correctement. »

« Correctement? »

« Enfin, de façon à ce qu'il le comprenne. Il me taquinait parfois: il me demandait: «Si tu faisais un film avec moi, je serais à poil du début à la fin, non?» Et moi je lui répondais que je ferais comme Sternberg, je crois, a fait avec Garbo-; je te rajouterai des vêtements au fur et à mesure, et à la fin tu auras un cache- col et des moufles. Alors il riait, évidemment, il trouvait ça drôle, ce crétin- et puis il sentait bien que ce n'était pas forcément un compliment, alors il souscrivait. »

« Et votre père? »

« Lui aussi se cachait. Il empruntait toujours de préférence un escalier à un ascenseur, et pas uniquement par souci de sa forme physique. Les escaliers bordés de miroirs sont rares, tandis que dans les ascenseurs... »

« Et vous, parvenez- vous à vous accepter? »

« Il le faut bien. Docteur, vous êtes non un moderne mais un récent, puisque vous m'invitez à découvrir ce que je sais déjà... Cela ne sert à rien de m'ausculter le cerveau de cette manière et vous ne voulez pas vous en rendre compte. Pourtant vous, moi et le temps y gagnions un peu. »

« Nous disposons de tout le temps nécessaire » me répond- il en souriant plus finement, ce qui clôt cette conversation.

## CHAPITRE 10

Deux jours, trois jours, cinq jours sans rien avoir à faire, encore! Asimov me fait cruellement éprouver l'effet de mes misérables libertés vaniteuses; s'il m'était donné de le voir, je me jetterais à ses pieds afin de le supplier de m'étudier encore, à partir de cette fois pour de bon! Me déclarerait-il suffisamment sincère, je l'espérais, car la perpétuation de cette comédie ne pourrait passer que par la parole.

Je l'admets, je me joue ce jeu à moi-même afin de passer le temps. Car ici il n'y a rien à faire et je ne suis même plus laissé libre de mes mouvements. La porte de ma chambre est tout à fait bloquée, par une main humaine ou l'action de Dieu, qui peut savoir, et j'en suis réduit à écrire dans ma tête un méchant petit roman satirique où les malheurs les plus farfelus s'abattent sur un praticien malchanceux, peu honnête, contraint à l'exercice d'un rôle de faux démiurge, jusqu'à ce que l'un des patients de son protocole dont le cas était incontestablement désespéré guérisse et qu'il soit pris à son propre piège. Je n'ai à ma disposition ni papier ni crayon; cela vaut probablement mieux, mon état global associé à la teneur moyenne en humanité prédisposant encore plus ce texte que d'autres à être écrit avec les pieds.

Toutefois, au bout de six jours, la réclusion forcée s'arrête d'elle-même. Ne rêvons pas trop toutefois; cette liberté retrouvée a pour résultat de me revoir à nouveau assis dans la grande salle où le type au visage désagréable de la dernière fois tente de rester très proche de moi. Je commence à échafauder une série de stratagèmes afin de lui échapper tant il m'est antipathique, du roulé-boulé sur moi-même à la tentative de strangulation avec ou sans plaquage au sol. Heureusement un des gardes nous fait signe de la suivre jusqu'à une piscine- un véritable bassin olympique, sous une voûte en verre noir baignée de soleil.

Je me dis en cours de route qu'il allait falloir me trouver un allié dans ce troupeau d'européens. A l'école primaire, puis au collège, c'était facile de se lier; par la suite les choses d'elles-mêmes ont empiré. Il n'était pas question de retour aux sources, ici, pourtant un peu d'amitié solide, même transitoire ou passagère, ne m'aurait pas déplu. Un homme jeune vint à mes côtés et me parla en italien. Par chance il parlait aussi le français. Mais son intonation était si fautive que je peinais à comprendre ce qu'il disait. « Ne fais pas trop attention à moi pour le moment. Les gardes se méfient de moi, j'ai déjà tenté de prendre la fuite. »

Je demeurais surpris qu'il ait eu ce courage.

« Tout à l'heure, ils vont nous emmener dans un jardin. Tu verras qu'il s'y trouve un labyrinthe. Tu viendras te poser entre les deux grands arbres, à deux mètres à gauche de l'entrée. »

« Et toi? Toi? Où seras-tu? »

« Moi? Je serai juste derrière toi, dans l'angle mort de la caméra de surveillance. Ne me voyant pas y aller, ils ne se méfieront pas. »

Cela semblait concevable. Il s'éloigna après avoir semblé n'être resté auprès de moi que lors de ses mouvements de natation. Il avait en effet raison, puisque les gardes, après un second passage au vestiaire, nous poussèrent le long de corridors gigantesques avant de nous isoler dans un jardin immense.

Des fleurs aux pétales délicats s'étendaient le long des grilles métalliques; des corbeilles dissimulant des caméras étaient disposées de place en place. Par un motif tordu tous les trente pas dans la pelouse, la soumission des participants à cette épreuve était justifiée. C'était presque de l'héraldique. Il y avait un géant lui-même courbé devant une sorte de géant aux crocs pleins de sang, qui tenait sur un globe terrestre. Au dessus d'eux, une répétition d'O entrelaçant des P dont les dimensions étaient plus réduites. Cela me sembla drôle, j'eus une bouffée de rire nerveux comme lors d'un enterrement. O allait pour Ordem, P pour Progresso. Et je savais que le portugais n'était pas porteur de *faux amis*, comme

l'on dit lorsqu'on exécute une traduction.

Je n'avais pourtant pas de temps à perdre à l'examen; il me fut donné de comprendre par la suite que je n'avais encore rien vu. J'allais m'asseoir entre les deux arbres, à l'endroit indiqué par le jeune homme, pouvant prétexter à bon compte me soustraire à la chaleur si l'on venait m'embêter ou tenter de me confondre.

J'entendis un bruit. Mon cœur battit plus violemment dans ma poitrine.

« Psst! »

Je répondis:

« Psst! »

« C'est à toi que j'ai parlé dans la piscine? »

« Oui. »

« Il faut que tu saches certaines choses par rapport à ici. »

« Où est- on? Qu'est- ce que c'est que cet endroit? »

« C'est un centre créé par une association de dirigeants d'entreprise, des laboratoires pharmaceutiques et de centres médicaux. Ils ont alloué une rente à vie à un ministre du gouvernement afin de conduire ici leur expérience en toute quiétude. Personne ne sait que nous sommes là, hormis de pauvres gens qu'il est facile de faire taire. »

« Quel est le but de ces expériences qu'ils tentent sur nous? »

« Ils travaillent sur le conditionnement affectif chez certaines personnes, sur la mémoire humaine. A court et à long terme. Certains ne restent que quelques jours, d'autres plusieurs mois, cela dépend, mais pour aller où ensuite... Nul ne le sait. »

« Et Asimov, il est au conditionnement ou au lavage de cerveau? »

« Il décide de qui sera quoi. Tais- toi maintenant, je vois des gardes qui patrouillent. On reprendra la conversation plus tard. »

Effectivement, des voix graves et joyeuses se firent entendre. Quelques instants plus tard ils passèrent, nonchalants, se faisant passer un tonnelet ou un petit fût. Ils continuèrent à circuler sans me prêter la moindre attention et naturellement la conversation reprit.

« Tu m'as dit que tu avais tenté de t'échapper. Comment as- tu fait? »

« J'ai trouvé refuge chez des paysans mais les gardes m'ont retrouvé. Ils faut dire qu'ils ne plaisantent pas, ce sont de vraies brutes, ils aiment ça... Ils ont brûlé la baraque pour faire sortir la famille qu'ils ont tuée ensuite, en rigolant... un par un... jusqu'à la petite de trois ans qui m'avait découvert... »

« Comment fait- on pour s'échapper d'ici? »

« C'est difficile... »

« Comment as- tu fait, toi? »

« Mais tu ne sais pas dans quel état est ce qui environne ce centre! C'est une région aride, inhospitalière, où les gens sont âpres au gain et méfiants. Plus de cent kilomètres jusqu'au prochain consulat, et que tu dois parcourir dans des conditions... Et puis il y a la guérilla... »

« La guérilla! »

« La lutte à mort que livrent des groupes armés afin de s'emparer du Centre, de son pouvoir, de ses infrastructures, est- ce que je sais, moi? Les dirigeants actuels sont très anxieux, parce qu'ils savent que des têtes vont sauter... »

« Lesquelles? Les nôtres? »

« Mais non! Nous ne sommes que des pions... »

« Mais ceux qui les ont mis en place... »

« Ils s'en foutent! Ils prendront le parti du gagnant, comme toujours en politique... »

« Mais toi, comment as- tu fait pour t'échapper? »

« C'est très simple. Un soir, je me suis caché dans la salle, je me suis réfugié dans une cheminée- tout le monde n'y a vu que du feu. Sache que si tout est très ordonné pendant le jour, il y a beaucoup de laisser- aller la nuit. Les gardes font venir des filles, ils jouent, fument et boivent. Il y a aussi quelques illuminés qui ne baisent ni ne jouent- ils astiquent

et entretiennent leurs armes et c'est de ceux- là que je me méfie le plus. »

Mon interlocuteur fit une pause.

« Hey? Qu'est- ce qu'il y a? Pourquoi tu t'arrêtes ici? »

« Excuse- moi, mais tu vas vite comprendre. J'ai très mal à une jambe, je vais t'expliquer pourquoi. Bref, une nuit, je me suis planqué. J'avais un truc infailible pour situer les jours, j'avais capté cela par la télévision... ces imbéciles m'avaient fourni un modèle suréquipé qui se mettait automatiquement au bon jour et à la bonne heure. J'ai ensuite compris que le linge était sorti et ramené le vendredi dans la nuit, j'avais compris cela en surprenant une conversation entre lingères. »

« Des lingères? Je n'en vois jamais » dis- je, subitement jaloux, frustré.

« Qu'est- ce que ça peut foutre? Méfie- toi des femmes ici, méfie- toi bien des lingères et des religieuses, ces salopes sont prêtes à tout... Bref je savais que la seule chose à faire était de partir avec le linge et de sauter du convoi en route. Ce que j'ai fini par faire, d'ailleurs. J'étais allongé sur le dos et j'ai compris qu'il y a autour de nous deux murs d'enceinte, dont un est doublé d'une étendue d'eau profonde de plus de vingt mètres. Ensuite il y a encore plusieurs factions, dont une est armée d'au moins un lance- flammes. Il y a encore deux grilles et on est enfin dehors. »

« Tu as sauté du camion en marche, alors? »

« Oui. Et j'ai marché pendant cinq à six heures. J'avais mal, mais j'étais libre. Je m'étais fracturé une cheville en tombant. Je me suis réfugié dans un trou par la suite, en retrait de la route, je suis resté caché là longtemps. Une petite fille, ensuite, m'a guidé jusqu'à la maison de ses parents. C'était une petite maison entièrement dissimulée sous les broussailles, il y avait un conduit qui expulsait la fumée trente mètres plus loin. Je pensais que c'était un endroit tranquille... quelle erreur de ma part... »

J'entendis à ce moment des sanglots, destinés sans doute à honorer la mémoire de ces charitables personnes si mal récompensées. Heureusement il se reprend très vite.

« Sais- tu si d'autres personnes qui ont tenté de s'échapper se sont faites prendre? »

« Oh oui, il y en a. Mais une fois qu'on les a rattrapées, on ne les a plus jamais revues. »

« Et toi alors, en raison de quoi t'a- t' on épargné? »

Il ne répondit pas.

« Comment se fait- il que tu parles si bien le français? »

« J'ai étudié le français et le portugais à l'école. Plus tard j'ai travaillé aux relations publiques du gouvernement Berlusconi, délégations France et Portugal. »

« Toi au moins, tu as su préparer ton avenir » dis- je, les dents serrées.

« Je vais m'en aller maintenant, dit- il après une pause. Je suis assis ici depuis un bout de temps, cela pourrait sembler suspect. Tentons de nous reparler prochainement? Au fait, quel est ton nom? »

« Mike. »

« Mike pour Michael? »

« Non. Mike pour Mike. »

## CHAPITRE 11

La nuit suivant mon entretien avec le jeune italien, une série de bruits saccadés se fit entendre. Je vis des lumières rouges se refléter dans la clarté tranquille de mon jardin d'hiver. Puis il y eut des cris dans les couloirs et des bruits de pas de course.

Pratiquement plus rien par la suite; le silence, les évacuations des tuyaux, des bruits de chasse d'eau, quelques murmures ou cris d'extase. Pourtant j'étais éveillé, et peu enclin à me rendormir.

Cela me faisait me souvenir, oh bien involontairement, de ces fois où Théo prétendait que je serais capable de me rendormir, après avoir refermé la porte derrière lui, les matins où il sortait plus tôt que moi. Je n'y parvenais naturellement jamais, et lui me questionnait par la suite sur ce sujet pour entendre invariablement la même réponse. Il l'accueillait avec un sourire éclatant de bienveillance, comme s'il n'avait jamais rien connu de pareil, comme si les maisons où il lui avait été donné d'habiter n'avaient pas été instantanément et du fait de sa présence désertées par le sommeil.

Le lendemain ou le jour même, je vis Walker Ruben Asimov. Tendue, soucieux, le thérapeute marchait de long en large derrière son bureau. Le voir ainsi m'avait fait dévier de mon intention initiale et me jeter à ses genoux m'apparaissait aussi atroce, quoique moins dommageable, qu'un face à face avec un crocodile. Il me demanda comment j'escomptais réagir par rapport à Théo lorsque nous nous retrouverions nez à nez.

« Pensez- vous vraiment que cela arrivera? »

« Sans doute, oui. J'ai comme une intuition secrète... comme si cette expérience allait être interrompue avant son terme, comme si je n'allais pas être capable de respecter mes engagements envers vous. »

« La tenue de votre cantine n'est pas de mon ressort. Vous comprendrez que je ne trouve pas cela raisonnable de votre part de m'y mêler. »

Cette réponse ne le disposa pas favorablement à mon égard. Il n'envisageait pas la profondeur de ma méfiance, ma lassitude hébétée de me trouver seul au milieu d'êtres aussi ternes. Alors, sans hésiter, dans un incroyable déni de pudeur je lui dis tout. Le bonheur que m'avait procuré Théo, la joie puis l'amertume, la déception issue de la solitude dans laquelle il m'avait laissé, devenue insupportable depuis qu'il l'avait clairement désignée comme telle, les jours de douleur, la fois aussi où il m'avait sauvé la mise sans le savoir, à l'hôpital, l'autre fois aussi à la clinique, la joie de le retrouver, de capter de l'amour dans son regard, la peur de lui lorsque la moindre réflexion débouchait sur une suite de persécutions malsaines, mon désespoir de ne pouvoir le rehausser à ses propres yeux, la société que nous ne monterions pas ensemble, ma fierté aussi de porter notre bringuebalant assemblage, la souffrance causée par ses coups, ma honte de m'être associé à une personnalité si lâche, mon horreur, ma répugnance envers ses vêtements, l'envie de fuite, le besoin irrépressible de recouvrer ma liberté...

Je dis tout à Asimov, c'était le dernier déballage, je savais que j'allais disparaître bientôt- ce n'est pas totalement disparaître que mourir, bien sûr, c'était simplement mettre tous les œufs dans le même panier, ne nourrissant pas d'espérances démesurées de survie une fois que les guérilleros nous seraient tombés dessus, une fois franchi le dernier mur d'enceinte. Asimov ne répondait pas, ne réagissait à rien. J'allais me lever afin de prendre congé lorsqu'il me fit signe de rester en place.

« Je ne peux rien faire pour vous. Naturellement pour vous l'expérience s'arrête là. Vous avez déjà intégré Théo à votre patrimoine esthétique et affectif. Votre vie fonctionnera sans lui, et la sienne sans vous. Je transmettrai ma décision sur votre cas par une notice à mes chefs. Nous vous ferons ramener en France dès qu'une occasion se présentera. »

« Est- ce que ce sera long? »

« C'est une affaire de semaines, de jours peut- être. »

Puis il fit un chasse- mouche, m'enjoignant de déguerpir.

## CHAPITRE 12

Immédiatement je me rends au jardin, puisque cela semblait être la direction imposée par les gardes ce jour- là. J'avisais discrètement l'italien qui m'avait abordé à la piscine. Il me vit et, sans indiquer ouvertement son action, dévia dans une sorte de spirale naturelle jusqu'à l'entrée du labyrinthe. Une minute plus tard je vins me placer dos à la muraille de végétaux, afin de pouvoir continuer de consulter le jeune homme.

« Tu as appris quelque chose de nouveau? »

« Non. Ah, si. Ils ont peur, ici. Les chefs du camp savent que l'attaque des guérilleros est imminente. »

« Comment as- tu su ça? »

« Je comprends parfois ce que disent les gardes, ne l'oublie pas. Par moments ils parlent trop vite, je ne les comprends pas très bien. Ce qu'ils disent est plus ardu à comprendre depuis deux ou trois semaines, précisément. »

Je fis un « Ah » poli et navré.

« Comment tu t'appelles? »

« Frédéric. »

« Et tu sais pourquoi tu as été amené ici? »

« J'ai bien une vague idée. Je travaillais avec un réseau d'associations d'un bout à l'autre de l'Europe dont le superviseur était un type à Berlusconi. Quant il a vraiment trop cafouillé et qu'il a fallu le remplacer, ils en ont mis un encore pire... Il est devenu incroyablement présent... dans ma vie et au- delà. Il me harcelait... le malaise était total... il n'a jamais fait de propositions de sexe ou autre, mais rien que sentir son regard sur moi ça me rendait dingue. La hiérarchie n'était pas vraiment prête à digérer ce genre de trucs... Une tentative de conciliation a été ouverte, mais ce dingo n'a plus voulu me lâcher, en prétendant que tout le problème venait de moi, et c'est lui qu'on a cru, naturellement. » Des hommes armés venaient vers nous. Je le dis à Frédéric qui détala. Deux d'entre eux entrèrent dans le labyrinthe et deux restèrent devant moi, à me surveiller. Ils tentaient à chaque instant de capter la direction de mon regard. J'entendis derrière moi des cris, des coups de feu, et parvins à rester imperturbable. D'ailleurs les deux hommes sortirent vite du labyrinthe sans charrier de corps derrière eux, ce qui me rassura abusivement sur le sort de Frédéric. L'un des deux autres gardes se planta alors devant moi- un garçon extrêmement beau- et il me parla avec animation, tandis que l'un de ses collègues lui parlait dans le nez, parce qu'il avait compris que cela ne servait à rien.

Ils se débandèrent naturellement au terme d'une quinzaine de minutes et je décidai d'aller voir par moi- même ce qui se tramait dans ce labyrinthe. Il semblait à première vue identique à des milliers d'autre de par le monde. Il n'y avait aucune trace de Frédéric ni de sang sur le sol. Mais un mur d'expression libre, improvisé sur un plan, mélangeait des dizaines de langages en mots et idéogrammes, poinçonnés sur une vitre de protection. Très peu de mots étaient pour moi compréhensibles; aucun, par exemple, en anglais ou en français. La mention incessante d'une Ellen de Groot me sautait aux yeux comme la transmission d'un état issu d'une situation spécifique. Je sentis ensuite un coude se refermer sur mon cou et m'entraîner à terre. Puis on se jeta sur moi tandis que je me roulais en boule. Mais un bruit étouffé résonna dans mes oreilles et un corps tomba inerte sur moi, son entrejambe au niveau de ma bouche. Je tentai de le remuer et y parvint; de lui- même il ne bougeait plus. Je me relevais, surpris pour le moins, m'attendant à trouver devant moi Frédéric. Mais il n'était pas là. Devant moi, avec son sourire éclatant, levant son arme jusqu'à me faire penser qu'il tentait de la raccorder au soleil, il y avait Upo, dont le physique de jeune guerrier irradiait de reconnaissance de lui avoir offert l'occasion de sauver une vie, fut- ce au prix d'une autre.

## CHAPITRE 13

Les jours suivants, je ne quitte pas ma chambre, j'y reste autant que possible à fumer et me bourrer la gueule en solitaire. Lorsqu'un garde tente de me contraindre à bouger, je pousse une suite de cris suraigus qui lui font lâcher mon bras brutalement avant de s'éloigner lorsqu'il sent que je tente de le saisir à la taille, dans une quête désespérée de chaleur humaine. Il m'est donné d'apercevoir Upo dont le profil cette fois grave orne l'embrasure de ma porte. Il avance, son beau visage orageux et autoritaire fait rebrousser chemin au garde, qui revenait sur ses pas afin de me frapper. Il lui intima l'ordre de sortir. L'autre s'exécuta après avoir craché sur le sol.

Dès que nous sommes seuls Upo retire sa veste. Il porte un t-shirt dessous, un truc informe, sans manches. Ses épaules sont larges, même s'il est moins musclé que je l'aurais cru. Ce qui me touche particulièrement, m'émeut. Je lui sers quelque chose à boire mais il ne boit pas; le regard dans le vague il ne me prête aucune attention avant de me faire signe de m'approcher de lui. Je sens alors son odeur, qui me paraît étrange, mais ce n'est pas son odeur à proprement parler; c'est un mélange d'herbes brûlées, des fleurs du jardin, de poudre et de sang. Je ne peux rouler de joint dans cette position, alors je tente de bouger puis y renonce, puisque Upo ne me lâche pas. Je tente alors de poser ma tête contre une de ses jambes, dans une attitude de soumission qui l'honore, et Upo permet ce mouvement- là.

Il me laisse également le regarder sans se fâcher. Je comprends ce qu'a été sa vie sans rien en savoir- des terreurs rentrées, la raison de sa présence ici. Il m'évoque Théo bien sûr, et son affection envers moi me touche beaucoup, parce qu'avec Théo toute affection physique non sexuée était impossible.

Upo se mettait à soupirer, son dos atteignant maintenant l'armoire en dessous de laquelle le lit était fixé. Ses inspirations me dérangeaient un peu. Comme il me laissait libre de mes mouvements je me relevais assez vite, pour constater que son regard était aussi plein d'affection que celui de Théo, et en montrait même un peu plus, et il eut à un moment un sourire plein d'assurance qui se perdit dans l'arrivée du soir.

## CHAPITRE 14

Autant l'atmosphère des jours précédents avait été ouatée et fibreuse sous le scanner de mon regard, autant l'énergie s'accroît brusquement, démesurément même, au cours de ma septième ou huitième semaine de présence effective ici.

Le calme, le silence, se faisaient moins omniprésents. Les gardes continuaient à arpenter le périmètre, comme ils l'avaient fait précédemment, avec leurs fusils plaqués vers le sol, mais leurs pas revêtaient un aspect inquiet de par leur cadence, désormais semblable à celle d'une escouade dont le chef va passer en cour martiale. Par moments des mélopées, des voix assourdies mêlées à des tambours et des flûtes montaient dans l'air et nous devions les écouter, le souffle court, l'oreille tendue, tenus à l'étroit dans ces bâtiments qui prenaient un aspect de chapelle pour qu'on y reçoive ces aperçus, ce prémisses d'une catastrophe...

Même en communiquant si peu, de par la disparité de nos langages, j'imagine que les autres personnes présentes en ce lieu avaient le pressentiment du combat qui allait survenir, qui commencerait lorsque les guérilleros perturberaient notre ancrage, nous forçant avec conviction bien armée à entrer dans le Silverland.

J'avais déterré ou retrouvé en moi ce terme afin de me montrer capable de renchérir en ironie sur le passé, le futur et toutes ces trouvailles dans lesquelles le merveilleux avoisinait l'éblouissement. Nos ancêtres en civilisation avaient ourdi le concept fumeux d'Eldorado. A nous maintenant, aussi marginalisés qu'asservis, d'amoindrir la marge d'erreur et de populariser l'effet majeur de la désacralisation. Ce que nous vaudrait en fin de compte le Silverland, c'était au futur, apparemment même au futur proche, de nous le démontrer. Il serait difficile pour nous d'être unis dans une erreur plus grande encore que l'était l'appropriation. Le prochain prestige à gagner reposerait sur des actes et non plus des doctrines; Théo était un homme nouveau, bien plus enchevêtré que moi, infiniment moins libre, et c'était à sa mort que je commençais de boire, motorisé par la soif de l'Apocalypse imminente...

Les gardes ne me calculaient guère, ils me foutaient même une paix royale, la surveillance s'effiloçait comme il convient aux périodes d'interrègne. J'avais du temps libre, maintenant que Walker Ruben Asimov m'ignorait et que Frédéric, qui avait dû s'évaporer, disparaître ou avoir été battu à mort, ne me faisait plus la conversation, pour aller chaque jour au jardin, et un peu plus loin à chaque reprise. Au terme d'une exploration datant d'un des jours précédents, il se trouvait une brèche dont émanait une odeur jusque- là inconnue; elle me semblait porter des effluves de la forêt amazonienne et me préparer par avance à la dilution dans un grand poumon, d'où je pourrai ressortir sous la forme grecque de l'espace infini, cette figure parfaite. Car je n'en étais plus à me voir tel que Jim Carrey à la fin de *The Truman show*; j'étais entré dans le monde, le vrai, celui des illusions était distant, à peine discernable, et plus de phare pour m'y guider.

Quand je revenais le soir je trouvais parfois Upo endormi devant ma porte, une pipe en verre à portée de main. Il parlait parfois sans discontinuer et sans jamais s'étonner de l'absence de mes réponses. Il s'asseyait sur le lit, enlevait ses chaussures et m'invitait ensuite à venir le rejoindre. J'avais de constantes hésitations à aller plus loin; lui-même ne sembla s'en faire une idée précise que le dernier soir, après avoir bu et fumé énormément. Et j'eus à ce moment l'impression de serrer contre moi un corps de celluloïd, une soyeuse poupée gonflable à l'aspect velouté qui me faisaient penser à des choses vaines et adulées un peu partout, en Europe comme ici.

## CHAPITRE 15

J'étais impatient, à vrai dire. J'attendais les hommes en costume de dompteur de lions, les guérilleros mal rasés, habitués à une vie en décrue dans un paysage immuable et ennuyeux, aux mains rudes, qui lâcheraient sur le sol, entre deux jets de salive, des imprécations dans un argot que seul Dieu comprendrait, puisqu'elles ne s'adresseraient qu'à lui. Je le attendais la nuit, à bout de nerfs, excédé par la chaleur sortant des radiateurs, qui me firent un temps croire que les dirigeants du centre tentaient de nous pousser au suicide. Je les attendais en plein cœur des repas, alors que le seul bruit était celui des verres et des couverts et que les seuls éclats venaient de ceux qui croyaient que l'on tentait de les empoisonner par le truchement de l'alimentation. Je le désirais tellement, je désirais tellement leur arrivée, annoncée comme imminente et réellement un temps charriée dans l'air et maintenant différée, qu'ils réussissaient à me faire oublier mes affres, les agréables autant que les autres- les contraignants.

Ce paysage merveilleux que j'allais être contraint de quitter bientôt, je l'arpentais dès le début de l'après- midi avec un peu de nourriture chipée au buffet et un paquet de cigarettes. Si j'avais eu en ma possession un crayon et quelques feuilles, je n'aurai pas manqué d'en relever le tracé topographique. J'avais découvert au fil des jours une succession de splendeurs, des petites flaques d'eau dont la pulsation, entre de roches, évoquait le sang jaillissant à petits bouillons, vers la fin d'une hémorragie, des fleurs dont les corolles recelaient une variété d'arachnides minuscules et scintillantes, au thorax joliment décorés de formes d'un rouge violent, légèrement lumineux. Des végétaux aux formes de lianes s'agrippaient à mon cou, formant une masse volumineuse, comparables à ces cordages qui tiennent les urnes en plâtre pleines de bonbon que l'on voit aux anniversaires en Amérique latine. Je parvins à chaque fois à me dégager, sans jamais dédaigner de me mesurer à la fréquentation de ce végétal irrespectueux.

Il ne me fut jamais donné de croiser personne lors de mes randonnées dans ce domaine immense. Pourtant les traces de passage abondaient; des bouteilles d'alcool, mégots et paquets de cigarettes vides, quelques chaussures abandonnées étaient des traces évidentes. Plus tard et plus avant, je trouvai des préservatifs usagés, recouverts de merde, au- dessus desquels volaient de très grosses mouches. Alors je pouvais rester mélancolique des heures durant, avec la sensation de passer à côté de quelque chose, jusqu'à ce que la nuit tombante me contraigne à reprendre mon chemin pendant que je parvenais encore à le distinguer.

## CHAPITRE 16

Ce soir- là je tombai sur Upo, affalé contre ma porte, visiblement renfrogné, ayant le regard tiède. Par une pression prolongée de la main sur ma hanche il tenta de me transmettre son affection et son inquiétude. Je ne savais pas encore pour ma part ce qui allait se passer; et il n'avait sans doute pas plus conscience que moi de ce qui se tramait en ce lieu.

Pourtant, le lendemain, je me rendis bien compte que la mainmise du Centre sur nous était fort compromise. Dès que le petit- déjeuner, que chacun de nous, progressivement, avait été amené à ne plus prendre dans sa chambre, était terminé, les gardes se remettaient à se quereller entre eux et à ne plus nous accorder qu'une attention très partielle. Ils en venaient même à tolérer certaines razzias dans les cuisines, maintenues dans des limites acceptables, bien que les chambres froides regorgent de denrées que nous n'aurions jamais le temps de consommer.

Je profitai donc de cette occasion pour pousser une nouvelle reconnaissance, quatre kilomètres environ derrière le labyrinthe. Derrière un massif de ces lianes volontiers étouffantes, on trouvait l'accès à une caverne. Je savais dès le départ qu'il y en avait une, c'était obligatoire, presque une figure imposée. Je m'en étais réservé l'accès pour une grande occasion, inconsciemment.

On respirait bien dedans, en dépit de l'humidité. Pourtant une présence qui n'avait aucun caractère rationnel s'ajouta à la mienne. Sans qu'un souffle d'air me fasse frissonner, j'eus l'impulsion de regarder vers le sol de cette caverne.

A dix pas devant moi une bête détalait. Je n'avais pas envisagé la fuite d'un animal. Mais il y eut un grognement sourd. J'avais dérangé le tour de garde d'un animal qui trônait, surveillait et dépeçait à coup sûr... dépeçait à coup sûr quoi?

Une bouillie qui ne sentait rien, une matière spongieuse comblant les interstices d'une carcasse. Cependant cette bouillie avait un aspect si horrible, en dépit de cette absence d'odeur, que les pas suivants furent faits à genoux, rampant pour fuir cette image obsédante de ce qui avait été humain.

## **TROISIEME PARTIE**

# CHAPITRE 01

Dans mon rêve cette nuit- là, je suis au Louvre, accompagné de seize personnes munies de seaux de peinture. Mes compagnons et moi accomplissons les plus vils outrages et ruinons avec entrain et enthousiasme le témoignage de deux mille ans de culture ethnocentriste, ne négligeant pas de faire muter la Joconde en monochrome impavide. Destin fabuleusement ignoble que d'amorcer la métamorphose définitive et fondamentale d'un accomplissement des faits dont la bible, par habitude laissée à la garde des Enfers, venait de nous être livrée par un page dans une livrée étincelante, dardant des lumières pâles qui nous incitaient à nous surpasser...

La lumière de ma chambre s'allume subitement. Des coups de feu crépitent au loin, me surprenant un peu dans ma naïveté. Je comprends que les guérilleros viennent enfin de franchir les murs d'enceinte, qu'ils nous tiennent à leur merci.

Incroyablement excité, je regarde les autres personnes levées en hâte, à peine habillées, stationner avec moi dans le couloir. Upo vient vers moi lors et me fait comprendre par gestes que je dois emballer mes affaires, même celles fournies par le Centre. Comme je le consultais du regard avant chaque décision n'impliquant que ma responsabilité, notre face- à- face devait sembler risible. Pourtant l'envie de rire manquait délibérément cette nuit- là.

Nous sommes tous rassemblés dans la grande cour, aux abords immédiats du grand jardin. Tous les gardes du Centre sont désarmés solennellement par des hommes cagoulés et vêtus de noir. Upo se soumet à son tour, mais il a dû regarder l'un des mercenaires avec trop d'insolence puisque ce dernier l'envoie à terre d'une seule détente du genou. Lorsqu' Upo tente d'amorcer une réplique, un second type lui presse le canon d'une arme contre la mâchoire, puis dans la bouche. Quant à moi, j'avais fait un mouvement instinctif pour réagir, que le manque d'envie de foutre tout en l'air m'avait forcé de retenir; et je me mordais si fortement l'intérieur des joues que je crachais du sang tout le long du jour qui suivit.

Les fenêtres ouvertes à moitié contenaient un ou deux cadavres reposant, les bras ballants, dont du sang dégoulinant sembla bientôt noir sur la terre sèche. J'entendais des cris émanant de divers endroits du labyrinthe- des femmes qu'on violait, des hommes violés aussi, peut- être, ou menacés d'être massacrés, probablement. J'étais resté sans m'en rendre compte au milieu d'une centaine de gens aussi hébétés que moi, et qui espéraient peut- être encore, ou n'espéraient déjà plus que cette carcasse transparente allait au moins laisser échapper une âme au moment de la mise à mort, qui ne tarderait plus. Nous fûmes rejoints par Upo, dépouillé de son arme et à peu près nu. Il vint se placer près de moi, les lèvres presque blanches, les cheveux argentés sous la lumière au sodium. J'osais prendre sa main mais le type aux lèvres tremblotantes que j'avais déjà vu avant une de mes premières visites à Walker Ruben Asimov me fit signe avec insistance de renoncer.

Je réalisais alors que les guérilleros étaient d'un nombre plus élevé que dans mes espérances les plus folles. Il en sortait de partout, ils semblaient ne pas avoir d'uniformes, et de toute façon le sang les maculait tous. Certains portaient des victuailles, pourtant le transport de cadavres était ce qui en occupait le plus grand nombre. Et des hommes et des femmes se trouvaient soudain mal, debout sur leurs jambes ils commençaient à fléchir. Les personnes situées à côté d'elles tentaient de les retenir mais, le plus souvent, s'écroulaient avec elles.

L'un des guérilleros prit la parole; ce qu'il disait était traduit en anglais par l'un de ses compagnons d'armes. Mais la panique était tellement prégnante, les bruits d'armes fréquents et hachurant toute explication, et le traducteur si incompréhensible que ces efforts aboutirent à rien.

Et tout me revenait en pleine face afin de mieux me coller au sol, l'écroulement de la

hiérarchie, la nullité qu'était la réalisation de mon désir, l'incapacité de concevoir un futur proche qui fut en même temps habitable, la raison du plus fort pour seule autorité. Dérisoire autant qu'une étoile habitant un ciel désaffecté, mon jugement personnel commençait à s'effriter afin de laisser place au pilotage automatique ainsi qu'à la cohésion à l'esprit de groupe.

## CHAPITRE 02

L'interrogation demeurait forte dans le groupe des captifs sur ce qui allait nous arriver. J'imaginai assez bien que ces gens étaient chargés de nous convoier dans l'univers concentrationnaire d'un camp à nos yeux similaires à celui-ci, quelle que soit l'obédience des dirigeants. Pourtant, les deux premiers jours, personne ne dit ni ne fit rien. Nous étions étroitement surveillés sans doute, par ces guérilleros, mais ils ne tuaient ni ne menaçaient plus personne; ils nous regardaient vivre, sans doute, nous noyer dans la peur. Si j'avais été parfaitement lâche, j'aurais tenté de fuir par un orifice naturel qui devait se trouver quelque part, au-delà de la grotte, dans ce jardin, mais je ne voulais pas abandonner Upo qui semblait, maintenant qu'il était désarmé, aussi pitoyable que Théo pendant la crise dépersonnalisante qu'il avait eue chez moi. Comme nul ne peut demeurer longuement dans cet état il se levait parfois, tentait quelques mouvements désordonnés, puis se rasseyait et tentait de communiquer discrètement avec un des gardes de son ancien groupe.

A quelque pas de nous, Walker Ruben Asimov se composait un faciès impénétrable qui lui convenait particulièrement; comme l'accès aux bureaux ainsi qu'aux chambres était désormais vigoureusement interdit, il demeurait avec d'autres professeurs, je suppose, dans un groupe dont les membres étaient vêtus différemment de nous, et qui étaient les seuls de nous tous à se trouver ligotés. Les hiérarchies semblaient respectées; le groupe des soignants était remisé sous le préau, les gardes dévolus de leur fonction se massaient à l'ombre, sous des arbres; entre les deux groupes, un amas de deux cent cinquante à trois cent personnes, chiffre plus fort que les deux autres groupes réunis. Les cuisiniers et le personnel chargé de l'entretien se trouvaient être les seuls pour qui rien n'avait changé, hormis peut-être une subtile déprédation de leurs droits; ils étaient désormais totalement réquisitionnés par le gouvernement de guérilleros et ce serait une autre affaire, dorénavant, que de compter sur eux en temps qu'éventuel relais vers l'extérieur. Les guérilleros leur succédaient presque aussi parfaitement; un bon nombre d'entre eux était chargé de renouveler incessamment les besoins des personnes présentes.

Les nuits étaient désormais fraîches et les journées suffocantes. L'étrangeté de la situation nous faisait halluciner des développements incroyables, changeant l'accumulation, à laquelle tout le monde s'habitue, la faisant muer en une porte ouverte sur le délire. Pourtant toutes les personnes présentes ne pouvaient être dénuées d'imagination. Celles pour qui tout ce qui se passait en ce moment ne pouvait qu'être la réalité se perdaient dans les visions dispensées par leurs arsenaux à métaphores schizologiques. J'ai rêvé d'en inventer, des sciences et des barèmes et des états, des conventions collectives, lors de ces heures irradiantes, regardant Upo enfoncer et retirer de la terre un couteau à long manche qu'il avait confisqué quelque part, nul ne savait où exactement. A chaque fois qu'il s'apercevait que je voyais son geste il avait un petit sourire friable. Alors je baissais la tête en plissant les lèvres et le fiel de l'évacuation me reprenait, et je crachais sur le sol, entre mes genoux repliés.

## CHAPITRE 03

Les jours suivants furent comme une piqure de rappel avant le retour vers le continent de mes aïeux. Ils me démontrèrent l'éternelle soumission de la réalité au fantasme, celle de la raison devant un acte si convenablement perpétré, puis l'inaction dans le mouvement. Précisons que nous nous trouvions toujours au Brésil, dans la région du Nordeste, et que je n'envisageais plus le suicide, ce petit caprice formel. Vivre cette situation dans un tel endroit le faisait correspondre à un péché.

Au moment où le départ fut enclenché, vers l'heure de midi, le troisième jour, cette espèce d'avorton déplaisant qui avait tenté maladroitement de se faire remarquer par moi lors de ma première station avant un rendez- vous avec Asimov, s'était très nettement rapproché de moi. Il avait de brusques contractions faciales accompagnées d'interjections- toutes vaines, évidemment. Il devait sans doute se demander pourquoi j'étais si décidé à ne lui prêter aucune attention alors qu'il avait fait le chemin depuis son groupe- ce qui n'était pas exempt de danger- dans le seul but d'être à côté de moi. Habitué à conserver ma garde implacablement et m'attendant à ce qu'il prenne enfin ce fait en considération, je fus un peu surpris de le voir se placer courageusement à côté de moi lorsque fut donné le signal de la dispersion. Nous étions à quatre sur la même rangée avec un homme armé à dix pas derrière nous; à ma gauche se trouvait Upo et à ma droite le farfadet au visage anxieux, qui était vénéneux assurément, non pas pour le simple plaisir de nuire sans doute, mais qu'on en vienne à lui briser les os, méthodiquement, juste pour le contraindre, évidemment, dans la recherche de l'intérêt...

Ce dernier m'adressa la parole tandis que nous commencions à avancer, disciplinés et silencieux, le long d'une allée en terre battue longeant un petit bois d'où toute vie animale semblait à première vue éradiquée- les murs d'enceinte et ce qui se trouvait entre eux, conformes à la description que le jeune italien m'avait fourni étaient désormais loin derrière nous.

« Tu es bien Michael Cennebault, n'est- ce pas? »

« C'est moi, oui. »

« Qu'est- ce que tu fous là? »

« Une conséquence de ma vie intime désordonnée. Et pour toi? D'où me connais- tu?»

« Toi et moi on habite dans la même communauté urbaine. Je suis le cousin d'une personne que tu connais au moins de nom, Damien Said. Je crois qu'il a écrit un truc sur toi qui ne t'a pas beaucoup plu... »

« Te fatigues pas, je connais trop bien ce connard infâme. Et toi, tu t'appelles comment? »

« Pascal Camille. »

« Quelles sont les raisons de ta présence ici? »

J'étais intéressé par le fait de le savoir. Je n'étais pas intéressé par le fait de le savoir. Il commença à gémir.

« J'n'en sais rien... j'ai jamais fait de mal à personne dans ma vie... J'avais monté une petite structure de promotion et de diffusion d'artistes... Est- ce que j'ai touché *the big one* et qu'une relation de boulot tente de me le faire payer? C'est vrai que le business est un putain de milieu de bâtards... »

« Tu crois que tu pourras te mettre à marcher derrière moi dès la fin de ta phrase? »

« Pourquoi? T'as pas envie de parler avec moi? Je te gave? »

Je ne me donnais même pas la peine de lui répondre. Nous avançons désormais dans le sertao. Les épaules des asservis devant moi me poussaient en avant, je rêvais parfois d'un contact furtif, lors d'une halte, parfois aussi d'une humiliation spectaculaire, à la Lars Von Trier, où je serai la victime d'une fusion des éléments humains, la victime expiatoire à purger de son existence pour que la mise en scène nouvelle triomphe.

## CHAPITRE 04

Pendant toute cette journée, ainsi que toutes celles qui suivirent, telle une armée en débandade, sans chercher à comprendre ni à savoir, nous continuâmes à avancer. La marche forcée pouvait occuper jusqu'à onze heures par jour, parfois sans rien manger ni boire, sous le soleil qui aggravait la situation. Bien sûr, le sertao n'est pas un désert; pourtant il lui ressemble par son aridité et son isolement et produit le même effet sur les hommes dont les cerveaux s'affaiblissaient et les imaginations s'exacerbaient dans cette odyssée vers le pays de la peine.

Certains devant et derrière moi racontaient leur histoire, devenue lisible, quoi qu' incompréhensible, ils balançaient leurs joies entrelacées de fêlures, sans plus effectuer de distinction entre la réalité et le rêve. Et toutes ces prouesses avérées, devant lesquelles ils avaient reculé comme devant une corvée, changeaient mille fois de forme, comme une propriété divisée par lots dont les héritiers ne parviennent pas se répartir les segments. De l'arrière à l'avant du troupeau courait comme une seule guirlande mélodique le regret maladif de l'argent lié à celui de l'amour.

Ceux qui ne déliraient pas souffraient plus. J'avais pour mon malheur la tête solide, et mes démons personnels étaient liés à l'entrave de mes mouvements, la répétition continue et idiote, privé de but. Ce qui auparavant ne me dérangeait jamais. Surtout une humilité fantastique jaillissait en moi, liée inexplicablement à la haine pure que je ressentais envers tous les hommes et femmes sur cette terre, à l'exception d'Upo. Lui semblait ne pas aller mal, il se racontait tout le temps. Comme les rangs malgré tout se débandaient et que les guérilleros, trop peu nombreux et vite lassés, avaient jugé préférable de laisser faire, il s'était retrouvé à côté de cet emmerdeur français qui buvait ses paroles, en bon touriste, prêt à se laisser guider sa conduite jusqu'au bout.

Nous étions sur la terre, sans doute, mais la terre avait changé de forme: nous étions devenus un convoi maritime à la fort mauvaise tenue, un de ces cargos peuplés de fantômes et d'ombres, cherchant sur sa boussole un Nord ou un Sud, et dont les autres bâtiments craignaient le contact, s'écartant savamment de sa trajectoire en dépit de tous les codes d'honneur et d'assistance.

Bizarrement ou non, je ne souffrais pas de ne pas être en Europe. J'avais suffisamment fulminé contre elle et ne trouvais rien à redire sur cette séparation. Et j'éprouvais en cet endroit une immense exaltation, ne trouvant à regretter que l'ignorance de la raison de ma présence en cet endroit. Ce n'était qu'une modalité, sans doute, de l'arbitraire qui nous fit naître ici et pas ailleurs. Cette excursion dont je ne pouvais parvenir à extraire le noyau dur muait en gageure chaque jour plus certainement.

Quelquefois, lorsque les mouvements des groupes qui composaient le groupe se désarticulaient, je fixais dans sa lenteur mon allure sur le point d'achoppement que j'avais fixé à mon regard, un jeune homme à dégainé d'étudiant et m'assurais qu'il qu'il ne me précédait pas trop nettement. Lorsque c'était lui qui défaillait je me hérissais intérieurement et élisais un comportement déférent et hypocrite, testant sa présence par de furtifs à- coups car il ne fallait pas qu'il sache! Mes semelles battaient les cailloux comme si j'eusse été saisi de craintes subites; bientôt la personne qui était derrière moi butait et menaçait de me marcher dessus et je reprenais mon allure avec mon sac à l'épaule, à proximité immédiate d'Upo.

## CHAPITRE 05

Puis, vers le neuvième ou le dixième jour, le ciel se couvrit. Les guérilleros semblaient plus particulièrement impératifs sur la vitesse à maintenir et le blaireau d'Antistar fut battu assez spectaculairement, par trois personnes à la fois, pour l'exemple, bien entendu. Il fut laissé pour mort le long d'un fossé, le sang coulant par dix endroits de son corps, énucléé à moitié, la mâchoire béante.

C'est peu après cela que quelques italiens restés en queue de peloton tentèrent un acte de rébellion, mus par l'énergie du désespoir. Ils se jetèrent à quatre sur un guérillero qu'ils étranglèrent sans que ses cris parviennent à donner l'alerte. Le plus téméraire d'entre eux, un couteau de fortune dépassant de la paume, remonta le long de la colonne atteinte de *spina bifida* qui avançait à son allure forcenée.

Upo les vit, et eut un geste insensé pour aller vers le libérateur. Le garde à notre niveau se détourna subitement et il eut le temps de pousser un cri sauvage qui fit se tourner un de ses compagnons, lequel transmit l'information.

Nous étions dans un curieux arc- de- cercle, au milieu d'une prairie circulaire bordée par une forêt et la tête de la troupe était encore bien loin devant nous. Upo actionna en une merveilleuse détente son corps vigoureux et trancha avec le couteau qu'il avait sur lui la bandoulière de l'arme du guérillero. Au premier des gardes qui bougea, un italien bondit et l'égorgea. L'autre eut un cri de bête avant de s'écrouler sur le sol. Le guérillero blêmit. Upo tira en direction de deux mercenaires, en atteignant un, effrayant l'autre dont le chargeur était vide. Puis, revenu vers moi avec la mitrailleuse, il me prit brusquement par le poignet et me précipita avec lui en direction du bois. Je courus comme un fou derrière lui, luttant contre le feu qui me brûlait le fond de la gorge afin de me maintenir au même niveau. Des cris vifs partaient du groupe, que nous percevions encore; et des coups de feu claquaient, amplifiés par le vent, dans notre direction. Upo me fit soudain signe de tourner aussi brusquement que lui, et nous longeâmes immédiatement le lit d'un cours d'eau presque asséché. A l'endroit où le niveau d'eau était au plus bas nous traversâmes lentement, sur ses conseils. De l'autre côté se trouvait une monstrueuse forêt, si dense qu'elle me donnait par avance mal au cœur.

Je ne parvenais pas à revenir de ma surprise d'avoir été si vite expulsé du groupe que je m'étais préparé à intégrer, coûte que coûte, jusqu'au chemin menant à la fin de ma connerie et de la civilisation. Ce n'était plus ce qu'on m'offrait et Upo avait eu raison de m'en débarrasser, sans doute. Et pourtant je me sentais frustré comme du temps de Théo, lorsque j'étais allé jusqu'à lui fournir mon appartement afin qu'il baise- j'étais depuis lors le même et seule la mort pourrait me changer ou modifier mon état.

## CHAPITRE 06

La surprise demeurait sans doute, mais non l'effet causé par notre défection. Upo et moi circulions de concert, dans une curieuse forme apaisée de l'urgence, marchant au radar dans un territoire indécelable, formé de clairières et d'enchevêtrements incompréhensibles d'une végétation que je ne voulais pas toucher, fut-ce d'un doigt, lâché par mes génies qui m'avaient toujours habité, précédé ou suivi.

Upo avançait sempiternellement devant moi, faisant mine de se fâcher dès que je passais pour être suffisamment en confiance et le précéder. C'est que, comme dans le cas de Théo, je m'attends incessamment à le voir me quitter, pour m'émerveiller ensuite sur sa présence.

Le savoir derrière moi ne m'aurait en aucun cas soulagé. Je ne parvenais pas à comprendre ce qui poussait Upo à vouloir me protéger, peut-être par un au-delà du caprice. Pourtant cet être dont je ne saurais jamais rien d'important selon mes propres critères caressait ce fantasme d'avoir quelqu'un sous sa protection et il n'y avait rien à objecter à cela. Je devenais un personnage de fantaisie, une identité raisonnable et soumise, ce que j'avais été pour Théo aussi, sans doute. Et les automatismes que cette fonction enclenchait ne me laissaient jamais oublier que ma sincérité s'amenuisait, un peu plus chaque jour.

Tous les jours Upo capturait et cuisinait de curieux reptiles dont il m'invitait à me rassasier du bout de son couteau. J'appris grâce à lui à dormir en haut d'un arbre et à boire de l'eau en me méfiant des reptiles. Il crucifia devant moi, en de nombreuses occasions, des chauve-souris, avec un sourire désarmant mon hostilité naturelle devant ce type d'animal. Il confectionna même une sorte d'alcool lorsqu'il sentit que mon organisme éprouvait le besoin compréhensible d'échapper, ne serait-ce que par bribes, à cette horrible situation. Il me prenait également dans ses bras jusqu'à me faire sentir, en exemple troublant d'humanité son odeur étrange et réconfortante, à la fois masculine et féminine sans qu'il soit question de travestissement. Et il devait savoir que je n'avais pas besoin de quelque d'autre, malgré tous les démons déformants de mon pouvoir enchevêtrés- l'odeur de la terre, celle du cosmos, l'odeur de la poudre et du sang et le besoin viscéral d'oublier sur le champ que mes yeux n'étaient pas bleu ciel et qu'ils avaient, comme ceux d'Upo, cette couleur des marécages putrides que nous contournions, vers l'heure du *five o'clock tea* et du refoulé des petites démenches égoïstes.

## CHAPITRE 07

Un matin, alors que nous nous apprêtions à descendre de l'arbre dont certaines branches en arceau simulaient presque parfaitement une corbeille suffisamment grande et et solide pour abriter deux personnes, d'un seul regard Upo me fit signe de ne plus bouger. Des hommes qui parlaient haut et marchaient avec précipitation cheminaient dans le périmètre; des fusils mitraillette dépassaient de leurs treillis. Le regard encore rivé sur le sol ils semblaient chercher une trace fraîche de notre passage- heureusement nous avions mangé loin de cet endroit la veille et la nuit avait défait le sillon que nous avions tracé.

Upo refusa que nous descendions de l'arbre longtemps après que les hommes armés fussent partis. Il consentit enfin, ensuite, partant désormais plus loin que jamais devant moi, avec une machette à la main en plus de la mitraillette qu'il portait toujours. Lorsque je faisais mine de vouloir marcher de front à égalité avec lui, il me renvoyait à ma place avec un regard terrible.

A certains moments, il y avait de longues pauses dues à des rencontres inopinées et je devinais qu'Upo, relié à l'un ou l'autre des éléments du fertile et proéminent peuple brésilien, ne parvenait jamais à départager; ami ou ennemi en puissance? Il m'entraînait à son corps défendant dans cette impossibilité de la jonction. L'évolution ne pouvait être qu'un intérim; je demeurais lié par une raison ou une servitude au Centre dirigé (mais que savais- je de véridique, d'irréfutable au sujet de la direction du Centre?) par Walker Ruben Asimov. Ces êtres peut- être libres, peut- être salutaires, ou dont la fréquentation nous aurait été fatale, nous dûmes en croiser une dizaine. Il y en eut probablement bien plus mais jamais nous n'avons été aperçus par eux.

A certains moments Upo me planquait dans un tronc d'arbre mort, ou sous un amas de branchages, avec dans son regard une douceur qui faisait oublier qu'un singe aurait agi de pareille manière avec son petit- avec autant de sagesse et et aussi peu de tendresse apparente. Derrière ces soins immérités il devait y avoir l'idée que, même si lui, Upo, était soustrait à la vie d'une manière ou d'une autre, je m'en sortirais sans lui, formé par le contact de son expérience à l'éviction des sept mille dangers comportés par cette situation.

C'était évidemment un vœu pieux, à moins peut- être que cet être qu'il ne me sera jamais donné de comprendre ait persisté à ne jamais laisser fléchir son abnégation que par l'ennui de me mettre trop explicitement en face d'une situation à laquelle il ne me serait jamais possible de répondre.

## CHAPITRE 08

Au fur et à mesure de notre progression la végétation changeait. Bientôt à la forêt étouffante aux rebords cannelés de terre brune succéda une myriade de longs espaces quasi- désertiques seulement distingués par des *mesas* ou des canyons. Quelques arbres hauts et maigres sous leur fourrure de feuillage cuit enlaçaient des circuits ou des sentiers creusés au flanc de montagnes terreuses. Le regard interrogatif, je questionnai par le regard Upo sur le fait que nous ayons pu, le cas échéant, passer une frontière. Mais cela ne changeait rien et Upo restait le même, le profil anxieux et absorbé dans la contemplation dénuée de tranquillité d'un extérieur chargé d'asservir les insensés de notre acabit.

La nuit, parfois, Upo me guidait dans une grotte située dans la montagne. Des voix nous y parvenaient, il y avait des personnes autour de nous, ou peut- être plus bas, et leurs voix remontaient dans le corps caverneux de ce pénis de terre et de pierre. Accroupi dans le noir, je revivais des scènes d'Europe, fatigué comme un vieux militant, ou un colon revenu de tous les territoires où fut apposée un jour la marque du vol par filouterie.

Certaines quêtes communes par leur timing et leur ampleur demeurent incompatibles, et c'est pourquoi je demeurais complètement largué, inutile témoin de ce qui allait advenir de nous, puisque les épreuves présentes- les suivantes aussi- ne pourraient me frapper qu'au hasard et par défaut sans pouvoir me frapper réellement ; j'en avais l'asolue conviction. Mon physique allait sans poser de questions ni de gros problèmes, il supportait les écarts de température, l'atmosphère humide, et recherchait par automatisme les endroits gorgés de fraîcheur; mon équilibre psychique ne se déséquilibrait pas. Seulement mon identité avait pris le maquis, et le transfert avec une autre mentalité s'était avérée absolument indolore. Mon nouveau moi semblait plus dur, plus tendu, plus courageux; je me le représentais sculpté debout, dans l'attente d'un combat à livrer, comme une statuette d'art de nos ancêtres. Il me poussait à la confrontation avec la source muette et omniprésente qui nous avait poussé là et riait de nous voir nous diluer dans l'attente.

Dans notre situation, des voix inconnues et spectrales n'étaient pourtant pas des compagnies qu'on pût tolérer. Parfois Upo partait en exploration et revenait en courant, le souffle court, les lèvres tremblantes, les yeux ronds, écarquillés. Alors nous nous recroquevillions dans une anfractuosité et attendions le jour, anxieux d'être dénoncés par nos ronflements ou une toux inopinée à des chasseurs, ou des gardes du Centre parvenus au point culminant de leur quête, ou de bêtes sauvages avides de se satisfaire du sang des humains.

## CHAPITRE 09

Parfois, pourtant, la quiétude s'estompait et le chemin devant nous ouvrait explicitement sur l'angoisse. Dématérialisée par le silence, cette tristesse hargneuse perdurait en nous et résistait à toute curée par le dialogue. Depuis notre désertion du groupe Upo avait resserré les boulons de son délire; et je ne craignais même plus qu'il en vienne à commettre une erreur fatale, une imprudence, entre autres. Mais les autres humains que nous approchions, restant distants de nous d'une clairière ou d'un bouquet d'arbres avaient leurs propres affaires et nous laissaient aux nôtres.

Un matin je compris que si nous n'avions pas accès à une aide quelconque très rapidement, nous mourrions d'inanition ou de malnutrition, peut-être. La démarche d'Upo ce jour n'avait plus rien d'assurée ni de courageuse; il marchait sur les éléments plutôt qu'il ne donnait l'impression de les soumettre, et son regard noyait le panorama sous une tendresse précoce, directement dictée par un mauvais délire. Il toussait régulièrement, et de cuivrée sa peau paraissait dorénavant sombre, presque verdâtre. Je n'avais pas de miroir à ma disposition pour observer s'il en allait de même pour moi; mais Upo m'effrayait un peu parce que, comme tous les moribonds qui ne soupçonnent pas leur état, chaque pas qu'il faisait vers l'avant faisait glisser vers le fond la barque dans laquelle il allait nous faire perdre pied.

Dans ces circonstances je cherchais naturellement à me faire subir le moins possible, sans parvenir à dérober un feedback un peu moins maladif émanant d'Upo. Parfois il se sentait tellement mal qu'il devait s'asseoir par terre et se plier sur le sol autour du tronc d'un arbre.

Il parlait ensuite à mi-voix pendant quelques minutes, parfois seulement quelques secondes, puis me regardait, assis à cinq pas de lui la tête tournée, les jambes seules accomplissant un mouvement purement nerveux, pressé de reprendre la route.

J'imaginai assez précisément ce que je ferais de ma vie après cet épisode; je ne tenterai certainement pas de revenir en France, je resterais au Brésil un an ou deux, jusqu'à la tenue de mon procès que j'espérais long et sanguinaire. Ce serait un défi lancé à la face de la justice, d'avoir été amené ici par la faute de mon passé et de ne pas vouloir en sortir à moins d'être débouté, ce qui me démontrerait encore un peu plus fermement encore que le reste que plus jamais je n'aurai droit à aucun crédit dans tous les sens de ce terme- et que dans ce cas seulement je consentirai, je donnerai le pas à cette avalanche de mort idiote; hypnotisé par la méchanceté du destin je me laisserai engloutir jusqu'à devenir un sédiment charrié par la pluie, allant repousser le défi de la végétation un peu plus loin, jusqu'au cœur de la grande ville dont les quartiers sont peuplés de singes qui n'attendent rien des hommes qu'un peu d'inattention.

Les nuits, les somptueuses et terribles nuits, je me repliais tout contre Upo et stabilisais mon rythme cardiaque en concentrant mon attention sur le sien. Le jeune homme parlait dans ses rêves, pleurait quelquefois, revivait des scènes auxquelles des bouts de narration manquaient.

Il se laissait aller jusqu'à grogner ou crier parfois tellement fort que je devais coller une main contre sa bouche afin de ne pas attirer l'attention sur nous. Toutefois le sommeil n'était jamais acquis. Je ne sais si nous aurions survécu longtemps dans cette étrange communauté sans une expression ou une fantaisie de la Providence, qui nous fit nous éveiller et donner mutuellement l'alerte, quelle que fut la menace- proximité d'une mygale, assaut d'un carnivore, imminence du passage d'un groupe de guérilleros. Ce fut moi qui éveillait Upo une dernière fois dans cette dernière occurrence; il tremblait de peur, tandis que j'avais le regard rivé sur la mitrailleuse qu'avait déposé le jeune homme pour mieux dormir et qui gisait désormais sur le sol, à deux mètres de nous. Le groupe passa pourtant tout près de l'amas de nos corps, mais sans remarquer rien. Nous avions décidément de la chance. Une forme insolente de chance. Mais ils avaient aussi bien pu ne pas vouloir

s'encombrer de deux prisonniers à une grande distance du prochain campement.

## CHAPITRE 10

Cela ne pouvait plus durer, décidément. Nous courions de gros risques à chaque instant et je comprenais bien qu'Upo craignait de moins en moins les autres groupements d'hommes, qu'il souhaitait chaque jour plus vivement une ingérence dans le partenariat que nous formions. Je ne parvenais pas à y croire, cependant cette réalité devenait à chaque heure plus manifeste; et une once supplémentaire de l'illusion que je tentais de maintenir aurait pu être en mes malchanceuses, car bienveillantes mains un instrument de destruction pour Upo.

Je ne l'ignorais pas. Cet aspect si peu reluisant de la réalité des choses, je le percevais nettement même quand je tentais de me représenter quelle pouvait être la vie de mes proches en Europe. Même à ces moments ma pensée restait comme prise d'une bougeotte non motivée; ils vivaient comme je les avais depuis le début vu vivre, cette fois-ci dans mon dos, tentaient de chiper quelques instants de bonheur sans témoins- puisque le bonheur comme tout équilibre est par nature fragile et que lui nuit toute exposition- alors que moi qui râlais ou me plaignais toujours auparavant, me trouvais heureux dans cette jungle bizarre, je n'étais plus soumis au dérisoire, je n'étais plus un otage de la peur, j'avais accédé à une autre essence plutôt qu'à une autre personnalité.

Ce qui serait advenu d'eux en pareil endroit, je le voyais nettement; ils auraient survécu, se seraient adaptés. Ludivine, par exemple, aurait au début piqué une crise, sans doute vers le début- puis elle se serait débrouillée pour fondre une urgence à son égoïsme et cela l'aurait poussée, dès lors, vers une mort aussi prompte que le bond du jaguar.

Michael, lui, j'aurais joui de le voir mourir sous la morsure d'une araignée, ou par absorption de toxines. Tanguy se serait dissolu dans les airs au bout de deux semaines, mort de sa laide réalité pour manque de déchets d'héroïne; de lui qui avait toujours trouvé la campagne déprimante et laide, que serait- il advenu dans le Silverland? Il se serait craquelé, il aurait fui la tangente avant de s'écrouler sous l'annihilation de son addiction. Il n'y avait décidément qu'à Pete et à Théo que je concédais, séduit par l'hypothèse, le terme honoraire de Seigneur de la Situation, pour leur force ironique qui se doublait d'élégance et de culot lorsque la situation devenait réellement menaçante.

## CHAPITRE 11

Lors d'un de mes rêves, une écorchure de temps avant un autre événement décisif, Théo revient à moi pour la première fois depuis des semaines. Nous sommes dans cet endroit où nous avons vécu ensemble, écoutant Brassens et Brel sur du vinyle qui craque. Le jeune homme me houspille pour que je tourne le disque à la fin de chaque face ou que je change de morceau- il ne sait pas se servir d'un tourne- disque.

A mon réveil Upo est nu devant moi, il examine soigneusement son corps. Sans savoir pourquoi cette connaissance me revenait à ce moment précis, je me souviens que *The cold song* chantée par Klaus Nomi adornait il y a près de vingt ans une publicité pour un saucisson de la marque Justin Bridou. L'avant- garde défunte n'avait pourtant pas contaminé les masses populaires- le produit avait momentanément dévié de son cœur de cible et la marque était revenue à une démarche habillée musicalement de façon plus conventionnelle.

Upo me rappelait à la réalité en tant que personne ayant besoin d'une aide. Ses yeux disparaissaient, roulaient sous ses paupières brunes; ses mains battaient inlassablement contre ses hanches, parfois entravé par des lanières de végétal qu'il rompait sans s'en rendre compte. Lorsque ses genoux fléchissaient je tentais de le contenir ou de le pousser vers l'avant, et il riait parfois en lâchant des mots pour moi incompréhensibles.

Au terme de l'un de ses éclats de voix, une présence féminine prit le relais momentanément, prolongeant le malaise. C'était la voix d'une sorcière ou d'un esprit immatériel déchu un simple instant de sa condition initiale. Upo et moi étions observés par elle, sans doute depuis un certain temps. Je me retournais assez vite, épouvanté, transi jusqu'aux moelles.

L'être se tenait à six mètres de nous. Il s'agissait d'une femme ou un transgenre; je lisais sur ses traits l'expression d'une sexualité ambivalente devenue définitive. Ce qui me frappait d'horreur était moins l'hésitation dans laquelle cet être me mettait que le manque d'humanité prégnant dans ce visage obtus, plus doué pour exprimer le rejet et la moquerie que n'importe quoi d'autre. Upo ne semblait pas le moins du monde déstabilisé par elle; sa présence le rassurait même un peu plus que la mienne. Cela me rappelait opportunément que la seule personne capable d'interrompre la crise de Théo avait été William Baume, et non moi, trop intime, déjà incorporé, pour le meilleur et pour le pire, à un parcours de vie...

C'en était trop. J'étais prêt à baisser les bras. Mon cœur était pour de bon brisé. J'avais présumé de mes forces. Je ne voulais plus de cette vie. Pour la première fois j'admettais ma nullité, mon impuissance. Rien ne rachèterait jamais cela. J'étais damné, cette fois, j'en étais sûr; seulement je l'étais de mon vivant. C'était juste en quelque sorte; cela m'avait depuis toujours dérangé qu'une religion se contente de garantir notre devenir post-mortem, cette ligne quasi politique ne m'ayant jamais inspiré que méfiance.

Un coup de feu retentit, tiré de plusieurs mètres derrière nous. Il ne me fit pas plus relever la tête que l'intrusion d'un quatrième comparse, indubitablement masculin celui- ci. Je finis par le contempler, sans nécessairement le vouloir, et il me fit une impression de délire bien plus accrue que la personne ayant fait irruption avant lui.

A cause de ses chaussures hautes, de ses chaussettes kaki et du reste de son habillement, issu en ligne droite de *L'assassinat du père Noël*- plus son fusil et la machette qui scintillait vulgairement à sa ceinture, il me fit l'effet d'un personnage de Dickens pénétrant involontairement un périmètre extérieur au domaine où s'exerçait ses actes. De nous deux les étrangers, il regardait surtout Upo, avec beaucoup de curiosité et peu de désir d'agir ou de se montrer utile.

Le personnage à côté de lui parlait, parlait, parlait. D'un claquement de doigts qui me parut fort peu propice à l'exercice scrupuleux des tendances de liberté d'expression liées à la démocratie, il réclama le silence et l'observa paradoxalement. L'être qui venait de se

trouver soumis se mit, par vengeance peut-être, à cracher sur le sol en nous regardant avec fixité. Et pourtant ce fut ce personnage qui, en parlant plus doucement, sans nous regarder, convainquit l'homme en armes de nous prêter assistance.

Pourquoi? Nous n'étions ni Upo ni moi en mesure de le savoir; cette mécanique nous serait toujours cachée. Étrangement- il m'avait sauvé la vie, m'avait élu parmi le troupeau des patients du Centre- l'altérité était morte après être passée par tous les stades du dérisoire à la désillusion.

Sur l'intervention décisive de cet intermédiaire l'homme armé et moi nous chargeâmes chacun d'une moitié du jeune garde qui riait tout ce qu'il pouvait, protégé du réel par le délire. Comme on m'avait réservé la position la moins commode je n'avais pas le moyen de glisser un regard vers l'endroit où nous nous dirigeons; je n'étais en mesure de voir que ce que nous étions en train de quitter. L'homme, devant moi, à l'autre bout d'Upo, eut à un moment un regard plein de honte et de surprise irrésolue; il me fit signe de lâcher Upo, qu'il installa debout, contre un arbre. La personne qui nous suivait s'était depuis peu mise à hurler, mais ces cris intempestifs ne me surprenaient pas.

Je fus bientôt défait de ces considérations par la douleur. Quelque chose qui était lourd et rond tomba le long de la colline jusqu'à nous, me jetant par terre, épargnant par chance Upo, me frappant à la mâchoire, heurtant mon torse, mon pied droit, ma jambe droite. Le bruit cessa; je repris connaissance dans un lit, au milieu de draps maculés de sang, de vomi et de merde.

Ma jambe droite venait de subir l'un des plus violents chocs qui soient, et ces débris organiques épars, comme une preuve de mon appartenance à la race humaine, étaient nettoyés par une femme d'une soixantaine d'années, aux yeux bleu- pâle et dont le visage ne recelait aucune trace de cette mesquinerie qui fait la fierté des bourgeois. Elle souriait, comme pour me donner confiance, me faire oublier à quel point la douleur était insensée, insupportable. A maintes reprises elle tenta de communiquer avec moi, en anglais, en français, en espagnol et même en italien- mais je voulais ne plus jamais parler, tellement la haine en moi aurait insulté sa charité si simple, et je ne voulais pas la confronter à ce qui devait lui échapper éternellement.

## CHAPITRE 12

Les jours suivants furent pour moi l'exercice d'un cruel essayage dont quelques puissances cruelles et rieuses avaient décidé à ma place. J'avais appris le nom de mes hôtes, qui était Caraspari. L'être équivoque et moqueur qui nous avait surveillés se nommait Marka; quelle était sa fonction dans la maisonnée ne pouvait être clairement établi.

De manière curieuse, alors que l'effet apporté par les derniers événements aurait dû me convaincre de ne m'occuper que de moi, les éléments composant l'altérité environnante persévéraient à me chosifier, faisant de moi l'élément moteur de leur appréciation. J'ai vu d'étranges choses suscitées par ma réclusion sur ce lit de secours, si original, presque salvateur: je m'y sentais pourtant plus reclus que jamais et n'avais pas éprouvé un tel sentiment d'horreur éberluée, même retenu contre mon gré dans le Centre, examiné sans merci par Walker Ruben Asimov ou ses semblables.

Dès que je tentais de regarder ma jambe droite, des papillons s'agitaient devant mes yeux et un affaiblissement de ma perception survenait et s'invitait à la place du maître afin de tout soumettre à sa loi. Pourtant Marka, qui venait de temps à autre constater de visu si je respirais toujours, y remédia à sa façon, me tendant un miroir à l'embout plié qui faisait comme un rétroviseur, ce qui me permit de voir ma jambe comme je l'aurais pu auparavant.

Spectacle auquel il n'y avait pas lieu de se réjouir. La décomposition des tissus s'aggravait de jour en jour, peut-être d'heure en heure. L'odeur me le confirmait quand l'examen visuel n'avancait à rien. Des grumeaux rouges-verts avaient pu jaillir des abysses de mon esprit et s'être retrouvés à pulluler là presque par transfert. Je pensais déjà au Christ de Grünewald, m'imaginant en être un épitomé approximatif, prêt à contaminer le reste de l'humanité. Et lorsque je demandais des nouvelles d'Upo, la femme de Caraspari venait me dire que son mari tentait de joindre, ou attendait d'être joint par la radio; un poste dans les mêmes montagnes que la maisonnette où nous nichions était plus proche d'un relais que nous ne l'étions. Pourtant il demeurerait visible que cela n'était pas rigoureusement exact; qu'aucun poste de radio ne tenterait d'émettre aucun contact avec ces exilés de l'aventure humaine, qu'ils en avaient peut-être été bannis pour de fort justes raisons, et que pourtant leur comédie perdurait, ils l'assaisonnaient d'espoir afin de me témoigner que tout restait possible, même pour moi qui ne m'étais jamais payé d'espérance...

Au bout des quatre-vingt-seize premières heures, Caraspari vint me voir et procéda à un examen. Il me força à me lever et à notre grand étonnement j'y parvins, à condition de ne jamais poser le pied droit par terre- car la gangrène avait progressé du bas vers le haut, vers le mollet, autant qu'elle avait apposé son emprise à la base du genou. Je pus ainsi me livrer à de parcimonieuses observations sur l'endroit où il m'était donné d'habiter, notamment d'observer depuis une fenêtre- une meurtrière, plutôt- que la maison était située à flanc de montagne, et qu'une succession de filins chargés de seaux et de récipients reliés à un point que je ne pouvais déterminer courait en l'air comme un fil d'Ariane soumis aux brises passagères.

Des oiseaux s'y posaient, par groupes parfois, et je me rejetais alors sur mon lit, pâle et suant, pénétré de l'envie et de la peur qu'un de ces volatiles, une sorte de vautour ou de condor, attiré par l'odeur de ma décomposition, fasse irruption dans ma chambre et se mette à fouailler de son bec impavide cette jambe qui n'était plus qu'une blessure purulente, et d'apaiser son angoisse tout en fournissant un point final à ma peine.

## SILVERLAND TROISIEME PARTIE CHAPITRE 13

Cela n'allait pas mieux, réellement. Jour après jour ma jambe devenait plus insensible et plus vilaine. Je n'osais plus la regarder, et si l'attitude des Caraspari était à mon égard en tous points correcte, je ne pouvais pas leur faire courir plus de risques que ne le justifiait ma compagnie. Pourtant ils semblaient ne rien me reprocher, ne rien craindre et si Caraspari passait plusieurs heures chaque jour à proximité de la radio qui fonctionnait toujours aussi mal, c'était pour entendre des nouvelles sur les environs, ou les nouvelles du monde sur une station américaine et non pour recevoir des messages- même s'il ne le disait pas explicitement, je savais bien qu'il n'essayait plus.

Upo était lui aussi dans un sale état, bien pire que le mien. Il peinait à se tenir droit même couché et crachait désormais du sang à chaque fois qu'il désirait parler. J'avais des hésitations à aller vers lui, pour le réconforter même; et j'étais à jamais responsable sans doute de ces pustules extrêmement colorées, peut- être même fluorescentes, émeraudes qui lui jaillissaient sur la peau, qui restaient vives et brillantes à dix pas de bagnard derrière ou devant lui.

Caraspari et sa femme recevaient peu de monde; le seau raccordé par un filin assurait un contact pour l'essentiel de l'approvisionnement avec des gens fiables qui devaient habiter comme eux dans une niche transformée en habitat stable située dans une niche de la même colline. Il me semblait que le sol, qui fumait sa brume, imprégnait cet étrange couple qui vivait ensemble sans avoir recours à la parole. Lorsque je réfléchissais un peu je me demandais quelle avait pu être leur vie pour qu'ils en soient arrivés là. La maison était malgré tout inexplicablement propre et cela me remplissait de stupeur puisque Marka semblait l'être le plus dénué d'énergie, d'inventivité et de courage que la terre ait jamais comporté. Elle regardait les choses tomber en poussant de gros soupirs et attendait qu'ils reviennent par magie à leur place initiale. Sa fonction était un vrai mystère, décidément. Elle n'aidait que du bout des doigts à la cuisine et ne mangeait guère plus qu'un oisillon. J'en venais à rêver de cette étrange personne qu'elle mangeait des animaux vivants, elle partait chasser la nuit avec un gros bâton muni à son extrémité d'une lame ou d'un pic, ayant ordonné avant son départ aux éléments domestiques d'assurer eux-mêmes leur maintien afin qu'elle put être libérée de toute corvée.

Cependant ma jambe se mettait à puer et je savais ce qui se passerait ensuite. Le processus n'était pas réversible. L'odeur était inoubliable et lorsque la décomposition frapperait l'ensemble du corps je mourrai dans des souffrances affreuses. La seule solution envisageable était d'amputer. Le pied semblait déjà perdu, il serait peut- être possible de sauver le reste.

Caraspari désespérait officiellement de recevoir un appel sur sa radio; aux siens, il semblait que personne n'éprouvait l'envie de répondre et qu'il n'était qu' imparfaitement protégé par un code quelconque de solidarité ou de bienveillance.

Une nuit, des cris maniaques se firent entendre. C'était dans le bas de la maison; je réussis à m'y traîner en me laissant tomber dans l'escalier sans me faire trop de mal. Ces cris venaient d'Upo qui dormait sur un lit de camp, à côté de Marka. Madame Caraspari se tenait à ses côtés, plus émue que jamais en dépit de son maintien irréprochable, lui caressant le front.

Son mari surveillait la scène à ses yeux suspectes. Mais la radio cracha quelques phrases brèves; il se hâta de répondre à l'appel.

Je m'étais rapproché du jeune homme dont les yeux s'éteignaient progressivement. Son front était trempé de sueur et il grognait des mots indistincts. C'était une scène si effrayante, cette agonie d'un solitaire dans une maisonnette située à cet endroit, que l'envie me vint de remonter le courant, de faire de la nuit notre jour et de différer cette mort sans sommations. Il me venait aussi l'idée que j'allais mourir à mon tour, mais les nouvelles seraient désormais toujours bonnes ; au moins j'avais échappé à l'existence.

Je me suis écroulé complètement sous l'effet de ces chocs successifs. Plusieurs heures plus tard j'ai senti que l'on m'aspergeait d'eau le visage et entendu des mots péremptoirs. Je levai les yeux craintivement pour ne voir que le dos de Caraspari. Dans l'autre pièce Upo reposait avec un linge le recouvrant. Du sang coulait le long de son bras qui tombait sur le sol; je voyais de petites bêtes rondes sur son coude qui semblaient chercher la lumière.

Marka me poussa plus qu'elle ne me porta vers le bureau du professeur. Là il me fit signe de prendre place, allongé ou assis, sur une sorte de divan recouvert d'une housse à pois verts.

Je m'écroulais dedans.

Alors un deuxième homme, dont je n'avais pas remarqué la présence, s'avança. Il me considéra avec intérêt et parut même un moment se diriger incontestablement vers moi avant de se dégager avec un petit rictus de moquerie ou d'indignation. J'entendis par la suite une série de cris variés mais ma présence dans ce monde s'amenuisait lentement et j'étais rendu au Centre et à l'épiphanie de ses pelouses...

Cela me fit même rire un instant. Alors les deux hommes haussèrent les épaules et l'un d'entre eux lança un dé sur la table; au bout de trois essais non concluants- car le dé restait toujours sur la tranche, contre un gros classeur ou un dictionnaire. Il le passa à l'autre, dont le premier jet fut le bon.

Marka me fit alors un semblant de toilette; elle me donna un ancien gilet du professeur et me rasa avec un de ses rasoirs. Comble d'ironie, elle ajouta même, au dernier moment, une cravate totalement décolorée. Puis elle me prêta son épaule afin que je puisse revenir vers la salle où étaient entrés six hommes munis d'une sorte de cage munie de tiges en acier à son extrémité supérieure. Cette cage avait l'air solide. Caraspari me fit signe de monter dedans.

J'y parvins grâce à l'aide de Marka. Puis, dès que je fus assis, le professeur et sa femme me firent un petit signe d'adieu; je sentis que j'étais soulevé en l'air et le convoi s'ébranla. Après avoir été descendu par un treuil, je fus porté tout le long du chemin sans me poser de questions extravagantes. Pour moi la situation était claire: on allait trouver un endroit où m'exterminer, ou bien me charcuter et faire de moi un esclave, voir me raccompagner vers le groupe qu'Upo et moi avions laissé en plan.

Lorsque le soir tomba, j'eus soudain peur de dormir. Un feu de camp fut fait et un paysan me donna à manger des fruits secs et de la viande qui avait un goût bizarre.

Le convoi s'arrêta le lendemain sur un terrain apparemment plat et stable. Comme la cage était sans fenêtres je ne pouvais rien voir. Par la fente un des porteurs me fit signe d'en sortir et j'y parvins seul, presque miraculeusement.

Le terrain plat était dominé par une colline qui obscurcissait le soleil. Sur le plat à soixante mètres de nous se trouvait un avion de tourisme vers lequel je tournais des regards implorants. C'est alors que l'un des paysans vint vers moi et me remit une enveloppe cachetée. Plongé dans un malaise persistant je rompis l'ouverture et lus:

Monsieur,

Peut- être vous ai- je menti par omission lorsque je vous ai mentionné que je n'allais pas être pas être capable de vous mener au terme de cette expérience. Si votre séjour chez les Caraspari a été conforme à mes attentes, vous vous trouvez maintenant à deux doigts de terminer votre parcours dans le Silverland. En haut de la colline devant vous se trouve un élément de poids que vous ne pouvez pas négliger dans le but de préparer votre retour en Europe.

Yours unfortunately,

Walker Ruben Asimov

Ce fut l'occasion de me poser de nouvelles questions qui n'aboutirent à rien. Et les paysans parlaient entre eux désormais; il avaient joué leur rôle, à moi seul d'aller plus loin. Alors je partis seul vers le haut de la colline, sans poser le plat de mon pied malade sur le sol; sur le talon cela pouvait aller, la souffrance était encore supportable.

Au bout de quelques pas accomplis par miracle mon corps poussa mon cerveau à partir à l'investigation de meilleurs moyens de me déplacer. Aller à genoux ne m'était guère possible; il ne restait plus qu'à ramper. Je m'allongeai donc sur le sol et fit le serpent. Seulement les plantes, des cactées minuscules et cependant replètes, me blessaient à la poitrine qui bientôt saigna. Un fétu me transperça la poitrine; lorsque je parvins à le retirer, allongé sur le côté, je m'aperçus que c'était un morceau de fer incurvé qui avait fait son chemin contre la côte. Le retirer fit bouillonner le sang. Je tentai d'étancher la plaie avec mon t-shirt mais il n'était guère propre; je m'aidais de mes coudes et de mon bassin principalement ensuite pour avancer.

Dans une cavité, je trouvais une photo d'un homme emmenant un enfant par la main, une copie de ma carte d'identité; sous le squelette d'un petit animal mort la clé de mon appartement en France; et le détail de mes dettes avoisinait le single de The Ghosts, pochette handmade, mais la photo sur la pochette était maintenant celle de Théo.

Un flamboiement de malaise m'embrasa. Je brûlais de sensualité autant que par Théo auparavant mais mon organisme affaibli me poussait au sommeil. Un poids immense pesait sur mon âme.

Il me sembla rêver que l'on me charriait par les jambes, ainsi qu'à l'aide d'une sangle, un peu plus haut qu'à l'endroit où la paralysie s'était emparée de moi. J'avais entre mes cils et mes paupières pailletées par la poussière des visions étranges du monde qui m'entourait; une pampa avec des mentions sculptées par les rangées de cactus en dessous de moi et une grande porte à ma gauche, sans édifice décelable derrière elle, une porte qui paraissait tenir debout toute seule.

Un hurlement effroyable survint, n'ayant d'autre but que de me faire me relever, ce en quoi il réussit parfaitement. Le soleil cessa de tourner comme un vautour; on m'attendait là-bas, comme un général qui devait annoncer la victoire.

Et maintenant, tenanciers de toutes les crasses, ordonnateurs des pires échappatoires, reconnaissez ma malchance et l'amplitude de mon échec, la profondeur dérisoire et la valeur de ma colère, lorsque je me trouvai enfin, au crépuscule enflammé, au pied de la grande porte, pour me rendre compte que l'ouverture et son mécanisme ne pouvaient être actionnés que par le truchement d'un simple tournevis.

## **QUATRIEME PARTIE**

## CHAPITRE 32

Tondu, le crâne de mon amant est le seul fanal dans la foule qui m'environne- puisque je ne prends pas au sérieux ces lumignons, ces quinquets, ces veilleuses pour lire au lit sous les draps au pensionnat- puis ma vue s'est considérablement dégradée ces derniers temps et je suis parvenu enfin à ne plus voir que ce que je veux. Pressés sur les côtés, repoussés par les vigiles et les physionomistes, des gens envoient des roses, lèvent leurs poings, lancent des bras au hasard. L'un d'entre eux m'attire obstinément et je me dégage de toutes mes forces, heurtant- bien raisonnablement- la carcasse d'Hélène Bazeming qui se retourne, sourit à Dimitri, puis à moi. J'entends des voix de filles crier mon prénom, et dois mettre une main devant la bouche afin de dissimuler un sourire.

Une fois entrés dans le club proprement dit, j'attire Dimitri à moi et l'embrasse à pleine bouche, et des gens nous rentrent dedans puisque nous nous tenons au milieu du passage- mais avec respect, et en disant à chaque fois « Pardon, Mike. »

Le D.J envoie alors *Holiday in Cambodia* des Dead Kennedys par dessus l'outro de *Look inside America* de Blur, au risque de contrarier, sinon le caractère, du moins le sens de l'esthétique inhérent à certaines personnes- mais la majorité des gens présents ici affectent de trouver tout à *la bien*, selon l'expression d'une saison et de cinquante millions de personnes.

Neal Banter, qui dirige l'Ignition House d'Amsterdam, me fait signe du fond du club. Il est à demi caché derrière une colonne et s'imagine peut-être que je ne le reconnais pas, en dépit de sa coiffure inimitable. Je vois même qu'il est accompagné de Holly Chapterhouse, une londonienne fantasque que j'ai déjà croisé dans un séminaire, aux débuts d'Ignition, ayant débouché pour moi sur la rencontre d'un paquet de gens versés dans les trafics au niveau international et la divulgation de secrets de Polichinelle, du style des mésaventures liées à la direction d'une multinationale et de la tenue soigneuse d'un double agenda.

Neal vient vers moi- solution de facilité- et entreprend de capter mon regard, plongé pour le moment dans le cou de Dimitri où alternent sutures, traces rouges/ violettes et endroits d'une douceur incroyable.

« Mike, il est temps de commencer maintenant. Certaines personnes sont venues de très loin et le temps n'est pas fantastique... »

« O.K, on y va. »

Je pousse discrètement Dimitri devant moi, mais il tombe en arrêt devant un très beau jeune homme, un punk, apparemment. Il me semble que des plaques de métal sont plaquées contre ou incrustées dans sa chair- mais depuis mon séjour au Brésil j'ai résolu de ne plus m'étonner de rien.

« Giovanni » s'exclame Dimitri avec un surcroît d'animation dans le visage. Je déteste voir quelqu'un arborer ce qui est plus mauvais qu'un sourire, encore plus lorsqu'il émane de quelqu'un fréquentant ma sphère intime, et s'adressant à quelqu'un d'autre que moi.

Les travaux de rénovation du sex- club ont déjà repris, on entend des bruits de perceuses, de marteaux, des déambulations privées de sens perceptible. Toute cette agitation me stimule et je sens déjà une salivation bienvenue, puisqu'elle me prépare à ce qui va venir.

Neal a raison, il est temps d'y aller, en effet; un dealer de seize ans, nommé Paco ou Pedro ou Muneco, en dépit de son jeune âge impressionnant et sobre, me fait de grands signes quasi- initiatiques, et je déplore de ne pas pouvoir traiter ce cas intéressant sur le champ, pas avant une quarantaine de minutes, au mieux. Je suis alors Neal derrière le jacuzzi, derrière l'espace délimité pour les cabines, jusqu'à une grande table sur une estrade en bas de laquelle sont disposées des chaises par dizaines.

Dès que je parais j'ai droit à une véritable *standing ovation* et dois remercier les personnes présentes en précisant tout de suite que je ne mérite pas ça. Pourtant tous les visages restent souriants, ils se donnent toute latitude de croire en moi non en tant qu'esprit supérieur, en fonction de ces raisons qui m'éloignent plus qu'elles ne me raccordent ou me

rallient, mais en homme sage et avisé, et admirable en cela qu'il a su faire coïncider ses objectifs internes et externes, et d'en faire retentir le résultat à grande échelle. Certains se font passer le numéro du *Financial Observer* washingtonien dont je fais la couverture avec en légende *Limping for a generation*.

Je gère tout cela en observateur, sans aucune implication émotionnelle. Je dis ensuite qu'on a perdu pas mal de temps et qu'il serait temps de passer aux choses sérieuses.

Toutes les mains se dressent lorsqu'il faut poser la première question. Je choisis un homme au physique d'étudiant en économie et qui représente pourtant un fanzine.

« Pourquoi avez- vous choisi, après une pause littéraire de plus ou moins six ans, votre enlèvement à des buts expérimentaux, votre épisode de survie sur les terres brésiliennes, votre retour très médiatisé et la mise en œuvre d'Ignition, d'accorder votre première interview à des fanzines et d'émettre un délai de vingt- quatre heures avant de la publier sur le web? »

« Pour que l'on puisse dire que j'ai fait deux poids deux mesures en privilégiant certains médias au détriment d'autres. Par la suite il faudra rééquilibrer, en permanence. Je n'ai rien de précis contre les médias traditionnels mais je me méfie. Je ne leur fais pas confiance pour conserver et diffuser la véritable fibre humaine, ou celle que je considère comme telle. Parce que je suis toujours prêt à constater l'existence de nouvelles fibres d'humanités, vous voyez? »

Certaines personnes trop admiratives ou flagorneuses rient, d'autres les imitent pour avoir l'air dans le coup- pas un dans le lot pourtant qui souhaiterait être à ma place. L'envie n'est pas systématiquement le désir de similitude.

« Et est- ce que vous en avez découvert beaucoup de nouvelles? »

Je prends un air mystérieux. Certains prennent le parti d'en rire à nouveau. Je choisis une blonde assise au deuxième rang, une punkette.

« Vous disiez il y a dix ans que pour être satisfait vous devriez devenir le premier auteur à être accepté par le lumpenprolétariat. Avez- vous changé d'avis aujourd'hui? »

« Fondamentalement non. Je voulais trouver ma place. Je l'ai trouvée. Elle est équivalente à peu près à cela, je suppose. »

Un jeune mec, très beau, sur un signe de moi prend le relais:

« Dans *Joao et le livre de Lumière* vous utilisez l'angle littéraire pour parler de votre enlèvement et la façon dont vous avez été traité dans cette clinique expérimentale du Nordeste. Vous ne vous gênez pas pour autant d'affirmer que la littérature est pour vous désuète. Vous avez pourtant fait une œuvre littéraire d'un sujet qui aurait gagné, financièrement et médiatiquement parlant, à être traité sur le mode documentaire et de façon sensationnaliste. »

« Bien sûr, le fait n'est pas de raconter 'Un français retenu contre sa volonté à dix mille kilomètres de chez lui'. Il n'y avait pas de souffrance liée à ça, enfin si, il y avait une souffrance, mais pas celle à laquelle on pense en premier. J'étais convaincu que l'aventure humaine allait prendre fin et que tous les gouvernements avaient pris sur eux de concentrer des artistes... mais tout cela reste encore très mystérieux. C'est une aventure isolée, vous comprenez? Et les responsables ont fui. Il n'y aura pas de compensation, en fait. Par contre, il y a eu un renouveau. »

Une femme pose une question ensuite, mais son accent est si étrange que je dois la lui faire répéter. Sa question est:

« Finalement, n'est- ce pas incompatible de prétendre aimer à la fois et les gens et le fric, comme vous tentez de le faire croire? »

« Je ne me considère pas comme un patron, je ne calcule pas, et les gens qui sont en face de moi, j'espère, ne calculent pas non plus. Dans les Ignition Houses il n'y a pas d'obligation de rendement et pourtant des artistes y trouvent un relais fiable et assuré. Nous avons des engagements avec des organismes culturels, des stylistes, des éditeurs, des galeries d'art. Chaque dirigeant d'Ignition House est maître chez lui- ou maîtresse

chez elle puisqu'il y a autant de dirigeants femmes que hommes. Et puis il va y avoir le lancement d'un label qui sortira, outre des artistes récents, des rééditions d'albums qui n'ont jamais connu le succès qu'ils méritaient et dont les droits restent à être exploités à nouveau. »

La fille proteste, pas parce que j'ai biaisé, mais parce qu'elle croit que je vais induire ou introduire le fait que chez Ignition, à poste égal homme et femme touchent le même salaire. Ce qui vient de lui revenir, je le jurerai rien qu'à sa mine.

Pedro- ce doit être ce prénom ou ce surnom- là, Pedro- se hasarde jusqu'à l'entrée, se plante derrière les journalistes, debout. Je lui fais signe d'attendre, heureusement personne ne se tourne pour voir la personne à qui j'adresse ce signe.

Une fille pose la question suivante:

« Après votre réussite sur le plan de la littérature puis sur celui de l'entreprise, à quoi comptez- vous vous attaquer dorénavant? »

Question un peu lourde, et qui me fait glousser.

« Ça, je ne sais pas, par exemple. Qui parmi vous a une bonne cause à refiler? »

Personne ne rit, quelques visages se ferment ou se crispent. Un type relève la tête, il semble avoir une question à me poser.

« A plusieurs reprises dans votre livre, vous affirmez avoir complètement dépassé ce que vous nommez 'le stade dangereux de ma maladie'. Peut- on savoir ce que ce terme recouvre chez vous? »

« Ma maladie, c'est bien simple. Elle est pire que tout. Pire que le progéria, le sida ou le cancer. Ces maladies tuent. Ma maladie, elle, me force à vivre. »

Et d'autres questions suivent, mais je sais par avance qu'elles ne s'aventureront pas au-delà d'une certaine limite, puisque je ne suis plus traité en écrivain, même en écrivain à succès, mais en industriel de l'art, en ersatz de philanthrope qui a pour souci de faire tourner la boutique, un acrobate de l'émotion en quelque sorte, qui a réussi à faire vibrer sur la même corde des millions de gens priés de ressentir sur le même moment une seule et unique émotion, pratique qui cause l'érosion de toute démocratie. Quelqu'un qui se réclame de l'éthique punk mais qui pourrait être sujet à la tentation du lobbying. Un artiste doté d'un goût sûr mais que l'on soupçonne d'avoir des réseaux et d'être désireux de les activer. Quelqu'un qui a su imposer moins d'amour que de respect. Un type qui laisse dire tout- presque tout- parce qu'il en a vu d'autres.

Et j'avais eu la naïveté de penser que les questions posées par des gens issus de fanzines pouvaient s'avérer plus intéressantes ou moins insidieuses que celles posées par des journalistes issus des médias classiques! Il m'apparaissait clairement que c'était les questions, d'où qu'elles puissent venir, qui me dérangent, que l'on aie le culot de chercher à soupçonner mon intégrité, de remettre en question mon sens du doute et de la sûreté, de le faire coïncider avec ce que cela recouvrirait chez les autres, à vocabulaire équivalent...

Dès que cela se termine, je serre quelques mains et bise quelques joues, puis Pedro m'attrape par l'épaule gauche et m'entraîne dans un coin sans paraître trop peser, comme il se doit... Il s'ensuit une sorte de dialogue avec des assurances venant de lui et beaucoup de réticences de ma part- puis il part comme d'habitude avec de la maille, beaucoup de maille, plus que d'habitude même, et moi avec du shit, des ecstas et de la coke. Bien qu'il ne le dise pas ouvertement, et que cela ne me concerne en rien, je soupçonne Pedro de ravitailler pas mal de monde à Ignition, des artistes aux salariés. En ce qui me concerne, il n'a qu'à se placer en face de moi, la tête un peu inclinée sur le côté- il est si grand- et à arborer involontairement ou pas un air irrésistible qui me rappelle Axel, ou tel autre ange perdu de cette génération et l'affaire est faite. Je le soupçonne de me considérer comme un faible et d'agir en conséquence.

J'ai accepté celui- ci comme j'avais accepté celui- là; mais je ne connais pas avec Pedro une intimité comparable, sans trop le déplorer, raisonnablement. C'est dingue ce que je

suis devenu raisonnable, au cours des derniers mois- comment mon animalité s'est- elle trouvée si rabotée avant de se trouver un asile, ou de me suivre peut- être depuis une distance, ou quelque chose équivalent à cela... ?

Dimitri s'avance vers moi, souriant avec confiance. Il me serre dans ses bras un peu trop ostensiblement et me presse de m'isoler avec lui. Nous revenons dans la salle où la conférence de presse a eu lieu, maintenant occupée par des gens qui font le ménage et de quelques retardataires qui se dirigent vers la pièce où a lieu la collation. Dimitri se pose sur une des chaises, je me pose dans celle directement posée à côté. Mais cela ne lui va pas et il choisit de se placer en face de moi.

« Ça faisait longtemps que tu l'avais pas vu, ton pote? »

« Oh oui, pas loin d'une année. »

« Vous étiez proches, très proches, à un moment? »

« Oui, on peut le dire. »

Le regard de Dimitri exprime la tendresse puis la gloutonnerie- puis il relève les yeux et les pose sur moi. Son regard n'exprime dorénavant plus rien de tel.

« Mike, je crois que je vais partir. Reprendre la route. »

Je me positionne mieux.

« Répète un peu ça. »

« C'est lorsque j'ai revu Giovanni, plein de choses me sont revenues... et je crois que j'étais en train de m'endormir, peut- être pas avec toi, mais en ta compagnie. Tu vois. Il y a une différence. Je veux dire, je suis plein de respect pour toi, mais vivre ensemble, tout ça, tout ça... Il est temps de passer à autre chose. »

Je murmure:

« Je m'y attendais. Je ne te demandais pas non plus de réécrire l'histoire. »

Dimitri pose une main sur mon genou gauche et tente de véhiculer un peu de tendresse en quelques positions.

« Non, j'aime mieux que tu ne me touches pas. J'espère que personne ne me touchera avant longtemps. »

« Qu'est- ce que tu vas faire ce soir? Travailler, écrire? Ou regarder la télé? »

« Non, je vais... je ne sais pas ce que je vais faire. Pas la moindre idée, tu vois. »

« Giovanni et moi on prend le train pour Bâle. On va passer une semaine ou deux dans l'appartement d'un copain à lui. »

« Vous aller bouger de Suisse? »

« Sûrement. Toi? »

Je hausse les épaules.

« Je ne sais pas. J'ai encore deux ou trois semaines devant moi où je peux rester à la baraque. Je suis bien ici. »

« Il faut que je passe chez Zac pour reprendre mes affaires. J'aurai pas le temps de repasser chez toi prendre les miennes. Tu me les feras renvoyer chez le copain de Giovanni. J'ai encore ton numéro, je t'envoierai l'adresse. »

« Tu as encore de l'argent ? »

« J'en ai toujours eu. »

Dimitri me regarde maintenant avec un brin de pitié.

« Ça va aller, Mike? »

« J'espère bien. »

« Tu vas arriver à te lever? »

« Sans doute. Et toi? »

« Bien sûr. »

Je tente et glisse. Dimitri se glisse derrière moi et tente de me lever de force. Je lui balance un coup de coude entre les épaules et le ventre.

« Oh, c'est moche, ça. C'est vil et bas, Michael. »

Je n'ai rien à répondre à ça, quelque chose de sentimental et niais ferait l'affaire mais les

mots ne viennent pas. Je me lève sans entrain et, incapable de faire mieux, fais un signe de la main à Dimitri avant de revenir vers l'entrée où m'attendait Neal, à côté de qui se trouvait une nana splendide, qui soudain ne me quitte plus des yeux.

« Mike, let me introduce you to Maria Rehbinden. She's a journalist in Nuremberg. She doesn't speak french. »

« Elle ne parle pas le français » précisa- t' il inutilement quelques secondes plus tard. Je tend à Maria R. une main qu'elle serre sans entrain excessif.

Neal dit, en repoussant sa tête en arrière:

« J'attends ma sœur qui doit passer me voir, elle travaille à Genève en ce moment. »

« Celle qui est analyste financière? »

« Non, la seconde, celle qui est journaliste, Leah. »

« Il y a de bons journaux en Suisse? »

« Quelques- uns. »

Une fille vient ensuite vers nous, ce qui suscite un regain de joie chez Neal.

« Leah! Comment vas- tu? »

« Bien. »

Je ne la regarde que rapidement. Petite, les épaules trop larges, elle a pourtant un visage d'une finesse extraordinaire qui balaie toutes les prétentions de la journaliste allemande- tandis que Leah- *Lie* pour ainsi dire- c'est presque un ordre, une injonction, cela ouvre des portes sur des sensations de peurs exquises. Elle me dévisage soudain avec à la place des yeux d'offensives meurtrières. Ses cheveux coupés à la garçonne et l'air effronté de son maintien lui donnent un air de Jeanne d'Arc. Ce qui- et je l'associe au reste du semblant de sa personnalité- m'agace énormément. Neal tarde à nous présenter. Lorsqu'il se décide elle l'interrompt.

« Pas la peine, Neal. Je sais qui est ce monsieur. Pour le moment il ne donne pas tellement l'impression d'avoir envie d'être présenté. »

« Tout le plaisir est pour moi » je réponds en inclinant le buste.

Neal me regarde avec défiance puis je me pousse une porte battante, sors sur le trottoir. La nuit dernière, au retour du cimetière où James Joyce est enterré, bien que sans avoir trouvé sa tombe, à Zurich, Dimitri et moi avons pris de la coke par poignées, littéralement, lui pour tenir le coup sur le plan sexuel, moi afin de me disposer à la réception de ma nouvelle livraison d'instant mornes et spectaculaires à passer en solo. On ne contrôle pas la prédestination, il n'y a rien à faire. Et même depuis que les derniers endroits fréquentables en Europe m'étaient à portée de main, je n'éprouvais plus que l'envie de me trouver immobile dans un lieu clos, à défaut de me frayer un chemin dans la fange- une série de pétales de plombs en public avec dommages collatéraux, un contrôle fiscal serré, une addiction à l'héroïne? Et comme il me revient tout à coup que j'ai imposé autour de moi plus de respect que d'amour, la médiocrité de mes aspirations me transperce. *Je ne veux pas être un mec sympa je pense je ne veux pas être leur connard sympathique.* Rolf ou Adolf ou Wolf- le chauffeur, en tout cas- m'attend devant la voiture, évidemment une Mercedes. Il écrase sa cigarette, se vaporise un produit parfumé dans la bouche et m'ouvre la porte.

« Nous allons à la maison. »

Nous quittons Zurich par de laides banlieues qui me font penser à certains coins du nord de la France. Au bout d'une heure nous arrivons; le soleil ne s'était pas montré depuis le matin.

Mandika folle d'amour se jette contre moi, au risque de me faire tomber, elle se roule dans l'herbe puis saute en l'air plusieurs fois lorsque je la rince au jet d'eau pour la nettoyer.

A l'intérieur, je salue le cuisinier ainsi que les deux femmes de ménage, encore présentes bien que le ciel commence à s'assombrir. C'est que le propriétaire de la maison, Étienne Copeau, vient de s'en aller; il leur a distribué leur salaire et empoché mon loyer. J'imagine qu'elles sont restées entre elles afin de nous agonir d'injures, ce qui est et doit être depuis

la nuit des temps.

La plus vieille des deux femmes de ménage m'informe que la tarte au chocolat que je lui ai demandé de me confectionner est sur la table de la cuisine. Je la remercie sans chaleur avant de m'isoler afin de donner quelques coups de téléphone, principalement pour annuler les rendez- vous prévus pour le lendemain et les jours suivants. La plupart tombent sur des répondeurs et lorsque ce n'est pas le cas je débite des excuses d'avance amoindries par la hauteur de ma position, puis les interlocuteurs exaspérés raccrochent. J'aimerais en faire autant avec moi- même.

Assis sur une chaise face à un bureau où est posé mon ordinateur portable, le plat de ma tête tombe contre le bois sans le moindre signal de choc. Des poussées d'adrénaline électrisent ma nuque. Je pense à Théo sans que cela l'engage sur la réciprocité de cet acte.

Mais je ne me berce pas de rêves ni de mélodrames mielleux; la machine à dérision tourne à son maximum- même Dimitri a déserté.

Je retire ma jambe artificielle après m'être placé dans le fauteuil roulant qui, quoi qu'il arrive, ne quitte jamais la pièce où je dors, prends trois somnifères et laisse Mandika entrer dans la pièce avant d'éteindre la lumière, et le sommeil vient comme toujours trop tard, après que des constatations inévitables eussent eu lieu, et que je n'en aurai pas su stopper le flot à temps afin de m'économiser quelques souffrances.

## CHAPITRE 31

Deux semaines plus tard, je me trouve à Madrid après avoir temporairement investi avec chienne et bagages une maison miteuse en Dordogne. Il y a une réunion d'extrême importance à l'Ignition House (ce terme employé dès son évocation m'avait fait subodorer qu'elle ne concernerait que des futilités, ce qui se montra exact) et je décide quasiment à la dernière minute d'annuler la réservation à l'hôtel luxueux qui a été faite contre mes recommandations, afin de tester par moi-même le confort des appartements construits, rénovés ou réhabilités afin d'héberger les artistes Ignition.

Un jeune écrivain s'y était donné la mort la semaine précédente en laissant bien à l'écart de son corps vidé de sang le tapuscrit de son roman que notre agent maison a déjà réussi à placer. Sans doute voulait-il que ce roman soit sa dernière identité visible aux yeux de ce monde imbécile et gênant, et se donner la mort peu après l'avoir terminé lui semblait le seul acte légitime. Accusera-t-on chez moi un semblant d'ironie si j'officialise par la parole ma conviction qu'il aurait pu et dû rester en vie suffisamment longtemps pour ajouter, ici une correction, ailleurs un éclaircissement, point superfétatoires puisque certains aspects de son texte demeurent irrémédiablement ambigus et qu'il n'est plus là pour nous instruire sur leur sens.

L'appartement qu'il a occupé est meublé de manière impersonnelle et humble- le budget de quinze mille euros alloué par Ignition avait dû servir à l'assouvissement de desseins soigneusement cachés. Mandika prend pourtant un plaisir visible à mâchonner la descente de lit ainsi qu'à tracer des mouvements comparables à des pleins et des déliés d'écriture sur le losange dessiné sur le sol. Je me couche assez tôt après la fin de la réunion lorsque j'entends gratter à la porte.

Ce n'était pas le jeune écrivain que l'on venait déranger, l'annonce de son suicide avait été déposée dans le hall de la House, dans les rubriques nécrologiques des journaux, sur sa page internet sur Facebook. On m'en voulait à moi et à moi seul sans doute. Et c'était quelqu'un qui avait été renseigné récemment par un relais fiable.

Je me propulse dans mon fauteuil à roulettes avant de me diriger vers la porte, en quelques mouvements pleins de contrariétés. Seul Neal était au courant de l'endroit où je me trouvais. Et ce n'était pas lui qui se serait permis de passer directement sans prévenir. Comme je suis à mi-hauteur la personne à qui j'ouvre la porte prend un air gêné. Cette forme féminine vêtue d'une capuche marron rigole avec un peu de nervosité.

« Michael! Comment être sûre que je ne vous dérange pas? »

La personne mutine et transie qui me poussait afin de se frayer contre mon gré un chemin dans l'appartement ne dévoile pas son identité avant quelques secondes de suspense supplémentaire. Avec grossièreté et cynisme je remets ma jambe artificielle, histoire de dire *voilà, on ne s'impose pas dans mon intimité sans souffrir quelques désagréments, rien n'est facilement objet de don quand on a vécu ce par quoi je suis passé*. Mais la femme qui est en face de moi, Leah Banter, détourne les yeux pudiquement. Quoi qu'il en soit, et définitivement, elle a décidé de ne pas s'émouvoir. Le sourire sec et joyeux de son frère ne trouve en elle qu'une réminiscence lointaine et quelque peu pénible sur son visage.

Je la voyais devant moi, très peu concernée par mon sort et si espiègle qu'il me venait l'envie de dire des choses inconvenantes, et qui se précisaient au fur et à mesure, avec assurance. Leah, le visage devenu obtus, me regarde soudain avec tellement d'insouciance qu'elle brise ma supériorité avant de me dire:

« Quel bonnet de nuit! C'est bien comme ça que l'on dit dans votre langue? »

Tétanisé, je ne répondis pas.

« J'ai quelques amis dans cette ville, l'un d'entre eux organise une soirée. Si vous le désirez nous pourrions leur rendre visite un peu plus tard. Pour l'instant j'ai fixé rendez-vous en bas à une personne qui ne devrait plus tarder. Il est possible que je l'attende ici,

n'est- ce pas? »

« Bien sûr que oui » répondis- je sans entrain. Comme je n'avais aucune envie de faire la conversation et attendais qu'un sujet de lui- même se présente, je restais muet. Ce qui pouvait passer pour de l'impolitesse ou de la froideur. J'avais pourtant une joie secrète de cette rage qui me comprimait le cœur ainsi que l'envie de la lui faire subir, cette transition, cette attente servile dans laquelle elle m'installait, à mon corps défendant...

Le coup de sonnette qu'elle attendait vint assez vite. Leah alla à l'interphone et appuya sur le bouton. Un coursier, adolescent timide en dépit de sa masculinité évidente, lui fournit sur le seuil un immense porte- serviettes jaune fluorescent- comme les danseuses de Copacabana en utilisent parfois afin de transporter sans les endommager leurs plumes et costumes de scène dans les transports en commun.

Ensuite Leah appela quelqu'un depuis son téléphone et presque immédiatement une voiture klaxonna. La jeune femme se pencha par la fenêtre au risque d'avoir le dos trempé par l'averse coléreuse. J'eus une pulsion presque irrésistible. Je me vis intelligiblement la précipiter la tête la première par la fenêtre. C'était fou- j'étais seul avec elle, on le savait, et quand bien même on ne le prouverait pas on en parlerait, la vérité ne se laissait jamais museler si longtemps quand il y avait si peu de quoi. J'avais des relations plein les derniers carrefours encore fréquentables de la vieille Europe, mais d'un scandale, même s'il rehaussait mon prestige, je devais m'en passer. Un écrivain normand meurtrier par siècle devrait suffire, surtout *un qui se fait choper*. D'où cela venait- il donc, cette envie abrupte de causer la perte d'un être agaçant mais qui ne méritait pas cela? J'étais troublé. Pourtant rien de ce trouble ne se lisait sur mon visage et Leah me regarda comme le crétin ordinaire qu'elle pensait que j'étais.

« O.K. On bouge, Michael. »

« Pour aller où? »

« Oh, peu importe. C'est chez un ami à moi. »

« Un artiste? »

« Quelle drôle d'idée. Je ne fréquente jamais d'artiste, je n'éprouve aucune satisfaction personnelle liée à cela, aucun préjugé de sympathie envers ce type d'individus, réellement. Ni peintres, ni sculpteurs, ni acteurs ni chanteurs ni écrivains... »

J'étais resté buté, sombre et coi, comme un enfant à qui l'on va reprocher de ralentir le rythme d'une marche.

« Allons, allons, dépêchez- vous donc un peu. Les taxis coûtent cher dans cette ville et je paie celui- là de ma poche. »

« Il n'est pas pris en charge par votre magazine? »

« J'observe une déontologie stricte, moi. »

En fermant la porte de l'extérieur, accompagné de Leah et de Mandika, je siffle d'admiration, ce qui me fait penser aux sifflets entendus au Centre. Qu'y avait- il à cet endroit désormais? Quelles punitions avaient été administrées par la justice à ces tortionnaires? Je les imaginais peu inquiets.

Le chauffeur nous conduit dans une banlieue aux murs vert- bouteille, avec sur les murs les mêmes publicités que partout ailleurs. Curieusement le périmètre est désert; il n'y a personne en vue, jusque quelques ombres furtives qui semblent taillées dans un éclat. Des rires non justifiés à un carrefour, quelques ricochets de balles un peu plus loin. Des cris d'horreur ensuite. Le chauffeur jure à chaque feu et accélère notamment avant que l'un d'eux ne vire au rouge. Mandika grogne, ses pulsations cardiaques semblent plus rapprochées. Je lui parle doucement mais cela ne la calme pas.

Leah, soucieuse, scrute chaque rue derrière nous de son côté. Enfin le taxi stoppe au bas d'un immeuble. Leah glousse. Nous descendons, elle paie. Le taxi s'éloigne.

Une autre voiture- un monospace- arrive juste après. A l'arrière de l'habitacle deux filles et un type parlent en allemand mâtiné de néerlandais avec une certaine agitation. Leah est accueillie avec affection par une des deux filles, une rousse vêtue d'une robe verte, qui

m'évoque la petite sœur des thanatopracteurs de *Six feet under*. Leah fait les présentations:

« Michael Cennebault, président du directoire d'Ignition et héros médiatique; Moloch Tannenbaum, sa sœur Vanessa et Kylie Mews, ancienne compagne de Catherine Trotswith, que vous connaissez... »

« Je ne connais pas Catherine Trotswith, Miss Banter. »

« Tout le monde est au courant que si. »

Moloch me regarde avec un aplomb insolent protégé par les boucles tombant de son front. Leah me glisse:

« Éloignez votre chien. »

« Pourquoi donc? »

« Moloch risque de gros ennuis s'il porte son odeur sur lui. »

« Mandika est très propre. »

« Tous les chiens sentent le chien, même les mieux tenus. Son patron pourrait le virer et Moloch ne le sait que trop. »

« Ce sont des amis à vous? »

« Pas particulièrement. »

« So what the... »

Moloch intervint:

« Mais Karim aimerait être l'ami de tout le monde, comme on sait... »

« Oh, shut up, will you, or soon your ass will be pushing up daisies... »

Leah avait craché cela furieusement, sans que personne ne s'y attende et naturellement tout le monde fit semblant de n'avoir rien entendu.

Je les dévisageais alors tour à tour. Le visage de Moloch paraissait beau, mais d'un genre qui ne m'emballait guère. Sa sœur mâchonnait des graines de tournesol, sans cesser de lancer des regards inquisiteurs sur la route derrière nous. Une distance considérable avait été effectuée depuis Madrid et la campagne était désormais comme un ruban gris jalonné par des détours brusques mettant en risque les changements d'allure. Je n'en comprenais pas la raison.

Tout à coup la voiture stoppa net. Le chauffeur jura en espagnol et Moloch tapa du poing dans une vitre, Sa sœur lui conseilla alors de se calmer et progressivement il y parvint. Il sortit avec Kylie afin de fumer ou d'absorber quelque chose. Tandis que nous étions à l'arrêt Leah m'expliqua qui étaient ces gens.

« Moloch est l'ami de Karim Volver, l'homme qui a construit sa fortune en assurant la sécurité de personnes hors du milieu du banditisme, et sur qui avaient été mis des contrats. Sa tête est mise à prix très cher elle-même. La sœur de Moloch, elle, a fondé un start-up dans la queue des années quatre-vingt dix et a réussi à la maintenir à flot depuis lors. Et Kylie est dans une O.N.G., elle en détourne les fonds afin de garnir ses filets. C'est un malfaiteur en freelance. »

« Charmant tableau. »

« Elle est en transit d'activité, entre deux postes, entre deux sièges. »

« Est-ce que nous allons bientôt redémarrer? » Cette station dans un endroit aussi inanimé et sombre me rendait particulièrement nerveux.

« Je l'espère » dit Leah qui préférait répondre à des questions imaginaires plutôt que de se tourmenter avec la réalité.

« Je vais profiter de ce que les autres sont descendus de voiture pour vous demander une précision sur votre histoire personnelle, Leah. Vous me répondrez ce que vous voudrez, bien entendu. J'ai entendu Neal dire qu'il avait grandi dans une maison hantée. En même temps, je crois savoir qu'il a été élevé par sa grand-mère maternelle. Comment se fait-il que votre père l'ait laissé grandir dans un tel environnement? Ça ne l'inquiétait pas de savoir ses enfants élevés dans une telle ambiance? »

« C'est très simple. Ma grand-mère avait eu un fils dans sa jeunesse, qui n'avait pas

survécu à une méningite. C'était dans les années cinquante. Quand ma mère a rencontré mon père, ma grand- mère est restée saisie tant il lui évoquait mon oncle mort, même vous pouvez mesurer quel bonheur ça a été pour elle... En fonction de quoi ma grand-mère lui laissait toujours sa place à table, avec une assiette et des couverts, un verre d'eau qu'il ne vidait jamais... »

« Pourquoi? Il ne buvait jamais? L'eau lui rebutait ou quelque chose dans ce goût- là... » Leah me regarda avec un sourire désobligeant.

« Mais parce que c'était notre père, le fantôme, vous comprenez? Il est mort dans son sommeil, d'une crise cardiaque, à l'âge de vingt- neuf ans. Ma mère était enceinte de moi à l'époque. Tout le monde a cru qu'il était mort à cause de moi, parce qu'ils avaient déjà eu trois enfants ensemble et que j'arrivais comme un cheveu sur la soupe... plus ou moins. Cela explique que j'aie avec ma mère des rapports plutôt... tendus. Avec mon autre frère et ma sœur aussi- il n'y a que Neal qui ne l'abandonnera jamais... »

Moloch remonta en voiture, suivi de Kylie. Ils ne parlaient toujours qu'entre eux et Moloch faisait de si évidents efforts afin d'éviter que Mandika ne le frôle que je finissais par comprendre qu'il désirait me voir ailleurs plutôt qu'ici- en enfer, assez plausiblement. Mais il se faisait, tel paraissait le cas, un raisonnement si erroné que le ridicule de son erreur effaçait toute prétention à l'animosité. Je ne m'étais pas senti en Enfer dans le sertao au Brésil, ni entre les hommes et les femmes du Centre; je l'étais assurément dans cette voiture immobilisée, dans cette obscurité nourrie de mes fantasmes.

Le chauffeur engagea le contact mais deux chevaux qui fonçaient droit sur nous le firent s'arrêter. Moloch sortit afin de les caresser et nous poussa à sortir de l'habitacle. Au terme de quelques instants nous vîmes émerger de l'ombre un cheval et un poney qui tentait de s'adapter à sa cadence. Leurs cavaliers répétaient par cet âge cette hiérarchie. Si l'homme chevauchant le poney était visiblement un nain, celui qui descendit du cheval mesurait un mètre quatre- vingt approximativement. Le plus petit était vêtu comme un page du quatorzième siècle, d'une cape en velours rouge fixée par une boucle en ivoire au niveau du cou, laquelle était en réalité la reproduction d'une tête de mort; un bandeau sur l'œil droit ainsi que les racines et les bulbes qu'il mangeait, alors qu'il en tombait encore un peu de terre, lui donnaient un air extrêmement féroce. Son compagnon, un jeune homme grand et athlétique, était plus simplement attifé d'un costume de Waffen SS, d'apparence tellement neuve que je ne pus plus douter qu'on en fabriquait encore maintenant. Même s'il devenait évident pour moi que je ne tolérerai pas une telle insulte à l'humanité, mes compagnons voyaient tout cela d'un œil unanimement matois et distingué. Ils parlaient tous en espagnol avec une telle précipitation que je n'aurais jamais pu prendre part à leur conversation.

Cependant le cheminement reprenait, non en voiture cette fois mais à pied, derrière les deux hommes et leurs montures, qu'ils suivaient à pied également. Leah marchait comme avec un caillou dans la chaussure, plus obstinée que volontaire, les dents serrées pourtant. Elle n'avait pas oublié de prendre avec elle la pochette jaune fluorescente et la tenait hors de portée de Mandika.

Le chemin par lequel nous venions rétrécissait et s'évasait, le sol plat fit bientôt place à une pente abrupte. Affolé par mon chien, un des chevaux fit une embardée et le SS lui gueula dessus en courant, ce qui était un bon moyen de l'effrayer plus encore. Cela ne manqua pas, et le nain lança une série de piques ponctuée de grands éclats de rire. Leah me contempla, peut- être pour me reprocher mon silence, auquel s'ajouta une stupéfaction absolue. Elle aurait pu me demander comment je marchais si vite avec une jambe artificielle.

Nous arrivions aux abords d'un château. Il me sembla, à la diversité des plaques sur les voitures devant nous que toute l'Europe était représentée ici, avec une minorité de français- mais on disait maintenant et depuis quelques années même plus à voix basse que les représentants de ce peuple étaient sales, barbares, incultes et ennuyeux, raison

pour en filtrer les admissions dans ces lieux où l'on s'amuse.

Ce château espagnol, vénérable curiosité, s'effritait de toutes parts, mais conservait néanmoins une patine de classe mystérieuse et un rien tragique. Rien qu'à un reflet de lumière sur l'arête d'un quartier, ou, au contraire, sur la tendresse pansue d'une tour, on devinait l'extraordinaire succession de meurtres, de renversements arbitraires et de complots qui n'avaient pu que prendre part entre ces murs. J'imaginais de grandes salles pleines d'hommes barbus et soucieux, dérangés par la sueur qui mêlait la crasse aux moucherons écrasés dans leurs fraises, et à ces dames qui sautaient du lit d'un courtisan au milieu de la nuit, afin d'aller rejoindre dans ses appartements le propriétaire du titre, une fiole mystérieuse apparaissant et disparaissant de ses mains.

Naturellement la réalité était plus éclatée, plus disparate. Les salles où je fus invité ou autorisé à parcourir étaient nettes de tout appareil véhiculant un style historique. Tout y était aménagé dans le genre le plus éthéré, avec des meubles tronqués suspendus par des cordes ou des barres à deux mètres du sol- à l'exception des tables du buffet, disposées en rangées le long des murs. Tout le monde était grîmé- et mon Dieu, avec quelle débauche de moyens en faveur de la frivolité et de l'ineptie! Bayadères, janissaires, gardes- suisses, spahis, moines mendiants, récollets, bouddhistes bioniques, quelques jeunes femmes promenant des vieillards par des laisses. Des souris géantes, deux crocodiles jaunes en caoutchouc, quelques lapins de peluche, des perroquets à perte de vue, des personnages de séries télévisées- Perry Mason, Miss Marple, Superman jr, Parker Lewis, peut- être un ou deux Columbo, d'autres issus de jeux vidéo- Lara Croft, Zelda, Mario, Pacman, et des utilitaires en surnombre, des prolétaires surtout que l'on semblait désirer en toute part- bouchers, vidangeurs, employés d'abattoirs, employés de parcs, ainsi que des professions libérales comme je l'incorpore dans mon alphabet de déclassé- docteurs en proctologie, généticiens, journalistes, hommes d'affaires, femmes conductrices d'engins- et le nain, apparemment heureux de se trouver dans cet élément, effectuait des cabrioles dans cette foire aux monstres, en tant que facteur de cohésion ou de conformité. Effectivement, je ne fus accepté en tant que tel qu'une fois adoubé par lui. Il m'apparut qu'il savait parler une large variété de langues, parmi lesquelles le français, avec une grammaire défectueuse qui n'altérerait pas son air enjoué. Il déviait sans efforts d'un sujet à un autre, et me quitta sur un fond enfin uniforme de sourires généreux et bienveillants.

Accoudé à un mur, harnaché d'un silence craintif, je concevais quelque peine à m'extraire de mon mutisme. Pourtant un duo d'ouvriers du bâtiment tentèrent de me mêler à un échange sur un bordel de garçons au Mali ou au Soudan, et déguerpirent en bêlant dès qu'ils comprirent que cela ne m'intéressait pas. Malgré l'absence de Leah, partie dès notre arrivée afin de dissimuler la chienne, je comprenais bien ne pas avoir été conduit là par hasard; il y avait quelqu'un dans cette pièce, ou dans une autre pièce, que je devais à tout prix voir.

Je dis que l'on était prêt à me considérer maintenant, pourtant ça ne pouvait pas être uniquement pour mon bien. Lorsque Leah vint vers moi, pimpante et débarrassée de son enveloppe fluorescente, ragaillardie et rajeunie par ces quelques minutes passées hors de ma compagnie, elle était suivie par un homme de très grande taille, sanglé dans un sarong orange. Ses doigts étaient tatoués des phalanges aux ongles et son visage...son visage avait l'air d'un essai pour une vengeance inénarrable qui, où qu'elle aie finalement pris place, n'avait pas dû manquer d'être réussie. Seul le regard, imposant et impossible à soutenir, me laissait croire à une origine terrestre.

« Est- ce que vous appréciez le spectacle? »me demanda Leah subitement, avec un joli sourire.

« Tous ces gens me surprennent. Les rassemblements inopinés frappent toujours mon imagination habituée aux perpétuelles solitudes » parvins- je à dire.

Elle regarda un peu en l'air, souriant aux lampes en forme d'yeux qui irradiaient au plafond

puis baissa à nouveau le regard.

« Je vous présente l'ami de Moloch et propriétaire de Cruzas Verdas, Karim Volver. »  
Je tendis la main.

« Enchanté. »

« C'est donc vous, le boss d'Ignition? »

« Sur le papier seulement. Je ne m'en sortirai nullement sans les employés, il me semble qu'ils ont tous leur place... »

« Vous faites le modeste mais vous valez beaucoup mieux, bien mieux que ça, Michael. Et vous avez des couilles, aussi.»

« Oh, je ne suis pas sûr... »

Leah rigola un bref instant.

« Oh si. Je vous assure que si. Introduire un chien sous mon toit demande une certaine inconscience, ou bien le courage d'un désespéré. Vous avez vu mon visage; dites- moi sincèrement s'il s'agit du visage d'un humain? »

« Eh bien, vous faites partie de l'humanité, même pourvu d'un visage tel que le vôtre. N'y voyez là aucune malice, mais je serais grandement tenté de penser qu'un humain véhicule peut être altéré, avili ou détruit par une manque première des formes, une mollesse ou une absence d'ardeur. Vous avez un visage qui se grave durablement dans la mémoire, et que l'on n'oublie pas. »

»Leah vous a-t-elle instruit sur ce qui m'est arrivé? »

« Pas le moins du monde. »

Un loufiat à sa droite vint le pincer au poignet, à l'épaule.

« Elle le fera à ma place. Je dois voir une personne... »

« Comme il vous plaira » dis- je en inclinant le torse.

Leah allait ouvrir la bouche mais je lui dis quelque chose de si bref et violent qu'elle resta coite.

« Vous... petite vipère... pourquoi ne me suis- je pas méfié? Vous ne m'approcherez plus, maintenant. Vous êtes mauvaise et dangereuse. »

« Mike, il faut que je vous dise... »

« Ah non alors, je n'ai aucun désir de savoir, j'en ai trop vu. »

Et je lui tournais le dos avec grossièreté. Mon attention fut prise par un Pierrot vêtu d'un blouson en cuir noir avec une crête de punk teinte en violet. Aller vers lui me prit un certain temps, car une farandole s'était créée, qui bloquait plus ou moins intentionnellement le passage, mais j'y parvins finalement et le trouvais plutôt sympathique. C'était un parisien, restaurateur de meubles anciens. Comme je lui proposais une cigarette, il me dit assez bas, puis plus fort:

« Le papa de Théo vous transmet ses amitiés. »

« Le père de... »

« Le père de Théo. Enfin, de Joao. Vous n'en connaissez pas dix, tout de même? »

La surprise me fit lâcher mon verre. Lorsque j'eus trouvé de quoi éponger il était déjà parti. J'aurais pu partir à sa recherche mais le château était décidément trop grand. Il m'avait glissé l'adresse de son atelier parisien. Le retrouver sur Paris poserait moins de problèmes.

Karim, une fois qu'il m'eut retrouvé, ne me lâcha plus. Je ne parvins jamais à savoir la raison exacte de notre présence en ces lieux, à Leah et à moi, et je ne pouvais décemment pas poser de questions trop précises. Mais je ne fus pas traité comme un ornement sentimental par cet homme au caractère doux et sa foule de sycophantes, brillant enfin, restitué aux sauveurs d'âmes, indemne, tout du moins officiellement.

## CHAPITRE 30

Retour à Paris, fragile et certain, en même temps que définitif et inopiné. C'est la période où les gens se heurtent à l'ennui d'être redevenus eux-mêmes après l'étourdissement des vacances. Je compense le mien avec les moyens du bord. Tous les soirs un nouveau lieu, tous les soirs un nouveau lit, tous les soirs un concert dans un endroit inédit. Mes références en matière de pop- music me permettent de sembler *dans le coup* plus d'une fois sur deux, ce qui n'est déjà pas si mal, bien que je redoute incessamment de ne pas paraître suffisamment jeune à ces gens, aussi intolérants ou exigeants que ces communistes des temps passés qui s'attendaient, avec toute la sincérité feinte qu'exige le calcul sur la longueur, des hommes nouveaux en même temps instruits (ils savent que le malheur a eu lieu et qu'on l'a dépassé) et naïfs (on ne veut pas qu'ils sachent qu'il n'y a pas eu d'amélioration). Pourtant les attaches sont visibles, en tous points décelables- mais je suis moi aussi devenu malade de la mémoire et je tente efficacement de rendre possible cette monstruosité. L'un des groupes, un soir, visiblement mis au courant de ma présence, entame en mon honneur et après une brève dédicace *Tokyo twilight* de The Names, encore plus palote et issue d'une mauvaise fièvre que l'original.

Je vois Witold régulièrement, accompagné parfois de son copain Charly. Je les contemple sans la moindre envie, satisfait de constater que je ne passe pas par les affres de la jonction, pour cette fois. En dépit de mon handicap je reçois énormément de sollicitations sexuelles ou simplement érotiques, plus qu'il ne faut puisque je vis désormais doté d'un désir réduit à la portion congrue.

Un soir, dans l'appartement de Charly situé au 24 de la rue de Madagascar, je reçois un appel d'une grande gentillesse de Karim Volver. Il m'informe que le Pierrot trash l'a relancé à mon sujet depuis la nuit de notre rencontre. J'appréhendais de retomber dans les filets tendus par le jeune homme mais l'impulsion était irrésistible; je n'avais pas oublié ma vengeance, puis il fallait que je sache ce qui lui était arrivé. Les nouvelles ne seraient sans doute pas très mauvaises, mais elles pouvaient aussi ne pas être très bonnes; il pensait peut- être même sans déplaisir de temps en temps à moi, mais la crainte et le déni paralysaient tout mouvement.

Je contactais ensuite le Pierrot. A peine surpris, il fixa rendez- vous pour le lendemain dans un bar non loin de la Pelouse de Reuilly.

Si je ne suis pas effarouché par le sourire plein de conviction qu'il arbore, je suis en revanche refroidi par son manque d'allure. Le Pierrot punk était un homme court et corpulent, soufflant comme un phoque, le visage ingrat plein de sueur. Insignifiante, notre conversation peina et je le convainquis de transmettre dans la foulée mon numéro de téléphone au père de Théo afin qu'il me joigne et me donne des nouvelles de son fils. Tout le temps que dura notre conversation, deux types avec des mines et des costumes de yakuzas ne cessèrent de tendre l'oreille vers nous, nous passant au crible derrière leurs verres fumés.

Je devais ensuite aller dans un cinéma où l'on projetait un Fassbinder, *L'année des treize lunes*, jamais vu, mais dont ce que je savais titillait mon imagination. Quelques spectateurs extatiques, demeurés sous le choc quinze ou vingt ans après leur unique vision, m'en avaient parlé avec une émotion dont je désespérais de trouver des exemples à notre époque.

Coïncidence ou prédestination, nous étions précisément treize dans la salle au moment où commença le film. A sa fin j'étais pratiquement seul. Et le film était magnifique, bien sûr. Intensément douloureux, piqure de rappel de la condition de l'homme. La mort dans toute son œuvre, au travail. Au début je n'y crus guère; l'illustration du titre et le départ avançait que l'auteur partait d'un postulat auquel il se raccrocherait coûte que coûte, quitte à laisser la vie en dehors. Puis cette ouverture alarmante- cette pauvre créature tabassée et dépouillée sur un rythme quasi- sadique- alors que Fassbinder eut dans tant de films des

introductions géniales. Elvira m'évoque Brian Molko- tête de lesbienne hommasse sur un corps disgracieux, disproportionné, incitant moins l'amour que le dégoût ou la crainte. Pas de flashes- back, une histoire qu'on raconte- nous sommes *toujours, peut- être même à notre insu depuis toujours et invariablement* à Francfort sur Main pendant quatre jours de l'été 1978. Les lieux suggèrent une continuité. Ensuite tout s'emballe, le flot devenant parfois insoutenable, les scènes s'enchaînent avec un continuelsouci de rupture de ton- les variations sur le texte de Goethe aux abattoirs, calme presque imperturbable et récit linéaire de la religieuse qui lit Schopenhauer, à l'orphelinat où Edwin, pas plus orphelin que moi, a été élevé, intensité variante des jeux vidéo puis chez Frieda- aux- âmes, avec respectivement *Song for Europe* de Roxy Music et *Frankie Teardrop* de Suicide en *backing vocal track* - toujours une bonne idée pour introduire une catastrophe héroïque majeure, et avant une nuit cotonneuse où la télévision nous ballade d'intérieur en extérieur, avec confession du R.A.T. (réalisateur/auteur/témoin) à la clé (*Ce n'est pas une enfance du tout...*), images du Chili sous Pinochet et sample visuel de *Nous ne vieillirons pas ensemble*.

Ensuite, et comme toujours, la mort. Elle est blanche dans ce film- blanc des toits, des bureaux, blanc du costume de tennisman que porte l'être qui a été aimé et ne s'en souvient plus. La vie, cancéreuse même, se réfugie dans les bouches d'ombre, celle qui entoure l'employé malade expulsé par Saitz, dans la voilette qui cache le regard, et peut- être la dernière forme de vie d'Elvira. Elle retourne vers l'homme qu'elle a aimé autrefois, pour qui elle a changé de sexe, s'excuser d'avoir balancé de vieilles histoires le concernant dans un canard local. Cette transgression échouera sur le même roc que l'amour écoulé; l'indifférence, le manque de conscience, une intolérance à l'amiable, mais terrible. Puis elle s'endort, comme une fée saisie d'oubli dans l'immeuble où se trouvent les bureaux de Saitz. Éveillée par un homme qui lui demande son aide afin d'arriver à se pendre, elle exécute sa tâche. Puis vient l'homme aimé, à son tour. On le dit puissant et craint, mais dans les conditions où il nous est donné de le voir, il évoque un roi frivole, entouré d'une cour de sycophantes à qui il donne des directives déstabilisatrices et fantaisistes. Il se souvient désormais d'Erwin, raconte l'histoire de leur rencontre à sa cour, va même chez elle prendre un café. Il reste à Elvira de recevoir un semblant d'amour de la part de sa femme et de la fille qu'il a eue avant de changer de sexe.

Je sors de la salle de cinéma dans un état second. La rue, vide, balayée par un vent assez violent, paraît jonchée de fantômes et de reliefs de journaux gratuits ou payants, de flyers; il y a même des confetti sur le sol, suffisamment pour remplir plusieurs seaux. Un jeune homme torse nu derrière sa fenêtre contemple mon isolement, le visage dissimulé derrière sa caméra vidéo. D'une stéréo située derrière lui, ou d'un appartement situé un peu plus haut, j'entends distinctement les premières notes d'harmonica de *The rainbow* par Talk Talk, et peut- être même le balaiement des tambours.

Je restai abasourdi. Non, cela n'avait pas encore commencé. J'étais encore au bord de la sensation. Puis, dès que la rythmique commença, je me mis à marcher droit devant moi. Mon téléphone portable, activé sans que je m'en fusse aperçu, trembla dans mes mains de gélatine. Je consulte l'écran: des messages, beaucoup trop de messages, auxquels je ne répondrai jamais, sans doute.

Nouvelle sonnerie: un appel. L'homme donne son nom froidement, sans user de « Monsieur », fait que j'apprécie. Il me remercie de ce que j'avais fait pour son fils; oui, il allait bien, il travaillait dans un snack- bar, dans le fin fond d'une province, bien loin de là où nous avons habité. Le père de Théo me sidère autant que je lui semble étrange. Bien que son ton soit invariablement respectueux, je le soupçonne de cultiver dans le but de la mettre en application une forme supérieurement distinguée de moquerie. Il me donne le numéro de téléphone de son fils et me dit qu'il aimerait sans doute avoir des nouvelles de ma part; pas un mot bien sûr sur Ignition ni sur ma petite virée brésilienne de l'année dernière, relayée par les journaux, Internet, etc, sans aucune forme de harcèlement de ma

part. Il dit juste, pour clore la conversation, « Vous voyez bien que vous n'aviez pas besoin de mon aide pour réussir. »

## CHAPITRE 29

Ce soir- là, Witold vit bien que j'étais tendu et, puisque j'étais devenu aussi bavard qu'un tampon encreur, dut se dire que la nature de mes soucis ne le concernait nullement. Il faut dire qu'il ne se trompait pas et rendre hommage à sa discrétion naturelle qui l'empêcha de me questionner.

Je retournai à l'hôtel tôt dans la soirée, sortit Mandika que mes absences prolongées rendaient hystériques, malgré les billets donnés aux employés afin qu'ils viennent de temps à autre la surveiller, empêchant si besoin était ses manies naturelles, telle qu'éventrer les coussins des canapés ou faire la chasse aux mouches sans se soucier de son poids ni de l'effet désastreux de ses rebonds non calculés contre un meuble ou une installation d'art conceptuelle hors de prix.

C'était cette information, le numéro de téléphone de Théo, contenue dans mon portable, qui atteignait une démesure rejoignant de façon parfaite l'intensité du personnage. A la pensée qu'il m'était possible de lui parler dans cinq minutes, ou immédiatement, mon cœur s'emballait, ma vision devenait plus floue et je ressentais une violente oppression dans ma cage thoracique, comme s'il s'était autrefois assis dessus afin de pomper le souffle vital à mes lèvres. Pourtant je devais fendre la carotide à ce jeune vampire, mon destin m'y vouait, ainsi que mon désir de revanche. Pourquoi lui laisser le plaisir d'avoir le dernier mot? Après tout, il avait agi de la même manière que mes proches au moment de ma disparition, excepté Pete; cela l'avait peut- être un peu ému, les premiers temps, puis il s'était habitué à l'idée de me savoir en danger. Il regardait peu la télé, ne suivait généralement pas les informations mais pouvait difficilement éviter de savoir. J'avais payé à sa place, et ne l'oubliais pas. Il m'avait fallu passer par des périls qui lui étaient restés étrangers- hormis les coups de tournevis de la nuit de notre rencontre. Et tout cela pour quoi faire? Pour agiter mes billets et passe- droits avant de m'escrimer en pure perte jusqu'à irruption d'une prochaine avanie? Ce présent décidément manquait de classe. Et Théo n'était pas la moindre manifestation de cet état de fait. Je comprenais bien dans quel état j'allais le retrouver- installé avec madame dans un appartement merdeux, avec un enfant sous chaque bras, soucieux d'être bien vu du propriétaire, de la boulangère et du patron, sainte Trinité des imposteurs, trouillards et avorteurs de révolutions. Peut- être un tiers- temps érotique avec un jeune ouvrier crâneur? Et des chaussons à l'effigie de Taz, le Diable de Tasmanie- je suis sûr qu'il a des chaussons à l'effigie de Taz.

Sans le vouloir, je m'approche de la fenêtre et je murmure 'Leah'. Cela me surprend. Il se pourrait bien que j'aie envie ou besoin de parler mais sans savoir à qui ni à propos de quoi. Alors je m'allonge sur le lit avec le nécessaire pour rouler un joint et un lecteur MP3 sur lequel je sélectionne *Down on the upside* de Soundgarden.

La chambre est plongée dans l'obscurité, son vide me surprend, je n'entends que la musique et les pulsions du téléphone mis sur vibreur dès qu'il reçoit un appel. Des considérations d'une clarté surprenante se succèdent, entretenues par la drogue. Il y avait également un peu de Théo dans mon état, pas mal de colère rentrée. Des visions de Frédéric, d'Upo, le long du convoi marchant dans le Nordeste; la tête du chef d'expédition, pleine de rêves de pouvoir et de puissances adverses s'entrechoquant contre la réalité avec le minimum d'élégance...

Et des scènes de groupe me revenaient, des gens entr'aperçus à je ne sais quelle étape. Je trouvais maintenant douloureux d'avoir été exclu de leur aventure quotidienne.

Retourner au Brésil aurait été, d'un sens, plus raisonnable que de chercher à revoir Théo. J'eus ensuite une contraction de haine extraordinaire, presque surnaturelle. Elle se vouait à la conviction soudaine que ce qui avait conditionné l'action de Théo à mon égard, c'était cette pente malheureuse de l'hétérosexualité. Là était tout le mal; sans elle il n'aurait jamais conçu de réagir si cruellement. Et je jurais d'inscrire le beau mot d'hétérophobie sur le fronton déjà bien chargé du temple de l'erreur humaine, prêt à plaindre sincèrement par

avance tous ceux qui ne le comprendraient pas. Ce concept se trouvait naturellement raccord avec une autre conception; il faudrait utiliser les gens en fonction de leur être à nouveau, et non plus en vue de leur fonctionnalité... Je pouvais me donner le droit de tuer Théo, en raison du mal qu'il m'avait fait; ce serait là mon seul meurtre, mais le seul aussi qui soit totalement justifié. Lorsqu'il m'avait maltraité sans raison, il l'avait fait sans se douter que j'avais un futur. Au contraire; m'aimant plus, puisque ne me reconnaissant aucunement cette propriété, il me châtiât sans remords, comme en un défi qu'il lançait au futur de me fournir meilleur athlète du mal que lui. Et, dans la splendeur de la musique, je voyais grandir à mes côtés une affection nouvelle, dont quelques imbéciles notoires m'attribueraient la paternité. Je m'imaginais déjà lançant un pamphlet imprimé en Belgique, en hommage à la clandestinité passée autant qu'au manque de compréhension futur des mentalités contemporaines confrontées à ce genre de messages brûlants... Orgueil infernal, qui m'entraînait sur les rives d'une terre inconnue où l'on avait préparé en mon honneur un feu de joie sur la plage! Il faudrait d'abord nourrir la flambée par quelques remarques en apparence importunes, anodines, de manière à ce que l'on puisse me demander, l'œil sourcilleux: « Mais je vous ai sans doute mal compris... Vous disiez autre chose, oui, vous deviez vouloir dire autre chose... » Et puis la petite vérité tordue et souffrante reviendrait hanter leurs âmes, les convaincre de leur vanité et de leur bêtise et que moi seul détenait, dépollué et lucide, et ce par le seul pouvoir de l'ironie, la solution à leur inexistence...

Ce raisonnement me tint en éveil tard dans la nuit; presque inévitablement je finis par m'endormir sur ma gloire, tandis que l'ébauche de mon plan me guidait vers le sommeil.

## CHAPITRE 28

Un rêve me vient cette nuit- là. Je suis un écrivain reconnu, vingt- cinq ans avant aujourd'hui, la gauche vient de passer aux affaires. Je suis célébré, non en tant que puissance occulte- je rencontre le Pape, je suis élu à l'Académie Française au premier tour de scrutin, des mémoires me sont consacrés, des thèses prennent mon œuvre pour sujet. Et pourtant, lorsque je regarde mon visage dans un miroir, et que celui- ci m'apparaît toujours jeune, les travées d'un ennui sans fin ni ordre se profilent, amples, vastes comme les domaines et le château de Barbe- Bleue. Il m'est donné à un instant de me voir, adolescent pour toujours, mais d'une adolescence qui sait. L'illusion de la jeunesse retrouvée avait muté en réalité. Je savais ce que cela recouvrait- ma mort, sans doute, proche, ou qui approchait. Et des sensations d'une tristesse et d'une douceur infinies m'étaient transmises, puisque je m'étais placé, l'insulte aidant, au- delà du temps et des hommes, position qui se paie cher en général. J'avais payé, déjà. C'était une injure que je pouvais me permettre.

J'ai un sursaut de joie au réveil, conscient d'avoir attrapé quelque chose que je ne serais jamais en mesure de dénaturer. Que le nom de Joao soit associé à cela paraissait logique, incidemment. Il fallait retrouver Théo au plus vite, afin de le supprimer. Tout de sa fréquentation m'avait appris qu'il fallait sauter sur l'occasion, agir dans le moment. Pour une fois encore j'entendais ne pas le décevoir sur ses aspirations, ses attentes...

Il ne me manquait même pas un prétexte pour me rendre dans la région où il résidait sous le couvert de l'incognito. Jenny de Ferasse, une femme croisée à plusieurs reprises lors de fêtes ou d'expositions, m'avait ouvert sa porte avec insistance, dans l'espoir d'être enfin prise au sérieux par un homme qu'elle imaginait riche et puissant, et chez qui pointait encore une idée assez exacte des valeurs telles qu'elles étaient considérées sous l'Ancien Régime. Cette femme était si peu fière ou sûre d'elle qu'elle se gorgeait du privilège de disposer d'un titre illustre. On trouvait un de ses ancêtres à tous les stades importants de l'histoire de France, sans qu'un seul ait réussi cependant ait réussi à imposer leur nom de par un haut fait ou un coup d'éclat.

A sa fréquentation, on se surprenait généralement à penser que *ça ne serait pas pour cette fois non plus*. Elle se savait pleine de prétentions et d'espérance, lesquelles crevaient régulièrement à ses pieds après avoir attendu qu'on les homologue. Cela se savait, ainsi que la tête lui avait tourné à cause de cette présence d'autant plus invisible d'être mise en valeur. A la connaître on découvrait généralement que sa punition n'excédait pas l'ampleur exacte de ce que Jenny pouvait mériter. Car elle était grossière, inquisitrice, de jugement à peu près nul et non avvenu; ce qui attirait son attention était immédiatement dénoncé aux autres regards comme dénué de valeur; elle passait la moitié de son temps en des complots puérils et vains, lesquels, d'ailleurs, rataient sans explication. Ses fréquentations et amis s'en méfiaient, ses voisins la méprisaient, sa famille ne lui parlait pas. A côté d'elle, Mme Verdurin passait pour Victoria Ocampo.

Jenny était, par contraste, mariée au plus doux, profond et sincère des hommes, dont elle paraissait amoureuse sans que l'on parvienne à savoir si, en retour, il l'aimait. Mais elle était naturellement si vile, si impure, qu'on aurait pris du plaisir à la voir souffrir toute sa vie durant, pour racheter l'ennui et l'embarras qu'elle causait aux autres d'être née dans la peau d'une salope.

Je laissai un message sur son répondeur de bonne heure ce matin- là, convaincu qu'elle me répondrait avant la fin de la matinée. Elle le fit en effet à neuf heures et quinze minutes, pour un appel ultra- bref confirmant qu'elle m'attendrait à la minuscule gare des Tasses, dans les Ardennes. Elle n'imaginait pas, sans doute, qu'Ignition avait déjà dépêché une voiture dans cet endroit presque indécélable, plus enfoui dans l'amnésie des hommes que perceptible sur aucune carte.

Le trajet en train prit des heures. Je m'attendais à trouver une forme inconnue dans le

wagon que j'empruntais, incarnation de la résolution nouvelle qui me mouvait désormais. J'écartais les unes après les autres la plupart des éventualités, j'étais résolu maintenant à liquider Théo de mes propres mains, fort du pouvoir de cette hétérophobie si précieuse... Conformément à sa prédiction, Jenny m'attendait sur le quai, secondée par un homme en costume noir qui tenait un parapluie très haut, sans doute afin de ne pas abîmer le chapeau ridicule qu'elle portait. Il y avait également avec eux un garçonnet joufflu, dont le regard pervers était mis en valeur par la pâleur du teint. Dès qu'elle me vit, Jenny battit des mains comme une arriérée mentale.

« Michael! Comment- allez- vous? Le voyage s'est- il bien passé? »

« Grâce à la SNCF, oui. »

Sentant un peu de moquerie dans mes propos, elle imprima un violent geste de rejet. Cette femme ne peut manquer de haïr les éclopés ou handicapés; cela la met face à sa propre faillibilité et ne peut que lui répugner intensément.

« Je vous présente Royan, mon plus jeune fils. »

« Comment allez- vous, monsieur? »

Je le regarde. Pas de doute, il tient de sa mère. Il a les yeux striés de paillettes encore toutes allumées des cochonneries que sa mère m'aura attribué à voix haute devant lui.

« Naturellement, j'ai demandé à mes amis, enfin à ceux qui sont le plus proche géographiquement de suspendre leurs visites durant une petite dizaine de jours. La plupart d'entre eux se soucient peu de vous, mais j'ai pensé que vous trouveriez désagréable d'être exhibé comme un trophée. »

« Bien sûr, bien sûr » dis- je, mais je ne l'avais ni comprise ni même écoutée, cherchant des yeux le chauffeur envoyé par Ignition.

« Qu'avez- vous fait de vos autres enfants, Jenny? Sont- ils partis à la chasse, ou embarqués dans un safari? »

« Pas du tout. Sauveur est dans sa chambre, il révisé, à ce qu'il paraît. Et quant à Stella... Elle a causé des problèmes à mon frère, tellement qu'il a juré ne plus avoir de nièce... Elle habite toujours chez lui, bien sûr, puisque je l'ai bannie de dessous mon toit... »

Les circonstances ayant mené à cet état de fait- lequel ne m'étonnait guère- m'étaient inconnues. Jenny réalisa soudain qu'elle en avait pas assez ou trop dit. Royan, lui, rigolait dans le vague. Je n'éprouvais pas la moindre envie de partager l'univers familial de ces gens.

Il fallut bien monter en voiture et se laisser guider au fil des routes sinueuses. Lisant sur une plaque la direction de la ville où Théo vivait, je vis distinctement une plaque funéraire prendre sa place. Un appel sur mon portable du chauffeur d'Ignition fut intercepté; je lui donnais notre signalement, puis notre position. Au terme de huit ou neuf kilomètres, il se trouvait derrière nous.

Les Cuigny- De Ferasse habitaient un petit château de forme curieuse, orné à son faite par un paratonnerre et à chacune de ses extrémités d'un pigeonnier creusés à leur base. Il s'échappait d'une des pièces des clameurs violentes, immédiatement identifiées comme venant du morceau- titre de l'album *Diamond dogs* de Bowie. Jenny pesta, ramenant à elle Royan, tout contre elle, l'enjoignant de transmettre à son aîné le commandement de baisser le son. Le gamin s'y rendit avec un peu de joie servile dans son regard redevenu morne de petit trou du cul que l'on ramène à la conscience de soi, de joie triste en mérites si peu méritoires.

Le son avait baissé de lui- même, d'ailleurs. Cela avait été suivi d'un long hululement féroce. Arrivé derrière moi, le chauffeur chercha à se rattraper en tirant du coffre mes sacs de voyage ainsi que le fauteuil roulant pliable. Il m'aida à les transporter à l'intérieur où une employée vint me dire où se trouvait ma chambre, Jenny paraissant s'être volatilisée. Le ciel s'était inexplicablement obscurci, et si le silence semblait imperturbable, il se laissait percevoir par moments des bruits de nature à glacer le sang dans les artères et les veines. Je voyais depuis les fenêtres de la chambre dans laquelle je devais dormir un

jardin dissimulé par des bâches que perçaient des branches parmi des mottes de terre. Les châtelains avaient sans doute prévu l'aménagement du jardin pour le printemps, et commencé l'éradication de son ancienne forme avant le commencement de l'hiver. Mais une station à la fenêtre empêchait au moins de s'attarder sur le mobilier de la chambre, d'une incongruité brute, et que je ne décrirais pas.

Attachée depuis un long moment au pied du lit, Mandika, qui s'était endormie, poussa un long grognement avant de s'éveiller tout à fait à l'émission d'un nouveau bruit. Comme elle se trouvait dépendre de moi, je résolus de sortir la promener et saisis sa laisse; elle leva aussitôt sa drôle de tête et courut joyeusement, cherchant la porte dans cet appartement qu'elle ne connaissait pas.

Cela me faisait toujours un effet étrange de lui passer une laisse et de sentir se soumettre si rapidement. Mandika ne cherchait jamais à m'entraîner; elle savait qu'elle ne déciderait pas de l'itinéraire. Je la laissai aller, le nez au ras du sol, tandis que je regardais le parc, sans éprouver l'envie d'aller à l'intérieur.

Sur le sol une tache un peu vive attire mon attention. C'est une variété de fleurs rouges déjà vue dans un passé quelque peu enfoui. Je réalise que la châtelaine m'observe, faisant semblant de parler au téléphone derrière la fenêtre d'un bureau. Elle voit que je ne lui prête aucune attention, et persiste à m'éloigner, rejoignant très loin la lisière d'un bois où j'entre, précédé par la chienne.

Arrivé dans une clairière je la détache, la flatte, la caresse longtemps, jouant longtemps avec elle, lui lançant de petits bâtons qu'elle me rapporte. Au bout d'une demi-heure, je la rattache et nous rentrons au château. Dans l'entrée je me heurte à une petite femme vêtue de noir qui pousse un cri venant de la poitrine. Je ne lui accorde aucune attention et monte dans la chambre pour constater qu'elle a reçu une visite. Le sac contenant les croquettes de la chienne a été ouvert à coups de couteau ou de cutter et le papier est froissé. Mes fringues ont été fouillées et mieux pliées que je ne le fais habituellement. Il y a une feuille de papier blanc dépassant de l'oreiller posé négligemment sur mon lit. Le texte était énigmatique. Je voyais bien un code, ainsi qu'un tarif en vigueur, une nomenclature. Cependant les justifications de dépense manquaient, ainsi qu'une dénomination ou un déchiffrement clair et précis. Les combinaisons semblaient infinies et je ne parvenais pas à déterminer dans quel domaine d'activité on usait de semblables classifications. Cela ne pouvait pas être limpide; ni tenu dans la lumière des affaires publiques. C'était peut-être indigne, sans doute une des traces de l'inhumanité qui s'entremêle à l'amour puissant irriguant chaque composant doué d'existence et de vie sur cette planète.

Je relevais une partie de ce texte:

*115.ip.Na.bo.sla 17e (17000o, 8500e)*

*Total am. be/af Loss/Gnadentod (625, 566, 6, 53)*

*Rd- went, resumed.*

*Boar: (7ip) 08.02.04. SInd.*

*Cndts- 2.*

*Rotterdam- Recife.*

*Full House.*

*Every other detail erased.*

Ce langage bizarre me resta longtemps sur la conscience et je tentai de deviner qui l'avait placé là sans rien en laisser paraître. Cela me hanta durant tout le repas qui fut pris en petit comité, contribuant à ne me faire réaliser qu'ensuite que je n'avais pas vu le fils aîné du couple dont j'étais l'hôte. Lorsque je remontai dans la chambre, vers onze heures, le papier avait disparu, et je sus alors que cet endroit était de ceux que l'on déserte plutôt que de ceux que l'on fouille, lampe- torche à la main.

## CHAPITRE 27

Cela m'entraînait pourtant loin de Théo, et la nuit suivante fut lourde de manifestations oniriques particulièrement mouvementées qui me laissèrent agité, fébrile, puis bientôt surexcité et fiévreux. Afin de justifier à la fois sa présence et son salaire, je décide que le chauffeur va m'embarquer pour cette ville qu'habite Théo.

Le temps est gris, le ciel semble bas; des nappes de nuages sertissent un ensemble prémuni de toute éclaircie. Le lecteur CD de la voiture passe un assortiment de chansons des Pet Shop Boys, celle que je préfère sur la sélection étant *You only tell me you love me when you're drunk*.

Le paysage environnant est assez laid et cela empire encore une fois arrivés en ville- la mise en images du décor d'un morceau de Mendelson. Des toitures rouillées d'entrepôts qui ont fermé avant de commencer à s'effriter parsèment le chemin; de longues avenues grises percées à partir d'un centre nucléaire mènent à des banlieues livides et dévitalisées. Et les gens se heurtent, s'invectivent, se comportent avec férocité; des médiateurs à vélo parcourent la foule, ridicules avec leurs shorts bleus de scouts et leurs sourires rassurants à la commande.

Cela ne prit pas longtemps avant de trouver l'endroit où Théo habitait. C'était dans un quartier rapetassé où tout paraissait un peu plus joyeux qu'ailleurs; des cités composées d'immeubles bas que longe la ligne du tramway, à deux pas de l'inévitable groupe scolaire Salvador Allende et du non moins inévitable centre d'activités sociales, artistiques et culturelles Victor Jarà et du club Simone Signoret réservé aux travaux de couture des mamies désœuvrées. Les mères de familles autoritaires et transies poussaient leurs enfants devant elle avec cruauté, se moquant quand ils n'avançaient pas assez vite, les rabrouant s'ils s'aventuraient. Des parents s'engueulaient devant leur progéniture traumatisée, et je ne sais trop si je relate fidèlement ce que je vois ou si je recrée fidèlement d'après mes propres souvenirs. Mais mon cœur bat désormais bien tranquillement, indifférent à tout cela...

A deux rues de chez Théo, je demande au chauffeur de s'arrêter et de m'attendre. Par innocence, inadvertance ou inhabituelle malice, ma lèvre se remit à me démanger- celle qui, frappée par Théo, en gardait pour toujours la trace comparable à une césure. La dernière fois que j'avais espéré le revoir, j'avais émis le souhait de coucher sur le papier qu'il ne me démangeait qu'au caleçon. Pour le coup ça n'était pas vrai- si seulement ça l'avait été! Comme tout aurait été plus simple! Tout depuis avait été vécu sans espoir de retrouver un jour sa trace, ce qui avait finalement fini par arriver. Il avait attisé dans mon organisme le besoin de somnifères et d'autres toxiques, il avait tout tordu afin que tout lui profite; cette fois je devais être le vainqueur. Moi le *no no* je concevais enfin la sortie de crise, symbolisée par cette rue droite, son goulet, son entonnoir au bout duquel palpitait lentement ma bonne joie.

J'allais au- devant de son habitation, mû par ce qui me restait de courage. Je redoutais par dessus tout un déménagement inopiné- ou une odeur de caramel et un enchantement permanent qui auraient déplanté mon beau roncier...

Son nom sur une boîte à lettres; ce n'était pas de son écriture, un peu trop féminine et carrée. L'immeuble ressemblait assez à la maison où Johann et son frère squattaient, du temps de ma jeunesse bien fuyante. Une telle similitude, à dix ans et cinq cent kilomètres de distance ne me surprenait pas. Je sonne; pour l'instant il n'y a personne. J'essaierai, à nouveau, dans deux ou trois heures.

Liane ne cesse de canarder mon appareil de ses recommandations criardes- comme d'acheter pour elle, contre remboursement, une plaquette de beurre et une douzaine d'œufs dans un supermarché proche, ce qui lui épargnera l'ennui d'avoir à s'en charger elle- même. Je convaincs pour ma part le chauffeur de venir dîner avec moi dans un

restaurant pratiquant des prix relativement élevés par rapport à la cuisine qu'ils y servent. Tout d'ailleurs y respire le laisser- aller, la négligence, et le chauffeur, arraché à son roman policier ou à sa partie de jeu vidéo, se fond dans le décor sans que la situation évolue. Les portes de l'établissement se ferment sur notre départ à 22 h. 15; de l'apéritif au café nous y avons passé plus de trois heures. La rue où demeurait Théo était à quelques enjambées. Je sommais le chauffeur d'aller m'attendre dans la voiture.

D'une fenêtre située dans la rangée de maisons précédente- *presque la bonne* chantait mon malade de cerveau- j'entendis le premier morceau du premier album des Smiths. Oui, pas de doute- *It's time the tale were told /Of how you took a child and made him old* ! Le bonheur et l'espoir étaient à portée de mains, nous y étions presque!

Un voisin qui sort ses poubelles me livre accès presque par accident, avec un sourire mauvais il me regarde ou tente de me regarder mieux. La chance me manque s'il y parvient.

Il ressemble à Pinball dans *Sweet sixteen* et j'en suis désolé pour lui- cet air de victime me le rend tout à fait insupportable. Arrivé devant la porte soudain j'hésite, puis, après un haussement d'épaules, je frappe trop fort.

La porte s'ouvre au terme de dix secondes interminables.

Et Théo est devant moi.

Il est trop surpris au début pour rien dire; il porte une main à son cœur, geste artificiel qui venant de lui m'étonne un peu. Ensuite il décide que c'est bien moi et il m'accueille avec le même amour aveugle que je lui avais accordé- et ce n'est qu'alors que je le retrouve à peu près pareil qu'aux meilleurs moments de notre cohabitation.

Anna survint ensuite, elle venait de se laver les cheveux et portait une serviette autour de sa tête. Elle sourit et consentit à me faire la bise même s'il était visible qu'elle se demandait avec un peu d'effroi pourquoi je leur tombais dessus à pareille heure et dans des circonstances si romanesques. Il me sembla quant à moi que si ses yeux étaient rouges, ce n'était pas uniquement à cause du shampoing, et que si elle respirait avec difficulté, cela n'avait aucun rapport avec la condensation dont était tapissée l'appartement. Mon premier coup d'œil un peu global sur elle la confirma pleine de désarroi, et j'étais capable de lui importer beaucoup- puisque j'allais la soulager, en prenant la vie de Théo, d'une charge viscérale.

« Qu'est- ce que tu fous là? Tu me cherchais, hein? »

« Ça n'a pas été très dur de te trouver. »

Théo me fit asseoir alors, pressa sa copine de me faire un café, de me servir un alcool, n'importe quoi, tout ce que je voudrais. Mais je ne désirais rien de particulier et le constater n'apporta aucun apaisement. Anna s'était assise avec nous; Théo lui ordonna de partir dans sa chambre. La jeune femme s'exécuta en soupirant.

« Alors qu'est- ce que tu deviens? Tu fais quoi dans la région? »

« Il y a une vieille folle aristocratique qui jusque là me servait de prétexte. J'imagine qu'elle est en train de me maudire pour lui avoir faussé compagnie. Mais elle est vraiment trop conne, la berner c'est presque un devoir moral. Et toi? Tu vis ici depuis combien de temps? Je pensais que vivre dans le Nord te ficherait les boules... »

Les yeux baissés, Théo semblait réagir au ralenti. Son visage et son teint accusaient une grande fatigue.

« Oh, j'ai rien fait, j'ai laissé faire. C'est la faute à Anna si on est ici, de toute façon. »

Il s'anima tout de même pour me dire la chose suivante:

« Alors, ça y est, tu l'as montée, la société! On en parlait hier soir à la télé dans un magazine d'économie... »

« Et t'as écouté, naturellement... Ignition n'est pas ce que je rêvais, puisqu'elle n'est pas la société que nous aurions montée ensemble, mais ça me branche bien tout de même. »

« Comment tu as fait pour la monter? Pour trouver des capitaux? »

« Après qu'on m'ait rapatrié du Brésil, et l'hosto, tout ça, je me suis mis en cheville avec

une nana, Catherine Trotswith, qui avait plein de relations... Ça n'a pas été dur pour elle de trouver les gens qui m'avaient fait enlever. Alors on y est allés, elle et moi, et les avons fait chanter. Du reste, c'est connu, l'argent attire l'argent, et bientôt on se battait presque pour nous proposer des services, des capitaux, des infrastructures... du carrément jamais vu. »

« Et ça a marché... »

« Ça a marché, ouais. »

« Mais ils auraient pu te faire buter, putain... Et moi qui disais que tu n'avais pas de couilles. »

Théo se repositionne sur son siège. Il a de nouveau l'air las et souffrant.

« Excuse- moi, Théo. Tu n'as pas l'air très réveillé. »

Pour le coup il se ressaisit.

« Non... non. Excuse- moi. Je t'écoute. »

« Alors on a ouvert la première Ignition House à Amsterdam, la seconde à Madrid, la troisième à Vancouver. Je me verrai bien en ouvrir une autre à Moscou, mais j'hésite. Avoir à traiter avec le gouvernement... »

« Tu t'es bien débrouillé, Mike. Félicitations, vraiment. »

« Tu sais, j'aurais bien pu ne rien faire, quoi qu'en dépit de ce qu'on dit on fasse toujours quelque chose. Et toi, qu'est- ce que tu fais? »

« Rien de sérieux. Je bosse dans un snack, près d'un lycée. »

« Tu dragues de petites lycéennes? »

Regard plein de dédain.

« Non. Je suis un mec rangé maintenant. »

« Ça n'a pas l'air de te rendre particulièrement heureux... »

« Rien ne me rend heureux, de toute manière. Tu le sais bien, toi, que je ne suis pas doué pour le bonheur. »

Théo se lève pour sortir deux bières du frigo. Il m'enjoint d'en ouvrir une, en ouvre une lui-même et en boit deux gorgées. Seulement son visage est recouvert par une expression liant à la douleur le déplaisir, ce qu'il cache ou tente de me cacher.

« Je n'bois plus comme avant, tu sais. Ça me dérange pas de picoler un peu, vu que c'est comme des retrouvailles, mais t'attends pas à me voir cul par- dessus tête. »

« T'es pas obligé de te mettre minable non plus. »

« Si, puisque tu es là, il faut bien fêter ça, non? Allez, *tchuss*, mon pote. »

Et il sourit, dissipant d'épais nuages d'anxiété. Pour la première fois depuis que je suis arrivé Théo fait à peu près son âge.

« Je me suis remis à vendre du shit, et ce que je gagne en pourboires je le mets de côté. Ça servira quand Anna et moi aurons un gosse. »

« Parce que c'est pas encore en chantier? »

Théo hausse les épaules.

« Tu ne nous vois pas élever un gamin dans un endroit si petit. »

Une pause pleine de non- dits succède à cette déclaration.

« Et ce que j'ai entendu, pour ta jambe, c'est des histoires? »

« Non, c'est vrai. »

Les yeux de Théo deviennent quasiment humides alors. Lui qui n'a jamais de mal à dire quoi que ce soit bafouille presque.

« Oh? Tu me fais voir? »

Je lève alors la jambe incriminée et la dénude jusqu'au genou. Piteux comme un gosse, Théo hasarde:

« Si j'osais... je toucherais bien. »

« Fais- toi plaisir, mon pote. »

Il caresse alors du revers de l'ongle jusqu'à l'endroit où se trouve la boucle de la prothèse.

« Terrible, non? »

« Ouais, terrible. Ça t'a fait mal après qu'on te l'a enlevée? »

« Oh oui; abominable. Le genre de douleur qu'on ne peut pas décrire. Une fois qu'on est passé par là on peut dire comme dans les mauvais films qu'une partie de sa vie est terminée. »

« Et qu'après une autre commence? »

« Oui, exactement. »

Je remarquai alors l'ameublement original de l'appartement ainsi que les ombres sur les murs, dont je ne percevais pas l'origine. Théo, bien que ne paraissant pas s'ennuyer, bâillait constamment. L'adrénaline occasionnée par nos retrouvailles commençait à se dissiper, ou peut-être redécouvrait-il ce que l'éloignement avait permis de gommer dans sa mémoire- ce fait saillant d'être à la fois si nul et si extraordinaire...

« Il est tard! Tu dois peut-être te lever de bonne heure demain matin... »

« Non... je les encule, ces chacals. T'aurais pas un job pour moi? Même porter tes valises, comme je t'avais dit autrefois... »

« Ah, t'es toujours Théo, rien à faire. Non, tu laisseras mes valises tranquilles, par contre tu seras le boss d'une société dans le domaine d'activité que tu préfères et en fonction de l'endroit où se trouve le siège social. Les bureaux, tout... tu auras tout ce que tu veux. La situation, la limousine, les notes de frais, le salaire de ministre... »

Cela au moins jette un sourire sur ses lèvres décolorées. Mais le visage ne suivait plus que pour la forme; ses poumons chargés sifflent un peu, il se raccroche à la table. Je détourne les yeux. Sans doute, *autrefois*, Théo me soûlait en demandant trente fois par jour quel jour dans quel mois et dans quelle année nous nous trouvions, mais c'était différent. Cela passait pour de l'inattention. Tandis que là... pas besoin de s'inquiéter s'il en jetait encore. Mais mince; il ne tenait même plus debout...

« Je vais prendre une chambre en ville, demain. Je te rappellerai si tu veux. Tiens, tu n'aurais pas un morceau de shit à me vendre? »

« Yes, mais tu veux vraiment y aller maintenant? »

« Oui, j'ai laissé le chauffeur en plan et je ne suis pas sûr qu'il m'attende... »

« Ah bon, puisque tu as des problèmes de personnel... »

Et Théo se lève avec un petit rictus et va chercher un morceau dans la commode sur laquelle est posée la télévision.

« Tu veux combien? »

« Je sais pas moi... un trente dollars. »

« Trente... tiens, ça te va? »

Je prends entre mes mains le morceau qu'il me tend.

« Ça fait beaucoup, non? Remarque, il a l'air pas terrible. »

« Non, c'est du pas terrible, effectivement. »

Je paie Théo et vide ma bière, puis sors. Sur le seuil il me donne son nouveau numéro de téléphone et insiste pour me raccompagner jusqu'à mon véhicule.

## CHAPITRE 26

Le retour au château se fait dans un grand calme. La radio diffusait de la musique symphonique et le chauffeur conduisait si lentement que je dus résister à mon impulsion de lui demander d'appuyer plus lestement sur le champignon. Pourtant nous semblions glisser sur les routes, dans ce froid vif; nous entrions dans le pays où ce sont les ombres qui régissent les existences des hommes. J'étais appelé à mon tour à constater l'évidence et comme tout autre aurait fait à ma place je la refusais.

Il y avait sur un tronçon de la route une décharge à ciel ouvert, où gisaient côte à côte des fourneaux, de vieux canapés défoncés et des sofas éventrés sur lequel a été répandu un liquide orangé. Je pus contempler cet amas étrange à la faveur d'un ralentissement soudain dû à l'étroitesse des chemins où nous circulions. Le chauffeur, soudainement devenu conscient de mon angoisse, plaisanta et je dus fournir une exemplaire bonne humeur- avatar d'une existence révolue revenant opportunément me cingler.

Les lumières du château se laissaient apercevoir à une petite distance. Je persuadai le chauffeur de stopper le véhicule, puisque nous tournions en vain depuis dix minutes. Il y consentit et sortit derrière moi, s'engageant dans un sentier sombre, encerclé par un bois. Je parvenais à distinguer la lueur d'un flambeau électrique, encore une sinistre invention dont se montrent fêrus les descendants de familles rassises ou congénitalement dépourvus de goût ainsi que de sens commun.

Malgré cela le chemin se perdait dans un bois où les troncs des arbres étaient humides. Le chauffeur, avec qui je gardais un contact vocal constant, bien qu'échelonné, ne tarda pas à ne plus répondre. Je me guidais à tâtons à travers les groupes d'arbres. Dans mon cerveau chamboulé me revenaient des images rêvées ou revues de cette colline qu'il m'avait fallu gravir au Nordeste. Ce n'était pas la même hallucination, mais un sentiment quasi similaire d'initiation. Cette impression était surtout amenée par un sentiment général accompagné d'une odeur envoûtante comme l'est pour moi celle du cannabis, bien que celle-ci soit ouvertement plus irritante, plus âcre.

Alors j'enlevai ma veste ainsi que mon pull avant de m'avancer au nombril de cette forêt. Le chemin était guidé par des arbres et des excroissances dans le sol. Mon briquet fut bientôt rejeté au nombre des fauteurs de contre- performances à cause du halo d'aveuglement qu'il créait après m'en être servi. Il ne me restait plus que mon seul instinct pour franchir cette démarcation non grillagée qui séparait le bien commun de la propriété privée du couple de titrés.

En dépit de mes relances et de mes appels, le chauffeur restait inaudible. Il attestait brillamment que personne ne pouvait rien faire pour moi. Par contre, il me sembla qu'une autre personne se moquait de mes cris, qui commençaient à avoir le suraigu de la panique; et je fus ensuite poussé à terre par une forme qui s'attarda à mes côtés en gloussant légèrement. Cela me fit ressentir une peur affreuse, amplifiée par l'obscurité totale dans laquelle je me trouvais. Pourtant je parvins ensuite à évoluer avec une sorte de confiance mitigée par une émanation de la conscience de ce qui avait dû se dérouler en ces lieux auparavant. A la longue l'excitation me gagnait.

Un nouveau mouvement se fit sentir; des pas alertes tapotèrent le sol à ma proximité. J'entendis alors une voix juvénile et moqueuse.

« Alors, je ne t'ai pas fait peur ou trop mal? »

« Ça va, mais tu aurais pu faire attention. »

« Pour quoi faire? Il ne passe jamais personne dans ces bois. »

« C'est sans doute vrai. Je dois être une exception. »

« Et tu fais quoi ici? »

« Je cherche le château de la baronne. Toi, tu dois bien savoir où il est, non? »

« D'accord. Je veux bien te remettre sur le chemin, à condition que tu ne m'entraînes pas dans vos histoires... »

« Nos histoires? Tu es bien méfiant. »

Il commençait à me tirer de toutes ses forces décuplées par mon inertie, qui faisait de moi une dépendance de sa volonté. Une idée me vint soudain.

« Tu m'en voudrais si j'allumais mon briquet? »

« Je ne t'en voudrais pas, par contre je crois bien que je te lâcherai immédiatement. »

« Je suppose que c'est normal. »

Il m'entraînait toujours, nous allions à son rythme. Par un effet bizarre ou normal, mon infirmité ne me gênait plus, et il me revenait que j'avais pu gambader impunément de la sorte lorsque j'avais moins de dix ans. Le gamin paraissait comme moi à bout de souffle tout autant qu'exalté, nous haletions ensemble et courions avec encore plus d'obstination. Je venais à en sourire, amusé, enthousiasmé par une insolence extrême qui nous permettait d'éviter de buter sur chaque obstacle. Comme cela me délassait de mes fréquentations habituelles, avec qui chaque spontanéité se doublait de la présence de calculs futurs, comme cela me divertissait de la lenteur coutumière avec laquelle tout ce qui devait aboutir à brève échéance était mis au bout d'une laisse et regardé en train de dépérir!

Puis il s'arrêta brutalement.

« Abaisse- toi. Tiens, mets- toi à genoux, il faut que toi et moi soyons à la même hauteur afin de voir la même chose. »

Je m'exécutais. Je sentis une odeur de végétaux fraîchement coupés, ainsi qu'une autre franchement surprenante, peut- être celle du chèvrefeuille.

« Tiens, tu n'as qu'à suivre la sente à ta gauche, puis marcher droit devant toi. Il va falloir que tu comptes trente- quatre pas, et ne parle de notre rencontre à personne. »

« Pourquoi? La baronne refuse que vous occupiez ses terres? Vous êtes des clandestins? »

« Pourquoi devrais- tu être toujours tenu au courant de tout? Il y a des choses en toi familières qui n'ont jamais tenu sur de l'explication. Contente- toi des éléments que je te donne. »

« Comment puis- je te remercier? »

Le gamin ricana.

« En agissant comme tu viens de l'entendre. »

« Mais... »

Je dis quelque chose à quoi on ne répondit pas. Il était en fait déjà parti. Alors un frisson me saisit, doublé d'une épouvante telle que je me mis à hurler. Depuis très loin derrière moi une chouette me répondit. Ensuite tout se calma en moi et j'agis comme le gamin me l'avait préconisé. Jenny porta avec affectation une main à son cœur.

« J'allais envoyer des gens afin de partir à votre recherche, Michael. »

« J'ai eu une aide imprévue dans le bois. »

« Dans le bois! » Sa seule main disponible rejoignit la première. Elle me laissait croire non que mon incartade ait considérablement éprouvé son rythme cardiaque, mais que j'avais, en recevant de l'aide- et quelle aide- commis tranquillement une infraction, laquelle ne serait jamais passée sous silence

« Mais je vous ai dit que personne n'avait encore été envoyé! Votre chauffeur est arrivé depuis cinq minutes, totalement affolé. Je crois même qu'il est reparti de son côté afin de... »

« Il mérite la corde! Et vous, Jenny, pourquoi me mentez- vous? Je sais bien que je n'ai pas été seul. Vous le savez aussi, non ? Le fantôme d'un enfant hante votre propriété. »

Je m'abattis contre le mur contre lequel je tentais de la forcer. Elle n'outrepassait pas ses caractéristiques habituelles en mentant, et ce silence entérinait ma perception des événements, me confirmant que je n'étais pas plongé en pleine hallucination.

## CHAPITRE 25

Le lendemain, je réservais une chambre d'hôtel par téléphone. J'en choisis un de moyen standing puisque c'était moi qui le payait. Jenny m'avait vu partir sans malaise, même si des mots un peu drus furent échangés, qui me poussèrent à effacer son numéro de téléphone devant elle. Elle peinait à réaliser combien cela me contentait et soulageait. Pourtant quelque chose de cette absurde aventure subsistait dans ma mémoire, peut-être même dans l'effroi contenu dans mon allure. J'en veux pour preuve qu'à l'hôtel où je pris résidence, au moment de sortir ma carte de paiement, la réceptionniste me dit avec un petit sourire tordu:

« On dirait que vous venez de voir un fantôme. »

« C'est effectivement ce qui vient de m'arriver. »

Elle arqua son corps afin de me faire une confidence dans le creux de l'oreille:

« Vous venez de chez la châtelaine? »

« Quelle châtelaine? »

« La baronne terrible, comme on l'appelle dans le coin. Celle dont la propriété jouxte les bois de la Sardagne. J'ai raison ou j'ai raison? »

Un rictus sur mes lèvres confirma ses dires.

« Elle est connue dans le coin, réputée à cause de ses... tactiques de vente. »

« Tactiques de vente? »

« Elle est très réputée pour louer des chambres à des amateurs de sensations fortes, de curiosités malsaines. »

« Elle loue des chambres... »

La jeune femme haussa les épaules devant mon saisissement.

« Chacun est libre, non? »

« Chacun est libre sauf... même les fantômes peuvent être asservis, naturellement. Vous me déprimez. Il n'y a pas de problème ici pour recevoir des visites, naturellement? »

« Non, bien sûr, pas de problème. »

Dans la chambre, une fois la chienne à peu près installée et l'essentiel de mes affaires sorti de mes valises et de mes sacs, je contactai Théo. Bien qu'il ait juré qu'il viendrait je m'attendais à ce qu'il ne se montre pas, et que ses plans de jeune magicien aient pu être contrecarrés par quelque volonté extérieure agissant plus vite et mieux que lui. Néanmoins à l'heure dite, des heurts discrets se firent entendre à la porte. Mandika grogna puis se rendormit. J'ouvris la porte à Théo et la chienne se réveilla complètement, poussant des aboiements démentiels.

« Il fait flipper, ton chien » furent les premiers mots qu'il me dit.

« Je vais l'enfermer dans la salle de bains. »

« C'est un mâle? »

« Non, une femelle. T'inquiète, elle n'aboie que sur les gens importants. »

« T'imagines que ça va me rassurer? » dit-il avec un grand sourire enfantin, déjà vu mais dont l'effet manque rarement sa cible.

« Assieds- toi. »

Théo prit sur lui de s'asseoir, les fesses tout contre le téléphone, sur la tablette incrustée dans le mur.

« C'est chicos ici, pas tout à fait la classe mais pas loin. Oh, t'as le câble! »

De son sac à dos Théo sortit une bouteille de Fanta, remplie comme on devait s'y attendre d'un assortiment de breuvages, plus épais et sirupeux que ce qui s'y trouvait au début.

« Ça te rappelle des souvenirs... »

Je plissais les yeux, m'enfonçais mieux, un peu plus loin de Théo sur le lit trop dur dans lequel je ne serais jamais capable de m'endormir.

« Bien sûr que si... La lumière vue depuis le haut de l'escalier, là où j'habitais auparavant, sur une personne plus attendue qu'un Messie et qui ne devra jamais le soupçonner ni

surtout le savoir... Des gens que j'éjecte afin de recevoir selon tous les critères de la bienséance un beau jeune homme qui planque sa gnôle dans un récipient à l'allure anodine. J'en doutais un peu hier mais heureusement que je te retrouve. »

Il a alors un de ses petits rires ironiques et suaves qui entraînent immédiatement chez moi un de ces fourbes retours d'affection. Ensuite le but de ma présence me revient comme fendant un vacarme, ravivé par la présence de ces filtres encourageants- présence et charme de Théo, cette présence conduisant immanquablement au vampirisme par Théo. Mais le jeune homme n'a pas tout à fait le cœur à se laisser aller; il est temps pour lui de se livrer à un exercice d'hygiène sur sa conscience.

« Tu sais, je m'en veux un peu de t'avoir laissé tomber. Bon, bien sûr, j'étais à l'hôpital et ça, tu ne pouvais pas le savoir. Mais je t'avais mal traité la dernière fois que je t'avais vu et j'étais pas prêt à te désertier pour autant. Pour autant que je sache tu étais toujours dans mon cœur. Ensuite la télé s'est mise à parler de toi, du fait que tu avais disparu... Et tu ne m'imaginais pas déboulant chez les flics pour expliquer que j'avais vécu chez toi et que je savais qu'il se passait toutes ces choses bizarres. »

« Comme je te comprends. »

Il avait l'air animé, plus qu'avant, et se remettait à sourire.

« T'as des verres? »

« Pas ici, non... et je te fiche mon billet qu'il n'y a qu'un gobelet pour les brosses à dents. » Je dus aller dans la salle de bains et en revins, triomphal, tenant deux gobelets en plastique. Cela ne fit pas rigoler Théo qui nous servit sur une même lancée. Puis il me tendit le gobelet qu'il avait au bout de son bras.

« Tchuss, mon pote. »

« Tchuss. »

Après avoir bu deux ou trois gorgées Théo grimaça.

« Merde, c'est déjà presque chaud. Tu pourrais pas mettre la bouteille sur le bord de la fenêtre s'il te plaît? »

Je le fis immédiatement. Il fallait habiter les pauses, lui laisser chaque fois de quoi se reprendre entre les stations infréquentables de sa pénitence.

Dès que je fus revenu m'asseoir, Théo me donna la seconde partie de la version de son absence dans ma vie.

« Donc on commençait à parler de toi, à faire savoir que tu avais disparu. Et moi j'avais pu me faire pistonner, rapport à de la famille à ma meuf, pour un job et un appartement. Franchement ça tombait trop bien, je ne pouvais pas laisser passer ça. J'avais besoin d'un chez- moi. Mais c'est la semaine avant de m'installer avec elle qui a été terrible. J'arrêtais pas de penser à toi, à ce que tu disais sur le fait de vivre une liaison, de se donner des droits sur une personne, de se couper du reste du monde... bordel, c'est presque de l'esclavage. Et puis rapport à la crise que j'avais eue chez toi, comment faire si j'en avais d'autres et que les gens ne le comprennent pas ou cherchent à l'exploiter? »

Quelle joie c'était de l'entendre dire cela! Mais il conviendrait mieux de dire: quelle joie cela aurait été de l'entendre dire cela à l'époque. Car depuis tant de stades et de transitions m'avaient changé que cet apaisement n'agissait plus. Et la moue de Théo sur ces phrases, preuve un peu dégoûtante de la vérité de ses convictions, me consternait un peu plus.

« Mais en même temps je me dis maintenant que t'es pas revenu juste pour me montrer que t'es parvenu à gagner le point... T'es parvenu à me doubler sur mon propre terrain, et en ayant l'air de t'en foutre. Alors, même si c'était pas ce que tu cherchais, voilà, je te tire mon chapeau. C'est *total respect*, mec. Je suis fier d'être ton pote, même si c'était déjà le cas auparavant. T'as pas du son à mettre, un peu? »

Je sortis l'ordinateur portable et me connectai sur Deezer, laissant Théo choisir, dériver de sélection en sélection. Je reprends la bouteille qui était sur le bord de la fenêtre et remplis à nouveau nos gobelets. Pourtant Théo ne se rue pas sur le sien comme par le passé; il

regarde avec mélancolie la porte de la salle de bains qui oscille légèrement, sous l'effet des poussées régulières accompagnées de brèves plaintes de Mandika.

« Alors, ça fait quoi d'avoir réalisé un rêve? »

« Un rêve? Ignition n'est pas un de mes rêves... Bien sûr j'avais pensé à cela avant, j'y pensais aussi quand on parlait de monter cette société ensemble, mais je ne me serais pas suicidé si ça n'avait pas marché, j'aurais été ailleurs et quoi qu'on dise on fait toujours quelque chose. »

Théo eut un petit rire ironique qui se transforma en hoquet.

« Merde, voilà que ça recommence, j'ai des putains de crises de hoquet, du matin au soir parfois. Toi, tu vas certainement prétendre que c'est à cause d'un truc pas très net qui me travaille la conscience. »

Je haussai les épaules.

« Bof, net ou pas net, je ne vois pas comment au juste je pourrais le savoir... »

Son téléphone sonna.

« Ouais... non, non... En ville, dans un hôtel... Je te dis où c'est... Dans une demi- heure?

D'accord. A tout de suite. »

Il fait claquer le clapet, boit un coup sans rechercher mon regard, puis, en me regardant, dit:

« J'ai un type à te présenter. Je suis sûr qu'il se doute que j'ai fait des trucs, tu vas me dire s'il est homo. »

« Qu'est -ce qui te fait croire ça? »

« Il a insisté d'abord pour que je l'amène chez moi, ensuite pour savoir quand nous serions seuls. »

« C'est un pote à toi? »

« Si on veut... Il bosse dans l'entreprise de BTP juste à côté de la cafétéria. Quand on sort à la même heure il me ramène en caisse chez moi, parce que c'est un peu loin, et que par ici, les bus, oh là là, les bus! C'est une horreur, tu taperais des crises tout le temps, toi! »

Sa manière de procéder me laissait croire tout un tas de choses, notamment que c'était bien moi qui étais soumis à l'évaluation, et non ce collègue suspect. A l'échelle du quotidien les propriétés estimables se dévaluent plus certainement qu'une voiture neuve cédée par son propriétaire. M'ayant perdu une fois, Théo n'était pas sûr de m'avoir retrouvé.

Lorsque le jeune homme arriva, il frappa timidement à la porte et ce fut Théo, sur le qui-vive depuis dix minutes, qui lui ouvrit. Il avait étudié auparavant l'emplacement que je devrais occuper afin de saisir la réverbération sur ces traits de son admiration pour Théo. Et cela était, effectivement, cela était indubitablement, au- delà du fantasme. Il était assez beau, d'ailleurs, bien que ses traits soient maintenus dans une impression de reproche constant qui ne s'exprimait jamais mieux que dans l'opposition et le dénigrement systématiques. Il était beaucoup plus grand que nous, et d'aspect gracile, d'une élégance rare par miracle sauvegardée si l'on considérait son travail. Et je voyais l'entêtement merveilleux, noué comme une plante grimpante à ses gestes, le travail de l'idée fixe qui relançait en une même action l'aisance, la censure et la facilité. S'il en mangeait? On en mangeait tous les trois, et dans la même assiette.

Il ne voulut rien boire, puisqu'il devait prendre le volant; il pressait Théo de venir avec lui, parce qu'une occupation l'appelait et qu'il n'était venu dans le coin qu'afin de lui être agréable. Ils partirent donc après que Théo m'eut invité à passer chez lui la soirée du lendemain, en compagnie de la copine du jeune homme. Je dus lui dire pour le rassurer que je laisserai mon chien à l'hôtel.

## CHAPITRE 24

Après une journée supplémentaire passée à déambuler dans cette ville sombre, lugubre et de peu de poids économique, je revins à l'hôtel afin de me changer. Le chauffeur avait été congédié suite à l'épisode dans le sous- bois, il avait dû retourner rendre l'uniforme et toucher son solde de tout compte à Beauvais, où était située l'organisation générale d'Ignition en formulant des jugements dramatiques sur ma santé mentale. Un autre m'avait été dévolu, et me rejoindrait sans doute bientôt puisque j'entendais ne pas repartir avant la fin de la semaine au bas mot, avant de repartir pour Bruxelles ou la Suisse où j'avais résolu de passer Noël.

Je constatai en revenant de promener la chienne que Leah avait tenté de me joindre trois fois. Dès que je redescendis, la réceptionniste me poursuivit avec vigueur en me voyant traverser le hall.

« Hep! Hep! Monsieur Cennbault! »

« Quoi? »

« Quelqu'un a laissé cela pour vous. »

Elle me tendait une enveloppe de papier kraft. Quelqu'un passait très fort *Leaving New York* de R.E.M. La fille se tenait toujours près de moi, espérant un remerciement ou une gratification.

« Qui a apporté ça? »

« Un coursier. »

« Sans explication? »

« Sans explication. »

« Comment vous appelez- vous? »

« Julia Snyder. »

« Julia? Joli prénom. Vous faites quelque chose ce soir? A quelle heure finissez- vous votre service? »

Elle regarda sa montre.

« Théoriquement j'ai fini depuis une demi- heure. »

« Et vous avez quelque chose de prévu ce soir? »

« Non. »

« J'apprécie votre franchise. »

Elle ne déguerpissait pas, me regardait bien dans les yeux, crânement.

« Je suis invité ce soir. Je risque d'être le seul non accompagné et cette situation est particulièrement humiliante. Voudriez- vous m'accompagner? »

« Dans quel milieu? »

« Chez un jeune ami à moi, que je viens juste de retrouver. Jeune, dynamique, beau gosse, le genre de personne devant qui on n'aime pas être pris en défaut, notamment celui de solitude. Est -ce que cela vous convient? Nos rapports resteront tout à fait courtois. Je ne proposerai pas de boire un verre dans ma chambre- ou ailleurs. »

Elle haussa les épaules.

« Oh, vous pourriez vous montrer plus hardi. »

« Alors dites- moi oui ou bien merde. »

« J'accepte, alors. »

Elle entra de nouveau dans l'hôtel, prit une fille à part et lui parla sans me quitter des yeux un instant. La fille eut un petit soupir d'exaspération avant de se soumettre à l'ordre de sa supérieure. Julia sortit ensuite habillée d'un ensemble un peu affecté, ses cheveux pigmentés d'une coloration lointaine paraissant soudain gris, sans oublier l'uniforme intrinsèquement ridicule qu'elle abandonna sur le siège de sa voiture afin de paraître convenablement vêtue.

La soirée fut curieuse. Anna, qui avait enfin une occasion unique de m'étudier d'un peu plus près en fut pour ses frais, puisqu'elle eut à n'observer qu'un être chez qui la censure

agissait graduellement. Quant à la grande asperge vue la veille, et qui se nommait Samuel, il attisait si souvent le brasier de la passion envers mon vieux pote que cela en frisa presque l'aveu gênant. Comme il y avait chez Anna et Théo un DVD d'un film nommé *Essaie- moi*, Samuel en le prenant regarda Théo en prononçant le titre puis éclata de rire et Théo me regarda et on éclata de rire aussi. La copine de Samuel et Anna avaient sympathisé immédiatement, bien que n'en étant qu'à leur première rencontre, laissant de côté Julia, nerveuse, fumant et buvant comme une femme fatale issue d'un film noir, semblant revenue de tout et résolue à faire cavalier seul. Entre quelques demandes de témoignage émanant de Théo et deux ou trois tentatives de rigolade vite émoussées avec Samuel, je lui touchais brièvement l'épaule, ou la main, elle me renvoyait à mes mascarades. Ce fut elle, enfin, qui sonna le retrait des troupes, un peu trop tard, puisque nous avons entendu Anna espérer à voix haute que de ce genre de soirée elle espérait voir la répétition- précisons tout de suite qu'il n'y en eut jamais d'autre, mais pas pour les raisons qu'on croit. Un peu plus tôt dans la soirée, le raisonnement chamboulé par son troisième whisky- coca, il m'avait fallu lui entendre dire:

« Oh, toi, Mike, tu me fais rire. »

« Rire? Je te fais rire? Me voilà rassuré sur la raison de ma présence sur terre... »

Tout le monde sembla très tôt fatigué et je sus après que la soirée ne s'était pas prolongée beaucoup au delà de notre départ. Snobée par les deux jeunes hommes, Julia n'eut pas à leur dire au revoir. Seul Théo, qui nous raccompagna sur le trottoir, me gratifia d'un coup d'œil salace et admiratif, mais il me semblait qu'il forçait sa sincérité ou me supposait plus d'appétit qu'il ne m'en restait.

Julia avait l'intention de me raccompagner à l'hôtel. Effectivement elle s'arrêta juste devant. Je pensais à ce moment- là qu'il vaudrait mieux pour moi qu'elle oublie cette soirée, ou ne soit plus dans le coin lorsque ma vengeance aurait abouti et qu'elle serait au courant de la mort de Théo- à vrai dire seul le moyen me manquait, pour le reste mon opinion était faite.

« Julia, vous avez été superbe. Je dispose de certaines relations éparses en Europe, jusqu'aux Émirats Arabes Unis. Si cela vous tente, vous pourriez disposer de plus grandes responsabilités en peu de temps. »

Elle sourit d'une manière étrange en pressant ses mains sur le volant- une caresse folle et insensée qui fit jaillir en moi des images précises et confuses.

« Bien sûr. Vous avez vos raisons pour me proposer ça. Ça rentre dans vos calculs que je foute le camp dans les six mois. Ne rêvez pas. Je n'ai pas pour fonction de vous servir indéfiniment. »

« Je n'ai aucun intérêt à cela. »

« Vous vous moquez. »

« Je ne me moque pas. »

« Si, si, vous vous moquez. »

« Je vous jure que non. »

« Je sais bien que si. »

Protester ne servait à rien.

« Votre pote, Théo, qu'est -ce qui s'est passé pour que vous le haïssiez autant? »

« Que je me... mais bon Dieu, je ne le hais pas! »

« A d'autres, mais pas à moi. Votre mépris éclatait. Il est trop imbu de lui- même pour le constater mais à moi on ne la fait pas. »

« Julia... »

« Quoi, Michael? »

« Vous vous faites des idées. »

« Non, je vous ai percé à jour. Je saurai me taire, ne vous inquiétez pas. Je ne suis qu'une pauvre fille de toute manière, sans relations, dépourvue de pouvoir. Je n'ai pas tellement d'ambition, je tiens mon rang, je fais ce que j'ai à faire. »

« Je ne veux aucun mal à Théo. »

« Selon votre terminologie dérivant sans nul doute de votre propre conception des choses, certainement. Du reste, je ne permettrai pas un seul instant de mettre votre parole en doute. »

« Fort bien alors. »

« Et puis cela ne me regarde en rien. Deviner n'est pas prouver et je sais me taire, soyez-en sûr. »

« Je vais vous laisser alors. »

« Laissez- moi, oui. »

J'ouvris la portière.

« Michael? »

« Oui? »

« Vous oubliez votre enveloppe. »

Je l'oubliais en effet. Elle crissa dans mes doigts entre l'ascenseur et ma chambre. Je n'osais l'ouvrir qu'après une longue série de caresses sur le col et le corps de Mandika, quasi- folle d'admiration.

La lettre contenue dans l'enveloppe venait de Leah, et mon cœur battit un peu plus fort lorsque j'en distinguai la signature. Elle n'avait marqué de sa main que son prénom et ce conseil: *Keep on rockin', boy!* Le reste, sur la même feuille, reprenait ces données en ce verbiage si peu cohérent qui m'avait frappé peu avant la nuit passée chez la baronne. J'allumai alors le poste de télé et zappai sur une multitude de chaînes, les parcourant sans m'attarder sur aucune. Je ne fermai pas l'œil de la nuit, imaginant quelles tronches devaient arborer en plein soleil les copulations effrénées ou frustes et mornes de mes compagnons de bât.

## CHAPITRE 23

Le lendemain matin, le nouveau chauffeur se présenta à huit heures pétantes, tapant à ma porte. C'était un grand jeune homme magnifique, en même temps viril et sensible. Avoir à le contempler m'humiliait un peu, savoir qu'il aurait pour travail de me conduire me rapprochait de ma vulgarité. Il avait pris sur lui de revêtir un costume- cravate, initiative laissée d'habitude à l'appréciation du salarié.

« Robert Dessèsir. A votre service, monsieur. »

« Vous pourrez m'appeler... »

« Vous resterez Monsieur pour moi » dit- il en inclinant le torse.

« Peu importe, Robert... en fait j'allais vous demander si une tasse de café vous ferait plaisir avant que nous partions? Avec quelque chose à grignoter, bien sûr... »

Il n'hésita pas un seul instant, et son visage rayonna d'intelligence lorsqu'il me dit oui. Je passais alors un appel à la réception, et la personne qui apporta les plateaux fut Julia, décidément levée et à son poste de bonne heure. Lorsque je me dirigeai vers elle pour la recevoir, car j'avais des choses à lui dire, Robert me dit *sotto voce* « Ne vous donnez pas cette peine » et posa sur la table incrustée dans le mur les deux plateaux. Julia sortit alors sur un geste destiné sans doute à rendre compte de sa lassitude profonde.

« Robert, j'apprécie votre geste, mais je n'ai besoin que d'un chauffeur. Pour le reste, je me débrouille seul. »

« On m'avait prévenu de votre caractère à Ignition. Vous avez pourtant besoin de quelqu'un pour s'occuper de vous. »

« Je m'occupe de moi tout seul. » Il eut un sourire lumineux qui fut une piquette de rappel de ma propre laideur et de la disgrâce supplémentaire que serait la mort de Théo.

« Je ne vais pas faire l'affront de rappeler à Monsieur les brillantes conclusions tirées par Michel Houellebecq dans *Extension du domaine de la lutte*... Les temps sont révolus, s'ils existèrent jamais, où chaque humain trouvait sa moitié complémentaire qui l'aidait à se mettre en phase avec le monde. Ce dont la libération des mœurs alliée au pouvoir dévastateur de l'économie de marché a eu raison ne peut que se recréer chimiquement. Pourquoi refuseriez- vous donc une aide? »

« Parce que je suis encore jeune et malgré les apparences, valide, et plein de fric. » Robert eut alors un rire pas trop présomptueux prêt à me laisser croire qu'il partageait mon sens de l'humour.

« Mais je prie Monsieur de croire que le salaire qu'Ignition me versera si mon travail convient me suffira parfaitement. Je n'ai pas d'ambition personnelle, et mon admiration pour Monsieur me permet d'aborder sans crainte certaines facettes devant lesquelles moins concerné que moi reculerait, j'en suis persuadé. »

« Laissez donc là ce langage. Je pourrais continuer à gré de fantaisie des heures durant et vous ensevelir d'une tendre ingratitude dans le même *vieux style*... Ni vous ni moi ne désirons cela. »

Robert a alors un petit rire.

« Je vois que Monsieur ne me fait pas confiance. »

« Tenez- vous donc à conserver ce poste, Robert? »

« Rien ne pourrait me faire plus plaisir. »

« Eh bien apprenez que votre engagement prendra fin si vous m'appellez encore une fois Monsieur. A moins que cela vous pose problème? »

« Nullement » fit- il, soulagé ou feignant de l'être.

« Alors enregistrez- le, Robert. Je ne supporte pas d'entendre dire mon premier nom en entier, alors ce sera Mike et non pas *Monsieur Mike*, vu mon mode de vie je ne peux pas accepter de passer pour un micheton ou un pilier de claqué. »

« A quelle heure partons- nous? »

« Vers dix heures. Il faudra que j'aille voir quelqu'un avant de partir. »

« Et pour aller dans quelle direction? »

Je n'avais pas le moins du monde réfléchi à cela.

« Voyons... en ce moment c'est l'automne... qu'est- ce qui est beau en automne? Biarritz? Non, ça doit être mortel. La Bretagne? Oh oui, la Bretagne! La Bretagne en automne ça va fantastiquement me remonter le moral! »

Robert, qui s'abstenait de commenter ma phrase, ne la ponctua pas moins en s'étouffant. Je jouissais déjà de cette opportunité de sentir l'air de la mer, de passer quelques jours dans une auberge ou un gîte à toit bas comme ces maisons où les familles des temps anciens s'entassaient, ces familles nourries par la mer qui les mutilaient parfois, retranchant un frère, un mari, un fils. Il y avait aussi cet enfant irréel et présent qui m'avait aidé à retrouver mon chemin derrière cette décision; dans mon esprit la Bretagne est associée aux tricoteuses et aux lavandières, aux brouettes qui circulent toutes seules la nuit sur des routes désertes, aux korrigans et à leurs frères les gnomes. Je ne croyais pas en ces légendes mais j'étais incapable de les rejeter totalement; je croyais assez peu au concept de maison hantée, le rejetant au profit d'existences hantées; nos vies modernes n'étant pas l'exemple même du déracinement, mais d'un déracinement très peuplé d'êtres intangibles?

Après avoir pris ma douche j'avertis Théo par téléphone que je ne pourrai pas le voir; il fallait que je m'absente, à cause d'une réunion. Mais une des sociétés partenaires d'Ignition, spécialisée dans le rachat d'entreprise le contacterait prochainement, afin de lui livrer rendez- vous pour qu'ils décident de quelle entreprise Théo allait être le boss. Théo parut sincèrement peiné de mon absence et promit de me téléphoner dès qu'il aurait des nouvelles. Il fit également d'inévitables commentaires sur son pote Samuel et le DVD du film, et me souhaita pour finir de tomber sur des conditions atmosphériques acceptables. Cela tombait mal puisque je m'y rendais précisément dans le but d'en baver sous l'effet de la plus grosse tornade que les éléments aient jamais pu faire endurer à un environnement nullement soucieux de s'en prémunir.

Je n'eus pas à revoir Julia, qui n'était pas à la réception au moment où je réglais ma note. J'eus affaire à sa jeune collègue qui avait pris le relais après notre départ la veille, et, si elle se montra envers moi de la plus parfaite correction, elle dut s'en donner à cœur joie par la suite.

Avant de monter en voiture je me demandai s'il fallait répondre par autre chose que le mépris à cette curieuse lettre de Leah. Je lui envoyai un très long e-mail où je m'interrogeai ouvertement sur sa nature, puisqu'elle semblait douée de divination, ainsi que de se répandre comme une tornade ou un tsunami. Cinq minutes plus tard elle me demanda quelle était ma direction et je lui répondis que ce serait au gré du vent, à la fantaisie des éléments, un peu de magie dans ce balourd état, de grâce!

Au cours du chemin, deux appels me causèrent une certaine surprise. Les deux étaient émis par des femmes. La première d'entre elles était Anna. Elle semblait revenue de son hilarité de la veille et parlait bas, prête d'avaloir ses mots.

« Quand reviens- tu voir Théo? »

« Je ne sais pas. Peut- être au début du mois prochain. Pourquoi cette question? »

« Tout n'est pas si rose qu'il a tenté de te le faire croire. Il m'inquiète beaucoup en fait. Il faudrait que toi et moi ayons une petite discussion. »

« D'accord, fixons-nous un endroit dans un lieu neutre, là où tu habites. »

« Je t'envoie ça sur ton portable par s.m.s. »

Ce qu'elle fit immédiatement après avoir raccroché sans un mot d'adieu ou toute autre marque de politesse.

Environ une demi- heure après la réception de ce message, Leah me contacta. C'était depuis un poste anonyme. Elle parlait par brèves scansion hallucinées, comme si elle hachait de sa main l'air contenu entre sa bouche et l'émetteur.

« Merci de m'avoir fait transmettre ces documents, Miss Banter. Seulement nous avons un

problème. »

« Lequel? »

« Un problème de taille... Je ne comprends pas un traître mot de ce qu'il raconte. Il y a clairement des références et un code. Mais de quoi cela relève directement je n'en sais rien...»

« Mais vous n'avez pas ressenti quelque chose comme... une résonance particulière? »

« Pas particulièrement, non. »

« Où allez- vous? Vous ne devriez pas rentrer sur Paris? »

« Ma trajectoire a dévié apparemment. »

Sa voix se fit plus audible ainsi qu'oppressante.

« Où allez- vous, Mike? »

« Quelque part vers l'Ouest. Je n'en sais pas plus pour le moment. »

« Est- ce que je peux venir vous rejoindre? »

« Pas question, Leah. J'éprouve un grand besoin de solitude. »

« Permettez- moi d'insister. »

« On se verra bientôt. J'ai une réunion à Madrid dans une semaine, prévenez Karim Volver, si ça se peut on se verra. »

Leah me laissa raccrocher sans enthousiasme. Robert conduisait sans dire un mot, comme depuis le début du trajet. Comme mon absence de directivité posa à un moment problème, je le laissai se fier à son instinct. Je lui faisais tout à fait confiance pour dénicher un ravissant petit bled sinistre, obscur et dépeuplé, dont la position de pandémonium adoucissait mon âme avant de la guider dans la plénitude de sa vengeance. J'avais grandement raison de place ma confiance en Robert puisqu'il s'arrêta, au bout de deux heures de trajet après Rennes, sur la place d'un village qui évoquait franchement celle où a lieu l'accident qui coûte la vie à l'enfant au début de *Que la bête meure*. Robert se tourna alors vers moi avec un petit sourire d'encouragement. J'ouvris la portière et humai l'air tiède; une lointaine fragrance marine, un remugle de bouse de vache et de parc à bestiaux. Quelques paysans hors d'âge, vêtus de leurs combinaisons de travail, stationnaient sur le trottoir par petits groupes, dans un périmètre de cent cinquante mètres entre une église, un cimetière et une épicerie qui faisait café. Je pus trouver sur internet la trace d'une chambre d'hôtes à quelques encablures de cet endroit. J'y eus accès après quelques suspicieux clins d'yeux sur le chien, l'ordinateur et le chauffeur, qui dormirait dans une ancienne remise aménagée attenante à ma chambre.

Dès que je fus seul, je m'étendis sur le lit campagnard, aussi rembourré qu'on pouvait s'y attendre. J'avais déjà disposé à côté de moi, tenant en équilibre sur le fauteuil, l'ordinateur diffusant le DVD de *Sous le soleil de Satan*. Et je commençais à me répéter afin d'être sûr que cette réalité s'enclenche, que j'allais tuer Théo afin qu'il ne se montre plus jamais capable de prendre l'ascendant sur moi. Seuls les moyens manquaient. Je n'avais pas l'intention d'accomplir cet acte moi- même. Je sentais que je risquais d'être mieux servi par une main extérieure- l'inconvénient de celles- ci étant que leurs propriétaires parfois trahissent la loi du silence. Pas question de payer de ma liberté pour cette mort que je m'apprêtais à lui infliger; ce serait un service superflu à rendre au monde qui, même aussi corrompu, ne méritait pas d'être un temps réhabilité pour avoir supporté cette pourriture adorable. Et même si les récents coups de sonde me le montraient changé, humanisé au point de parler, comme il l'avait fait lors de la soirée de la veille, de *racisme anti-homosexuel*, la question ne se posait pas; Théo devait mourir, Théo serait bientôt mort, rien au monde ne changerait cela. Tout émanait des premières libertés qu'il avait prises contre moi, de l'impossibilité manifeste dans laquelle j'étais de résoudre les contradictions dans lesquelles ses prestations me rejetaient. J'éprouvais la même sensation incompréhensible que si un camion m'avait passé sur tout le corps et qu'aucun organe n'avait été laissé indemne, alors que je n'étais pas le moins du monde destiné à en mourir.

Alors, cette mort de Théo qui prenait forme dans ma tête et quelques *mottos* prononcés à mi-voix, la question ne s'en posait plus, ce jour sublime prenait surbrillance et forme devant moi comme la promesse d'une promotion spéciale ou d'une indépendance extraordinaire...

Je connaissais bien des gens qui avouaient à voix plus ou moins basse la fréquentation de certains tueurs à gages, professionnels ou occasionnels, et si efficaces qu'ils laissaient dans l'embarras les enquêteurs chargés de déterminer et de punir les responsables des crimes. S'il me répugnait secrètement de confier la mise à mort du beau jeune homme à un de ces professionnels fiables, c'était uniquement à cause de l'impersonnalité de cette tâche ; il ne saurait jamais qu'il mourait à cause de sa conduite envers moi. De plus, je savais qu'il craignait plus que la mort la souffrance physique, et pouvais sciemment décider du degré de douleur qui lui serait infligé. Trois points sur lesquels je n'étais pas fixé et qu'il importait que je mette à plat, afin d'organiser des événements puis d'être hors de portée des attaques le moment venu, car il faudrait que je le sois ! D'ici là il allait falloir se comporter en véritable hypocrite envers Théo- et que j'achète une société pour en faire le patron, ainsi qu'un appartement et une voiture de fonction. Un sac en croco pour célébrer les deux ans de torture avec la petite dame ? Pour le nouveau-né une gourmette en chiendent ?

Avec les joints et la progression du film mon petit meurtre s'affinait. J'imaginais d'être non pas très loin, mais bien près de l'endroit où Théo serait assassiné à ce moment précis, afin d'éventer définitivement les soupçons. Je bricolais également quelques litotes exaspérées à servir en cas d'interrogatoires ou de questionnaires éhontés sur le cas Théo et l'enseignement porté par lui sur nos mentalités suite à son passage sur cette terre. Heureusement il ne devait pas manquer d'ennemis, et l'ironie du sort réclamait qu'il fut châtié mortellement par ordre de celle de ses victimes qu'il aimait le plus. Car je savais bien qu'il m'aimait, je ne pouvais pas en douter- quand il aurait été logique et pour tout dire essentiel qu'il ressente une haine brute envers moi.

Il faudrait qu'il meure par balles, dans une rue, ou bien tard le soir, seul chez lui. Que la victime et le meurtrier lient contact, ce qui est facile avec Théo, et que tout se passe de façon discrète. Pas de contact au corps- à- corps, aucun raffinement. Cela passerait pour un règlement de comptes, la répercussion d'une arnaque après des années d'absence... Le soir venu, je retrouvai le chauffeur dans une petite salle. Malgré tout ce que j'avais décidé au sujet de ma maîtrise, j'étais par exemple incapable de fixer mon attention sur les détails ambiants. Les propriétaires me regardaient avec sécheresse, hasardaient un regard sur Robert qui prenait mon parti et se renfrognait. J'étais impatient de revenir dans ma chambre, de fumer mon herbe en méditant sur la mort de Théo, le sentiment de puissance qu'elle m'apportait.

Leah avait laissé un message m'enjoignant de répondre toutes affaires cessantes à l'appel qu'elle s'apprêtait à me faire. Je ne souhaitais nullement que ma pensée fut surveillée à résidence par le désir de cette fille. Ce qu'elle m'agaçait à cet instant ! J'aurais voulu pouvoir la piétiner, la faire changer de forme, la vouer au délire d'un enfant maladif afin de la marquer de l'empreinte de ma conception de la vie ! Et même si elle ne pouvait rien savoir des muets travaux qui occupaient mon intellect, elle se savait importune et jouissait du fait de se sentir repoussée.

D'ailleurs elle appelait.

« Mike ? »

« Oui, Leah, oui. J'ai eu votre message. J'ai en horreur d'être réquisitionné ou sonné, savez- vous ? »

« Où êtes- vous ? »

« Cela ne vous regarde pas. »

« Mike... »

« Quoi ? Qu'est- ce qu'il y a ? »

« C'est qu'... » Un bruit imprévu brouilla la ligne. La réception était décidément mauvaise.  
« Hein? Quoi? Répétez donc, j'ai rien entendu. »  
« Il faudrait que je vous parle. C'est à cause de ces documents que je vous ai transmis... »  
« Oui. Bien. Et puis? »  
« C'est qu'il faudrait que je vous voie maintenant. »  
« Oui, mais ce n'est pas possible. »  
« Ça l'est plus qu'on ne le croît. »  
« Oui, mais... »

« Bon sang, Mike, cessez de faire le gosse. Terminez votre partie de cache-cache. Je sais que vous êtes en Bretagne, mais pas exactement où. »

Je lui dis le nom du département, puis du village. Suivant la carte épinglée au mur de ma chambre, je poussai un vif et inutile soupir en entendant échapper de sa bouche le nom d'une ville que je venais de caresser du doigt sur la carte. La gueuse n'était pas à plus de trente kilomètres de moi! Et si je sentais obscurément qu'elle n'avait pas fait tout ce chemin pour des prunes, je sentais aussi qu'elle poussait un peu trop loin la manœuvre et en jouissait.

Vingt minutes plus tard, elle frappait à ma porte. Elle eut juste un sobre sourire en guise de bonjour et prit par défaut la sévérité de mon accueil pour une invitation à entrer.

Comme je ne m'effaçais pas elle dut insister:

« Voyons, Mike, je viens de conduire pendant plus de six heures, j'ai bien besoin de prendre un peu de repos. »

Elle s'assit sur le rebord du lit, et moi dans le fauteuil. Mandika vint poser sa grosse tête entre ses mains, et la jeune femme la caressa machinalement. Comme les pattes de la chienne empiétaient sur une mallette que la jeune femme avait posée à ses pieds, je fis signe à l'animal de déguerpir. Elle le fit et enfin Leah parla.

« Je suis désolée, d'abord, de vous coller. Mais il fallait que nous puissions nous voir seul à seul dans un endroit isolé. »

« Vous avez parfaitement réussi votre coup, je vous félicite. La Bretagne est idoine, effectivement. »

Leah m'envoya alors un coup d'œil blessé, révélant une blessure intérieure terrible. Une seconde de plus et elle me mettait sur la voie.

« Vous étiez à Paris tout à l'heure, n'est-ce pas? Vous avez dû y voir Neal. Je crois qu'il y réside en ce moment... »

Ses lèvres remuèrent plusieurs fois avant qu'elle ne parvienne à répondre intelligiblement.

« Oui... il y réside en effet... ça ne durera qu'un temps... ensuite il rentre... Amsterdam... »

« Il voit toujours cette jeune femme qui bosse dans la pub, n'est-ce pas? »

Leah releva alors la tête brutalement et je vis que ses cils étaient bordés de larmes. Elle me dit alors en bégayant, sous le coup d'une émotion considérable:

« Oh, vous pouvez y aller... Continuez à vous foutre de ma gueule...comme si je ne savais pas que Neal est pédé. Et qu'il est séropositif, en plus de ça. A Paris il y vient pour son traitement, je le sais bien, moi. »

J'avais baissé le regard et la différence entre les deux images que je vis d'elles à quelques secondes me flanqua la frousse. Sur son visage régnait une admiration impérieuse et idiote, à peine tempérée par une obstination à garder sa fierté intacte quel que soit le cours des circonstances. C'était une impression malsaine, quoique parfaitement identifiable- d'autant que je ne la voyais pas pour la première fois. Cette femme aimait-mieux, elle subissait la passion- celle des Phèdre, des Messaline! Et cela se passait en face de moi, sous mes yeux. Une vague curiosité me venait quant à la personne qui avait suscité cet amour incroyable, surhumain- mais Leah se reprenait et posait ses yeux un peu partout.

« Vous êtes seul? »

Je désignai la chienne qui se prélassait sur la descente de lit.

« Il y a également Robert, le chauffeur, pas très loin, mais pas très près non plus. »

« Bon. »

Ceci dit, la curieuse jeune femme ramena à elle sa mallette et en sortit une feuille comparable en tout point à celle que j'avais sottement recopiée, lors de mon séjour chez l'atroce baronne.

« J'ai déjà eu affaire à cela » dis- je lorsque Leah me tendit le papier.

« Et qu'y avez- vous compris? »

« Fort peu de choses. »

« Bien. »

Un silence s'annonça. J'en profitai pour mettre de la musique- Scott 4, *Works project LP*.

« Juste après votre retour du Brésil, vous avez été hospitalisé afin d'être opéré à nouveau... »

« Exact. Je n'en suis sorti qu'une fois sevré de la morphine, une fois toutes les infections enrayées, après deux mois environ. »

« Et c'est à l'hôpital qu'est venue vous rendre visite Catherine Trotswith? »

« L'histoire est connue. »

« Et c'est elle qui a su user de toute sa conviction afin de vous pousser à démarcher auprès de certaines multinationales... »

« Catherine avait eu accès à certains listings... le scandale aurait pu être énorme. Trop de culpabilités par association, le tout au niveau international. C'est ainsi qu'on a pu monter Ignition. Je voulais nommer l'entreprise Upo mais je n'ai pas pu... je serais mort sans lui, je suppose. »

Malgré la froideur de ma nouvelle personnalité je ne pus manquer d'écraser une larme.

« Et à aucun moment vous ne vous êtes dit qu'on continuait à vous prendre pour un con? »

« Mais je ne vous permets pas... »

« Vous avez tout à fait raison, c'est la vie que vous deviez perdre au terme de ce convoi, et les dirigeants le savaient. Votre pouvoir était de dénoncer- ne m'interrompez pas! »

Elle avait dit cela parce que j'avais eu un mouvement d'indignation.

« Dénoncer! Mais ce n'est pas sérieux, cela! Un homme seul ne peut pas lutter contre les multinationales. »

« Alors vous avez fait ce qu'aurait fait *n'importe qui d'autre*, et c'est justement ce que je vous reproche, ce qui n'est pas pardonnable, puisque vous auriez dû comprendre tout depuis le début, et assez vite. Vous êtes intelligent, enfin... »

Sa main frôle la tête de Mandika, venue vers nous par hasard et désœuvrement, puis elle remonte, dégoûtée peut- être par ce contact fugace.

« Tout du moins vous passez pour quelqu'un d'intelligent. »

« Mais peut- être pas assez intelligent pour comprendre que sur ce coup- là, j'avais mis la main sur une épingle et le tas auquel elle manquait se trouvait derrière une porte que je n'ai pas pris la peine de pousser... »

« C'est tout à fait cela. Je ne vous blâme pas autant que j'en ai l'air. Je ne porte pas de jugement sur vos actes. Vous étiez fatigué, usé par la souffrance. Vous aviez besoin de ressentir autre chose que de la suspicion. »

« Mais comment peut- on aller plus loin, je veux dire... ce déconditionnement, cet asservissement perpétuel... je ne vois pas quoi ajouter. »

« Il n'est pas question d'imagination. Suivez le fil de la logique et voyez jusqu'elle vous mène. »

« Je vous assure que vous m'emmerdez dans toutes les splendeurs de l'art. Je ne suis même pas certain de devoir accorder le moindre crédit à vos révélations. Êtes- vous au moins en tout points humaine? »

« Bien sûr. »

« Ça ne vous fait déjà plus pleurer de savoir votre frère séropositif? Moi j'espère que ça

vous fait mal. »

Leah se leva d'un bond, comme si elle désirait me frapper; quelque chose d'aussi intense lui conseilla ne de pas chercher à combattre.

« Vous me suivez dans ma retraite. Vous me débusquez jusque mes terres inconnues. Qui êtes- vous donc, pauvre chouette, laie écervelée qui ne disposez même pas d'assez de relations pour me faire buter en lousdoc. Et en plus, vous êtes amoureuse. »

Elle partit alors en récriminations.

« Oui! Je suis amoureuse. Et c'est quelque chose qui me mènera loi, un solipsisme pourtant parce que je suis faite du même bois que vous, je ne pense pas à m'engager. La personne que j'aime, si tout se passe bien, ne s'en apercevra même pas... »

« Nouvelle fantastique. Ce morbide événement- savoir que votre petit cœur sombre s'agite pour un triste individu- ne causera au moins aucun accroc dans son quotidien... »

« Je ne suis pas là pour votre plaisir, moi! Pas plus que pour le mien... Oh, Mike, écoutez- moi, écoutez- moi donc, laissez- vous faire et vous verrez que vous vous sentirez mieux... »

« Je n'ai pas la moindre envie d'écouter vos délires... »

« Il le faut pourtant. S'il vous plaît. Ça ne prendra que quelques minutes si vous me laissez tout vous dire. En une seule fois. »

Je m'enfonçai alors à nouveau dans le fauteuil, complètement vidé.

« Allez- y. »

« Dans votre dernier livre, vous utilisez plusieurs fois le mot Silverland comme un mot de passe servi ou resservi de situation en situation... »

« Exact, il a atterri sur ma bouche en France, sortant des lèvres de William Baume, et il m'est revenu au Brésil, retenu captif sur le lit rotatif en résine... »

« Et si vous pensez à ce qui vous est arrivé ici et là- bas, à l'ensemble de votre parcours, quels sont les mots qui vous viennent à l'esprit? »

« Quels mots? Asservissement... asservissement, négation de la personnalité, chosification, sadisme léger allant *fortissimo*... Un Polanski sans l'aspect involontairement comique... un fascisme inéluctable qui va de l'avant...un Pasolini définitivement plus qu'un Polanski, en fait.»

Leah me faisait de petits signes d'encouragement, comme une éducatrice ou un professeur.

« Bien... bien... et maintenant dites- moi s'il vous plaît quel est l'au- delà de ces choses? »

« Le... le... *l'au- delà*? Bon sang de bois, Bridget, vous êtes sérieuse? »

« Réfléchissez. Non. Ne réfléchissez pas. Surtout pas. »

« Ça ne peut pas être... »

« Je vois que vous y êtes. »

« L'esclavage. »

Je repris d'une voix étranglée:

« Mais le Silverland? »

« Un navire. »

« Non, non... »

« Si. Un navire. Négrier. »

« Mais ce n'est qu'une atténuation de l'Eldorado... un pis- aller ironique, plein de moquerie... »

« C'est ce qu'est l'esclavage moderne pour eux... Ils savent que le temps n'est plus où ils pouvaient asseoir leur subsistance et leur fortune sur la place publique... les fortunes faites avec la bénédiction de l'Église. Le temps ayant apporté une évolution, ces pratiques ne peuvent plus se dérouler au grand jour... Alors le Silverland... ils s'y retrouvent en toute bonne foi, dans les compétitions sportives, en dessous de l'or il y a l'argent... »

Je restai effondré, la tête posée sur les cuisses, position qui menaçait de devenir confortable. Leah sortait d'autres feuilles de sa mallette, se servait de l'ordinateur posé en

face de nous sur la petite table.

« Je vais vous expliquer ça bien posément. »

Je réussis à me lever d'un bond et à marcher sans retomber en arrière. Mais ce n'était que pour prendre ma boulette, des cigarettes et des feuilles.

## CHAPITRE 22

« Tout d'abord, dit Leah, il y a cet extrait comptable du siège de Liverpool... »  
« De Liverpool? » fis- je, étonné.  
« Eh bien oui, ils ont dû penser qu'une prédestination se liait à cet endroit... »  
« Oh oui, fis- je dans une autre tonalité, blasée cette fois- ci. Vous n'auriez pas un petit Xanax ou du Deroxat en rabiote pour moi dans votre baise-en-ville? »  
Leah me gratifia d'un regard plus méprisant et outré que le coup d'œil de l'Injuste sur le Vertueux. Puis elle sortit de sa mallette l'original du texte que j'avais sottement recopié.

*115.ip.Na.bo.sla 17e (17000o, 8500e)*  
*Total am. be/af Loss/Gnadentod (625, 566, 6, 53)*  
*Rd- went, resumed.*  
*Boar: (7ip) 08.02.04. SInd.*  
*Cndts- 2.*  
*Rotterdam- Recife.*  
*Full House.*  
*Every other detail erased.*

« Comprenez bien qu'il s'agit d'esclavage dans sa forme la plus littérale. Vous qui vous intéressez à l'histoire médiévale ainsi qu'à l'Ancien Régime, vous avez en mémoire la différence entre les esclaves et des *ingenui in obsequio*, des *in obsequio optimatorum* ou *procerurom*? »

« Je vois de quoi il est question mais... »

« Ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Pas d'hommages- lige, aucun rappel de la vassalité ou des dévouements féodaux. »

Je poussais un soupir.

« Je me sens extrêmement soulagé. »

« Le 115 est le numéro de l'acte, la fiche de registre d'un transfert effectué le 4 février 2008. Ip est pour Liverpool, les villes mandatées à la tenue des transferts étant désignées par leurs deuxièmes et sixièmes lettres, sachant qu'on déroge à la règle si le nom est trop court- Porto, par exemple. Le voyage a été préparé d'après la septième condition de l'acte fondateur de la société Nabulione International. »

Un de mes doigts virant surnoisement au gris s'attarda sur le papier; brusquement Leah retira ses deux mains.

« Et la mention, là, *Na.bo.sla*, qu'est- ce que ça veut dire? »

« C'est un peu plus loin encore dans l'horreur de la vérité, Mike, nous verrons cela plus tard... »

« Plus tard dans nos cinq minutes? »

« Ne me décevez pas par vos postures d'adolescent attardé. Si ces personnes finissent par payer- plaise au ciel qu'ils aient à payer bientôt- vous pourriez vous retrouver la tête dans la sciure entraîné par le même mouvement... »

« Pour ne pas avoir deviné...? »

« Pour avoir été trop docile. Et tout prouve et démontre que cela n'est jamais bon pour aucune éthique... »

« Je refuse d'être l'otage de quelques tireurs de ficelles dépravés. Et j'aurai largement de quoi démontrer que je n'ai jamais trempé dans ces pratiques. »

« Certains aveuglements paraissent au moins aussi suspects que les complicités les plus fermement établies. »

Elle me regarda allumer mon joint et aspirer avec avidité quelques bouffées cancérigènes et odorantes.

« Il est marqué ensuite que le navire est parti et revenu, le fameux Silverland, dirigé par, le

document ne le précise pas, le capitaine Sheppard. Il est certain que la traversée ne fut pas de tout repos puisqu'entre les pertes et la gnadentod, on perd au total cinquante-neuf personnes. Le voyage a été fait de Rotterdam à Recife, par la mer du Nord puis l'océan Atlantique. L'artifice n'est même pas mentionné- la cargaison originale du navire, quelques tonnes de denrées, je suppose, ainsi que des caisses de liège afin d'atténuer les bruits émis par ces malheureux... »

« Et qu'est- ce que c'est que ces machins- là, les gnadentod? »

Nouveau regard de mépris ambré.

« Ce terme peut se traduire en français par *mort par grâce*. C'était l'exécution par pitié envers les incurables ratifiée par Hitler, le Reichsleiter Bouhler et un certain docteur Brandt. Ils ont étendu les pouvoirs des médecins à la mise à mort des débilés, des faibles et handicapés. C'était peu de temps avant les camps de la mort, la manière dont ils ont préparé la 'solution finale ', en quelque sorte. »

« Donc ils exterminent les personnes impropres à la servitude, c'est cela? Ainsi que les personnes trop amochées par le transport dans ces conditions pour... Et ce *Na.bo.sla*, quelle autre horreur est- ce que cela recouvre? »

« Ces esclaves que l'on transbahute, vous ne vous demandez pas d'où ils viennent? »

« Non, ça ne me pose pas question pour l'instant. Je suis un peu trop effaré aussi pour réfléchir à toutes les ramifications... »

« Il s'agit d'une contraction... »

« Je vois, ne dites plus rien! *Natural born slaves* ! On élève ces gens comme du bétail, c'est donc ça? »

« Oui mais pas uniquement. Pour les indifférents, ceux qui ne s'émeuvent de rien, on envoie des réfugiés environnementaux, des clandestins, ou bien des dissidents. Certains captifs ont été désignés sur commande, comme vous allez le voir sur Nabulione.com, puisque l'on peut commander soi- même son esclave en donnant son identité, il est enlevé le lendemain, le plus souvent le jour- même...»

« Ces gens doivent bénéficier de relais dans des villes d'importance? »

« Probablement, mais surtout la sous- traitance est de mise. On peine encore à établir le nombre exact de participants, il n'y a que des estimations. Je suis à peu près certaine que des truands isolés participent sans rien savoir du destin de la personne... »

« Rien de tout cela n'a été encore rendu public, n'est- ce pas? Vous êtes en cheville avec un enquêteur, comment vous êtes- vous débrouillée pour être mise dans la confidence? »

« Eh bien il se prépare quelque chose. L'aboutissement d'un travail considérable.

Plusieurs années d'enquête dans des conditions de secret absolu, des centaines de personnes mobilisées en permanence, la mise à jour de centaines de milliers de fiches. Et il y a un endroit où le bât blesse... »

« Je sais où. »

Nous évoquâmes longuement la longue liste des personnalités mouillées dans cette affaire dégueulasse, qui ne tenaient qu'à leur notoriété ainsi qu'à la clémence qu'elle accorde de vivre dans une paix véritable, et dont la divulgation devenait inévitable. On craignait une émotion du populaire; un véritable traumatisme collectif allait probablement avoir lieu, susceptible de modifier à jamais le rapport des quidams face aux milieux sportifs, artistiques et financiers. Plusieurs pans de l'économie menaceraient de s'effondrer, les magazines *people*... Ce ne serait pas une grosse perte sans doute, mais cette structure en faillite révélait une impossibilité de communication lisible sur l'échelle de la démesure, la mort d'un rêve et l'impossibilité de croire en l'humanité autant qu'au pouvoir de l'évasion. Beaucoup se sentiraient blessés à mort dans leur fierté crédule- fiefs d'une amertume en tous points semblable à la mienne en ce moment précis, passant à nouveau dans ma chair par tous les affres de ma libération épouvantable...

A bien y réfléchir, il n'y avait pas que des *people* qui se croyaient revenus au temps des grandes fortunes faites sur le dos des peuples estimés inférieurs; la Cuigny- Ferrasse

comptait dans sa lignée quelques ancêtres esclavagistes, et elle-même avait repris le flambeau. Leah me dit ensuite bien des choses à propos des chefs esclavagistes, des mineures et des importantes, notamment qu'ils faisaient respecter chez eux autant qu'ils poussaient les nouveaux acheteurs à faire respecter une version modernisée du Code noir. Ou bien qu'ils unissaient leurs forces pour l'élaboration d'une religion ethnique expérimentée par un groupe de fanatiques arystes en Norvège ou quelque part en Scandinavie. Les *penseurs* de ce mouvement étaient plus que tout racistes, puisqu'ils préconisaient que les esclaves devaient être soigneusement séparés et surveillés dans le but de prévenir tout brassage ethnique. D'éventuels enfants issus de ces unions éventuelles seraient sacrifiés- après tout ils *appartenaient* aux esclavagistes autant que les autres qui n'étaient pas métis.

Leah parlait toujours, quand bien même il devait être visible que je commençais à déconnecter. Le seul point sur lequel elle se montrait fort peu discrète était la source de ses renseignements. J'avais renoncé, du reste, à la lui faire dire; et je la savais déjà trop habitée par la sagesse pour se trahir bêtement.

Lorsque fut établie la connexion internet, Leah, en véritable maîtresse des opérations, me guida jusqu'au portail de Nabulione.com.

La page d'accueil était ornée d'étoiles jaunes sur un fond de bandes blanches et bleues. Au terme de quelques secondes d'attente apparaissait un dessin représentant le Christ répandant des graines dans le sol. Des versets de la Bible en anglais, en français, en allemand, peinaient à justifier l'exploitation d'un peuple par un autre. Il fallut ensuite composer une série de codes, car des mouchards internes surveillaient les connexions, et il n'était sans doute pas rare que des gens ayant atteint ce site par erreur en aient été violemment expulsés au terme de quelques secondes d'effarement.

Dès que nous avons été reconnus, par la grâce d'un identifiant de complaisance, nous avons été orientés jusqu'à un embranchement. La route menant vers le nord était légendée Adhésion au Club Nabulione, celle dirigée vers le sud portait la mention Commandes. L'est et l'ouest menaient aux règlements du Centre et à « *Pour un rétablissement de l'esclavage, un essai* », respectivement. Je demandai à Leah dans un brusque sursaut:

« Quel est le parcours de l'homme dont le cerveau a tramé tout ça? Son passé, je veux dire. A moins que vous ne disposiez déjà d'un historique tout préparé... »

Elle frissonna et se releva pour fermer la fenêtre qui n'était pourtant qu'entrouverte.

« Son nom est Eduardo Rossetti, c'est un industriel italien, des environs de Parme. Le bonhomme est assez répugnant et bien sûr il fascine. »

« Proche du Pape? »

« Proche du Pape, oui... mais personne du Vatican n'a son siège à Nabulione. Même si le Vatican est demeuré un coupe- gorge, on n'imagine pas sérieusement le Chef de l'Église se prêter à ces horreurs... »

« Qu'est- ce que vous voulez dire? Que ce serait indigne de lui? »

« Indigne? Non, certainement pas, simplement inutile. N'importe quel fanatique accomplirait n'importe quel ordre sur sa demande, alors l'esclavage, vraiment, je ne vois pas pourquoi il irait se faire chier avec ça... »

« Allons faire un tour sur Commandes. »

Leah le fit sans émotion. Sur quatre ou cinq pages de texte assez serré, je peux à mon tour lire comment je peux désigner une personne, qu'elle m'ait fait du mal ou non, mais plus particulièrement de manière à parvenir à l'assouvissement de ma vengeance- un argument apparemment sensible. Si je me trouvais incapable de fournir des données suffisamment récentes ou précises sur la localisation de cette personne, il faudrait que je donne des caractères physiques inaliénables. Seule une recherche extraordinaire- en cas de déménagement et donc de recherches dans un pays étranger entraînerait une augmentation du tarif, lequel était de huit mille euros. Cette somme paraissait dérisoire

puisqu'elle équivalait à fixer le prix d'une existence humaine; mais tant qu'à donner un tarif, autant faire en sorte qu'il fut suffisamment dissuasif pour éloigner les cochons de pauvres et paraître dérisoire aux gens fortunés.

A la gauche de n'importe quel écran un compteur défilait sans cesse, passant de 44018 à 45065 lors de notre visite.

« Ceci, dit Leah avant que je lui aie demandé quoi que ce soit, c'est le nombre de personnes engagées dans l'aventure- pour employer la terminologie propre au Centre Nabulione. Ce chiffre désigne donc exclusivement des esclaves ou asservis, non des employés ni des acheteurs de vies humaines. »

« Quelle est la différence entre les deux, esclaves et asservis? »

« C'est une subtilité comptable- si j'ose dire. Elle est déterminée par le domaine d'activité de l'acheteur. Si c'est un industriel, il est probable qu'il les utilisera afin de fournir une main d'œuvre à moindre coût, ce qui fait d'eux des esclaves. S'il s'agit d'un sadique ou d'un désœuvré, il est évident qu'il attentera à leur intégrité physique sans jamais exiger d'eux un travail dans des conditions conformes ou contraires à tous les codes du travail. Ces derniers sont donc des asservis. »

« *Engagés dans l'aventure...* quelle débauche de cynisme emploie ce personnage, réellement! Et d'où savez- vous, Miss Banter, qu'il est si fascinant? »

Elle répondit sans quitter l'écran des yeux.

« Mais parce que je l'ai déjà vu de près. »

« De près? Près de combien, enfin... Distante de combien? »

« Tout près de lui... je lui ai même serré la main, j'ai échangé deux ou trois mots avec lui. »

« En quelle occasion? »

« Vous oubliez que je suis journaliste... L'année dernière, Rossetti a pris sa retraite de son affaire, les pâtes, il allait annoncer qu'il se retirait et qui allait prendre sa succession lors d'une conférence de presse. Alors très vite les enchères ont monté pour savoir quels journalistes allaient couvrir l'événement, parce que le vieux squal- c'est comme ça qu'on l'appelle derrière son dos, il le sait et s'en flatte- n'était pas spécialement réputé pour être très prodigue en apparitions publiques et en confidences. »

« Vous... saviez déjà, à l'époque? »

« Mais, enfin, tout le monde savait! »

« Tout le monde, non! »

Leah haussa les épaules.

« Pas vous, bien sûr mais tous les gens importants *savaient!* »

Je regardais ma montre. Trois heures du matin patentées. Les cinq minutes d'attention demandée risquaient de dégénérer en nuit blanche.

« Vous voulez vous reposer un peu avant de reprendre la route? »

« Pas question. Je reprends la route immédiatement après. »

« Mais après quoi, bordel? Vous venez me retourner le cerveau, commencer à m'accuser, à m'associer à ces enfoirés et vous allez disparaître comme une putain de fée Clochette! Pourquoi m'avez vous déballé tout ça? Qu'est- ce que je suis censé faire? »

Elle me regarda bien droit dans les yeux pour la première fois depuis peut- être une heure avec une expression pleine de gouaille.

« Vu que vous êtes une des victimes des agissements de ce groupe, vous aimeriez sans doute vous venger à votre façon avant que les justiciers rappellent... »

Par la fenêtre j'aperçus une lueur- et l'espace extérieur se démembra et un rez- de chaussée palpita lentement sur sa base avant de léviter. Un escalier apparut, composé de seize marches d'un vigoureux bois brun lui aussi abattu sans pitié. Un homme apparut en haut des marches, surveillant l'apparition de son disciple insensé, dont il sera le Satan, et qui sera son miroir...

« Mike? » C'était Leah avec sa voix d'institutrice ou d'infirmière déliquescence.

« Mike? Je suis sérieuse et vous restez là à bâiller aux corneilles. Je vous offre une

chance de faire ce que de nombreuses personnes dans votre position rêveraient de faire. Où croyez- vous que vous devriez être si ce garde n'avait pas pris sur lui de vous faire échapper du groupe? Vous seriez mort, et personne n'aurait plus entendu parler de vous. Ils peuvent faire en sorte que ce qui a été ne soit plus pour personne. Leur pouvoir va jusque- là. »

« Je pourrai vous expliquer pourquoi ma réponse restera négative, mais vous ne pourriez certainement pas me comprendre, n'étant jamais passée par là. Je ressens en quelque sorte une... extraordinaire culpabilité, liée au fait d'avoir survécu, moi, et ce grâce à un être qui m'a donné une nouvelle peau, littéralement. Cette culpabilité est naturellement renforcée par le fait que je suis considéré par quelques mal informés comme un héros. Alors je ne vais pas en rajouter. Je ne veux pas voir ce monstre de Rossetti, je ne veux pas être dans la même pièce ni respirer le même air que lui. Vous m'avez compris ou bien faut- il que j'en rajoute? »

Il fallait qu'elle dise quelque chose très vite, exclu de la regarder, mon futur meurtre de Théo me brûlait les lèvres, comme un aveu d'avoir été aimé aveuglement une fois au moins...

« OK, dit Leah assez sèchement. J'imagine que ce sont de bonnes raisons pour vous. D'autres auraient fait un autre choix. »

« Vous pensez que je suis une mauviette? Ou une chiffes molle? »

« Je pense surtout que je suis fatiguée » répondit- elle, à bout de patience.

« Allongez- vous un peu avant de reprendre la route. Je dis ça en tout bien tout honneur. »

« Non. »

Cette invitation et son refus automatique lui restituèrent automatiquement une sorte d'énergie. Du reste, elle rassemblait ses affaires et s'apprêtait à partir. Quelques secondes avant son départ j'eus la curiosité de lui demander:

« Leah... qui est- il, cet homme dont vous êtes amoureuse- je suis sûr que c'est un homme. Est- il au courant de ce que vous éprouvez pour lui? Comment l'avez- vous connu? »

Elle était d'une beauté extraordinaire, pacifique, lorsqu'elle me répondit:

« Je ne peux pas dire son nom jusqu'à ce qu'il soit avec moi, si jamais cela arrive. D'après ce que je pense il ne sait rien et fera de son mieux pour ne pas s'en apercevoir... »

« Leah... C'est à vous que je dois demander d'arrêter de jouer en ce moment. Rassurez- moi; dites au moins que vous ne me détestez pas complètement. »

Elle eut un sourire fin juste avant de me tourner le dos.

« Mais je n'ai rien à dire, Michael. Je ne ressens pas de haine envers vous. Je ne ressens de haine envers personne. Et pour le reste aussi ce sera à vous de vous décider. »

« Vous parlez comme une femme que j'ai connue avant vous, qui m'aimait sans oser me le dire. Promettez- moi que vous ne laisserez pas passer votre chance. »

« Je ne vois pas très bien en quoi cela vous regarde. Et puis vous me semblez juché sur un trépied hors du terrain que je pensais grillagé de vos conceptions. Depuis quand l'aventure amoureuse est- elle selon vous amenée à donner résultat? »

Et elle sortit, un peu cassée par les effluves du cannabis, en semblant trébucher un peu à chaque crevasse du sol irrégulier, sans avoir négligé de caresser tendrement Mandika.

## CHAPITRE 21

Lorsque Robert se décida à entrer dans ma chambre, vers onze heures du matin, les traits de son visage trahissant une grande préoccupation, il s'aperçut immédiatement que j'avais éprouvé beaucoup de mal à trouver le sommeil et que celui-ci m'avait laissé brisé intérieurement, totalement désespéré.

« Qu'avez-vous prévu pour aujourd'hui? »

« Rien, rien, rien du tout, Robert. Je n'aurai pas besoin de vous ni de la voiture aujourd'hui. Partez faire un tour si vous le désirez. Partez de ce cimetière, personne ne vous le reprochera. »

« Je préférerais rester avec vous si cela ne vous dérange pas. »

« C'est gentil de votre part mais je préférerais être seul, au moins pour l'instant. Trouvez une grande surface, prenez des trucs afin que je ne sois pas obligé de sortir de ma chambre pendant plusieurs jours. »

Robert acquiesça puis se décida à lever le camp. Sur le sol, je m'aperçus que de petites bêtes grouillaient, sous le regard affectueux de Mandika que je commençais à incriminer pour sa mollesse. Elle protesta, chercha à grimper sur le lit; je la repoussai.

Assis dans le fauteuil, le nez sur l'écran de l'ordinateur, je commence un mémo relatif à Théo et la manière dont je vais en venir à bout. Néanmoins tout cela est codé et personne ne pourrait comprendre ce texte étrange. Je résolus immédiatement de commanditer l'exécution du jeune homme et d'Anna; seule la date en était laissée en blanc. Je voulais que le jeune homme puisse mener, même un court moment, une vie de vidéo-clip sur l'argent d'Ignition. Après quoi je me laissai aller à pleurer. Cela dura jusqu'au retour de Robert auquel je demandai de sortir la chienne qui tournait, la tête un peu basse, autour de la porte, sans oser se soulager sur le plancher directement. Je lui demandai de laisser courir la chienne dans un endroit assez éloigné de la propriété, afin que je puisse me reprendre un peu avant son retour.

Les courses qu'il avait ramenées faisaient tout juste l'affaire. Il avait respecté la plupart de mes décisions et je ne pouvais lui faire que le reproche de n'avoir rien pris pour lui. Je lui en fis l'observation dès son retour, et Robert avoua franchement qu'il avait payé ses propres articles de sa poche. Je me mis assez vainement en colère, sans parvenir à lui faire comprendre que les frais liés à sa présence étaient pris en charge par Ignition. Persistait la même incompréhension. Qu'avait-il à craindre de moi? Il ne voulait ou ne pouvait pas me répondre. Quand j'en eus assez de recueillir son mutisme je me permis de le congédier du plat de la main. Le jeune homme déguerpit prestement.

Aussitôt je me mis au travail. Cela ne concernait pas Ignition (accord de principe pour l'attribution de subsides ou d'allocation, choix de pièces qui seraient exposées dans des galeries ou vendues en salle, choix d'experts pour des évaluations, découpage budgétaire, négociations portant sur l'achat ou une licence portant sur l'exploitation de bandes *master* auprès des détenteurs et des ayant-droits, compagnie à fonder pour en assurer l'exploitation, nouvelle série de critères d'élections ou annulation de critères obsolètes), ni Théo et son assassinat prémédité. Ce n'était pas non plus le roman qui me tombait des mains dès que je tentais d'en parvenir à bout- ce n'était plus le même feeling. Mais il m'en était venu un autre. Un autre qui me paraissait plus immédiat, aisé à transmettre, peut-être même chaleureux. C'était un texte, qui à la lecture prenait un aspect surprenant. Une histoire à vrai dire simple sur un fond d'harmonies détruites. Un tout cruel et concis. Une histoire implacable en vérité.

Je jetai tout le cannabis qui me restait- c'était bon pour Théo, ça, mes jours passés en cette compagnie étaient révolus- lors de ma seule pause. Au bout de huit heures, j'avais devant moi quarante-trois pages qui seraient à revoir, bien entendu, mais le fond était déjà là, la copie était encourageante. Probablement même un peu trop.

Le lendemain le temps était gris et je me surprénais entre deux phrases à regarder par la

fenêtre. Le paysage semblait mort entre ces mamelons de granit où ne subsistait pas un contrariant brin d'herbe. Il me revint que la copine de Théo m'avait fixé rendez- vous quelques jours auparavant, et les autres nouvelles qui avaient apposé une couche d'ouate sur ce fait entêté et martelant, comme un diabolin mécanique, s'estompaient désormais. Mais le message d'Anna était bien dans ma mémoire téléphonique; il était même le seul. Les appels commençaient à se raréfier; cela me paraissait bon signe, tout se passait dans les règles. Les gens n'aiment pas se confronter d'eux- mêmes à l'autorité extravagante d'un type qu'on a emmené très loin (parce qu'il n'aurait jamais trouvé le moyen d'y aller seul) et qui promène un air d'avoir survécu à tout en s'en foutant. Comme si j'en pouvais ou en savais trop. Tous me paraissaient haïssables, du reste, ceux qui ne se défilaient pas comme les autres. Et je les haïssais sans doute, pourtant j'étais très déférent et paraissais si sage...

Je me remets au travail après ce court moment de détente. C'est le moment que choisit Robert pour se manifester.

Quelque chose dans son accoutrement que je n'avais pas remarqué auparavant me fait flipper.

« Je passais voir si vous aviez besoin de quelque chose... »

« Qu'est- ce que c'est que cette cravate, Robert? L'uniforme délivré par Ignition ne comporte pas de cravate. Il a été pensé pour ne pas en comporter depuis le départ. »

« J'ai jugé cela plus compatible avec ma fonction. »

« Qui consiste en quoi, Robert? »

Il dit très vite et sans rire, sans paraître se moquer ni de moi ni de lui en aucune façon:

« Ma fonction de larbin. »

« Enlevez- moi cette marque ignoble et ridicule de soumission. Bien. Maintenant asseyez- vous sur ce lit- il ne vous y sera fait aucun bien ni aucun mal. »

Le jeune homme s'exécute.

« Que faites- vous à Ignition, Robert? »

« Je vous dois une explication, n'est- ce pas? »

« Vous devez. »

« Je traversais... une grave dépression il y a un an et demi et c'est alors que je suis tombé sur votre portrait au journal de vingt heures ainsi que sur la nouvelle... on ne savait pas trop au départ, s'agissait- il d'une disparition volontaire? On ne parlait jamais de vous pendant très longtemps, parce que vous n'étiez ni très connu ni très apprécié et pourtant on parlait de vous plus que de personne d'autre. On a réédité un de vos anciens livres, qui du coup s'est mis à beaucoup se vendre. »

« Je sais. Continuez. »

« Tous les jours c'était comme si on m'enlevait un organe ou un membre. J'ai ressenti quelque chose de bizarre en vous voyant... ainsi qu'en apprenant à vous connaître. J'enregistrais chaque spot, j'avais une grosse chemise sur vous que je bourrais de documents... alors que je n'en ferai jamais pour quelqu'un d'autre... Je m'en fous de collecter des informations sur les gens, vous savez? »

« Je vous le souhaite. »

« Mais pour moi, enfin pour vous, c'était devenu tellement important, il fallait absolument que je sache ce qui vous arrivait. Oh, j'ai pris un abonnement au câble, la T.N.T., Internet, le satellite-ils m'ont ruiné mais est- ce que ça a de l'importance? Est- ce qu'on vous avait retrouvé, est- ce que quelqu'un avait transmis des informations sur vous à un relais fiable? Je tenais debout toutes les nuits en buvant des litres de café noir, je dormais le jour... Pendant que je pensais à vous je ne souffrais pas, parce qu'il y avait encore un espoir... Je sais, c'est drôle, c'est comme dans *Le silence des agneaux*, la façon dont Starling réagit par rapport à la fille du sénateur. Et puis c'est arrivé. J'ai su alors qu'on vous avait retrouvé, et que vous aviez été mal en point, mais pas tant que ça, que vous vous en sortiriez, que vous aviez besoin de repos mais que nous saurions tout ce qui s'était passé,

plus tard. J'aurais embrassé les gens dans la rue! J'ai suivi en direct, comme entre quatre et six millions de français, votre arrivée à l'aéroport, sous un masque, relié à des bonbonnes d'oxygène... vous sembliez mort... mais personne n'avait le moindre doute sur le fait que vous alliez réussir. Certains ont envoyé des fleurs, d'autres ont prié- moi j'ai pour moi d'avoir suivi la suite avec un rire confiant. Vous êtes de la race des chefs, des seigneurs. Je vous dois ma vie, ma vie entière. Sans vous je n'aurais pas survécu. » En disant tout cela Robert ne sourcillait pas. Il ne me regardait pas non plus, il fixait le sol et son débit était aussi fluide que son ton était absent, comme s'il avait parlé tout du long de choses secondaires et impersonnelles.

« Après ça... j'ai hésité longuement, je n'étais pas sûr de moi, pas certain de trouver du premier coup quoi faire. C'est un de mes amis qui m'a prévenu: « Tu nous emmerdes avec ce type, on sait où il est maintenant. Mais puisqu'il t'obsède tant que ça, pourquoi tu ne vas pas lui proposer tes services? Il vient de monter sa boîte, il aura certainement besoin d'un chauffeur. » Là j'ai senti que quelque chose pouvait jouer pour moi. Quelque chose que je n'aurai pas pris en compte auparavant. Je devais me préparer pour être certain de vous plaire- à vous particulièrement, car je connais vos goûts- dès que vous me verriez. » Je ne marquais pas la moindre surprise. En réalité, j'en étais redescendu au cœur même du principe de mon livre. Au fond de son principe actif. L'itinéraire de ce jeune inconnu en ressortait parfaitement.

« Et vous avez passé les tests de sélection et vous avez été retenu... »

« Et me voilà » fit- il avec un sourire satisfait.

« Bon. Vous avez réussi à m'approcher et vous n'êtes pas trop déçu, j'espère. »

« Vous n'espérez pas pour rien. Je me demande si vos autres salariés mesurent autant que moi la chance qu'ils ont de travailler pour Ignition.»

Je roulai une cigarette; Robert ne recula pas devant la fumée et m'envoya même un cendrier, celui à côté de moi étant plein. Il se leva pour le prendre et le vida dans la poubelle. Celle- ci étant pleine, Robert en défit le sac avant de le remplacer par un propre, sans négliger de fermer le sac plein et de le placer dehors afin qu'il ne soit pas éventré par Mandika.

« Il me semble vous avoir indiqué que je me chargeais de ce genre de corvées moi-même... »

« Oui, mais vous ne le faites pas, alors... »

Il eut un geste de lassitude censé m'inciter à la confiance, puis se planta devant moi, sensuel, les mains posées sur les hanches.

« J'ai lu vos livres aussi, monsieur, ainsi que certains petits journaux. Je sais la place qu'on pu occuper pour vous certaines personnes. Je ne me propose évidemment pas de les remplacer, mais je pourrais tellement vous faciliter la vie... si vous m'en laissiez l'occasion. »

« Je me méfie des évidences, vous devriez le comprendre. Cette confession que vous m'avez faite, vous n'avez donc pas peur que je m'en serve contre vous? »

Le reflet étrange que projetait son expression me fit comprendre qu'il avait envisagé cette éventualité là- aussi.

« Mais je ne crois pas que vous soyez une de ces personnes qui prennent les gens par revers sur leur sincérité... »

« Je pourrai l'être par exception. »

« Cela me décevrait vraiment beaucoup. Je crois que je n'y survivrais pas. »

« Vous vous faites des illusions. »

« Ce n'est pas sûr. Je me retrouverai aussi nu, aussi transparent et maladif qu'avant de sortir de ma dépression. »

« Il faudrait pourtant veiller à vous remettre. »

'Qu'est- ce que cela signifie? Ma place à Ignition n'est donc pas assurée? »

« J'ai juste un peu peur que notre... collaboration soit pour vous trop viscérale. Cela

pourrait vous pousser, plus ou moins délibérément, à faire beaucoup de bêtises. Que deviendriez- vous si je disparaissais subitement? Ou qu'il y ait un accident et que je sois tué et pas vous? C'est un scénario moins tordu qu'on ne l'imagine. Cela pourrait arriver. »

« Eh bien... il ne faudrait pas » dit lentement le jeune homme devenu blême.

« Mais personne ne peut le garantir, n'est- ce pas? Dans ce cas- là que deviendriez- vous? »

Je vis que je l'avais troublé. Puis il me vint avec un peu d'horreur que je venais de me payer une belle tranche de manipulation.

« Je vous taquine, ce n'est pas sérieux. Si vous m'admirez réellement, je suis prêt pour une fois à donner en retour un peu d'affection. Oh, ça n'a rien de physique, je m'en passe très bien. Je ne vous souhaite que du bonheur. On m'a dit que des gens parlaient beaucoup de moi tout le temps que j'ai été parti... »

Ne comprenant pas que c'était une question, Robert ne répondit pas. Puis je reformulais le tout hormis la première partie et il répondit alors, sans donner l'impression d'avoir émergé de sa mélasse:

« Oh oui, il y avait des affichettes aux arrêts des trams, des tags sur vous dans le métro, quelques manifestations également pour que le gouvernement se décarcasse un peu plus... »

« Il y a eu un groupement fondé pour ma libération, je crois, mais ses dirigeants ne m'ont jamais approché... »

« Je les ai vus à la télé, ceux- là. »

« Le nom du dirigeant, vous en rappelez- vous? »

« Pete... quelque chose. »

« Et vous n'avez jamais tenté de le rencontrer? »

« Non. Pourquoi aurais- je fait ça? A quoi ça m'aurait mené? Il faisait son truc de son côté, et moi le mien dans le mien. On se complétait, mais on ne se connaissait pas. On n'avait pas besoin l'un de l'autre, remarquez... »

« Vous vous complétiez » dis- je, la voix basse, les dents serrées.

« Un ami à vous, d'ailleurs? Non? »

« Je dois vous demander de me laisser, Robert. Je vois que vous allez mieux et il faut que je me remette au travail. »

« Vous ne vous ennuyez pas trop en restant comme cela, tout seul? »

« Robert... »

« J'ai compris, je m'en vais. »

Il se lève alors et tourne les talons, sans négliger de prendre la poubelle. Je le regarde alors qu'il la porte sur la route, près de grands containers en plastique, suivi du regard par Mandika, qui s'est déjà habituée à lui et me regarde par la suite avec une dévotion dans laquelle l'amour n'entre pas.

## SILVERLAND QUATRIEME PARTIE CHAPITRE 20

Trois jours plus tard, je suis dans une loge d'une chaîne de la télévision numérique terrestre, venant de finir d'être maquillé. J'ai mon téléphone portable avec moi et il n'y a qu'un numéro que je dois faire, et que je finis par composer dans un état quasiment second. Je l'ai obtenu grâce aux services de l'un de ces nouveaux centres de renseignement, sans effriter mon incognito.

La sonnerie retentit cinq fois. Enfin une voix endormie décroche.

« Allô? »

« Pete? »

Immédiatement la communication s'interrompt. J'essaie deux fois encore mais cela ne sonne même pas. Par superstition sans doute je lance un dernier appel sans voir s'il est ou non rejeté.

L'espace d'une conversation- la première en deux ans!- n'aurait pas de toute façon pu être trouvé. Déjà une hôtesse à faciès de sorcière patientait près de la porte afin de me guider au plateau où allait avoir lieu l'interview.

J'avais insisté pour que celle-ci fut faite par Juliette Toussaint, une jeune journaliste dont la carrière toute récente fourmillait d'éclats inattendus. On commençait à se l'arracher dans le métier, parce qu'elle était intelligente, belle et perspicace sans doute, et la couleur de sa peau lui valait de coïncider avec les normes néo- puritaines des minorités visibles. Mais elle valait encore par sa distinction naturelle, apanage de certains créoles. Par son mariage avec un afro- américain originaire de Louisiane, elle disposait de biais sur d'autres horizons; elle semblait, enfin, innover à chaque fois, se renouveler toujours. L'assistante me dirigea sur le plateau. Hormis le fauteuil droit- puisque j'avais refusé le canapé, trop négligé, trop *soumis par avance à un diagnostic psychanalytique*- que j'occuperai et le siège de la présentatrice, tout semblait plongé dans la plus parfaite obscurité. La journaliste que je voyais pour la première fois en vrai bondit vers moi et me serra vigoureusement les deux poings. Elle paraissait beaucoup plus grande que moi à cause de ses talons.

« Je suis enchantée de vous rencontrer. Il y a longtemps que j'avais envie de faire votre connaissance et je suis heureuse et fière que vous nous ayez choisis. »

« Et moi aussi, de mon côté. »

« Si vous voulez un dernier café avant que l'on commence l'interview... C'est votre chauffeur qui l'a préparé. Tout est prêt sinon. On a même fait les tests techniques avec une doublure afin de ne pas vous ennuyer. »

« Bien, bien, très bien, qui pourra maintenir qu'on est mal reçu à la télévision française? » Cette phrase la fit sourire, c'est bien le moins, et elle s'assied dans son fauteuil. Elle a conservé sur un trépied hors- champ quelques notes gribouillées, ajouts de dernière minute à ce que je suppose, les questions les plus importantes étant formulées sur le prompteur qui semble être notre seule compagnie après une Apocalypse. C'est ce que me suggère ce silence accoutumé de cette obscurité.

« Bien. Ça tourne. »

La journaliste se redresse et, sans un regard vers la caméra, du ton le plus naturellement doux, commence à me parler.

« Michael Cennebault, bonsoir. »

Je hoche la tête en souriant.

« Bonsoir Juliette. »

« Merci d'avoir choisi cette chaîne et notre émission pour effectuer le prélude à votre grand retour médiatique, après six à sept mois de retranchement ayant suivi la promotion de votre roman *Joao et le livre de lumière*. On pourrait commencer par vous demander pourquoi vous vous dissimulez obstinément lorsque toutes les raisons vous poussent à vous glisser sous un rai de lumière... »

« Eh bien... j'en ai sans doute besoin, pour une raison ou une autre... Beaucoup d'humains

entre autres organismes vivants ont besoin d'un mixage d'éléments afin de parvenir à résister aux... attaques. Moi, souvent, c'est le silence et la paix, ou bien le bruit d'une autre ville qui m'aident à résister. »

J'écourte ma pause avant qu'elle ne parle.

« En même temps, on me dit reclus, mais ce n'est pas exactement ça... il y a les réunions d'Ignition, tout le travail autour des expositions, des débats... Un travail sans trêve, et qui n'en finit pas. Alors pour ce qui est d'être un reclus, vous repasserez. De toute façon ça ne s'est jamais vu, ni du temps des Anciens où les sages et les saints étaient continuellement suivis lors de leurs retraites dans des déserts, ni du temps des Solitaires à Port- Royal, et ce n'est pas non plus possible de vivre coupé du monde dans notre civilisation... »

« Et vous ne le regrettez pas? »

« Non. »

« Vous pouvez vivre dans le monde d'aujourd'hui en utilisant ses outils et en suivant ses codes? »

« En suivant ses codes... jusqu'à un certain point. »

« Est- ce que vous me tiendrez grief si je dis que ça n'a pas toujours été le cas? »

« Absolument pas, je vous y autorise. D'autant que ça correspond à une réalité, même si je l'exprimerais sans doute différemment. »

« Et pourtant l'impression subsiste que la rupture de votre isolement s'est faite par hasard. »

« Cela s'est fait par hasard sans doute. Soit c'est l'époque qui m'a rattrapé, soit on s'est rencontrés par accident heureux, soit j'ai galopé vers elle. Mais ce qui me pousse à rigoler, parfois assez bêtement, j'en ai peur, c'est que je suis beaucoup moins déglingué qu'il y a dix ans et que maintenant je vais mieux, tandis que la situation de la vie sur la planète a dégénéré. »

« Mais qu'est- ce qui a occasionné cette rupture? En quels termes l'exprimeriez- vous? »  
Je hausse les épaules vigoureusement.

« Je... ne sais pas, je ne sais pas, apparemment les jours ont coulé, toutes les situations se sont refaites et en une ou deux occasions ma vie a changé complètement. Ça aurait pu me tuer, bien sûr, mais encore une fois le hasard a fait que cela a sauvé ma vie.

Finalement, j'avais si bien évolué que le fait d'avoir recours à un ancien moi paraissait complètement faux, emprunté... Ça va peut- être vous paraître caricatural mais c'était comme dans la chanson de Lou Reed, où il dit à un moment *Mon ancien Moi avait été mis en pièces/ Quand j'ai tenté de le remonter/ Je n'ai pas trouvé son cœur*. Peut- être que l'ancien Moi réclamait de l'amour à grand cris tout en étant incapable d'en donner. Allez savoir. »

« Et le fait que vous ayez été suivi en pensée par des millions de français pendant que vous étiez retenu captif, est- ce que cela a pu contribuer au fait d'avoir... retrouvé votre cœur? »

« Bof, vous savez, moi, le découpage géographique... Tout ce que je vois, c'est que quand j'étais réclamé par des français, j'étais retenu par des brésiliens. Oh, je ne dis pas de mal de ce peuple ni d'aucun autre sur cette terre. Un d'entre eux m'a même sauvé la vie. Alors bien sûr ça fait plaisir mais de loin, quand on ne sait pas, on peut penser à son enterrement. Parce que les gens qui tout à coup me réclamaient ne se souciaient pas tant que ça de moi avant. J'étais laissé... assez libre. »

« Vous n'aviez rien publié depuis cinq ans. »

« Effectivement, j'étais en panne sèche. Et je n'arrivais pas à me concentrer, j'avais perdu toute confiance en moi. Et les fréquentations que j'avais à l'époque ne risquaient pas de m'en attribuer. »

« On touche un point important, là. »

« Oui, et ça me fout tellement les nerfs que je préfère ne pas en parler. Je suis en colère

dès que je pense à ça. »

« Dans votre roman *Joao et le livre de lumière* vous abordez pour la première fois le sujet de votre enfance, dont on saisit vite qu'elle n'a pas été bordée de roses non plus. Vous le faites à travers le regard d'un autre personnage qui est lui-même scruté à la longue-vue, si j'ose dire. Pourquoi tant de protections envers votre propre histoire? »

« Mmh... je ne suis pas encore trop fixé sur mon enfance. Je me considère encore trop jeune pour pactiser avec elle. Mais c'est comme pour tout le monde! L'enfance, ce qu'il y a de grandiose avec elle, c'est qu'une fois passée on sait qu'on n'aura plus jamais à la revivre. »

« Maurice Pialat a fait un film sur l'enfance, que vous dites apprécier beaucoup... »

« J'ai vu bon nombre de ses films ces derniers temps, notamment celui-ci, et bien sûr il y a là quelque chose d'essentiel, d'universel, absolument, qui est le *dépouillement*.

L'absence de responsabilités, le peu de cas que l'on fait de votre présence, de votre volonté, de votre jugement et la sauvagerie innée qui déboule dans tout ça. La violence des enfants n'apparaît jamais comme justifiée alors que celle émanant des adultes sera toujours légitimée. Elle a toujours un vocabulaire pour la contenir et n'est jamais orpheline. Alors quelle vacherie, l'enfance, vraiment... »

« J'imagine que cela ne vous donne pas vraiment envie d'être père un jour... »

« Naturellement, c'est une perspective exclue. Ou alors père, OK, mais *autrement*. En même temps, je ne suis pas naïf. Si je ne renouvelle pas les mêmes erreurs j'en inventerai d'autres. »

« Ce qui s'est amorcé aussi est un élargissement de vos activités. Des dons ainsi que de la logistique émanant de diverses multinationales vous ont permis de fonder Ignition.

N'avez-vous pas ressenti une certaine surprise à occuper si soudainement ce poste? »

« Mais non, j'avais déjà eu par le passé quelque projet de ce type avec une personne qui se reconnaîtra. Évidemment ce n'était pas à la même échelle. Mais je ne tiens pas cette structure sur mes épaules, ce ne serait pas possible et pas juste de vouloir tout contrôler. »

« Le fonctionnement d'Ignition paraît obscur aux yeux du public. L'entreprise est peu connue au-delà des sphères artistiques. Comment espérez-vous remédier à cela? »

« Il n'y a pas de remède à apporter... Les gens en sauront plus sur Ignition dès que la situation l'exigera. Nous lançons un label pour septembre prochain avec plusieurs rééditions importantes pour commencer. Ensuite nous signerons des groupes, des artistes solo... Et nous ferons des films que nous produirons, dont une adaptation d'*Eyeless in Gaza* d'Aldous Huxley. J'imagine que chaque chose se fera en son temps. »

« Les Ignition Houses sont une grande nouveauté. Vous avez démontré que l'on pouvait soutenir une économie stricte avec l'art sans avoir besoin d'être constamment renfloué... »

« Alors là, vous savez, ce n'est pas de ma faute! Si ça ne tenait qu'à moi il y aurait longtemps que j'aurais claqué tout ce fric! Mais j'ai hérité des comptables les plus sourcilieux qui soient. Ils veillent au grain et ils ont raison. Non, je plaisante, tout cela repose sur des calculs stricts. Après tout, je ne touche pas de salaire à Ignition et je n'ai pas non plus de notes de frais. Heureusement que je dispose de droits d'auteur confortables... »

« L'autre grande innovation, c'est que la parité semble respectée, que ce soit au niveau des salaires ou des postes à responsabilité. A poste équivalent il y a égalité salariale parfaite entre homme et femme, et laissez-moi vous dire que c'est loin d'être le cas partout. »

« Je le sais bien, mais j'aurais été choqué qu'il en aille autrement. Je veux dire que je n'envisageais pas d'employer deux poids deux mesures. Impossible. Inutile de vous dire que cette décision précisément n'a pas été du goût de tout le monde. On m'a traité de fantaisiste rien que pour avoir soutenu cette opinion. C'est vraiment n'importe quoi. »

« Vous voilà donc devenu militant pour l'égalité des sexes? »

« Vous me faites rire soudain, mais pas d'un rire joyeux. Vous êtes jeune pourtant mais j'ai bien entendu ce vieux, ce très vieux concept sortir de votre bouche et cela m'afflige. Je vous rassure. Il n'y aura jamais d'égalité des sexes parce qu'il n'y aura jamais d'égalité de rapports. Du reste la femme n'est pas l'inférieure de l'homme mais n'est pas son égale. C'est *autre chose*. Cela peut être débattu, j'y consens, mais surtout ce ne sont que mes considérations personnelles et je ne voudrais pas que cela influe ou se reflète par des conditions salariales dégradantes, indignes d'une conception égalitaire des rapports dans cette société. La loi n'impose pas de payer le même salaire aux hommes et aux femmes à poste équivalent, mais moi je l'impose dans la structure que j'ai créée. »

« A vous entendre on ne suppose pas une seule seconde que vous puissiez vous dépeindre sous des traits féminins... »

« Veuillez préciser votre pensée, je vous prie... »

« Vous êtes de sexe masculin et n'envisagez pas une seule seconde qu'il aurait pu en être autrement. »

« Ah, si, bien sûr. Et c'est pareil pour le reste. S'il n'y avait personne pour me le dire, je ne me dirais pas non plus que je suis blanc, par exemple, parce qu'au niveau de l'Être, il y a beaucoup de choses qui auraient pu être et qui n'ont pas été, et que j'aurai accepté ou aurai été contraint d'accepter pourtant. Donc les découpages sexuels ou ethniques, entre autres, j'ai tout de même tendance à dédaigner cela au profit de l'universalité de l'Homme. Je ne dis pas que ce soit secondaire, je dis juste qu'il faudrait faire cet effort un peu original de temps en temps, de se percevoir autre, en profondeur ou en apparence. »

« Quelle est la chose qui vous déplairait le plus, à ce palier de votre évolution? »

« D'être vu comme un héros. Un chef de file. Le pire de tout: un porte- parole. Je ne tiens pas du tout à être considéré comme un de ces trois trucs- là. Ça rend stérile et informe. Ça peut rapporter beaucoup d'argent aussi. »

« Michael Cennebault, êtes- vous heureux? »

« Heureusement non, Juliette, je ne suis absolument pas heureux. Pas besoin. Sans doute je me suis accompli, mais je suis encore un peu trop abasourdi pour en juger à bon escient. Pour l'instant j'ai réussi à ne rien faire de mal de ma notoriété. Mais que personne ne s'inquiète ni ne se réjouisse; je ne serais jamais heureux, je crois. »

« N'est- ce pas un peu désespéré comme déclaration? »

« !? Mais enfin vous n'imaginiez pas que j'allais vous dire que tout allait pour le mieux dans le meilleur environnement possible! Le désespoir, de nos jours, et dans ces circonstances, ce n'est rien de plus que la moindre des choses. En même temps, ce n'est pas une monnaie, on ne peut pas en faire n'importe quoi. »

« Comme cela ne peut pas être le mot de la fin, je vous demanderai de nous dire une chose au moins qui vous fasse ressentir le plaisir d'être vivant. »

« Dès que je me réveille, l'idée qu'il y a un animal qui dépend de moi et que je dois me lever afin de le nourrir. »

« Michael Cennebault, merci beaucoup. Je rappelle aux retardataires et aux non-convaincus, s'il en reste, vos livres toujours disponibles en librairie- *Et tous les fantômes s'assirent*, *La robe noire et le soir d'été*, ainsi que les deux derniers parus à six ans d'intervalle, *Thingummybob* et *Joao et le livre de lumière*. Merci encore d'avoir accepté notre invitation au nom de toute l'équipe et de la chaîne. Quant à moi- elle se tourna vers la caméra pour la première fois- je vous donne rendez- vous pour ma prochaine émission lundi soir et vous remercie d'avoir assisté à cette interview. »

« C'était un plaisir. »

Une heure après la fin de l'émission, je suis à la Gare de l'Est où j'attends Théo. Il nous reste quatre heures ensuite avant de prendre l'avion pour Madrid où je suis censé présider une réunion. Mais cela fait deux en un mois, ce qui est trop pour une interface autonome, et il se pourrait que j'incite ces gens à se reprendre assez vivement. En attendant je

m'ennuie avec au cœur une angoisse mêlée de tristesse; comment meublerions- nous l'attente? Je lui ferais bien l'amour, enfonçant mon sexe dans sa niche accueillante, mais je doute que pour Théo ce projet soit d'actualité.

Au bar je commande un second café, puis une bière, et le serveur qui semble las de renouveler mes consommations finit par me demander un autographe sur une serviette en papier. Je crache dedans, la lui tends. Il ne la prend pas, hausse les épaules, empoche la monnaie et disparaît lestement dans les profondeurs du bar.

Dans sa fuite il est percuté par un jeune homme qui s'assied en face de moi. Théo a à ses pieds son sac de voyage.

« Wesh, Mike, comment ça va? »

« Bien, et toi? »

« Bien. Alors, on va où? »

« T'as pris combien de jours de congé? »

« Trois. »

Cela tombait bien, puisque j'avais rendez- vous derrière son dos avec Anna dans quatre jours précisément.

« Mmh, OK. On sera de retour dans trois jours, alors. »

Un vieil homme se hasardait à côté de nous. Je le regardais entre deux coups d'œil décernés à Théo, puisque c'était le jeune homme qu'il regardait alors qu'il se préparait à siroter la première d'une longue série de bières.

« Mathieu? »

Sa voix sifflait, désagréablement émue.

« C'est bien toi, Mathieu? »

Théo le regarda alors avec un profond mépris.

« Vous vous trompez. Je ne m'appelle pas Mathieu. »

Je fis signe au vieil homme de décamper. Mais il ne décampait pas. Comme s'il n'avait aucun souci de sa sécurité. Comme moi à une certaine époque.

« Ben voyons. Si t'avais pas parlé je serais reparti sur l'impression que j'avais pu commettre une erreur. Mais ce n'est pas le cas. Ta voix m'a persuadé encore plus que ton physique. Je sais bien que j'ai raison. Ton nom de guerre est Mathieu. Ton vrai prénom Joao. »

Théo se leva, alors que je contemplais tout cela, très amusé. Théo s'était levé, menaçant, mais il ne le taperait pas, il ne bougeait presque plus, plein de fureur il se contentait de pointer un doigt furieux en direction de son interlocuteur.

« Vous... disparaissent... Je ne veux pas être obligé de vous faire de mal. »

« J'ai regardé ta carte d'identité une fois, à l'hôtel, tandis que tu prenais ta douche. Tu es né au Canada. Winnipeg, Ontario, 13 mai 1985. Le jour où j'ai appris ma séropositivité... »

« Winnipeg n'est pas dans l'Ontario » dis- je sans être entendu.

Théo donna un seul coup de poing, mais je savais d'où il venait et ne cherchais pas à bloquer ou entraver cette action. Finalement, c'était drôle; je me serais jeté au feu pour lui pourtant il n'aurait pas mes deux bras autour de son corps pour le préserver d'une atteinte majeure. Contre la mort qui s'avançait jamais je ne ferais barrage.

Le type s'était écroulé, son crâne butant avec un bruit atroce et comique contre une table où de jeunes femmes asiatiques buvaient du thé. Elles le remarquèrent à peine- la vie de Paris! Théo avançait sur lui mais sa fureur restait contenue et il ne le frappa pas à nouveau. Le vieil homme déta la et Théo revint à sa place.

« Bon, voilà, il m'a confondu avec un autre, mais quand on s'entête dans l'erreur, il faut s'attendre à être remis à sa place. »

« Ouais, ouais. Et pourtant il ne se trompait pas. »

« Quoi? »

« Je sais tout, Théo. Tout. Absolument tout. »

Son regard se perdit momentanément. Un convoi de filles chaperonné par une vieille

dame s'attardait à cinq mètres de nous. Théo laissa s'écouler un peu de temps avant de reprendre la conversation.

« Mon vrai prénom... ma date de naissance... tout. »

« Oui, et puis il y a ce que je devine. Du reste je l'ai dit; mon sentimentalisme a comme toute chose ses limites. Ce que je ne vois pas ne me touche pas. Enfin, dans une certaine mesure. Et on devine des choses parce qu'elles... sont du domaine de l'évidence. »

Théo vida sa bière d'un seul coup et en commanda une autre d'un coup.

« Et tu m'en veux de t'avoir caché des choses, de t'avoir menti? »

« Non. Tu t'es protégé. Comment t'en vouloir? Et puis on peut détester le pêché et aimer le pêcheur, ce qui arrange bien des choses. »

« Oui, mais ça n'arrange pas tout. »

« Laisse- toi un peu de temps. »

« Le temps joue contre moi. »

« Moi, bizarrement, il joue pour. »

« Oui mais moi, je n'ai pas de la chance comme toi. Remarque bien que je ne te jalouse pas non plus... Ce que j'ai en moi a de la valeur, mais c'est mon passé qui dévalue tout. »

« Jusque- là. Le futur- ton futur- on ne sait jamais, mais il se pourrait qu'il soit différent. »

« J'ai mes doutes. Je ne suis pas certain d'avoir un futur. »

« Tu le verras bien. »

Le mouvement autour de nous commençait à se faire démentiel. Je pressentais chez Théo un stress qui ne fut pas long à se manifester.

« On bouge? »

Il répondit sans avoir recours aux mots, avec des roulements d'yeux à la Stepin Fetchit. Puis nous nous dirigeons vers l'hôtel, conduits par Robert qui reste en retrait de mon petit cyclone privatif depuis quelques jours. Il semble plus maigre lui aussi, plus affûté encore, inquiet, et pourtant circulant sans montrer le moindre effort dans l'impitoyable circulation parisienne.

Théo ne parla pas à l'hôtel, ni non plus dans l'avion. Il scotchait intérieurement sur la scène du bar et sentait qu'il me devait une explication. Il ne l'ouvrit pas avant l'hôtel madrilène où j'avais fait par avance réserver deux chambres pour nous. Il vint m'y trouver, peu effrayé pour une fois par les grognements sourds de Mandika.

« T'as pas un joint, Mike? J'ai peur de ne pas arriver à dormir. »

« Tu n'y arriveras qu'une fois résorbé ce caillot d'angoisse qui fait barrage au sommeil. »

Il se mit à rire alors.

« Alors il va falloir que tu actives tes fonctions de super- écoute et de non- jugement. »

Je m'assis dans le lit. Théo vint s'asseoir en tailleur en face de moi.

« Écoute, ce vieil homme ne parlait pas dans le vague. Peu de temps avant que je te connaisse, j'étais avec une meuf, et je ne voulais pas qu'elle le sache mais j'avais vraiment pas de thune, je squattais à l'hôtel, ça coûte chaud. C'était vraiment vivre au jour le jour. Et j'ai fait ce qu'on fait beaucoup d'autres. Enfin, quand ils sont *beau gosse* et qu'ils ont en permanence cinq pédés derrière eux prêts à leur sucer la teub. Alors je peux le dire, que je l'ai fait. Je peux bien le dire maintenant. »

Théo me regarda, ne disant plus rien.

« Qu'est- ce que tu dis de ça, Mike? »

Je haussai les épaules.

« Je le savais depuis le début... Je me rendais bien compte que te retrouver avec un garçon au plumard n'était pas une expérience inédite. Il n'y a rien que je puisse te reprocher, Théo. Avec eux tu es resté dans ton rôle de dominateur, avec moi tu l'as fait pour le plaisir. Tout va bien. Chaque chose est à sa place. »

Je glissai sur les cent euros disparus de mon portefeuille. Ouvert et confiant comme il se montrait il ne méritait pas que je le charge. Il aurait son compte. *Bientôt. Bientôt. Ce serait pour bientôt.*

Mais ma réponse ne le satisfaisait pas. Il battait des mains sur son flanc de manière machinale.

« Donc tu ne trouves pas ça extraordinaire? »

« Mais non. C'est la plus vieille histoire au monde, mec. Tu avais besoin d'eux, et eux de toi. Tu as fait s'agiter leur vieux cœur blanchâtre pendant quelques minutes et les a fait grimper en haut du cocotier. Qui plus est, tu avais conscience de ta valeur- sur le plan esthétique s'entend, et tu as appris, nul ne peut dire comment, comment gérer ton capital en plus de laisser un souvenir. C'est plutôt un cas de bonne gestion, non? Je ne vois rien de vraiment dramatique là- dedans. »

Mais lui voulait y voir quelque chose dans ce goût- là, ça se voyait...

« C'est marrant tout de même que tu cherches toujours à déculpabiliser les gens. Moi, il me semble que j'aimerais les charger à fond... »

« Ben pas moi. La culpabilité est une arme. De celles du genre que je dédaigne d'utiliser. »

« T'as sommeil? »

« Non, pas vraiment. »

« Moi non plus. Je peux rester avec toi? »

« Bien sûr, si ça te dit. » Plus rien ne fut dit pendant un moment. Puis Théo me dit, après s'être mis torse nu:

« Mike? »

« Quoi? »

« Pourquoi t'es toujours célibataire? Tu crois que ça durera toute ta vie? »

« Toute ma vie, certainement. C'est une connerie sinistre de s'arroger un être, enfin moi, de toute façon, je rejette ça de toutes mes forces. »

« Mais ce n'est pas, moi... une démission de ton intégrité? Un peu comme si on te tranchait un pied... pardon, le pénis... »

« Non. Mon pénis est bien là où il est. Il y a eu une meuf qui m'a chauffé la semaine dernière, et elle a eu ce qu'elle voulait. A part ça j'entends bien rester jusqu'à ma mort libre de toute obligation. »

Il ne répondit rien, disant juste *libre* entre ses lèvres.

« Théo? »

« Oui? »

« T'as fait quoi avec ces mecs? »

« Principalement je me suis fait sucer. Certains voulaient que je les prenne mais on n'a jamais pu. Comme tu le sais, ça ne m'a jamais branché de prendre un mec, par contre dès très jeune j'ai su que j'aimerais bien me faire prendre. Et dès que je t'ai connu j'ai plus eu envie de le faire avec aucun autre. »

« Mais je n'ai pas été le premier à te faire jouir en te prenant, tout de même... »

« Non, mais il n'y en a pas eu tant que ça. Je veux dire, à tout casser trois ou quatre. Le premier... je ne peux même pas te dire... je me souviens d'un mec, un écrivain comme toi, qui avait un appartement fait de bouts de bagnoles. Même les *meubles* étaient en métal, mec. Il se chargeait sans cesse à la poudre, à l'occasion il mettait un billet. »

« Johann Eymard? »

« Je peux pas te dire son nom. Tout ce que je sais c'est qu'il avait cet appartement grotesque. Sinon tous les gays que j'ai essayé de prendre ont été déçus parce que je n'y arrivais pas. »

« Ils ont dû l'être, effectivement. »

Après une pause je reprends:

« Je suis incapable de comprendre qu'on puisse être à ce point borné. Être déçu parce que le gars sur qui on kiffe ne peut pas nous prendre me semble d'un conservatisme propice aux communautés homosexuelles mâles. Quel ratage lamentable, décidément. Même si j'ai envie par moments de me faire prendre, je n'ai jamais ressenti de frustration

liée au fait que le gars soit passif. Avec toi notamment ça ne m'a jamais manqué. C'était même très clair dans ma tête. D'ailleurs je ne me laisse faire que lorsque je suis actif. »

« Tu dis ça pour moi, non? »

« Exact. »

« Bon, c'est bien. Au moins tu ne joues pas la comédie. »

Théo reprit après une pause:

« Vu ce que tu as entre les jambes, aussi... »

« Merci, mais je te crois encore mieux monté que moi. »

« Je le sais, puis en plus je baise bien. »

« Moi aussi. Ça m'a transporté de te faire jouir, je pensais plus à toi qu'à moi, il fallait que tu éjacules, c'était important. Entre nous deux c'était tout sauf *safe*. On a même dû le faire sans capote quatre ou cinq fois. »

« Oh? Quatre ou cinq fois seulement? »

« Oui. »

Théo soupire.

« Quel dommage. J'aurais voulu que ce soit plus pour exprimer tout ce que je ressens envers toi. »

Je ne dis rien. De toute façon il était trop tard. Pourtant cet aveu me touchait- comment aurait-il pu en être autrement puisqu'en dépit de mes efforts je ne parvenais pas à annuler ma personnalité propre et ses traits de caractère?

Le corps de Théo glissait sur le lit; il s'endormait paisiblement, comme par le passé, sans prévenir et je pouvais le contempler si j'y trouvais loisir. Bien que s'étant livré comme par le passé, j'avais la sensation d'une ruse, comparable à la fois où il avait prétendu que si un homme avait dû être son compagnon ç'aurait été moi. Mais jamais je ne me serais montré capable de lui apporter le bonheur. Non; depuis le début Théo était blessure et blessure il resterait. Le vieil homme chamboulé de tout à l'heure ne devait pas avoir eu trop d'une soirée aux urgences psychiatriques afin de reprendre sa dignité. Et il m'en venait d'autres, des étranges visions d'hommes que Théo avait séduits avant de les abandonner sans retour. Ça n'avait pas été mon cas. Pourquoi donc? Je n'étais pas meilleur qu'eux, ni pire; devant des occasions similaires nous aurions agi à l'identique. Théo avait connu cela, puis mon tour était venu et il avait fait son choix. Il m'avait aimé, je l'avais su et ne l'avais pas rejeté pour autant, le hasard ou le destin avait travaillé pour nous et le chapitre Théo ne serait jamais refermé avant sa mort, avant de le savoir roide six pieds sous terre. Et je désirais pourtant avancer avec cette envie ancrée en moi de causer sa perte, et vivre longtemps encore après sa mort, en dépit de tout. Pourquoi m'étais-je juré cela? Pourquoi était-ce si important? Je ne le savais plus tout à coup et cela me fut une terreur. Théo dormait toujours, confiant, imperturbable. A un moment il grogna et se retourna- Mandika se tourna et grogna par sympathie- tandis que je me révélais sous mon propre jour, absolument diabolique et peut-être enfin moderne.

Lorsque le matin vint Théo s'éveilla et le reste de la journée s'écoula comme dans un fantasme. Ce fut lui qui présida officieusement cette réunion inutile à l'Ignition House. Il y imprima immédiatement sa marque en insistant pour que l'écran de télévision, désespérément vide devant nous, diffusât un programme porno- soft qui n'émoustilla personne, pas même lui. Cela me rappelait les moments passés où il insérait une K7 de porno gay dans mon magnétoscope avant de me demander de le prendre toutes affaires cessantes. Voir les gens béer devant lui me réjouissait, puisque j'étais seul à savoir qu'il serait mort bientôt et que tous ces fantasmes successifs étaient l'expression de son être en tant que volonté. Je serai le maître bientôt, ici et ailleurs et pour de bon. Et Théo ne pouvait rien entreprendre. J'étais libre, moi, et je le savais. Personne ne me distancerait parce que personne n'était sur la même ligne. Je demeurais un gagnant- isolé, accidentel, mais un gagnant malgré tout.

## CHAPITRE 19

L'endroit choisi par Anna pour sa confession était un café tranquille, plongé dans une semi- obscurité, véritable épitomé de la vie provinciale à dénicher dans un livre d'un de ces toujours proliférants réalistes, si besoin en était un jour. Un établissement à son image, sans doute; sans style ni véritable classe, banal, enseveli par la torpeur. Des vitres teintées donnant sur la rue assuraient une entière discrétion et Théo n'avait rien à faire à cette heure dans ce quartier- là. Pour une fois il s'en tiendrait à ce que l'on avait décidé à sa place; il commencerait dès ce jour à mourir, en fait. A son rythme, que j'espérais lent. J'étais assis, à ma demande, sur une chaise en bois, les canapés et fauteuils droits étant devenus pour moi un piège. Quelquefois j'éprouvais une peine infinie à ne pas glisser et me casser la figure, en privé ou en public; à d'autres moments les canapés et les fauteuils ne voulaient plus me laisser libre et je me voyais obligé pour me redresser dignement d'implorer de l'aide auprès de mon entourage.

Anna arriva avec quinze minutes de retard sur l'horaire prévu. Elle s'assit devant moi sans me dire bonjour et je fronçai les sourcils, le menton, tout ce qui pouvait faire passer l'envie de hausser carrément les épaules. Anna était trop chamboulée pour agir normalement, et je crains d'avoir été un tantinet sévère avec elle ce jour- là. Néanmoins, l'impression désastreuse à son égard, que je tenais à conserver, elle devait la faire voler en éclats pour la remplacer par autre chose qui s'avérerait encore plus dommageable.

Lorsque le serveur vint vers elle afin de prendre sa commande, Anna dit très vite « Thé- citron avec un sucre », avec le débit d'un rappel d'impôts. Cela m'impressionna très vivement. J'ouvris ensuite la bouche mais Anna parla avant moi.

« Quand Théo est sorti de l'hôpital il a trouvé la porte fermée chez toi. Il n'a pas pu récupérer ses affaires. Ensuite il s'est rendu compte que tu avais disparu. Il était en état de choc, c'était une double catastrophe- il n'avait plus accès à ses papiers dont il avait besoin. Tu comprends? »

« Jusque- là oui. Continue. »

« Et puis au fil des jours il a admis que ça l'arrangeait bien. Théo parlait de toi la nuit, en dormant. Parfois je comprenais ce qu'il disait, pas toujours... Le jour il admettait que ça le faisait surtout chier pour Noël... apparemment vous aviez prévu de le passer ensemble. Il devait le faire dans ma famille, avec moi. Qu'il ait trouvé le courage de te le dire ça se serait peut- être trouvé mais j'ai du mal à le croire... »

Mes poings se crispèrent sous la table. Du sang! Du sang! Il fallait qu'elle meure elle aussi, et de la même mort, pour avoir éprouvé le besoin de me l'enlever afin de l'amener à vivre sa vie! Je savais déjà ce que j'allais devoir faire, et cela me grisait par avance.

« Donc tu as bien fait de disparaître à ce moment- là... si l'on peut dire. Ça ne te choque pas que je dise cette chose- là comme ça? »

Je haussai les épaules.

« Quelle importance ça aurait? »

« Aucune, tu as raison. Je reprends. Théo et moi parlions déjà de vivre ensemble. C'est là qu'un de mes oncles m'a dit qu'il avait retapé récemment des petits appartements pour un ami à lui. Vu que ses gars avaient vraiment bien travaillé, le pote de mon oncle lui a dit qu'il en louerai volontiers un à prix d'ami, à lui ou à une de ses relations. C'est aussi mon parrain, et il nous a mis en rapport très rapidement. Théo était ravi de partir si vite. Je croyais même qu'il ne te regrettait pas mais je me trompais. Et puis quelque chose s'est certainement brisé à ce moment- là. »

Le serveur apporte son thé. Je commande un autre café, très fort, dans une grande tasse, avec beaucoup de sucre. Et des cigarettes.

« Vous avez emménagé à quel moment? »

« Début janvier, il y a deux ans désormais. Et les emmerdes ont commencé à ce moment- là. »

« Les emmerdes? »

« Déjà Théo ne m'avait pratiquement rien dit sur lui et je ne connaissais aucune autre personne à part toi dans ses relations. Je ne savais pas qu'il buvait tout le temps comme ça, ni qu'il piquait des colères et qu'on ne pouvait rien faire pour le calmer, qu'il fallait faire la tortue et attendre que ça se passe, ni qu'il s'embrouillait avec des gens... Et puis il m'avait fait connaître des choses... »

A ce moment Anna se tait. Théâtrale elle allume une cigarette, ce qui illustre encore plus fidèlement le fait qu'elle pique un fard. Et puis d'où sortait cette expression pour le moins inédite qu'est *faire la tortue*? J'en imaginais l'illustration forcément cruelle et cela me fit rire intérieurement.

« Je comprends. Continue. »

« Et très vite ce n'était déjà plus ça... Je lui demandais s'il me trompait, et lui pour me répondre rigolait méchamment, il me disait que jamais je ne pourrai lui suffire, qu'il avait besoin d'autre chose, d'une sexualité plus stimulante. J'ai proposé des trucs alors, mais rien ne trouvait grâce à ses yeux. La nuit il pleurait, il ne parlait plus. Il pleurait comme un enfant. »

Mon portable sonne. Je l'éteins sans le consulter.

« Et quand on essayait de faire l'amour, franchement ça ne marchait pas. Je voyais bien que Théo se forçait. J'ai pensé qu'il n'avait plus envie d'être avec moi, ce qui était faux puisqu'il prenait la peine de me faire jouir, mais pour lui rien à faire... il ne... bandait pas, Mike, son sexe restait absolument mou et statique. Quand on y touchait il hurlait de douleur. Une fois je lui ai demandé s'il était homosexuel et j'ai bien cru qu'il allait me défoncer la gueule. Une fois qu'il s'est calmé il est resté prostré pendant des heures, en appelant ton nom à voix basse. C'était à faire pitié. »

Elle s'attendait sans doute à une réponse ou à une intervention quelconque de ma part, mais que lui répondre? J'étais là pour écouter, à ce qu'il me semblait.

« Il y eu des trucs comme ça pendant le temps que vous viviez ensemble? »

« Des trucs comme quoi? »

« Ces sortes de crises... »

« Une fois seulement. Et c'était bien différent, d'après ce que tu en dis. »

« Tu sais s'il en a eu d'autres avant? »

« Non. »

Je reprends après une longue inspiration.

« On n'est pas en possession d'une moitié de carte au trésor chacun. Théo a subi comme tout le monde des traumatismes. Toi, j'imagine que tu voulais un enfant de lui, n'est-ce pas? »

Anna baisse la tête vivement.

« N'aie pas de honte, tu l'aimes, c'est normal- ou plutôt c'est entièrement légitime. Et quand as-tu compris que lui n'en voulait pas? »

« Oh, il en veut bien, ce n'est pas le problème. Seulement il y a la réalisation. Écoute; je suis sûre qu'il ne me trompe pas. Il n'en a pas le temps. Seulement il est tombé dans les pommes à son travail, il a des absences, et je suis certaine qu'il souffre mais il ne veut personne pour l'aider. Toi-même, quand tu l'as revu, ton visage marquait la surprise. »

Je n'avais pas pu dissimuler cela... tant pis!

« Oui, il a changé, effectivement. »

« Il ne peut même plus boire tellement ça lui pompe toute son énergie. Il rigole pour donner le change, il prétend que c'est une mauvaise étoile qui le punit de s'être tellement chargé précédemment. Mais ça se voit bien qu'il n'y croit pas. »

Anna fait une pause.

« Tu ne dis rien. Toi aussi tu souffres? »

Je la regarde avec un sourire désabusé.

« Non... je ne souffre plus. Je cherchais des traces de mon Théo dans ton Théo et le

résultat n'est pas très concluant. Peut- être est- ce toi qui l'a transformé. »

« Qu'est- ce que je peux faire, Mike? Quelles sont les options qui me restent, d'après toi? »

« Pousse- le à faire un check- up, je ne sais pas, moi. »

« Ça marche aussi pour le cerveau? »

« Non, pour le cerveau ça ne marche pas. Mais il peut sans doute passer des tests aussi. »

Un sourire vilain m'était venu aux lèvres, pourtant Anna se mettait à pleurer. Ses lèvres se plissèrent, ses yeux partirent chacun d'un côté et elle se mit à vagir. Nul doute que Théo perdit le contrôle confronté à ces pleurs- là, c'était à dégoûter de l'humanité, réellement. Cela me poussa à lui prendre la main ainsi qu'à la serrer un peu fort. Ses sanglots doublèrent. Toute la pression accumulée dans la solitude depuis si longtemps se vidait en une seule fois. Des clients étonnés prenaient les prétextes les plus usés pour passer alentour et saisir quelques éclaircissements. J'eus un horrible flash de ce que cette conversation aurait dû être- un moyen d'entente entre deux personnes aimantes afin d'en sauver une troisième. De violents vents hostiles avaient soufflé cependant et aucun retour en arrière n'était concevable, la haine levant en moi ayant remis tout en perspective. Je concevais de prendre le contrôle de cette situation afin d'en profiter.

« Je lui parlerai, si tu veux. Est- ce que son caractère se dégrade encore maintenant? »

« Non... depuis deux ou trois semaines il semble calme. Mais je suis sûre qu'il est encore très faible. Et puis je dois lui apprendre une nouvelle, je ne sais pas comment il va supporter... »

« Une nouvelle? »

« Je suis enceinte. De lui. De Théo. »

Cela me porta un choc. Il allait falloir tuer non deux, mais trois personnes! Dans quelles débauches de sang cet être insupportable allait- il m'entraîner? Je commençais à apercevoir des ombres livides (*a return to free form*) errer devant mes yeux, ainsi que des compte- rendus catastrophiques (*the one I love just died*) orner les éditions du soir des principaux journaux! Et des cloches, je jure que j'entendis des cloches qui hallucinaient ma fièvre grandissant en une faim intense, une envie de déchiqueter de la viande crue, comme un prédateur qui va selon sa loi! Ah! Mon Dieu! Ah! Mon Dieu!

« Tu viens pourtant de me dire que vous n'aviez plus aucun rapport sexuel! »

« Il y a eu des exceptions, Dieu merci. »

« Et depuis combien de temps es- tu enceinte? »

« Quatre mois. »

« Quatre mois? Et Théo ne s'est rendu compte de rien? »

« Non. Il y a bien longtemps qu'il ne me regarde plus. Je n'étais qu'un alibi pour lui, un prétexte pour prendre sa liberté. »

« Est- ce que Théo te parlait souvent de moi, quand j'étais parti? »

« Ah, si tu savais combien il t'admire et te respecte! Il n'en parlait pas beaucoup pourtant et ne répondait rien si je posais des questions. Mais il n'a jamais rien dit de mal contre toi, il s'en est même voulu d'avoir été si lâche. Il a cru que tu l'avais abandonné. »

« Tu ne t'imagines pas que je vais gober... »

« J'en rajoute peut- être un peu mais l'essentiel est bien là. »

« Ce n'est pas grave, de toute façon. »

« Alors, comment faire pour Théo? »

« L'amener à passer des tests, l'accompagner éventuellement. Mais toi, tu le trompes au quotidien afin d'éviter qu'il sache... »

« C'est un véritable problème. Je suis obligée de chiper des tampons usagés dans les toilettes là où je travaille afin de les jeter dans les poubelles chez nous. Théo prétend que ça le dégoûte. »

« Tiens, c'est pas mal trouvé, ça. »

« Je voulais juste savoir si tu aiderais Théo au cas où les nouvelles ne seraient pas bonnes. Et aussi au cas où il ne voudrait pas du gamin. »

« Bien sûr. Vous pouvez compter sur moi. Ainsi que sur ma discrétion. »

Et du coup cette fille me regarde avec un semblant de tendresse. Elle ne dit plus un mot; son rôle est joué, tout ajout serait du remplissage. De quelle lune tombait-elle pour porter crédit à ma promesse d'assistance et sembler croire que j'allais réellement l'aider? De quel ordre dépassé relevait sa conviction que j'allais me laisser duper *ad vitam æternam* par leur jeunesse et l'ardeur rabougrie de leur conviction? Son aplomb était grand, tout de même, de m'avoir convoqué si peureusement, dans le dos de Théo, à l'abri de son intrusion; elle mettait là-dedans tant de contradictions et les manœuvrait si habilement que je la vis un temps comme un adversaire à ma taille. Pourtant il n'y avait pas de réalité sur laquelle elle puisse démontrer une simple emprise; elle s'envolait comme un petit oiseau cruel, comme cette fille venant me rappeler que j'aurais pu connaître, moi aussi, une relation sentimentale et sexuelle avec Théo, bâtie sur l'amour et l'engagement. Et s'il m'avait fui avec tant de bassesse et de hargne, n'était-ce pas un aveu déguisé de l'importance que je revêtais à ses yeux?

Bien sûr que oui; et Anna s'en allait déjà. Elle sortit du café comme une folle, avec sur les cheveux un carré de plastique comme on en met à la campagne pour éviter d'avoir la tête trempée sur le chemin entre l'église et chez soi. Je restai un temps à la regarder, ballottée par le vent, avec son ventre au-devant d'elle, se hâtant de regagner son logis triste que Théo s'apprêtait à désertir.

## CHAPITRE 18

A partir de ce moment, et ce l'espace de plusieurs semaines, je surveillai Théo avec une assiduité à laisser pantois, rarement activée par des motifs passant légitimement pour positifs ou charitables. Par un de ces coups de génie que le désir de nuire suscite, puis entretient, je trouvai le moyen de me faire renseigner sur lui sans le côtoyer directement. Entrer plus avant dans les détails serait grotesque et vulgaire; précisons seulement que le jeune dealer dont le surnom est Pedro, entrevu notamment le jour où Dimitri leva le camp de mon existence, y joua son rôle. Il sut me dire le moment où Théo apparaîtrait le plus vulnérable afin que j'apparaisse, né avec le tumulte, frappant à sa porte comme un démon, dans une profonde nuit. C'était un dimanche. Il était quinze heures précises. Théo m'ouvrit avec un petit air étonné. Dans la pièce principale il y avait quantité de cartons empaquetés et labellisés en prévision du déménagement pris en charge pour le jeune couple par Ignition.

Les tourtereaux paraissaient pour le moins mal en point. Recroquevillée sur une chaise, Anna paraissait se réduire et ne laisser filtrer qu'une profonde impression de malaise. Elle me fit un bref geste de la main auquel je répondis identiquement. Quant au jeune homme- il n'avait jamais été aussi beau, ni semblé aussi fragile- il donnait passagèrement le change, rien de plus, rien de moins.

Théo intima à la jeune femme l'ordre de déguerpir; elle se dirigea vers une chambre dont elle fit claquer la porte.

La première chose que dit Théo fut émise sur un ton hargneux:

« Ça se barre en couille avec Anna, mon pote. Elle croyait que je ne savais pas qu'elle était enceinte. Moi, je le savais bien, sauf que le gosse n'est pas de moi, j'en suis sûr. »  
Ma bouche fit un arrondi peu subtil et je dis, avec un peu trop de conviction:

« Non, tu te trompes, Théo. »

Comme il était parti vers le coin- cuisine afin de nous servir à boire, il fit un volte- face terrifiant de netteté en disant, d'une voix étranglée:

« Comment tu peux le savoir, mec? Hein? Comment tu peux en être aussi sûr? »

« Parce qu'elle t'aime, elle n'aime que toi et ça se sent. »

« Ça se sent? »

« Réfléchis un peu. Comme s'il ne fallait pas t'aimer pour rester avec toi! Anna t'aime. Si tu en doutes, je ne sais pas quoi faire pour toi... »

Il eut un sourire mauvais à ce moment- là.

« Non, non, vous êtes tous les deux ligüés contre moi, c'est pas possible... Je veux reprendre ma vie de vadrouille, ma vie d'avant... alors d'où vient que je ne puisse pas le faire? J'étais quelqu'un d'autre avant de vous rencontrer, et je veux le redevenir! »

J'eus la mauvaise idée d'ouvrir la bouche.

« Non! Non! Surtout ne dis rien! Avec des mots tu as toujours raison sur tout, tu te débrouilles toujours pour avoir le dernier mot et je vais redevenir ton élève, comme avant... »

« O.K, décide. Fais ce que tu veux. Tu peux décider pour toi- même, après tout. Je m'en lave les mains. »

« Mais tu me vois vraiment vivre dans le Gers? Bon Dieu, tu peux me dire ce que je vais foutre là- bas? »

« Je vois qu'on ne t'a pas tout dit. »

« Des camions et des circuits de kart, merci! »

Je secouai la tête.

« Je pensais qu'on t'avait mieux renseigné. »

« Dis- le alors. Dis- le sinon je ne bouge pas. »

« A toi de voir. Laisse passer cette chance si tu le veux. Moi, ça ne me touche pas. J'aurais fait ce que j'ai pu. Théo? Tu me fais confiance ou pas? »

« Oui. »

« Alors tais- toi. Et va consoler Anna. Elle a besoin de toi, tu sais. Tu aimerais que le gosse ne soit pas de toi, mais ce n'est pas vrai, je te le jure. »

Son regard s'éclaircit; je le croyais revenu au moment de notre rencontre.

« Tu crois vraiment? »

Je fis mine de me jeter sur lui en lui portant un coup. Théo partit ailleurs rejoindre la jeune femme dans la chambre. J'entendis une série de sanglots, puis des soupirs douloureux.

Théo revint dans la pièce en hurlant:

« Au secours! Au secours! Anna est en train de mourir! Il y a du sang partout autour d'elle! »

Je partis en grognant en direction de la chambre. Elle lançait des regards abrutis autour d'elle, tentant de se cacher sous un drap taché de sang:

« Qu'est- ce que tu as fait, idiote? Tu étais censée attirer son attention, mais pas jusqu'à ce point! »

Elle ne montrait plus de terreur. Elle eut même la force de me répondre.

« Va- t'en... Reste avec lui... Reste avec Théo... Il va avoir besoin d'aide... »

Ce courage m'épouvantait encore plus que le reste; le sang que j'allais devoir répandre apparaissait dérisoire en fonction des délais que cela allait prendre maintenant. Pourquoi ne pas agir sur le champ? Le moment paraissait idoine. Pourtant il me fallait à court terme me protéger contre toute suspicion; Pedro lui- même pourrait me trahir, involontairement, en dehors de tout raisonnement logique, le plus spontanément du monde... et je ne me voyais pas le sacrifier à ma rage ou ma folie, refroidi par le courage de cette jeune femme. Dehors, Théo hurlait et pleurait simultanément, implorait de l'aide. Des ambulanciers qui passaient sur la route près de chez lui, de retour vers l'organisme pour qui ils travaillaient, s'arrêtèrent. Théo s'embrouillait dans ses explications; je dus prendre le relais afin de les convaincre de porter une aide à la jeune femme. Ils la charrièrent sur un brancard. Ils instruisirent Théo de l'endroit où ils l'emmenaient; par chance c'était rapidement accessible. Le chauffeur nous y conduisit. Tout le long du trajet, Théo, dans un état second, enivré de terreur et subjugué par elle, répéta:

« Tu avais raison... tout est de ma faute... »

Et je répétais, sans être entendu:

« Rien n'est de ta faute, ne culpabilise pas. »

A l'hôpital, les infirmiers semblèrent longtemps conspirer en ne daignant rien nous communiquer sur ce qu'avait subi la jeune femme. Leurs mines odieuses exaspéraient Théo; je redoutais de bon droit qu'il parte en insultes qui n'auraient rien arrangé. Pour ma part, j'attirai l'attention d'un homo qui céda à une promesse rigoureusement anti-déontologique, celle d'être mieux renseigné sur la longueur de ma bite, rumeur qui atteignait sur la toile des proportions légendaires auquel son statut ne la prédisposait nullement.

Nous voilà donc, Théo et moi, assis dans un couloir vaste, triste et sombre. Prostré, le jeune homme ne disait rien, et ce n'étaient pas mes allers- et- retours entre l'endroit où il se trouvait et la machine à café deux niveaux plus bas qui allaient changer quoi que ce soit. C'était à peine s'il s'apercevait de ma présence ou de mon absence physique, et il enferma toute sa tristesse dans de violents soupirs navrés qui ne pouvaient remédier en rien à la situation. Il se montrait incapable d'exprimer ce qu'il redoutait le plus réellement, de la survie d'Anna ou de sa mort. Je souhaitais ardemment que se réalise cette dernière hypothèse, puisqu'elle m'aurait épargné d'avoir à venir à bout d'une tierce personne, mais je lui supposais à bon escient suffisamment de vitalité pour survivre même aux désagréments psychologiques et physiques d'une fausse couche.

A un moment où les vulgarités diverses de l'endroit et du moment se furent conjuguées pour rendre le tout insupportable, je parvins à convaincre Théo de sortir fumer une cigarette. C'était vers cinq heures du matin; des camions d'un centre commercial tout

proche repartaient vers d'autres haltes familières, d'autres approvisionnements. Le visage illuminé par le charbon rouge de la cigarette, Théo faisait penser à diverses personnes, mais pas à celle qui me dit:

« J'ai toujours su que ça se passerait comme ça... Je ne peux pas faire un enfant, ou plutôt je peux en faire un, mais je ne peux pas lui permettre de prospérer ou même de grandir. Toi, c'est comme si tu m'avais vu naître, et puis grandir. Encore plus que tous les autres. Mais est- ce que ça a de l'importance pour toi? Je suis convaincu que non. Que ce que tu crois, c'est noble, c'est juste, mais est- ce que je suis noble, moi? Est- ce que tu crois réellement en moi, est- ce que ce que tu dis sort juste de ta bouche afin de me faire plaisir? »

Il faut alors prendre le jeune homme par les épaules, l'épousseter comme un bibelot, lentement le rassurer, puisqu'il est en défaut de carapace ne pas le pousser dans un champ d'orties... Alors l'infirmier- celui que j'ai soudoyé, bizarrement- vient vers nous et nous invite à revenir vers le niveau où Anna se repose après avoir été soignée.

Les nouvelles les plus funèbres furent délivrées par un sycophante du chef de service, qui nous informa qu'Anna avait fait une fausse couche; avant d'être incinéré le fœtus fut tout de même contemplé par moi et Théo. Quelques larmes d'expiation bordèrent les cils du jeune homme, asséchées d'un geste. Théo prit tout de même cette peine de s'informer sur le sexe de l'enfant mort. C'était un mâle. Il se montra du coup beaucoup moins déçu, redevenant à la longue presque jovial. Ce fut à ce moment qu'il me recommença à me décevoir. A mes yeux qui se remettaient d'avoir été déconcertés et éblouis par tant de variations de lumières, le meurtre futur reprenait de sa légitimité.

## CHAPITRE 17

Après sa confession accusatrice de la dernière fois, j'attendais de Leah un appel urgent. Celui-ci tardait à venir. C'était à dessein, bien entendu. Elle tendait à me savoir expier, sans doute, ainsi qu'à m'imaginer livré à cette occupation exceptionnelle dans tout ce que l'Europe contenait de plus et moins potables réceptacles à jérémiades. Si son regard-caméra vertovien avait été juché sur mon épaule, elle aurait été réjouie au-delà du risible; j'expiais dans les plus prestigieuses et minables des compagnies, le matin et le soir, et j'étais résolu d'autant plus à me condamner cependant, en attendant mieux, ce qui commençait à vouloir dire: en l'attendant, elle.

Elle! Tout me revenait maintenant, que j'avais eu le courage et la faiblesse de négliger. Sa voix me revenait avec la même force prépondérante qu'avaient les chansons de Sam Phillips. Et si je ne pouvais que me résoudre à laisser l'une des deux à Nonesuch et une carrière artistique que ma position de fan souhaitait brillante, je ne parvenais pas à me décider à laisser l'autre à son canard, et aux consignes plus ou moins savamment dictées par son rédacteur en chef- car on savait à quoi aboutissait d'observer des règles de déontologie de nos jours. Elle avait ses peines aussi- la santé de son frère, son grand lit toujours vide. Neal, que j'avais toujours au téléphone, dans des intervalles qui commençaient à s'espacer, affectait de ne jamais rien dire sur elle, et bien sûr je voyais cela comme un ordre qu'elle aurait transmis et qu'il suivait aveuglément; du reste Neal devenait à mon égard de moins en moins amical et de plus en plus professionnel. C'était pire qu'une punition infligée à un gosse, notamment parce qu'elle n'avait pas besoin de moi et que je commençais à hurler ce vide par tous les pores de ma peau. Comment le pourrait-elle? Mais qu'avais-je à espérer de notre union? La méritais-je seulement? Et était-ce bien cela que je voulais? Il n'était plus question de vouloir; cela me dépassait tellement, c'était comme une statue devant laquelle je revenais toujours et qui marquait, plus fidèle qu'une horloge, le rythme de mes promenades. C'en était trop pour moi. Je me jurais de m'échapper de ce schéma plein de stéréotypes afin de devenir meilleur. Pourtant le besoin de Leah ne s'atténuait pas, bien au contraire; et le fait qu'elle m'avait délaissé m'atteignait plus brutalement que quoi que ce soit d'autre, peut-être parce que j'obéissais à un ordre plus ancien et important que moi, ou que j'avais réellement besoin d'elle ainsi que de sa soif de vérité. Par l'office secret, caché et omniprésent de mon désir, je ne désirais sans doute que la soumettre, et donc cela devenait intrinsèquement plus valable de penser à quelqu'un d'autre qu'elle, c'était une fantaisie mauvaise, du même genre que celles, passagères et indues, qui piègent de temps à autre un humain à la vue d'une maison, d'une voiture, qu'ils prétendent en toute bonne foi inédite...

Puis, pouvais-je tolérer de rejeter, à cause d'elle et sur la vague promesse de son potentiel de gestations, mon hétérophobie qui agissait pour moi seul, épiphanie éternelle, qui me permettait aux jours de gueule d'emprunt de me mouvoir, de me mélanger à ceux qui étaient comme moi, fréquentant le monde à défaut d'y figurer constamment et sans faille? Il m'apparaissait que je ne le pouvais pas. Alors je la recrachais, cette sale femelle, je la rejetais à l'avanie de sa condition accompagnée de ses milliards de semblables- et c'était fort puissant et fort beau, pourtant je n'en souffrais pas moins...

Et je me rejetais de toutes mes forces sur d'autres activités, comme la mise au net définitive de ce texte non prémédité rédigé en Bretagne, et qui aurait mieux fonctionné sans apports extérieurs, notamment celui d'une femme née en des terres étrangères, plusieurs années après moi, et qui l'avait inspiré cependant. J'y lisais plusieurs choses dont elle avait pu être le relais, sans doute, et que je n'étais nullement choqué de découvrir- ici un autre rapport au langage, ici un remugle d'un roman raté de la dix-neuvième année, ou un équivalent, et encore, ailleurs, l'amorce d'une mystagogie, et peu importait, tout ce qui répondait selon moi à des codes plus anciens et plus modernes et que j'accepte comme définitions sœurs tout autant. Le titre qu'après de mûres réflexions

apparaissant par erreur à mon esprit comme spontanées je donne à ce futur livre est *L'âme passagère*- un titre noblement contradictoire, en même temps qu'une réminiscence affolée des livres que Maupassant n'eut pas le temps de finir, son cerveau grignoté par la folie syphilitique le révélant de l'intérieur *fil de Dieu* et millionnaire par la grâce du fantasme et nourri au mercure...

En réalité, pendant une plongée passagère où le flou de l'instant me protégeait de la souffrance, je compris que ce texte s'était nommé tout seul à la suite de communications involontaires et dénuées de toute censure- un peu comme le fut *Rubber soul* par les Beatles, en un moment de réalisme régi de façon souterraine par la transparence, la pudeur et l'humour.

Ensuite le planning de ma déchéance reprit ses droits. J'avais un sérieux lot d'interviews à faire, d'apparitions à effectuer dans des lieux si disparates et selon des configurations constamment changeantes. Je perdais un peu de mon âme à chacune de ces prestations, sous l'œil éberlué ou admiratif de mon entourage- des gens d'Ignition, ou d'autres, trop compromis dans l'assouvissement des mêmes volontés pour être repoussés d'un simple claquement de doigts. A certains de ces moments d'exposition ma lippe s'affaissait et je parvenais à cette expression de dénuement si sincère que personne ne semblait le détecter réellement. Personne sauf, naturellement, un téléspectateur. L'un d'entre eux fut Michael. Il eut même le culot de se présenter peu après l'inauguration de l'Ignition House parisienne avec une lettre pleine de reproches qu'il eut le tort de laisser entre des mains étrangères.

Ce qui causa immédiatement un blâme. Je le fis torturer, et exigeais d'en voir le résultat. Cela me prit huit heures de trajet dans la même nuit noire que je désespérais de jamais voir finir. Devant Michael désarticulé, saignant, je pensais aux cadavres que j'avais vu auparavant dans ma vie- David Spencer, mon père, Upo- j'avais oublié Upo! J'y pensais pourtant de façon régulière; puis, *Joao et le livre de lumière* lui était dédié. Michael saisi dans la mort de son intégrité physique paraissait guindé et obtus, plus encore qu'auparavant, le geste du sacrificateur semblait avoir renforcé son état, faute de l'avoir transformé.

Puis je repris le collier. Plusieurs tentations amicales me venaient, auxquelles je fis bien de ne pas accorder plus de crédit qu'à une excitation passagère. C'est par désœuvrement que cette excitation me prenait avant de me rejeter, sautillant encore tel un ludion saisi tout vif par la rage.

Noël fut passé dans un hôtel d'une ville suisse, avec Mandika pour seule compagnie. Quelques profiteurs tentèrent de forcer ma retraite tandis que je me payai le luxe d'un entretien par webcam interposée avec le beau Giovanni, victime temporaire d'un ennui considérable, accompagné de créatures encombrées de soucis divers, dans des endroits qui servaient d'interface à l'Enfer tous les vendredis.

De nouvelles d'Anna ou de Théo, naturellement peu. Cela ne faisait que deux mois que je les avais vus. Je savais par un tiers, qu'il n'est pas indispensable de nommer, que Théo avait pris ses fonctions dans l'affaire déguisée de *strip- club* collée par moi entre ses pattes; mais là encore il surprenait, rechignant selon ce cafard mis en place à examiner les courbures des filles. Pourtant, la dernière nuit de décembre, on me fit signe que je ferais bien de me montrer un peu, juste par hasard.

Théo, donc. Après six cent kilomètres de limousine conduite par Robert (devenu, depuis sa confession, le plus laconique des hommes), nous voici à l'endroit où lui et sa copine demeurent. C'est une maison prétentieuse, sans doute conçue d'après un modèle de villa californienne, mi- moderne mi- gothique, mais totalement dépassée et déplacée vu le contexte. Je repérai deux ou trois trucs relatifs à sa situation, au cas d'envoi du jeune couple dans un monde supposé meilleur.

Anna vint m'ouvrir prestement avec un petit sourire qui me parut sincère.

« Va voir Théo, il est dans la petite chambre, à côté de la nôtre. »

Je haussai les épaules. Anna me guida, avant de m'abandonner à la porte de la pièce. Il s'agissait sans doute à la base d'un débarras. Il n'était pas de dimensions réduites; cette maison avait été achetée par Ignition aux enchères ou à la vente à la bougie, dans le cas où un directeur de la double affaire aurait une famille nombreuse à loger. Il y avait du linge froissé ou sale un peu partout, sur le sol, sur des étagères murales, dans des sacs et même dans une bannette. Théo dormait sur un matelas posé à même le sol. Il eut une série de grognements avant de se réveiller en semblant se ressaisir, d'un seul coup:

« Mike! J'ai rêvé de toi et maintenant t'es là, devant moi! »

« J'espère que ça te donne pas envie de retourner faire un beau rêve plutôt... »

« Non, tu rigoles ou quoi? Bien sûr que je suis content de te voir. Mais dis- moi ce que tu fous dans le coin? »

J'avais bien sûr préparé mon petit mensonge, lequel sembla le satisfaire. Je l'avais soigneusement bricolé et il tenait très bien la route. Théo me dit ensuite, avec son regard d'enfant terrifié:

« Je crois que j'ai fait une connerie, Mike. Mon corps ne veut plus de moi pour le faire vivre. Dans mon rêve cette nuit c'était toi qui étais chargé de me le transmettre. »

« Et maintenant que je suis en face de toi, tu vois bien que je n'ai rien de tel à te dire. »

J'avais dit cela sur le ton de la plaisanterie, comme au temps où nous vivions ensemble et que je voulais d'aucun nuage noir pour me dissimuler ce visage charmeur. Pourtant il ne me croyait pas.

« Tu sais, j'ai traîné avec des réunionnais il y a quelques temps... ils m'ont expliqué des trucs... le *ti bon ange* notamment... »

Il souffrait beaucoup apparemment, et peinait à retrouver ses idées ou les mettre en ordre.

« Enfin j'ai pas tout retenu, puis ce n'est pas important, mais juste pour te dire que je me demande si mon *ti bon ange* ça ne serait pas toi. »

« Je ne crois pas pouvoir être ça pour personne. A part peut- être... »

« A part peut-être quoi? »

« Un ange exterminateur? » fis- je en haussant les épaules, sourire aux lèvres, apparemment insouciant.

« Putain. Tu me fais flipper. A moins que ça ne soit encore un de tes trucs d'intellectuel. »

« Non, j'en ai peur. »

« Pourtant exterminateur c'est un mot fort, qu'on emploie coûte que coûte, comme tu dis si bien. »

Je lui racontais alors tout ce dont je me souvenais à l'égard de David Spencer. Théo béa tellement que de sa bouche échappa un enfantin filet de bave qui manqua de peu tomber sur le sol.

« Putain. J'avais raison d'avoir peur de toi. Tu avais fait ça et tu ne voulais pas m'en parler? »

« Pas plus à toi qu'à personne d'autre. Il y a diverses décisions consécutives à cela. Basculer dans la schizophrénie, ou dans la folie consentie, ou bien continuer du mieux qu'on peut, vaillamment. Ce que j'ai fait jusque- là. »

Ainsi donc il avait eu peur, il avait flippé, s'était senti épié, mis à nu un peu plus infailliblement que par l'exercice de mon désir. Il avait eu raison, à vrai dire, tellement qu'il m'avait devancé sur la décision d'un meurtre!

« Mais j'ai tellement franchi la ligne blanche, Mike! Je t'ai tellement trahi, tellement... destitué... T'es comme un père pour moi, et je devrais te voir mourir? Je me sens tellement faible et je devine qu'il n'y en aura plus tellement d'autres après toi. »

« Il y aura sans doute autre chose après. »

« Ah bon? Non, je ne sais pas. Je préférerais mourir avant toi, pourtant. »

Anna vint alors à la porte où elle gratta timidement.

« Théo, le repas est prêt. Mike, on te garde à déjeuner? »

« Mais oui, je veux bien. »

Théo alluma une cigarette.

« Je vais aller prendre ma douche. »

Anna et moi descendîmes.

« Tu m'en voudras si je te dis que je suis à nouveau enceinte? »

Je sentis cette catastrophe transpercer ma chair et faire des allumettes de mes os- il fallait pourtant continuer à sourire.

« Et comment Théo a pris la chose? »

« Il n'en parle pas. Par superstition je suppose... »

Nous étions revenus dans la cuisine, où je m'affalais sur un tabouret.

« Ça ira bien cette fois » dit la jeune femme en sortant un poulet du four.

De quoi parlait- elle au juste? Sur le coup je jugeai préférable de ne pas approfondir.

« Je le souhaite » dis- je d'une voix étranglée.

« Théo a l'air mieux, tu ne trouves pas? Je crois que je t'ai fait peur pour rien. »

« Non, Anna, il est pire. On dirait un fantôme, il fait réellement peine à voir. »

On entendit des pas précipités.

« Ah, mes deux comploteurs préférés! Encore en train de dire du mal de moi. »

« J'ai prévenu Mike » dit Anna en regardant par- dessus son épaule, par derrière.

« Sur quoi? »

« Sur le bébé. »

« Ça fait à peine un mois qu'on en a parlé. T'es même pas sûre d'être vraiment enceinte ou que le bébé tiendra le coup cette fois- là. »

Anna eut un sourire vaillant qui me porta au cœur comme une blessure intentionnelle:

« Oh non. Je suis bien sûre que c'est la bonne, cette fois. »

Théo s'assit sur le tabouret situé en face de moi. Il me sembla qu'il était fort pâle alors; ses mains tremblaient convulsivement et il suait à grosses gouttes. Surtout, à ses tempes, comme deux oriflammes de signification vive, des traces jaunes, d'un jaune pailleté, me firent peur. D'où venaient- elles? Il venait de se laver pourtant! Me revinrent alors les marques de coups de tournevis, la nuit de notre rencontre, qui avaient soudainement disparu- et une peur immense me submergea.

Théo eut une sorte de geste égaré qui me rappela la fois où il m'avait frappé, chez moi.

Nous préparait- il à une révélation supplémentaire? Et, de fait, il eut une violette poussée de tout son corps vers l'avant, qui me fit repartir vers l'arrière en agrippant la tasse de café qu'Anna m'avait servi, renversant du liquide sur mon pantalon. Mais Théo ne s'était pas relevé, il s'écroulait; son corps fit un bruit écoeurant en heurtant le sol. Je sortis de la maison à toute vitesse, appelant Robert. Il accourut et nous emmenâmes Théo à l'hôpital le plus proche. Il nous demanda de rester à côté de lui un temps, jusqu'à ce qu'un médecin le prenne en charge. Lorsqu'il entra, il attira la jeune femme à lui et lui glissa quelques mots à l'oreille. Anna se redressa d'un seul coup, comme illuminée. Puis ce fut à moi qu'il fit signe de se pencher:

« Tu resteras avec moi jusqu'à la fin, Mike? »

« Oui. »

« Promets- le moi. »

Je le lui promis.

## CHAPITRE 16

»Pourrais- tu rester quelques jours avec moi, Mike? Au moins jusqu'à ce que Théo rentre de l'hôpital. C'est trop triste d'être toute seule dans cette maison isolée. »

« Mais bien sûr. »

Nous revenions chez eux à ce moment précis.

« Qu'est- ce qu'il t'a dit? »

Anna se mit à rire comme si la cruauté dictait ses phrases.

« Il a dit que c'était moi qui le tuais. Qu'avec cet enfant qui était mort dans mon ventre c'était sa vie qui s'en allait. »

« Théo n'est pas mort. »

« Non. »

« Pourtant il est bien capable de se laisser mourir rien que pour se donner raison. »

Anna eut un petit rire égaré.

« Oh, je pense à ça, parfois, tu sais... Théo- je ne sais pas ce qui se passe avec Théo. Je pourrais essayer de comprendre les mœurs d'un crocodile ou d'un buffle... Mais les siens... En même temps, le voir mourir pour laisser le champ libre aux gens qui l'aiment, je ne sais pas, mais ça semblerait trop commode... »

Je fis une pause, ne trouvant rien à dire.

« Il me torture. Il m'a dit cent fois qu'il aimerait me savoir morte à cause de ce que je sais sur lui... »

« Sa lâcheté, la violence de sa colère... Et aussi sa beauté, la fraîcheur de ses remarques, la folie douce qu'il apporte... »

La jeune femme qui regardait par la fenêtre se tourna brutalement vers moi.

« Qu'est- ce qui s'est passé entre vous deux, avant? J'ai le droit de savoir. Tu ne parles jamais de toi. »

« Je ne vois pas en quoi ma vie t'intéresserait. Tu as suffisamment de préoccupations comme ça... »

« Ne me prends pas pour une conne. Je sais parfaitement que tu couches avec des garçons. Est- ce que toi et Théo l'avez fait? »

« Non. »

« Je ne te crois pas. »

« Tu te trompes pourtant. »

« Je sais bien que non. »

Une pause.

« Qu'est- ce qui te fait croire ça? »

Une autre pause.

« Une certaine lueur dans les yeux quand tu le regardes. Chez lui, le fait qu'il t'aime autant. Je crois même qu'il t'aime plus qu'il ne m'aime moi. En même temps je n'existe pas vraiment pour lui, je suis juste *sa meuf*, point- trait. Je lui sers d'alibi à sa liberté, et puis il y a cette hypothèse d'un gamin qu'il tient sous le coude, voilà tout. Et puis je ne suis pas vraiment sûre d'être enceinte.»

« Tu ne considères pas une seule seconde comme plausible le fait qu'il puisse t'accorder une valeur quelconque? »

Elle eut de nouveau cette petite quinte de rire malsain propice à glacer le sang.

« Oh non, pas Théo, je le connais trop bien... j'en ai vu pas mal et il a raison de penser que si j'ai supporté tout ça je supporterai aussi le reste... »

« Évidemment, si tu t'enfermes... »

Anna ne répondit rien.

« Et pour le gamin... vous avez... »

« Non. C'est un désir. Mais un désir seulement. Et Théo n'a plus vraiment envie de moi, je sens... je sais bien que... je sais qu'il se force... »

« Et ça ne te fait pas souffrir? »

« Non. Du moment que je suis encore valide et vaillante à la fin de la journée... »

Je laissai mon regard se perdre dans les détails mornes du bas- côté. Anna se trouvait donc complètement au même point que moi par rapport à Théo avant la fin de notre cohabitation. Comme si le jeune homme était incapable de générer autre chose que cette relation à deux niveaux, par à- coups et sans possibilité perceptible de continuité ou de recul. Ou bien comme si Anna et moi étions le même type de personnes. Hypothèse incongrue, ridicule. Et pourtant...

Je l'entendis rire toute seule, bravement. Comme je la regardais sans juger ni chercher à comprendre, Anna répondit à mon absence de question:

« J'étais en train de penser à Théo, là... J'étais en train de me dire que je souhaite qu'il reste longtemps là- bas... entre de bonnes mains. Et moi je serais enfin tranquille... »

Je me replaçai bien au fond du siège, relaxé et charmé par cette phrase qu'il m'incombait de finir à sa place: avec un enfant de lui, mais sans lui.

## CHAPITRE 15

Le vœu émis par Anna fut exaucé. Théo resta entre les mains de la médecine pendant plusieurs semaines. Plusieurs semaines durant lesquelles on le transporta de service en service, d'un hôpital à un autre, lui faisant passer de nombreux tests dès que l'opportunité se présentait. Un employé d'Ignition mandaté dans le plus grand secret reprit très furtivement son ancien métier afin de compléter, dès qu'il fut jugé suffisamment rempli, la diffusion de son dossier médical. Il n'était question que de remettre Théo sur pied uniquement pour le briser définitivement, lorsque le moment viendrait.

Ensuite, un après- midi étouffant, je puisai en moi un grand souffle et entrai en communication avec Karim Volver.

« Hello Miguel! Je pensais avoir des nouvelles dans vous dans quelques milliards d'années. »

« Je sais que vous ne m'en voulez pas. »

« Oui, mais n'en abusez pas. J'ai été invité à la party à la House. C'était très emmerdant. »

« Je l'espère bien. »

« On ne vous voit jamais à ces fêtes. »

« J'ai eu à m'occuper d'un ami malade. »

« Oh? Sérieusement? Pas ce charmant jeune homme, quel est son nom déjà? »

« Neal » fis- je, les dents serrées.

« Celui- là, oui, dont la sœur est journaliste. Et cet ami, vous vous en occupez... jusqu'à quel point? »

« Jusqu'à ne pas le laisser entre les mains d'incompétents incapables de distinguer une schizophrénie d'une sclérose en plaques. »

« Hum... »

Il renifla comme barrit un éléphanteau, entre les deux lamelles ré-agglomérées qui lui servaient de narines.

« Et vous ne voulez pas le laisser entre des mains insouciantes... ce scrupule vous honore, Miguelito. »

« Vous devez bien connaître une adresse, Karim... »

« Écoutez, je vais voir ce que je peux faire. Si la réponse est affirmative vous recevrez un message vers vingt- deux heures. Je vais devoir vous laisser, Mike. Tenez- moi au courant- et tâchez dans le futur de ne plus m'appeler uniquement pour des utilités. »

« Je vous remercie infiniment, Karim. »

« Caressez votre chienne de ma part. »

Je descendis rejoindre Anna. Elle se tenait dans un fauteuil, face à la grande baie vitrée qui donnait sur une prairie immense, tout en pente, triste et brune, avec quelques lambeaux d'herbe sale qui résistaient à l'hiver. Elle semblait ressasser, marmonner peut-être des choses lugubres, mais ce n'était peut- être qu'une fin de chewing- gum- pourquoi être à chaque fois dans la méchanceté?

« Théo vient d'appeler. »

« Ah bon. Et comment il va? »

« Pas bien. Il se sent faible et a des malaises répétés. Il demande quand on va aller le voir. »

« Ça fait combien de temps qu'on ne l'a pas vu? »

« Trois jours. »

Je comptai: samedi, dimanche, lundi. Et ce crétin de chef de service qui ne lui avait pas signé de permission, prétendant que ça n'entraînait pas dans ses charges. Bien sûr il m'était important que Théo périsse, mais pas entre ces mains- là; il finirait par mourir d'effroi dans cet hôpital avant qu'on aie essayé sur lui le moindre traitement.

J'aperçus à ce moment une ombre au bas de la pente qui aboutissait à un homme caché derrière un arbre. J'appelai Robert afin de lui demander un coup de main afin de chasser

l'étranger. Mais le chauffeur ne répondait pas. Il ne pouvait pourtant pas être loin- il vivait dans une ancienne dépendance transformée en deux petits logements qui étaient demeurés sans locataires, étant donné l'isolement des lieux.

Avec un geste agacé je me dirigeai vers la sortie. Ce fut le moment que choisit Anna pour m'appeler:

« Mike? »

« Quoi? »

« Ça vient de me revenir. »

« Qu'est- ce qui vient de te revenir? »

« Pourquoi je suis convaincue que Théo et toi avez fait des trucs cochons ensemble. »

« Ah ouais. Dis- moi donc. »

« Il ne me laisserait jamais seule un type parce qu'il n'a confiance ni en eux ni en moi. Et comme tu n'essaieras pas de te venger sur lui de cette manière- là, je pense qu'il y a déjà eu compensation. »

Je tentais de parler doucement:

« Mais ça ne veut rien dire à part que tu ne m'attires pas. Il espère peut- être que quelqu'un le débarrassera de toi mais ce n'est qu'un calcul inspiré par le masochisme.»

« Non, non. Vous vous aimez trop, vous avez sûrement couché ensemble. »

« Anna... »

« On le voit dans vos yeux quand vous êtes face à face. »

« Bien sûr qu'il y a de l'amour entre nous. Mais ce n'est pas ça... »

Ma voix semblait fausse; je terminais ma phrase sur une plainte molle. Ce fut ainsi qu'elle fut convaincue. Elle commença à pleurer.

« Oui, c'est vrai. J'oubliais qu'il y a de l'amour entre vous. T'as raison. C'est moi qui suis une nulle. »

« Je n'ai pas dit ça. »

« Je le sais bien. »

« Excuse- moi, il faut que je sorte. Je dois trouver Robert, il est quelque part sur le terrain. »

Je descendis la pente où je ne trouvais rien; nulle trace de pas, ni même un mégot de cigarette, juste un emballage de tablette de chewing- gum froissé, puis roulé en boule et jeté par terre. Mais ça avait pu arriver ici avant; il semblait déjà incrusté dans le sol. Rien n'indiquait une présence humaine récente, et l'arbre derrière lequel j'avais cru voir l'ombre disparaître ouvrait, comme la porte à tournevis au Brésil, sur un espace infiniment ouvert. Je réitérai mon appel à Robert, qui tomba dans une odieuse indifférence. Je n'avais pas vu le jeune homme depuis l'avant- veille et ma tentative de le pousser à aller se distraire avait retenti dans un silence morose. Il prenait pour une mission sacrée le fait de demeurer intègre, comme si je tentais à chaque moment de le piéger; il avait eu en me quittant un sourire si faible et si intense par ce qu'il montrait de luminosité intérieure que j'avais craint pour sa santé mentale un bref instant. Mais j'étais tellement absorbé par la mise à mort à organiser, et par les éventuelles répercussions sur mon psychisme du décès de Théo que je m'étais abstenu de le prendre par le bras ou de lui octroyer un sourire encourageant.

La voiture était à sa place. Robert ne l'avait pas bougée depuis notre dernier retour de l'hôpital. Je frappai plusieurs fois en bas de l'escalier, contre le renfort en contreplaqué qui isolait la cage de l'humidité ambiante. Il faisait encore plus froid ici que dehors, en dépit des apparences.

Je savais que Robert dormait dans le premier logement. Des grattements frénétiques se faisaient entendre, ainsi que des pleurs étouffés. Cela me fit un effet horrible- Mandika! Comment avais- je pu oublier mon chien? Je l'avais laissée à la garde de Robert, et il devait avoir eu un malaise, et elle... qu'avait- elle au juste?

La porte du studio n'était même pas fermée à clé. Je poussai la porte en déplorant de ne

même pas avoir quelque chose pour me défendre, à toutes fins utiles. Dès qu'elle m'entendit, Mandika devint parfaitement cinglée, m'appelant en geignant, grattant jusqu'à labourer la surface qui la retenait prisonnière.

Le plafond et le sol du studio étaient en bois blanc; la chienne se trouvait derrière une porte que j'ouvris. Mandika s'abattit sur moi, sanglante et heureuse. Mais j'avais vu le corps de Robert sur le lit, en pantalon de travail, le cou lacéré de coups de culs de bouteille. Des larmes me vinrent de le voir sacrifié, d'autant que j'étais certain de ne pas avoir affaire à un banal cas de suicide. Je m'étais montré insensible et hautain et ne pouvais plus faire machine arrière.

Charrier le corps et l'enterrer au fond du jardin me prit le reste de la journée; creuser dans la terre très dure me parut un supplice. Mandika, insouciant de ses blessures, courait à droite et à gauche, derrière les oiseaux, les lapins, un renard égaré qu'elle finit par occire et venir déposer à mes pieds. Je dus alors creuser un second trou et songeait que pour longtemps, le reste de ma vie peut-être, ces événements aberrants m'auraient transformé.

## CHAPITRE 14

Je n'eus aucun mal à convaincre Anna que Robert, un peu souffrant, avait eu besoin de soins et s'en était retourné par un taxi qui l'avait attendu un ou deux kilomètres plus bas; vu son état d'abattement et la puissance de ses facultés intellectuelles, sur lesquelles Théo ne s'était guère fait illusion, elle ne requérait pas d'explications supplémentaires. La limousine restait pourtant sur le terrain, comme une de ces carcasses vidées de leur énergie vues tard dans mon enfance, chez des oncles et des parents de copains aussi, et la seule personne à rôder autour était Mandika.

Rien de cela ne troublait la jeune femme qui semblait avoir besoin de se retirer pour réfléchir. Mon hypocrisie ne pouvait aller jusqu'à blâmer ce désir officiellement, parce que j'avais besoin aussi d'une certaine qualité de solitude, et que je tentais également d'obtenir une communication par internet avec ce satané docteur Bell, lequel se montrait capricieux comme la gloire et la juste rétribution des mérites.

Pourtant, une nuit, vers quatre heures, un visage compassé se montra sur l'écran de mon ordinateur. Avais-je pressé une touche durant mon demi-sommeil? Je l'ignorais. La conversation eut lieu en anglais.

« Bonsoir monsieur Cennebault. J'entre en contact avec vous puisque vous m'avez transmis le résultat de certaines analyses. »

« Vous ne pourriez pas me joindre un peu plus tard dans la journée? Il est quatre heures du matin, bon sang de bois. »

« J'en doute, monsieur. Sincèrement. »

« Peu importe. »

J'allumai une cigarette dont la bouffée initiale me sembla être la première aspirée de toute ma vie.

« Est-ce le dossier d'une personne proche? »

« Un cousin, docteur Bell. Ou peut-être un frère. Quelque chose comme une partie de moi, en fait. »

« Eh bien je ne sais pas si vous y connaissez quelque chose en Delta blues mais la dernière bonne donne a mal tourné. Vous voyez de quoi je parle? »

« Est-ce que c'est le sida? »

« Non. Quelque chose de plus rare, probablement un cancer. Mais j'aurai besoin d'examens d'autres sortes afin de me déterminer. »

« Ce n'est pas possible. »

« Dommage pour cette personne. »

« Quels conseils lui donner? »

« De penser à son testament. C'est le seul conseil à donner, bien sûr. Faits de votre mieux et ne vous inquiétez pas. C'est une forme de maladie cachée, vous comprenez? »

« Pas du tout. »

« On pourrait s'en rendre compte, mais pas par les moyens habituels. Je vous envoie tout le foutu machin. Vous le montrerez aux docteurs qui prendront cette personne en charge. »

« Est-il condamné à court terme.? »

« Oui. »

« Vous en êtes sûr? »

« Absolument. »

Des frissons d'angoisse me venaient qui devinrent franchement voluptueux. La mort de Théo était en lui déjà, je n'avais à pousser à fond qu'un peu de dissimulation et il en serait bientôt là...

« Eh bien merci beaucoup, monsieur. Pourriez-vous garder cette conversation pour ce qu'elle est, s'il vous plaît? »

« Intime, bien entendu. Cela va sans dire. »

Quelques heures peuplées de rêves à charge négative plus tard, je descendis l'escalier, fourbu et me souhaitant pour de bon exsangue. C'était pourtant très loin d'être le cas. Dans le fauteuil du salon placé devant la grande baie vitrée qui donnait sur la plaine, une vieille personne très fripée semblait rêvasser en sanglotant.

« Ça ne va pas mieux, Anna? »

J'avais une main vers la forme qui avait cessé de frissonner. J'avais halluciné le tout-le port de la vieillard, le châle sur les épaules, le cheveu gris. C'était Théo! Théo mécontent sans doute, vexé par ma saillie intempestive, effectivement enroulé dans une couverture, plus qu'à demi- avachi, mais dont l'environnement immédiat le résumait mieux que tout autre. - bouteille de tequila avec du citron vert, des bouts de cigarettes retranchées de celles qu'il allumait pour les jeter, à moitié fumées, dans un grand bac posé devant lui, bac dans lequel il crachait à chaque minute des viscosités. Ce qui me rappelait un peu trop précisément une autre personne qu'il m'avait fallu enterrer contre ma volonté, juste parce que cela paraissait, comme de juste plus aux yeux des autres qu'aux miens, *l'ordre des choses*.

« Wesh, Mike, il est temps que tu te trouves un meilleur oculiste. Tu déconnes à pleins tubes, mon frère. »

« Désolé, l'espace d'un instant, j'ai vraiment cru que... »

« Ça va, ça va. »

« T'es rentré quand? »

« Tout à l'heure, tu m'as pas entendu? Moi par contre je t'ai bien entendu ronfler, pas de problème. »

« J'ai ronflé? »

« Ça ouais, heureusement qu'il était plus de midi sinon tu nous aurais tous réveillés, salopard. »

## CHAPITRE 13

« Est- ce que je peux rester un peu avec vous, Théo? »

« Tu ne nous déranges pas. Tu ne nous dérangeras jamais. En plus c'est pas franchement terrible pour nous deux de rester seuls dans un endroit si isolé. Mike? »

« Ouak? »

« Nous remettre à vivre tous les deux, ça serait peut- être pas mal. Mais pas que nous deux, tu comprends? »

« Mmh... »

« Vas-y, parle... »

« Je ne peux que parler à ta place. Tu as eu le temps de réfléchir à l'hôpital et tu es naturellement parvenu à certaines conclusions. »

« Vrai. »

« Dans lesquelles sont entrées des considérations sur ton avenir effectif et affectif. Et c'est là que tu as vu que... tu ne pouvais raisonnablement pas rester seul avec Anna. Tu en es venu, logiquement, à la comparer à cette bancale, mais rassurante cohabitation qui nous as tenus ensemble un bout de temps. »

Je me tus le temps de me servir un verre.

« Continue. »

« Ouai. Donc tu veux les capotes et l'argent des capotes. T'engager et te protéger en même temps. Sauf que cette fois c'est les autres qu'il faut protéger. Respecter la vie privée d'un autre est difficile une fois considéré cela. Ma vieille tronche t'es donc revenue à temps. »

« Tu m'en veux? »

« Même pas, non, j'en ai vu d'autres. Mais attend. Personne ne peut te maîtriser lorsque tu atteins le degré de sauvagerie nécessaire à l'expression de ta personnalité véritable. Tu n'as pas les moyens de payer les services d'un garde du corps pour assurer la sécurité de tes proches, mais ces moyens, Ignition les a. Alors, comme tu as ce travail que tu es censé honorer, tu te dis avec pas mal de culot et de naïveté que, en se démerdant autrement pour survivre, l'argent que je m'apprête à te verser serait de loin suffisant au salaire d'un garde du corps afin d'assurer notre sécurité à Anna et à moi. »

Je le regardais pour la première fois depuis longtemps. Son visage illuminé par ces accumulations de raisonnements, fussent-elles exprimées par un autre, reprenait un peu de sa beauté extraordinaire.

« T'as tout compris. »

« Une fois de plus, et t'as pas besoin de me le dire pour que je le sache. Je te connais bien, d'ailleurs, par moments j'aimerais bien réussir à t'oublier, mais ce n'est pas possible. Quoi qu'il arrive je suis condamné à toi, alors autant faire avec. Pourtant tu ne me modèleras pas. Rien à faire. Je sais que t'essaieras encore. »

« Tu seras là jusqu'au bout. »

« Enfoiré. Tu ne t'es jamais dit que j'avais une vie à moi avant de te connaître? »

« Une vie, t'es sûr? T'avais pas de vie avant moi. Tu respirais tout juste, tu faisais semblant. »

Je marquai une pause.

« Seulement tout ça, tout ce que je t'ai dit, je ne veux pas que ça se passe ici. Y'a pas moyen. Je ne le veux pas. »

« Hein? »

« Ton monde idéal, avec tes garde- fous pensés et rendus effectifs par toi- même, non content de les avoir mis à jour, il va également falloir que tu les subisses. Alors je vais te tisser la toile la plus inextricable, la chose la plus difficilement imaginable que je puisse concevoir. »

« Quoi donc? »

« La Normandie. »

Théo se décolora un peu.

« Merde! »

« Tu l'as dis, bonhomme... »

« Tu me ferais ça à moi? »

« Sans hésiter une seule seconde. »

« Tu me veux bien du mal alors. »

« Absolument pas. Comme tous les grands frères et le pères abusifs de l'Histoire, je vais te montrer qu'il faut te faire du mal au début pour ensuite parvenir à te faire du bien. Ça risque bien d'être encore plus chiant pour moi que pour toi, considère ce fait. Regarde ce que je fais pour toi. »

« Je mesure le sacrifice. C'est ta terre de cauchemars et tu es prêt à la réintégrer pour moi. Je ne suis pas sûr de le mériter tant... »

« La considération légitime de l'essentiel ne tolère pas le médiocre. Taper moins haut serait en dessous de tout. Et j'irais même plus loin. Je requerrai une torture spéciale. »

« Laquelle? » demanda Théo avec un sourire gourmand. Il savait jusqu'où j'étais prêt à aller pour satisfaire son masochisme, aussi avéré que ma faiblesse à son égard.

« Tu pourrais avoir des enfants mais je ne les laisserais même pas croiser ton regard. Ils grandiraient sans savoir ton nom à des milliers de kilomètres de toi, même moi je ne serais pas au courant de l'endroit exact. Tu pourrais toujours t'amuser à me torturer, mais... »

« Ça serait en vain. »

Il buvait à la bouteille, maintenant, sous le coup de cette annonce. Il me la tendit ensuite. Son regard s'était allumé suite à l'effet de telle promesse, et je comprenais à quel point l'idée d'un amour insensé en termes d'unique expérience vivable était profondément incrustée en lui- et à quel point nous nous aimions. Jamais ses mains n'avaient moins tremblé, et je redevais à sa vue ce monstre assoiffé de stupre qui désirait le faire jouir par stimulation anale. Comme il me révélait à moi- même et échouait à se réhabiliter ainsi!

« C'est marrant, je te voyais surtout mélancolique... il aura fallu tout ça pour que tu m'apparaisses comme doté d'une énergie... une certaine énergie... non, une énergie à tout péter devant toi afin de laisser libre le passage. Ah, tout est à refaire, Mike. »

« Non. »

« Non, vraiment? »

« Non, il me semble que non. Tu ne vas pas gagner ce jeu stupide auquel on joue- mais sois rassuré, je ne suis pas ton adversaire et je ne gagnerai pas non plus. »

« Dommage. »

« Pourquoi dommage? »

« Parce que de nous deux, c'était toi qui méritait le plus de gagner. Tu as attendu tellement longtemps... »

« Pas si longtemps que ça... je ne suis même pas si certain de te connaître. »

« Menteur. »

« D'accord. »

« Alors, cette maison, on la visite quand? »

« Faut d'abord qu'on la trouve. »

« Sur internet. »

Ce fut plus facile que je pensais. Je minaudais bien un peu, contrecoup de quelques réminiscences un peu désagréables, et des trois qui semblaient le mieux convenir, j'optai pour celle située à Villerville au détriment de celles situées à Croisset et Bosc-Le-Hart. Selon mes critères secrets, il importait que de la nouvelle résidence la mer fut proche, d'autant qu'elle l'apaurait. J'avais eu l'occasion de remarquer sa répugnance super-visible, la grimace irraisonnée; il y avait là une défense viscérale que je n'avais jamais tenté de forcer, par une décence qui n'était jamais tombée. J'avais éprouvé à son égard

quasiment toutes les curiosités concevables excepté celle- ci. Aurai- je celle qu'eut Pialat lorsqu'il voulut filmer les restes de sa mère? Était- ce bien de la curiosité d'ailleurs, et non une rébellion de la censure qui range les conclusions naturelles dans le dossier *Je ne veux pas savoir de quoi il est question ?*

A toutes mes décisions Théo acquiesçait froidement, sans donner de lui- même la part que j'aimais le plus- cet enthousiasme dénué de rationalisme. Disséquée pièce par pièce, presque plan par plan, la maison me semblait autre ou différente, moins digne de vénération peut- être. Je fis passer néanmoins une suite d'ordres consécutifs à son achat, à titre personnel. Je posséderais bientôt une maison; de moi qui avais toujours espéré finir clochard, on ne pouvait plus que médire.

## CHAPITRE 12

J'investis le soir- même le petit débarras où j'avais trouvé Théo le soir de mon arrivée. Le couple se balançant plus de regards amoureux qu'à l'accoutumée je crus bon de les laisser seuls et me retirais donc de bonne heure, dans un état de fébrilité grelottante entretenue par de petites pilules. J'avais la tête encombrée d'une citation incongrue du refrain de *Storm warning* des dB's et m'allongeai dans le lit en caressant Mandika, restée au bas du matelas. Elle était dans une forme splendide, ayant eu toute l'occasion de se défouler sur le grand terrain qu'elle arpentait depuis déjà deux mois. Deux mois ! Je m'endormis en me surprenant de ma patience.

Je fus bientôt au bas d'une colline que de caressants nuages noirs ceignaient au sommet. La lande derrière moi était désertique au possible; au sol brillaient de loin en loin quelques touffes ou grappes de bruyères; des oiseaux à collerette passaient en émettant des appels ressemblant fort à des brames.

Sans s'être en aucune façon manifesté, un couple masculin/ féminin se trouva bientôt devant moi. L'homme et la femme semblaient à peu près du même âge inestimable. Leurs vêtements et leurs mines disaient leurs occupations de misère; leurs visages terreux me firent penser à une photo de Don Van Vliet prise dans le désert du Nouveau- Mexique. L'homme paraissait tenaillé par une douleur physique innommable. Son costume avait souffert, plus encore que des outrages liés au temps, ceux liés à l'environnement. Des fleurs flétries pendant à sa boutonnière me parurent semblables à des vomissures de pierre, dans la lumière glauque dispensée par le soleil, mais avalée par les nuages. Ce qui me paraissait le plus surprenant, et me donnait presque l'impression d'être le voyeur d'une cérémonie intime reposant sur le mystère, ainsi que l'envie de les côtoyer assez longtemps pour le percer à jour, était le regard de tendresse bouleversée qu'il posait sur sa compagne. Celle- ci, beaucoup plus petite, avec une jupe descendant à mi-cuisses, parlait dans le vide sans prendre d'arrêts autres que ceux nécessaires à sa respiration. Et lui la regardait continuellement, sans poser de jugement apparent sur ces vaines tergiversations... Dieu, quelle expression d'amour émanait de lui! L'espace d'un instant je me sentis chanceler, puis je reconnus à quel point je me sentais inutile et fétide, bien plus vide que je n'aurai pu le concevoir.

Ils faisaient un peu pitié, absolument, dans leur splendeur, l'égarement qui les joignait parvenait à invoquer cette part artificielle qu'est mon hétérophobie, propriété immonde dont j'avais juré de ne jamais me défaire.

Me yeux collaient; je tentai de les humecter mais ne parvins qu'à les embourber un peu plus, car mes mains se trouvaient pleines de poussière se craquelant en boue. Le ciel était toujours aussi sombre. Le couple en face de moi s'anima soudainement. L'homme passa un bras sous celui de sa femme et ils partirent tranquillement droit devant eux, l'homme servant naturellement de guide.

Je me dressais alors sur mes deux pieds- car mes jambes, *mes deux vraies jambes*, m'étaient revenues et commençai à courir derrière le couple. J'avais beau courir en y mettant toute ma vitesse, j'étais sans arrêt distancé par eux, qui semblaient pourtant avancer à allure assez modérée.

Une pluie cinglante tomba dès lors. Je n'eus bientôt aucune autre ressource que de me préparer à courir les yeux fermés- car j'avais peur que l'action de la pluie les cimente ensemble et que je ne parvienne plus jamais à les ouvrir. Lorsque la pluie cessa, j'enlevai ma chemise et sentis sur mon visage la plus délicieuse caresse, la plus bienveillante manipulation qu'elle eut jamais supporté.

Pourtant ma joie tomba très vite. Au lieu de courir droit devant moi comme je l'avais cru, j'avais dû tourner en rond puisque je me trouvais exactement à mon point de départ, comme si je n'avais jamais évolué.

Je commençai à hurler, en bonne bête prise au piège, et ma voix s'étrangla. Je tombai à genoux. J'entendis alors un rire flûté venant de l'autre côté de la colline- laquelle semblait désormais s'être rapetissée.

Je contournai le mamelon lentement. Devant moi se trouva bientôt une petite fille âgée de six à sept ans, vêtue en communiant- robe blanche en percale, souliers vernis. Elle jouait à réguler sur le sol bourbeux le passage de petits hannetons avec des rameaux d'arbres et des résidus d'objets en plastique. Elle me considéra avec une certaine gravité et parla en me regardant bien droit dans les yeux.

« Ça fait longtemps qu'on t'attendait. »

« Je sais, je sais, ma petite chérie. J'ai été retardé en chemin. »

« Je suis trop grande maintenant pour qu'on m'appelle petite. C'est mon papa qui me l'a dit. »

« Ah? Et comment il va, ton père? Il fume toujours autant de shit? »

J'avais dit cela, parce que j'étais persuadé que cette petite ne pouvait être que celle de Vivien Sorel. C'était relativement idiot, je le pense bien. Elle me dévisagea avec un dédain vieux comme trente mille fois elle.

Mais peut- être pourrait- elle fournir un biais afin de quitter cet endroit infernal?

« Et il est où ton père? »

La petite cala une natte derrière son oreille, la faisant pendre sur son épaule, et dit sans sourire davantage:

« Là- bas. »

« Où ça, là- bas? »

« Dans la crypte, avec ses semblables. »

« Dans la... »

Elle eut un rire méprisant.

« Je t'ai bien fait marcher, hein? Non, il n'est pas dans la crypte, quoi qu'il y en ait presque une maintenant, vu la profondeur du trou que l'avion a laissé dans le sol. Il n'y a plus qu'à poser une toiture dessus, maintenant.»

Je me mis à rêver sur ces mots.

« L'avion... »

« Ouais. Ils attendent toujours les secours même si tout le monde sait bien qu'ils ne viendront pas. »

« Et pourquoi ne viendraient- ils pas? »

« Laisse- moi tranquille maintenant. J'attends mes deux petites sœurs. Il y a une fête chez nous pour leur retour ce soir, mais elles sont bien longues à venir. »

« Et pourquoi tu ne laisses pas tranquilles ces hannetons, toi aussi? Ils doivent en avoir assez de toi, pas vrai? »

« C'est même pas des hannetons, d'abord. »

« Je peux savoir ce que c'est? »

« Tu pourras venir voir, mais seulement quand je me serais levée. Je vais me dégourdir un peu les jambes, voir derrière la colline si mes sœurs sont sur le point d'arriver. »

Elle se leva avec le maintien d'une princesse et parcourut avec calme et élégance le trajet jusqu'à l'envers du mamelon. En la contemplant, un sourire sardonique et fripé aux lèvres, je me dis que les événements- chatoyants, au début, peut- être, par la suite inévitablement chaotiques et pitoyables- éroderaient ce maintien et cette tenue ainsi que la topographie dans laquelle ils s'exerçaient et que le mépris serait unanime pour cette petite princesse tombée chez les ploucs. Un autre que moi enclencherait le starter de ce grossissement épais des traits de la réalité.

Ceci posé, je me baissai enfin afin d'examiner ces hannetons. Je me serais attendu à trouver des doryphores. Mais ce n'était pas ce que je croyais. Leur corps était une surface mi- bleue mi- brune, et d'étranges motifs à leur surface répétaient le dessin d'un globe terrestre. Ils semblaient n'avoir ni membres externes ni pattes et ne semblaient pourtant

pas se mouvoir par reptation; des séries de bonds, peut- être- mais suite à la poussée de quoi?

Je me levai, soûlé par avance et perplexe, prêt à demander à la petite fille des précisions sur ces étranges animaux. Mais elle n'était plus dans les environs et personne n'était à ma disposition afin de me fournir des éclaircissements.

Les hannetons avaient contribué à me lasser de cette obscure expérience et je n'avais qu'un désir, celui de quitter à jamais ce périmètre. Je tournoyais à deux mètres du mamelon avant de m'abattre sur le dos, me fiant au hasard pour opter sur la direction à prendre. Dès que le ciel devenu mauve cessa de tourner au-dessus de ma tête je me levai et partis droit devant moi. Il n'y avait pas de chemin tracé ni âme qui vive et j'attachais ma détermination à n'attendre d'aide de personne.

Je marchai un long moment, m'imaginant protégé par ce ciel mauve qui me paraissait de bonne augure. Cela dura longtemps, longtemps- un peu de joie acharnée me venait aux lèvres et me poussait à chanter même assez stupidement. Je m'imaginais ou me bâtis sur plan un ami à qui je serais en mesure de raconter cette étrange excursion- la colline, le couple, la petite fille qui jouait, son dédain, les hannetons globe- terrestre, et aucun dépit ne me venait de ne pas avoir d'ami dans le monde réel ou que cela ne vaille pas la peine d'être rapporté.

J'apercevais des animaux qui couraient dans le sens opposé à ma marche, et peut- être aussi une fumée au loin, mais ce n'était pas sûr et ma détermination s'effritait lentement. Je remarquais d'étranges engins volants au- dessus de ma tête, explorateurs ou poseurs de bombes. Ils me suivaient à la trace alors que je ne souhaitais qu'être négligé par eux. L'un d'entre eux se posa à quelques mètres devant moi. Je décidai de passer outre et de l'avoisiner comme le dictait ma trajectoire. Ce fut même l'occasion d'une vue volée. C'était curieux, d'apparence hermétique et franchement obsolète, semblant dater à première vue des excursions menées dans la lune par l'esprit dérangé de Cyrano de Bergerac.

Ensuite le périmètre s'élargit encore. Les teintes du ciel avaient changé; elles m'évoquaient dorénavant certaines images en couleur de la seconde guerre mondiale. Il y avait quelque chose de fluctuant dans leurs variations de lumière qui ne laissait pas de me surprendre. Le temps manquait pourtant pour me laisser aller. Au- dessus de ma tête les explorateurs avaient repris leur course, cependant ils ne s'occupaient plus de moi. J'étais un peu déçu par cet abandon et des groupes de bêtes sauvages qui commençaient à m'entourer m'emplirent d'une aversion sans bornes. Je ne voulais pas voir se presser autour de moi ces outardes, ces chèvres des montagnes, ces autruches, ces moutons, ces porcs à soies noires, toute cette faune dont l'habitat ne coïncidait pas naturellement, je ne voulais pas non plus éprouver leur contact. Pourtant ils me frôlaient dans leur course désordonnée, certains d'entre eux, les autruches notamment, me bousculant même en cavalant dans la poussière.

« Pourquoi, me demandai- je inopinément, ces bêtes ne me tuent- elles pas? Ces autruches pourraient avoir raison de moi d'un seul coup de leurs spectaculaires griffes, et les porcs sauvages me dévorer sans faire aucune différence entre moi et un vulgaire morceau de viande à portée de leurs babines! » Il n'y avait pourtant pas de peur explicable de leur part qui résiste à l'examen, ni même de hiérarchie à maintenir. Il est vrai que l'exploitation de l'animal par l'homme me semblait depuis si longtemps sujette à caution que j'avais toujours manqué de trouver de l'élégance, par exemple, aux courses hippiques; au moment de la mort de mon père et au- delà, j'avais même connu quelques épisodes végétariens. La paix dans laquelle ces animaux me laissaient pouvait bien sûr s'expliquer différemment; soit ils me prenaient pour l'un des leurs, ayant passé toute leur vie à l'écart des humains, mais cette chance presque ignoble ne tenait pas; soit j'étais déjà mort. Et c'est l'explication qui me parut la plus plausible, et dont je fus bientôt persuadé. D'autant qu'une force me guida vers un monument étrange, saisi par mes yeux entre deux nappe de poussière. C'était une gigantesque conque reposant sur une dune de sable,

avec des opercules visibles, séparés nettement, et des soupirails dont s'échappait une odeur ignoble, bien qu'attrayante. Je pris sur moi d'évoluer dans sa direction et d'y entrer, si possible.

Arrivé au pied de la dune de sable, sous le ciel enfin éclairci, je remarquai que des hommes vêtus à la manière des Berbères ou des Touaregs étaient assis plus haut que la conque, les pans de leur manteaux cachant leur visage jusqu'aux yeux. Ils firent de furieux gestes dans ma direction, des gestes d'hommes dominés par la peur. Aux ordres d'un chef ou d'un guide spirituel sans doute il montaient la garde et avaient pour mission de s'opposer à toute intrusion dans ce domaine. Je n'avais pas peur d'eux, ni de leur peur, ni de l'exercice d'une éventuelle autorité; simplement je sentais ou savais qu'ils ne pouvaient rien contre moi.

J'entrais dans la nécropole par un des soupirails. Une lumière en maquillait les murs par je ne sais quel prodige. Il y avait devant moi des dizaines de milliers de caissons hermétiques tenus dans une propreté incroyable; pas un grain de sable ou de poussière alors qu'il aurait dû en déferler; pas une trace de pas. Une superstition locale interdisait certainement de laisser ses empreintes en pareil lieu.

Je m'attardai alors à lire certains des noms gravés sur des listes, à l'extrême fin de chaque rangée de dix caissons. La plupart paraissaient inconnus, pourtant je me doutais bien qu'ils m'étaient apparentés. Bientôt le rythme de mon cœur se mit à dépasser la normale, puis il stoppa complètement. J'avais glissé d'un coma à la mort clinique totale, il n'y avait pas eu de tunnel pour moi, pas de lumière blanche, pas de biographie céleste. Ce qui avait valu pour d'autres n'allait pas de soi pour moi, une fois de plus.

Je continuais à lire ces noms, les répétant à mi-voix comme l'aurait fait l'occupant d'une pension de famille un siècle et demi auparavant, afin de se familiariser avec des identités qu'il devrait reconnaître. Et comme j'avais de tout mon temps vécu dans le passé, j'accomplissais cette corvée comme le jeu d'un enfant qui a décidé qu'on éteindrait sa lampe dix minutes plus tard. Upo devait être l'un des leurs, je l'espérais tout du moins- mais je ne connaissais pas son vrai nom, je le rencontrerai peut-être par hasard. Alors je commençai à fureter dans la nécropole, me préparant à en faire mon *chez moi*.

Des ombres glissaient sur les murs, et je leur dis dans tous les langages de ma connaissance de ne pas avoir peur, que tout allait bien se passer, que je ne causerai aucun trouble, aucune nuisance; après tout, c'était aussi ma place. Mais les feedbacks étaient menaçants; on me criait dessus, on tentait de prévenir le moindre de mes gestes, de m'épouvanter. Puis, comme cela ne suffisait pas et que je ne montrais pas le moindre empressement à foutre le camp, on envoya un émissaire dans ma direction.

Je le voyais s'approcher de moi à pas menus, rapprochés. Les signaux olfactifs qu'il m'envoyait étaient familiers aussi, et l'enveloppe de son corps, sa carrure, firent redémarrer un instant ce cœur que je tenais pour mort. Il va de soi que je tentais de l'éviter, selon la vieille loi édictée par un des Marx Brothers, pourtant j'avais beau me décaler, me placer en dehors de sa trajectoire, il était clair que moi, sa proie, ne pouvait concevoir aucun moyen valable de lui échapper.

Il fut soudain debout devant moi, tout près, sous un rai de lumière quasi miraculeux. Son visage amaigri comme au dernier stade de son cancer brillait d'un éclat paisible.

« Bonjour mon boubou. »

« Bonjour à toi. »

Cela faisait des années qu'on ne m'avait abordé par ce surnom usité pendant mon enfance, et pour cause. Il m'avait appelé comme cela une dernière fois, juste avant de mourir, quelques semaines avant, peut-être.

« Tu ne peux pas rester ici, tu sais. Ils n'ont pas de place prévue pour toi. »

« Mais je n'ai rien à faire ici. Je vais partir bientôt. C'était juste une petite visite, tu sais. »

Il jeta un regard en arrière avant de se retourner vers moi.

« Tu ne m'as pas appelé papa, je l'ai bien entendu. Tu as décidé que tu ne m'aimais plus il

y a bien longtemps de ça. »

« C'était après que tu aies décidé que je n'avais droit ni à ton respect ni à ton affection. Et toi tu as résolu le conflit par l'abandon. Ça te convenait mieux, je suppose. Ce n'est pas très juste, comme tu sais... Tu es mort pour moi bien avant de vraiment mourir. »

« Il le fallait bien. »

J'eus un petit sourire.

« Oui, il le fallait bien. »

« Alors tu m'as pardonné? »

« Non. Et je peux te dire que ça n'arrivera pas. Impossible. Tu n'étais ni un fou, ni un insensé et tu étais même plus permissif que la plupart des autres pères. Alors pourquoi m'as- tu brimé comme tu l'as fait? J'aurai tellement aimé que tu me donnes des raisons afin que je te respecte. Quand je t'ai dit que j'essaierai bien ton ancien métier, tu m'as dit que des gens m'expliqueraient tout sur comment ça se passait à présent, que tu ne voulais pas *m'encombrer le cerveau*- quand on s'attarde cinq minutes sur l'éducation que j'ai reçu, il y a de quoi rigoler. Alors que je voulais que ce soit toi et non un autre qui effectue cette transmission. Il y a beaucoup d'occasions manquées comme celles- là, qui finissent par déterminer une existence. J'aurai tellement aimé avoir des raisons de te respecter. »

« Mais il n'y avait pas de raisons à donner. J'étais là. Tu étais là. C'était suffisant. »

« Ne cherche pas à m'attendrir. »

« Je ne cherche pas ça. »

« Non, sans doute... Et en même temps... »

Il eut un nouveau volte- face empreint d'impuissance et d'inquiétude.

« Je t'ai aimé, Michael, je t'ai aimé tellement... Mais avec ton air de te foutre de tout, c'était dur de te le dire, ou même de te le faire comprendre. Mes parents ne disaient pas des choses comme ça. Il y avait eu deux guerres en moins de trente ans. Tout ça laisse de profondes traces. »

Il chantonne à ce moment *Wie einst, Lili Marleen*- vulgaire ruse du Malin- avec la voix d'Hanna Schygulla dans le film de Fassbinder.

« Ça, ce n'est pas une excuse. C'est même la moins valable de toutes. Tu étais passé par là alors c'était totalement impardonnable. »

« C'est ta mère et moi qui en sommes redevables, avec ton patrimoine génétique. Tu es mon fils. Que tu l'acceptes ou non. »

« Va te faire foutre. J'appartiens à l'humanité. J'emmerde Dieu et Satan. Je n'ai ni patrie, ni maître, ni disciple. »

Il ne semblait pas surpris de me retrouver en pareilles dispositions. Il en souriait presque.

« C'est bien, je te retrouve comme je t'ai quitté. Violent, naïf et irresponsable. Tout à fait comme moi. Tu es tellement trop vaste pour tout, il n'y a rien qui puisse réellement te contenir. Tu es totalement mon fils, va. Tu ne connaîtras jamais le repos. Personne ne t'aimera jamais vraiment. »

« Oui, papa. »

Il sourit sous le coup de la plus sincère émotion.

« Ça me fait plaisir que tu m'appelles comme ça, tu sais. C'est une preuve qu'au moins en surface tu m'as pardonné. »

« En apparence seulement, alors méfie- toi. J'ai été kidnappé petit, et j'ai refoulé tout ça, seulement il y a eu l'inévitable. Les séquelles. Le lavage de cerveau. Les révélations tardives. Ça a fait de moi quelqu'un d'assez doué pour rendre les gens malheureux. »

« Oui, enfin, malheureux... quand on voit tout ce qu'on t'a fait subir... Je suis admiratif, tu sais, des tas de gens sont allés bien au- delà de moi. Ce jeune mec dont tu veux la peau, par exemple, il le mérite bien. Fais- le bien souffrir, ce petit salopard. »

« Il souffre déjà pas mal d'être celui qu'il est, tu sais, et rien que le fait que j'existe ajoute à sa souffrance. Et pourtant comme on se ressemble, si tu savais... »

« Je le sais bien, figure- toi... »

« ... à quel point on se ressemble, c'est l'être humain le plus ressemblant à ma pitoyable petite personne que j'ai jamais rencontré. »

« Et c'est pourquoi il faut que tu le tues. »

« Exact. Pour me débarrasser de moi. Comme un père venant à bout de son fils. Ensuite tout ira mieux. Je me serais pour de bon échappé du Silverland. »

Il eut un sourire bref et se tourna une troisième fois vers je ne sais quoi.

« Je dois te quitter, Michael. »

« Déjà? »

« Je te regarde et je t'aime sans pouvoir rien faire. »

« Je me doute, papa. Mais seulement cette fois non plus ça n'arrange rien. »

Il me tendit une main que je ne pris pas.

« Serre- moi au moins la main, Michael. Je t'en supplie. »

« Ce n'est pas pour autant que tu seras sauvé. Ni moi non plus en fait. On ne peut donc rien léguer d'autre qu'une carence ou une faute? »

« Non. Effectivement... »

Je nous sentais en toute cohérence repartis pour d'autres explications, d'autres justifications pénibles, inacceptables. Autant couper court.

« OK, disons que c'est pour la beauté du geste. »

Je tendis la main vers la main que mon père avançait. A ce moment son visage se diffracta et partit en une béance affreuse qui bientôt révéla un gouffre. Ma main resta dans sa main serrée et je courus avec tous les démons du Paradis derrière mes talons, jusqu'au mamelon où je m'allongeai sur le sol et là me reposai enfin.

Tout mon bras était parti et pourtant très vite le sang ne coula plus et je ne souffrais même pas. Même la surprise peinait; je n'éprouvais plus à ce sujet qu'une vague curiosité. Il y eut pendant assez longtemps un calme superbe, occupé par la contemplation des hannetons dont le corps figurait le globe terrestre.

Il m'échappa un petit rire lorsque j'aperçus un matelas posé au bas d'une déclivité. Je n'eus pas d'autre idée que de m'allonger dessus. Je vis un point noir dans le gris du ciel, qui bientôt grossit énormément, se révélant être un vautour qui commença à me manger en commençant par les yeux, et j'expirai dans la haine, dans un copier/coller de tous les sacrifices vécus sur cette terre, en hurlant tant que le sang me couvrait la face.

## CHAPITRE 11

Je m'éveillais en pleine terreur, hurlant, gesticulant, bientôt rejoint dans mon délire par Mandika. Lorsque la raison me revint je la forçai à se taire avant de me dresser, hurlant encore d'épouvante, prêt à n'importe quoi afin d'oublier cette vision horrible d'un vautour fondant sur moi et me dévorant alors que je n'étais même pas décédé. Je réalisai que je m'étais compissé, sans doute lors de la traversée de la nécropole- en fait j'aurais payé assez cher pour savoir à quel moment précis l'urine avait jailli de mon corps.

Je descendis avec des gestes peu assurés me laver dans la salle de bains. Aucun bruit n'émanait de la chambre des deux jeunes.

Je passai dans la cuisine afin de me faire un café, suivi par Mandika qui, un peu comme moi, se croyait partout chez elle et agissait au maximum de sa liberté. Cette cuisine avait deux entrées, l'une donnant sur le couloir menant aux chambres, l'autre ouvrant sur la salle- salon. J'étais devant l'évier, occupé à remplir la verseuse, lorsque je sentis une présence importune à côté de moi. J'étais observé, à deux ou trois mètres sur ma droite, par un homme sur l'âge, vêtu d'une robe de chambre qui lui donnait l'air d'un boxeur sur le retour, un peu trop récemment retiré du ring. Il me regardait avec un sourire pas malveillant, mais crispé.

« Ah, vous êtes réveillé! Ce n'est pas vous qui avez hurlé de cette manière, n'est- ce pas? »

« Si, si, bien sûr. »

« Vous vous êtes fait une crampe dans votre sommeil? »

J'hésitais à répondre par une insolence. Cela n'aurait servi à rien.

« Non. J'avais rendez- vous avec mon père. »

Un incrédulité passagère se lit sur ses traits.

« Je fais du café pour deux ou... »

« Est- ce qu'il n'y a pas du thé, plutôt? »

« Du thé? Je ne sais pas. Vous dormiez dans le salon? »

« Oui. »

Le père de Théo regarda dans les placards et finit par trouver le thé qu'il cherchait.

« Vous savez si ça se passe bien entre Théo et sa copine? »

« Oui. Enfin... pour autant qu'on puisse dormir paisiblement avec une bombe à retardement à côté de son oreiller. »

« Une bombe... »

Le père de Théo passa à côté de moi afin de mettre sa tasse dans le micro- ondes.

« Enfin, voilà de quoi me rassurer un peu... »

« Qu'est- ce qui vous rassure? »

« De savoir que Théo n'a pas de mauvaises réactions qu'envers les gens de sa famille. Je ne comprends pas ce qui s'est passé avec lui. Je ne suis pas un homme dur, je ne l'ai jamais frappé, je n'ai même jamais levé la voix contre lui... »

« Oui, je sais tout ça. Théo lui- même en parle très bien. De comment vous avez été l'exception à la règle. »

« L'exception? »

« Mais oui. Moi, par exemple, j'ai grandi avec un père qu'il m'était impossible de respecter. Ça a l'air drôle? Tenez, votre tasse. »

« Merci. »

J'ouvris la fenêtre avant d'allumer une cigarette après les premières gorgées de café.

« Traditionnellement les pères sont des trous. Tous sauf vous apparemment. Ce qui peut se révéler extrêmement préjudiciable. Parce que vous savez tout, comme un psy, vous n'êtes jamais dur ni impatient. En même temps, comme vous en avez conscience, vous en avez acquis un prodigieux mépris pour tout ce qui ne vous ressemble pas tant au niveau mental que moral. »

« D'où me jugez- vous? Vous ne me connaissez pas. »

Il avait beau protester, sa voix était bien faible et il ne m'impressionnait pas, pas plus que son fils ne me charmait, dorénavant.

« Mais si, je vous connais. Bien sûr que je vous connais. Je vous connais par défaut. Vous vous doutez bien que je ne suis pas là par hasard et que je ne veux aucun mal à votre fils. »

« Il sait se défendre de toute manière. »

« Oui. Enfin... »

« Je sais que Théo est malade. Sa copine m'a appelé. J'ai pu entrer parce qu'elle a laissé la porte ouverte. C'est censé être une surprise. »

« Elle est bonne? »

« Qui? Sa copine? »

« Non, la surprise. Anna est plutôt moche. Enfin je trouve. »

« Est- ce qu'elle attend un enfant? »

« Non, je ne crois pas. »

« Elle en attendait un il y a deux mois !?! »

Je dus lui expliquer l'épisode de la fausse couche ainsi que le traumatisme que cela avait causé chez Théo. Le vieil homme en resta rêveur, et un long moment absolument muet.

« Je ne craignais que ça... »

Il relata alors une série de faits que Théo, qui avait pourtant été comme moi extrêmement disert sur ses traumatismes familiaux et particuliers au temps de notre cohabitation, n'avait jamais abordés.

« Alors... »

« Si Théo est bien malade... »

« Physiquement... »

« Vous pensez qu'il y a eu des atteintes au niveau psychologique? »

« Inévitablement. Je ne le juge pas, d'ailleurs. »

« Vous êtes pour lui comme un frère... »

« C'est bien là le problème. »

On entendit un bruit énorme à l'étage, immédiatement suivi d'un hurlement. Cela me fit dresser tous les poils de mon corps, tandis que le père de Théo semblait n'avoir rien remarqué. Pourtant des larmes circulaient sur ses joues.

Je montai l'escalier à pas de géant avec le père de Théo sur les talons. Anna était sous les couvertures, geignant comme un enfant. Théo, lui, regardait la scène- le vomi sanguinolent sur le sol et les vêtements roulés en boule. Le jeune homme regardait tout cela avec un petit rire égaré- nulle réminiscence de la fois où il avait sauté un plomb, chez moi. Il souleva les

draps afin de forcer sa compagne à regarder aussi- mais il ne la reconnaissait pas, pas plus que son père ou moi- et que même s'il nous avait reconnus, cela n'aurait pas été pour nous associer délibérément à une forme de réalité.

## CHAPITRE 10

Avant son départ le père de Théo l'emmena à l'hôpital séance tenante sans qu'il semble avoir repris conscience. Tout cela me troublait énormément; je remarquais après avoir pris ma douche que mes tempes étaient devenues grises en l'espace de quelques mois. Anna par contre souriait franchement. Je l'épiais avec le plus grand naturel alors qu'elle rangeait des choses éparses dans le salon. Elle poussa un grand cri et me désigna Mandika qui courait en remontant la pente avec quelque chose dans la gueule. Je sortis avec précipitation en laissant la jeune femme derrière moi et me préparai à intercepter la chienne dans sa course vers Anna qu'elle tentait parfois de séduire par de petites danses comiques dénuées de grâce.

Elle avait un membre de renard ensanglanté dans la bouche. Je m'attendais à pire, mais n'en fut pas soulagé pour autant. Derrière le grand arbre se tenait un homme corpulent, d'une cinquantaine d'années, qui me dévisageait sans bienveillance.

« Vous êtes sur une propriété privée. »

Il eut un rire pénible, plein de mépris.

« Et vous avez un intrus six pieds sous terre. C'est vous qui avez enterré ce jeune homme? »

« Oui. C'est vous qui l'avez tué? »

« Oui. »

Mandika survint et commença à tourner autour de lui.

« Retenez votre chien. Je n'aime pas les rottweillers. »

« Qu'est-ce que vous voulez que ça me foute? »

« Vous préférez que je la descende? »

Son ton était devenu menaçant et il eut le malheur d'amorcer un geste un peu brusque vers moi. Mandika le projeta sur le sol. Je tentai de la maîtriser et y parvins difficilement, d'autant que l'assailli, particulièrement flippé, délirait dans ses gestes et ses paroles, ce qui redoublait l'ardeur de la chienne. Il n'eut pas le loisir de sortir son arme dont je m'emparais dès qu'il fut sur le flanc. Je l'en menaçais une fois que la chienne eut consenti à se lever.

« Levez- vous. Allez, levez- vous. »

Il saignait abondamment et semblait choqué. Je ne lui permis pourtant pas de prendre le moindre repos.

« Allez, marchons vers les studios. Je vous laisse une légère avance afin d'être sûr que vous ne me la ferez pas à l'envers. »

Le mec ricana.

« Vous n'avez pas idée de ce que vous êtes en train de faire, là... Menacer un flic avec son arme... »

« Vous allez me faire saliver, bientôt. Depuis le temps que je rêve de me faire un lardu... Mais vous n'êtes qu'un sordide assassin. Dites votre nom. »

« Marcel Mangin. »

« C'est vous qui avez buté Robert? »

« Le salopard m'a provoqué. »

« Ce n'est pas mon affaire. »

Je lui ordonnai d'ouvrir la porte du studio où avait eu lieu le crime. Il le fit avec beaucoup de mauvaise volonté, mais un coup de pied déloyal lui fit reconsidérer le problème. Il s'assit sur le lit non sans balayer quelques poussières placées là par son imagination.

« Est-ce que je peux enlever ma veste? »

« Vous voulez quoi? »

« Enlever ma veste. »

Je la lui enlevai. Il ne tenta pas de me dérober l'arme, ni ne me fit aucune objection, mais cracha à terre plusieurs fois en me regardant.

« Qu'est- ce que vous me voulez? »

« Je suis là afin de vous surveiller. »

« Comment savez- vous que je suis ici? »

« Tout se sait... On vous fait suivre. »

« Comment? »

Il ne répondit pas, semblant au bord de la nausée. Je haussai le ton, lui hurlant dans la figure:

« Comment? Qui me fait suivre? Dans quel but? »

« Nabulione! »

« Pourquoi? »

« Ils ont appris que vous saviez à propos du Silverland. »

« Et Leah? Leah Banter? Est- ce qu'elle est menacée, elle? »

« Non... Sa famille est estimée... trop de protections. »

Afin de le panser en toute sérénité je dus le ligoter sans chercher cette fois à lui faire trop de mal. Je me rendis compte qu'il n'avait plus l'attitude d'un homme de quarante ans, qu'il était sans doute plus âgé. Sans doute, c'était chair souffrante comme moi, mais c'était un *flic*. Pas de tendresse envers les représentants de la loi.

« Regardez dans ma veste... il y a un livre. »

Je le pris. C'était un exemplaire interdit à la vente, *advance copy* d'un reportage écrit par un dénommé Alexandre Becker, décrit en quatrième de couverture comme un jeune altermondialiste bouillonnant d'énergie. Ce livre était intitulé *Les vrais enfants de Napoléon*.

« Qu'est- ce que vous voulez que ça me... »

« Vous êtes dedans. »

« Voui. Et puis? »

« Ce livre ne sortira jamais. Trop de pressions. Tout le stock a été brûlé. Un accident, à ce qu'on dit... Le résultat évident de pressions exercées par des lobbies, ou Nabulione soi-même. »

Je commençai à feuilleter ledit bouquin.

« Vous lirez plus tard. Libérez- moi d'abord. »

« Pour quoi faire? »

« Pour que je reprenne ma vie et vous la vôtre. »

« Je ne sais pas encore ce que je vais faire de vous. Vous êtes entièrement à ma merci. »

« Ne soyez pas stupide. »

« Je ne le serai aucunement. Je ne peux pas pardonner ce que vous avez fait à Robert. C'est un boulot de psychopathe, ce que vous avez fait là. Vous vous placez de manière à pouvoir gagner tout le temps, alors que personne ne gagne tout le temps. Je n'ai aucune clémence envers les gens de votre acabit.»

« Vous aurez besoin de moi plus tard... »

« Oh non... »

« Si. Vous pourrez tout me demander. Absolument tout. »

Une idée fulgurante me vint.

« Oh! Attendez! Si, je vois. Vous allez me servir à quelque chose de précis dans un futur proche. Et même maintenant. Kmar Hotchin. Ce nom vous dit bien quelque chose. »

« Tiens donc, c'est vrai que vous avez connu ce tapin... j'avais presque oublié. »

« Ce tapin? »

« Il se prostituait fréquemment durant ses années de galère en région parisienne. Très bien monté. Volontairement plutôt passif. »

« Vous avez bénéficié de ses... services? »

« Une personne proche. C'est lui le premier qui lui a parlé de vous. »

« Par rapport à... »

« David. »

Je me levai de mon siège, soudain investi par des sueurs froides.

« David! »

« Oui, et il a été foutu en taule pour ça... Ce crétin a fait des aveux, il vous a mouillé là-dedans. Et Nabulione n'a plus eu qu'à faire infuser sa tisane... Tout est parti de là. Ils n'auraient jamais pensé à vous autrement. »

Je me rassis, totalement découragé. Je me ruai ensuite sur la veste de Mangin, sortit son téléphone portable et appelai son opérateur.

« Là, maintenant, j'ai votre numéro. Vous serez mon esclave à votre tour, et je serai votre miroir, Mangin. Venez, levez- vous, nous allons descendre; je ne vous séquestrerai pas, il n'y aura pas, non, ça non... pas de syndrome de Stockholm dans notre cas, mon petit monsieur... je n'ai aucune envie d'être apprécié par vous. »

Nous sortîmes, moi avec le pistolet à la main et le livre à l'arrière de mon corps. Je fis marcher le flic le long du grand chemin menant à la départementale et lui ordonnais de se tenir tranquille. Je lui tirai une balle dans une jambe, et me reculais pour ne pas l'entendre hurler, lui lançant son téléphone portable qu'il chopra en tombant, malgré la douleur, malgré la connerie de la situation.

## CHAPITRE 09

Il y eut une autre, épuisante nuit d'insomnie après cela. Comme Tolstoï avant de mourir, qui était loin de m'apparaître, en tant qu'homme, comme modèle dépassé, je me levai tôt après avoir modelé mon impatience jusqu'à écouter en entier *The river* de Springsteen. Ce fut long- vingt morceaux! Puis je remis ma jambe artificielle, bouclais mes sacs et apparus à Anna aux portes de la matinée, hâve et bien mal rasé, à peine propre mais résolu.

« Putain, tu m'as fait peur! »

« Désolé, mais je m'en vais. Il fallait que tu le sache. »

« Tu pars, vraiment? »

Elle avait beau faire semblant, je voyais bien qu'elle n'était pas trop désolée et je ne lui en voulais pas. Comment lui en vouloir d'être heureuse de se trouver débarrassée de Théo et de son pote en même temps? Je ne désirais pas laisser la moindre empreinte sur elle ainsi que sur sa vie, et pourtant je l'aurais immanquablement fait si j'avais supprimé Théo comme cela était prévu- mais je désirais le tuer en pleine vigueur et non subclaquant comme il l'était! Comment concilier tout cela dans le même mouvement? Et comment éviterais- je de comprendre que j'allais sciemment entreprendre une quête désespérée, dont l'échec entraînerait un cataclysme personnel, si je ne bénéficiais pas très prochainement du même don inespéré qui avait échoué à Théo?

« Ouais, j'ai à faire. Ignition et puis des trucs... »

« O.K, puis ça ne me regarde pas. »

Anna se détournait déjà, prise ou reprise par elle- même et l'idée des futurs repas du dimanche dans sa cuisine. Une idée atroce me traverse à cet instant l'esprit- à propos de l'intégrité telle qu'on la désigne pour les femmes et de toute une idée de l'amour inutile. Son amour envers Théo me semblait par dessus- tout redevable d'une conception complétiste de la déchéance de soi. Elle n'était pas suffisamment inconsciente pour ignorer que Théo n'avait pas besoin d'elle en tant qu'Anna. Et pourtant mon aventure me parut à ce moment austère et privée de toute nécessité. Je réajustai la laisse de la chienne à la largeur de ma main.

Anna vint vers moi sans peur ni fierté et abattit quatre fois ses escalopes de joues victorieuses contre mes propres escalopes de joues délaissées.

« Alors tu pars, décidément? »

Oui, je partais. J'attendis le taxi au bas de la grande route, qui m'emmena au bas d'un quelconque chef- lieu dont on oublie tout de suite le nom. Le ciel encore gris semblait empreint d'une promesse d'aubes perpétuelles en laquelle je ne croyais pas. Je me trompais en permanence sur les paroles de la chanson que j'écoutais, mais je m'en foutais comme de l'an 40, ou de ma première soufflette et de toutes celles qui avaient suivi.

Paris, rencontré dans cette déferlante nuageuse. Je compensai ma déperdition en nicotine par deux cigarettes fumées en même temps près du buffet d'une gare avant de sauter dans un autre train avec la chienne appelée à devenir en dernier recours ma seule et unique famille. Peut- être un chenil en Zélande si ce territoire était épargné par l'ingérence fasciste tendant à gagner le nord et l'est de l'Europe- pourrait me procurer de la joie ainsi que les désillusions suffisantes pour me fournir au jour de ma mort les raisons de croire que j'avais été au moins un humain même si je n'avais pas été vivant.

C'était presque le soir lorsque je gagnais Bruxelles. Après avoir temporairement parqué la chienne dans un hôtel je passais un appel particulièrement angoissé à Leah.

« Oui? »

« C'est moi. Moi- Mike. »

« Mike? »

« Je suis en ville. Est- ce qu'on peut se voir? »

« Se voir? Oui, bien sûr. »

« Oh oui, s'il vous plaît. J'ai rien qu'une question à vous poser mais il faudrait que vous y

répondiez franchement. »

Elle eut un rire saugrenu- à tout bien prendre il ne devait pas s'adresser qu'à moi.

« Où êtes- vous? »

« Je l'ignore. Dans un bar, en plein quartier gay. »

« Vous êtes dans votre élément, alors? »

« Ben non justement, pas tant que ça. »

J'en profitai pour lui annoncer le nom du bar.

« C'est là que je vous aurai fixé rendez- vous si j'avais su par avance que vous veniez. Le patron est un pote. »

« Ah bon? »

« Mais oui. Buvez un verre en m'attendant, vous ne le paierez pas. »

Leah raccrocha sur cette peu engageante incitation. Néanmoins cela comportait sa part, même lacunaire, de véracité, puisque le patron me fit incontestablement bonne figure à partir de la mention du fait que j'attendais Leah. Il ouvrit des yeux pas beaucoup moins larges que le lac Victoria n'est profond et m'offrit immédiatement un verre. C'était sympa de sa part, et je n'en demandais pas plus- sauf qu'un jeune homme ressemblant à s'y méprendre à M.Pokora vint sur l'instant se dandiner devant ma table, situation qu'il dut abandonner devant mon regard anthracite.

Leah débarqua sur ces entrefaites, vêtue d'une jupe rouge et d'un bustier vert, et s'assit à la table que j'occupai sans la moindre concession, fut- elle de pure forme, quant au fait de s'annoncer.

« Bon, alors? »

« Alors quoi? »

Je fis mine d'avancer mon visage vers elle. Leah recula.

« Bon Dieu, Leah... »

« Quoi? On ne se tape pas la bise direct. »

« On est ici dans un bar gay et des tas de gens m'ont sans doute reconnu. » C'était un jeu auquel je n'avais jamais joué et à quoi bon? Aucune personne avant n'avait eu la même importance.

« Pas la peine de me la jouer, Mike. Je sais très bien que vous n'avez pas un atome d'orgueil- pour ce que vous laissez croire aux non- initiés... »

« Arrêtez. Stop. Full stop. Rien n'arrête le chagrin comme l'a chanté Joni Mitchell. Mais par pitié arrêtez de vous foutre de ma gueule. Je suis Scorpion, par l'amour de Dieu. Je ne plaisante pas, en vérité je ne plaisante jamais malgré mes abords volontiers déconnants. Je ne suis pas venu de si loin pour être considéré avec ces yeux de pucelle effarouchée. Je veux que vous me regardiez dans les yeux et me disiez que vous aimez un autre homme que moi. »

Le regard de Leah s'absenta. C'était très soudain et ne paraissait pas très sincère.

« Je ne peux pas faire ça. Ne me le demandez pas. »

« D'accord. Alors vous m'aimez et je vous aime et il faudrait que je consente à laisser s'esquiver cette chance, à savoir qu'un autre que moi transforme votre vie trop plate en enfer et que moi je me damne à cause de quelqu'un d'autre? »

Ses doigts se crispèrent comme ceux de Théo avant qu'il ne me frappe, chez moi.

« Non. Ne me laissez pas. »

« C'est vous qui m'avez laissé, Leah. Je ressens le désir de vous faire la pareille. »

Elle murmura:

« Non... ne pars pas. Ne me laisse pas. »

« Je suis avec toi. Je reste. »

Ses doigts se resserrèrent sur ma main. Elle alluma une Belga et ses yeux se défirent d'un spectacle trop évident selon ses critères- en fait la diablesse ne me regarda plus que lorsqu'elle fut certaine et sûre de pouvoir contempler un spectacle éternellement changeant et chargé de suffisamment de charme pour elle.

## CHAPITRE 08

Au terme de deux ou trois jours de passion vécue sur le mode non- stop, Leah eut suffisamment de bon sens pour me dire:

« Il faut que tu passes à table maintenant. »

« Wesh, toi aussi. J'imagine que c'est à moi de commencer. Ça ne peut pas se faire en une ou deux fois, tu sais. J'espère que tu as plusieurs jours de congé devant toi. »

« Merde. »

« OK, on verra ça. »

Nous étions dans l'appartement que Leah avait hérité de son grand- père, dans un immeuble absolument rénové où perçaient encore les traces d'un site inauguré sous l'égide du premier roi Baudoin. Elle fumait nerveusement, selon son habitude, avec de petites affectations masculines qui m'énervaient autant que ses prétentions à la féminité. Mais l'énervement, je le comprenais, était tout autant l'avant- poste de l'amour que sa laisse ou sa traîne...

« David... son nom était David Spencer. »

« Son nom à qui, trésor? »

« Celui de l'homme que j'ai tué. Oh, non, ne me regarde pas comme ça... Je n'y suis pour rien en fait. Je dis que je l'ai tué... en fait je n'ai pas eu besoin de presser aucune détente, j'ai juste prononcé une condamnation. Celui qui l'a tué c'est Kmar. C'est ce type qui a tout déclenché. »

Leah s'était retournée et son profil me masquait maintenant la générosité de la lumière émise par la lampe.

« Kmar? Vous aviez couché ensemble? »

« Non... On n'avait pas besoin de ça. Je le lui proposais parfois quand on était bien bourrés- on picolait sec à l'époque, j'éclusais ma bouteille de whisky par jour... Il ne disait jamais non, et puis il se dérobaît, il s'est toujours dérobé. Il me disait qu'il avait une certaine expérience sur le sujet et puis c'était la fuite... il avait toujours une raison pour ça... des histoires... Dettes, cambriolage, prison... tout ça rien que pour m'emmerder, moi... Et je l'aimais, qu'est- ce que j'ai pu l'aimer, putain! Et pourtant il n'était pas beau. Mais ça ne changeait rien à rien. Il m'attirait tellement, on était presque des frères, à certains égards. Il a dû y avoir un équilibre rompu depuis la séparation de nos volontés... »

« C'est de quelle origine comme prénom, Kmar? »

« Qu'est- ce que j'en sais, moi? Il paraît que c'est arménien, mais Kmar était un rabza de cité. Sensuel, l'accent des blocs, n'aimant rien d'autre au monde que le shit, le biz', le rap et les chattes bien serrées. Maintenant, les meufs, elles le laissaient bien tranquille une fois qu'il avait ses preuves- d'incandescence, bien sûr- et pour le reste, tintin. Il lui manquait un truc... le truc de base quand on veut être respecté par des putains... le billet, la constance du billet. Lui n'avait ni la constance, ni le billet. Quand il ressentait le besoin d'être vénéré il rappliquait vers moi. Il me cherchait. Fallait qu'il me trouve. C'est moi qui l'ai trahi d'abord- pas difficile par rapport au truc qui s'était passé entre nous, cet éclat sans consommation... Ensuite il m'a trahi, deux fois au lieu d'une, faut dire que j'avais pris l'initiative. Alors, sans le vouloir, j'ai pris le parti de me préparer à le renier. Ça a pris forme grâce à David Spencer. »

« Un anglais? »

« Nicht, nada. Son prénom était David. Spencer vient de la date de sa mort. Il a calanché au dernier coup de minuit le 31 août 1997. Pas besoin de te faire un croquis. »

« Lady Diana Spencer, je comprends. »

« On avait baisé ensemble chez un pote parti chercher de l'héroïne... ça couvait depuis longtemps, ce n'était plus qu'une question de temps et d'espace. Kmar savait- il que je kiffais sur David? Ou n'en était- il qu'au stade du soupçon? Comme chez lui autant que chez moi l'intuition égale la conviction, la connaissance acquise... Alors je n'ai aucun doute

qu'il se soit vengé sur moi à travers lui. Comment? C'était très simple. Application de la loi de la rue dans un univers qui n'y répond usuellement pas. Notre vieux bled était rempli de jeunes qui se la pétaient, qui n'avaient jamais vu un ED de loin ou de près mais juraient à grand renfort de *zarma* et de *la vie de ma mère* qu'ils n'avaient pas passé leur vie en cet endroit, entre des vaches et des porcs, se prétendant enfants des blocs baignés par le créosote, de l'injustice sociale et du préjugé permanent. A tout bien considérer la loi de la rue peut être observée aussi en milieu rural, rien ne s'y oppose, les mots parfois ne sont pas si essentiels et les situations font tout. C'était une lutte d'influence et Kmar a cherché à asseoir la sienne. En blessant et marquant la vie de la personne à qui il tenait le plus- moi- tout en lui ôtant le bénéfice d'un allié extérieur- David- passant par un canal qu'il dédaignait d'utiliser- l'homosexualité. Personne ne savait ce qui s'était passé entre Spencer et moi- il n'y avait sans doute que Kmar pour s'en douter. »

« Pour faire de vous deux un couple et de toi une victime et un coupable en quelque sorte? »

« Parfaitement, tu as tout compris. »

« Et je parie qu'il te fascinait tant que tu as réalisé un peu trop tard que le sacrifice aurait lieu sous tes yeux... »

« Exact. Kmar a collé une accusation de balance sur le dos de David. Et ce fait mérite la mort. Une mort après torture poussée, cela va sans dire. Et ce salaud me fascinait tellement qu'il m'était impossible de me défilier. Lui qui n'avait aucune culture rock me disait comme Pete Townshend « *Viens rencontrer le nouveau patron/ C'est le même que l'ancien patron* ». Or, notre patron à tous, que Kmar le sache ou pas, c'était la mort, la Danse Macabre qui pour assurer sa résilience passait pas nos os... »

« Ce Kmar était un médium... »

« Il l'est peut- être encore. Je le sais marié, ou en tout cas en ménage, avec tout ce que cela comporte d'enviable et d'odieux. Il a un gosse. Une fille, probablement... »

« Pourquoi dis- tu ça? Tu n'es pourtant ni macho ni sexiste... »

« Parce que les médiums ont en général une fille afin de les racheter de leur génie envers les forces motrices du monde. Céline par exemple... mais un exemple ne fait pas une généralité et je n'ai pas tant de conclusions à tirer. Pour revenir à Kmar, pendant des années j'ai cru que j'étais débarrassé de son influence. Je me sentais vivre, mais comme à moitié, sans exister réellement et parfois il y avait une petite voix dans ma tête: *Il ne t'a pas quitté vraiment* et je me disais *Bon...* et tout continuait comme avant... mais le manque était une évidence hurlante jusqu'à l'arrivée de Théo dans ma vie. »

« Théo... »

« Oui, enfin Joao, quoi. Tu te rends bien compte à quel point tout cela est lié... »

« Le même nombre de lettres... »

« Oui, c'est cela, le nombre de lettres. Le caractère impératif des situations, de la censure des relations sexuelles. Le poids de la chair aussi, effectivement. »

« Et Johann? »

« Johann qui? »

« L'écrivain qui s'est fait prendre après avoir violé et tué des gens... »

« Ah oui, l'autre con... Franchement pas grand- chose. Sa vie ne m'intéressait pas. Quoique. J'ai failli aller une fois jusqu'au bout... »

« Ah, tu vois... »

« Du premier tome de sa biographie. »

Leah pouffe avant d'amener à moi des mouchoirs en papier- car elle me masturbait tout du long de cet enchaînement et j'avais fini presque malgré moi par jouir.

« ... mais de plus sérieuses occupations m'en ont retenu juste à temps. »

« Comme? »

« Joao, bien sûr au temps où il m'avait tellement convaincu de sa nécessité que j'ai dû sincèrement le croire en tant que dernier lien valable me liant au monde. Je crois bien que

je l'ai rencontré à nouveau ce soir- là. »

« M'en voudras- tu si je te dis sans ambages que tes livres sont corrects- et encore corrects tout juste- mais qu'ils m'ont l'air d'une biographie déguisée. Alors que pour ce Johann que tu détestes, ce n'est presque jamais le cas... »

« Non. Heureusement. Tu as complètement raison. C'est valable pour beaucoup d'écrivains, d'ailleurs. L'imagination est la pire solution possible une fois posé le problème de l'écriture. La pire perversion possible consiste à rechercher des points communs entre les écrivains. Prends Eymard et moi, par exemple; une sensibilité bisexuelle, quelques obsessions cinématographiques ou musicales, mais rien qui ne recherche sa complémentarité, un secours adjuvant de la part du lecteur. Pour le reste, le talent, la part d'évocation, et celle, bien plus importante, du miracle, si l'on veut... Du reste, il peut y avoir un apport émotionnel inédit, qui se révèle contre notre volonté et qui arbore trop souvent le parti- pris du sarcasme... Dustan vivant me semblait ridicule, pourtant sa mort m'a touché. Pas la peine de t'en dire plus, tu as certainement lu *Joao et le livre de lumière...* »

« Ben non, justement. C'est trop proche de nous. Je te voudrais plus ancien, plus viscéral. Ce que je voudrais lire, le plus justement, et sans souci de qualité, c'est ce que tu n'aurais jamais pensé à publier, pour me faire mon Mike à moi parmi tous ceux que tu as le culot d'exhiber au monde. »

## CHAPITRE 07

Théo m'appela un matin, d'assez bonne heure. Moi qui culpabilisais un peu à son égard fus à peine rassuré de l'entendre dire, d'un ton parfaitement indifférent et détendu que j'étais attendu chez lui le jour- même.

« Ça risque d'être difficile » le prévins- je.

« Pourquoi donc? »

« Parce que je suis en Belgique. »

« Pas grave alors. Je décale le rendez- vous pour demain. »

« Le rendez- vous? Quel rendez- vous? »

« Tu n'as pas eu mon message, la semaine dernière? »

« Lequel? Ah oui bien sûr... A propos du résultat de tes examens. »

« Voilà. Tu vois que tu le sais. »

« Et pourquoi veux- tu que je sois à côté de toi quand... »

« Tu ne voudrais quand même pas que j'y aille tout seul. »

« Et Anna? »

« Anna? Mais c'est une *fil*le, nom de Dieu. Tu ne vas pas me laisser seul face à la vérité avec elle, quand même? »

« La plupart des hétéros de ton acabit s'en contentent. »

Théo ricana bêtement avant de raccrocher. Leah vint se placer en face de moi et tenta de deviner à mes mimiques ce qui se tramait.

« Je vais devoir y aller, ma chérie. »

« Aller où? C'était Théo, c'est ça? »

« Théo, oui. »

« Bon. Bon. Je ne vais pas m'abaisser à te retenir. »

Elle ne me laissa surtout pas l'embrasser. Moins d'une heure plus tard, j'embarquais pour Paris dans un train où il restait une place disponible, la chienne en laisse. Je ne croyais pas un seul instant que Théo ait pu décommander son rendez- vous et en décrocher un autre pour le lendemain; c'était un de ses tours qu'il me jouait. Mais mon angoisse s'effaçait aussi vite qu'une traînée de joie sous ce satané soleil. Je commençais à comprendre que je ne le tuerai certainement pas, qu'il en était de l'accomplissement de ma vengeance comme des esclaves retenus dans le ventre du Silverland; qu'elle s'effectuerait par d'autres mains que celles qui étaient prévues au départ, à l'inverse de mon obligation trop ancienne et jamais périmée d'assistance à Théo.

J'arrivai dans la soirée, en taxi, à l'endroit où le lendemain Théo devait recevoir le résultat de ses tests. Après avoir pris une chambre à l'hôtel le moins miteux qui se soit trouvé sur mon chemin, et un repas roboratif composé d'un kebab et de frites desséchées noyées d'une forme bâtarde de mayonnaise, je me mis minable au whisky + glaçons dans ma chambre après avoir trouvé une épicerie de nuit. La messagerie de mon téléphone contenait un message amoureux de Leah, mais cela ne réamorçait pas la pompe de mon affection envers elle; il me semblait qu'elle renchérissait dans la tenue d'un rôle là où j'aurai rougi de surjouer le mien. De plus, son amoureuse bienveillance achevait de me rendre extrêmement maussade. Je compris qu'elle avait peur- pour moi, et un peu aussi de Mandika dont elle redoutait de ne pas se faire obéir. Je comprenais tout cela et y réagissais instinctivement avec un peu de lâcheté- que ces femelles se débrouillent donc sans moi!

Le lendemain vers midi, Théo prévenu déboula à l'hôtel, maladivement excité et plus beau que jamais. Il souleva la bouteille qui avait roulé sur le sol.

« William Lawson, pfff! Et tu t'es sifflé tout ça? »

« Tu prendras bien un bouchon. »

Il me regarda bizarrement, prit le bouchon, l'examina comme s'il se fut agi d'un réceptacle renseignant sur l'endroit de l'enfouissement d'un trésor, le posa sur la table de nuit et

apposa le goulot directement sur ses lèvres. Il avait des larmes aux yeux lorsqu'il fit tourner la bouteille dans ma direction. Je déclinai l'offre.

« Brrrrfff! Tudeu! C'est du raide comme sky. Enfin c'est aussi bien. J'ai bien besoin de ça aujourd'hui. »

« Tiens! Pourtant ça va être une simple formalité. »

« Simple formalité mes couilles. Tu parles. J'envisage le pire. »

« Tiens, c'est toi qui cites Bashung, maintenant? »

« J'ai fait quoi? »

« *J'envisage le pire* c'est du Gainsbourg, écrit pour Bashung. »

Théo grimaça.

« Putain, je déteste Gainsbourg. J'aime pas un seul morceau qu'il a écrit. Ni pour lui ni pour sa meuf, comment elle s'appelle déjà? »

« Tu parles sûrement de Jane Birkin. »

« Ouais, celle- là, ouais. »

« Tu sais, ce qu'il y a de mieux chez Gainsbourg, c'est ce qu'on ne connaît pas forcément... *L'alcool*, *Ce mortel ennui* ou *La femme des uns sous le corps des autres*... »  
Ce dernier titre le fit marrer.

« Ah oui, là par exemple, ça part bien, et pourtant je sens que le morceau me décevrait. Bon, magne- toi, on a rendez- vous à treize heures précises. »

« Bon, ça va, je peux encore prendre un café et une douche. »

Je fis les deux en ordre inverse. Sur le chemin de l'hôpital, Théo me fit à nouveau jurer d'être à côté de lui jusqu'au bout.

« Mais va pas faire un truc débile genre mourir, rien que pour user ma patience. Je ne te le pardonnerais pas. »

Il prit alors un air mystérieux qu'il arborait quelquefois. Il se gobait tellement que tout lui paraissait bon sous la loupe grossissante de son orgueil. Le calvaire que cela constituait d'être aimé par lui me nettoyait de tout- les soucis liés à Ignition, Leah et son amour inconséquent, Mandika laissée derrière moi, le rejet de Pete, la mort en général. Comme Théo rejoignait un peu tout cela en même temps, c'était vers la vie qu'il me rejetait mais elle n'était, à un certain niveau, pas vivable sans lui. Bien sûr, cette fois encore il me devançait, ce que j'étais incapable de lui pardonner.

Nous fûmes aiguillés, dès notre accueil à la réception, vers le service oncologie, terme qui me fit froid dans le dos. J'entendis un son de carillon ou de cloche, puis l'intro gorgée de reverb de *Dealer* par Scott Walker et je compris dès ce moment que j'avais perdu la partie.

« Oncologie, dit le jeune homme rêveusement tandis que nous patientions sur une rangée de sièges oranges. Je me demande ce que ça veut dire. Ça sonne bien, non? »

Je murmurais vite fait un « Oui » amer. Une infirmière affichant la cinquantaine vint alors nous chercher et nous guida jusqu'au bureau d'un médecin qui nous reçut dans une pièce aux fenêtres grillagées. Il nous abreuva de mots barbares que Théo sembla ne pas comprendre. Au terme de trois minutes environ il se leva et dit:

« Bon, ça me gave tout ça. Vous, docteur, vous allez tout expliquer clairement à ce jeune homme en face de vous, il me le répétera plus tard. Moi, je vais prendre un café. »

Le professionnel s'agita:

« Mais enfin, c'est de vous dont il est question, tout de même! »

« Vous, mon bonhomme, vous commencez à m'emmerder! Si vous tenez le secret professionnel, dites- vous que cet homme est comme mon frère. Que je vive ou que je crève, il sera forcément le premier au courant. Quant à moi je m'en branle- est- ce que je suis assez clair dans mes propos? Ou peut- être avez- vous besoin d'une seconde couche?»

Le médecin qui s'était levé se rassit, apparemment découragé. Théo prit la porte en chantonnant, en apparence totalement désinvesti.

« Bon. Cela ne s'était encore jamais produit et pourtant j'en ai vu de sévères. Je vais donc

tout vous dire, puisque cela est désiré par le patient. Qui est- il exactement pour vous? »  
« Tout et rien. Un frère et un étranger, un ami et un ennemi. Vous avez entendu parler de Gide? »

« Gide? André Gide? Naturellement. »

« Ben c'est pareil. Joao est mon contemporain capital. »

»D'accord. Je crois que je peux tout vous dire sans vous abreuer de détails techniques emmerdants. »

« Hâtez- vous, c'est éprouvant. »

« Votre petit ami souffre d'un cancer. »

« Quel petit ami? Je n'ai pas de petit ami! Théo- enfin Joao- est hétérosexuel! »

« Hétérosexuel? Bah, si vous voulez. De toute façon ce n'est pas important. »

« Docteur, si vous me le permettez... »

« Quoi donc? »

« Vous venez de me dire que Théo souffrait d'un cancer et honnêtement, je m'en doutais un peu. Pourriez- vous me dire sur quel organe la tumeur a pris premièrement? »

« Sur... le pénis apparemment. Mais cela a aussi métastasé sur les testicules, de là au poumon... C'est un réseau général maintenant. Difficile de dire quel organe a été frappé le premier. »

Un éclat de rire m'échappa.

« Le pénis? Théo a un cancer au pénis? Et comment cela a pu arriver? »

Le docteur alluma une cigarette.

« Je n'en sais trop rien, je dois dire... C'est extrêmement rare. Un cas sur cinq ou dix millions peut- être. La répercussion de plusieurs maladies sexuellement transmissibles non traitées à temps... Et évidemment il a fallu que ça tombe sur lui... ou plutôt il a fallu que ça tombe sur vous. »

Il prenait toujours apparemment Théo pour mon giton et mes dénégations les plus légitimes n'y changeraient rien, je le savais d'avance. Soucieux d'aggraver son cas, il continuait à rigoler grassement des tréfonds de sa déontologie.

« Il a dû avoir des maladies sexuellement transmissibles insoupçonnées, partant de là non traitées, et dégénérant en cancer. »

« Pourtant aucune de ses partenaires n'a développé de maladies de ce type... »

« Comment pouvez- vous en être aussi sûr? »

« Je veux dire que... on me l'aurait certainement dit. Enfin j'imagine. Et je connais sa femme, pourtant...»

Il se projeta violemment vers l'avant.

« Et vous monsieur, votre sérologie est- elle négative? »

Je me souvins d'exemples particulièrement flippants de malaises dans la civilisation collectés par Patrick Wald Lasowski pêché par chance dans un volume qu'il faudrait voir réédité- Ignition, quelqu'un? Quelque chose à dire pour empêcher cet accomplissement? Naturellement rien. Personne.

« Comment- voudriez- vous que je le sache? Mais parlons plutôt de Théo. Un cancer au pénis comment est- ce que cela se soigne? »

Le docteur, apparemment aussi joueur que Walker Ruben Asimov, émit un petit signe malin et dissuasif.

« Une seule cure, monsieur. L'ablation. »

« L'ablation? »

« Complètement. »

« L'ablation... »

« Et de toute façon cela ne servirait à rien. Il y a longtemps que votre ami a dépassé le stade du simplement curable. Votre ami est promis à une mort prochaine et dans de très grandes souffrances, comparables à celles occasionnées par le VIH en phase terminale. Son système neurovégétatif va subir des attaques façon raid ou commando. Ça risque

d'aller très vite maintenant. »

Je puisai un grand souffle à des sources parfaitement inconnues.

« Vous êtes en train de me dire, si je vous comprends parfaitement, que son sort le plus souhaitable est encore de se faire rouler dessus par un camion dès que nous serons sortis d'ici... »

Le praticien eut une sorte de gloussement.

« En quelque sorte oui. »

« Vous ne pouvez rien faire pour atténuer ses souffrances futures? »

« En fait- je peux bien vous le dire à vous qui n'y êtes probablement pour rien- il souffre déjà beaucoup. Depuis déjà longtemps. Son mental va se détériorer. Il siérait mieux d'envisager une solution moins... déshonorante... pour toutes les parties engagées. Ce n'est plus un jeu, dorénavant. L'issue est certaine. A ce stade de développement de la maladie... même l'ablation n'y changerait rien. »

« Même l'ablation... »

« Oui. Vous seriez venus me voir il y a seulement un an, je ne dis pas... Mais en ce moment, en l'état actuel des choses et au vu des moyens dont on dispose pour les traiter... »

« Je crois percevoir une certaine jouissance dans vos propos, docteur. »

« Vous vous trompez allègrement. »

Je me levai avec fracas. Devant moi l'homme de l'art tend une main grassouillette que je ne me dépêche pas de prendre et me dit:

« Je crois que je préférerais encore être à votre place. Il vous a tant trahi déjà. Soyez au moins cette fois- ci à la hauteur. »

Les premières personnes à pénétrer dans les sarcophages inviolés de l'Égypte ancienne ont pu ressentir ce que j'ai ressenti en entrant dans la cafétéria où Théo avait dit qu'il se trouverait. Il se tenait seul, isolé, bien sage, et m'accueillit avec un large sourire.

« Wesh, ça baigne? »

« Ben... »

Je m'affaissais sur la chaise en face de lui.

« Un café? Je t'invite. »

« Si tu veux. »

Cette offre était en réalité l'un des seuls morceaux de réalité qu'il puisse appréhender. Comment la lui refuser?

« Théo, je... »

« Alors il t'a dit quoi, le prof? Que des trucs pas marrants, rien qu'à voir ta tronche. »

« Théo... »

« Allez, t'as pas besoin d'en dire plus, va. Je sais déjà tout depuis longtemps. J'avais pas envie de l'entendre de la bouche de cet oiseau de malheur mais de toi je peux tout entendre. Dis- le. Dis- le moi. »

« Eh bien... les fées qui se sont penchées sur ton berceau se sont toutes concertées et elles se sont mises d'accord sur le fait qu'elles ne pouvaient plus rien faire pour toi. »

« Je sais tout, frère. Une souffrance pareille ça ne peut être que le Diable en personne. Je suis un abandonné de Dieu, le fils abandonné du seigneur. »

A ces mots je ne fus pas capable de réprimer un hoquet de douleur et de consternation.

« Quoi, quoi? Qu'est- ce qui t'arrive? T'as tes vapeurs? Tes faiblesses te reprennent, ma grande? »

« Ne te fous pas de moi. C'est déjà assez difficile à dire. »

« Ne dis rien. Combien de temps il me reste? Le bras? L'équivalent d'un avant- bras? »

Je ne trouvai rien de mieux à faire que de lever l'index.

« OK, je vois. »

La serveuse m'apporta le café et fit à Théo un petit clin d'œil.

« Ça te fait kiffer de me dire ça, hein? T'en bande, vieux machin tout niqué. Tu le sens, là, ton pouvoir. C'est plus fort que la littérature, hein? »

« Arrête immédiatement tes conneries. C'est pire que tout parce que j'avais juré d'avoir ta peau, mais le cancer va t'avoir avant moi. Comme mon père. Je m'étais juré de le tuer aussi. Et je vais me faire avoir une fois de plus. Je te hais pour ce que tu vas m'infliger, Joao. La littérature m'a donné tort, en fait. Il n'y a que grâce à toi que j'ai pu me sentir réellement vivant. »

Il me regarda, violemment admiratif, avec son sourire franc et indomptable.

« Tu voulais me tuer... Peut-être même que tu aurais réussi. C'est encore plus fort que de l'échange de fluides, ça. T'auras la punition que tu mérites, gars. Tu vas me suivre jusqu'au bout. »

« Comment? » trouvais-je la force de gémir.

« Ça se traite comment, la mort, tu vois bien? »

« Quoi? »

« Je ne parle pas d'équarrissage au clair de lune à la David Spencer. Je veux dire: le suicide légal. Le suicide assisté. »

« Le... »

« Oui. Me fais pas ta princesse au petit pois, je sais que t'en as vu d'autres. Est-ce que tu m'aideras sur ce coup- là, Mike? Je pourrais me foutre en l'air maintenant mais ça ne voudrait rien dire et surtout ça ne te blesserait pas. Je veux que tu saignes. Que ça te réveille la nuit et que tu hurles. Et je vais encore te compliquer la vie, bâtard. »

« Comment? »

« Je veux un gamin, aussi. »

Joao sortit son téléphone portable de sa poche et appela Anna.

« Allo, oui, c'est moi. T'as dix euros dans ta poche? Bon. Fonce en ville. Comment? Mais je m'en branle, moi... A pied, en volant, en char à bœufs... hein? Faut que tu appelles ta mère? Mais je m'en tape la bite, moi! Trouve un test de grossesse et envoie- moi le résultat dans la minute... à moins que tu sois sûre de toi. Comment ça t'es pas sûre? Sois donc certaine d'au moins un truc dans ta vie, sale chienne! Mais non, j'ai jamais insulté ta mère! Tu me casses les couilles! »

Théo raccrocha, me regarda ensuite et immédiatement me sonna d'un coup de poing d'une force prodigieuse qui me fit à peine vaciller mais m'éteignit mentalement. Puis il cracha, haineux:

« Ouais, salope... je veux un même moi aussi... je serai père avant toi... et tu crèveras tout seul... t'es qu'un sale fils de pute...t'attends que de me voir crever... mais rien ne dit que tu ne vas pas crever avant moi...fais gaffe... à ta place je me méfierai... »

Des gens, de quelconques personnes à défaut d'être des personnalités, s'étaient déjà placées entre nous, désireuses de s'entremettre.

« Ça va, ça va » criai-je, éperdu, incapable de reprendre mon souffle entre ses tirades empoisonnées.

« Mais tu vas devoir me regarder crever et vivre avec ça... »

Je me levai d'un bond, parvenu au bout de mon humanité.

« Démerde- toi avec toi- même. Je te contacterai les prochains jours. »

Le soir me vit glisser dans une paix somme toute relative, fréquente dès qu'on s'approchait de Théo et décidait de se laisser séduire par lui. Des tueurs, notamment, auraient pu réduire le trouble à zéro, mais ils auraient été totalement libres, par la suite, de me réduire au même esclavage, dénué cette fois d'attaches affectives. Hors Théo, aussi impur et corrompu qu'il soit, m'avait tout de même procuré avec une sincérité indéniable quelques bonheurs inégalés; je m'étais senti soulevé au sol par la fierté de partager avec lui. Et, puisque je dédaignais de le prendre pour assise, même inversée ou parodique, cf Mickiewicz pour Gombrowicz, il ne me restait plus qu'à le subir. Cela me donnait envie de

me réfugier dans l'héroïne et pourtant il ne le fallait pas, le recours aurait été trop déloyal, trop subtil, fuyant. Au cours des jours suivants je me résignai donc à le subir une dernière fois, tout en refusant de le revoir. Je le fuyais depuis cet hôtel, devenu à mon image parfaitement morose et immobile, alors qu'il m'abreuvait de messages, tantôt impératifs, tantôt suppliants. Apparemment Anna n'était pas enceinte, ce qu'il déplorait; il craignait que ses spermatozoïdes aient été atteints, ce qui relevait d'une certaine lucidité. J'examinais sans qu'il le sache les possibilités de faire manier son sperme et certains scientifiques corrompus ou simplement solidaires bientôt y consentirent; et je pus bientôt lui adresser le message d'envoyer des échantillons à telle ou telle adresse, sous certaines conditions, et, de la même main, je sondai les quelques relations utiles au sujet de la confection de faux papiers d'identité hollandais qui permettraient de l'expédier *ad patres* selon le protocole en vigueur dans ce pays. Le moi qui ne disait plus *je* et pensais *nous*, je ne désirais plus le raccorder à rien; libre à qui voudrait de décider en son âme et conscience que je me désaccordais de la tonalité décidée par l'orchestre, que je me désolidarisais de l'insoumission pour intégrer une trame plus visible et plus juste. Pour moi je m'en foutais comme les esprits libres se foutent des choses- mais avec respect, avec un semblant résiduel de tendresse- des enclavés qui prétendaient encore leur dicter leur conduite. Cela me semblait à froid assez peu digne, un peu démagogique, comme Dylan au moment des *Basement tapes* ; pourtant des esprits rassis, suffisamment revenus de tout et surtout de l'insolence, y décèleraient à cœur perdant une trace indéniable de maturité. J'avais trouvé un moyen de mettre tout le monde d'accord, plus ou moins insensiblement, et cet itinéraire d'un être- ThJoao ou moi, je n'étais pas catégorique à ce sujet, semblait engager quelque chose de si fatidique que je n'osais y regarder de trop près, réellement. Surtout cette quête était existentielle et son résultat ne pourrait jamais me profiter réellement dans le regard de l'autre. Décidément tout était perdu pour la postérité, qui n'en profiterait jamais, et la mort, pas particulièrement la mienne, me semblait percluse de sourires, puisqu'elle avait élu Théo dans la fleur de sa jeunesse, aussi sûrement qu'il m'avait élu pour un de ses compagnons de gouverne. Et tout me paraissait triste et tendre à nouveau et c'était presque- j'espère qu'on saura me pardonner cette forme d'hérésie- comme si Théo et moi ne nous étions jamais approchés, jamais connus.

## CHAPITRE 06

Alexandre Becker était un jeune homme à la peau mate, de taille moyenne, vêtu de fringues de surfer exclusivement- Quiksilver, Gotcha, etc. Assis à une table d'un café, un verre et une bouteille de jus de fruits vide toujours posés devant lui, il attendait avec patience. Son visage révélait une grâce naturelle de nature à m'intimider. Leah, qui m'accompagnait de manière à atténuer l'impact d'un accident regardait sans jalousie les soupirs de convoitise qui de temps à autre m'échappaient. Becker, lui, ne me regardait en aucune manière, comme un lointain camarade de collège qui aurait évacué le moindre de nos souvenirs communs, jusqu'à ma plus minable tentative d'entrer en connivence avec lui, par connivence ou par baston.

Comme Leah avait absolument tenu à visiter une brocante- je n'étais pas en état de la dissuader de quoi que ce soit- et y avait déniché une *charmante* poussette ancienne surplombée par une ombrelle, un peu rouillée, bien qu'en parfait état de marche, l'entretien eut lieu sous les auspices de ce paravent involontaire et encombrant.

« Vous avez eu un courage certain de vouloir sortir ce livre... »

« Oui, on me l'a dit déjà. Et ce n'est pas de l'écrire qui a été le plus dur. »

« Des stocks entiers ont été détruits. »

« Oui, un accident à ce qu'il paraît. Mais ni mon éditeur ni moi ne sommes dupes. »

Leah demanda, haletante:

« Il paraît qu'on vous a mis sous protection rapprochée? »

« Oui, oui, absolument. Une histoire d'assurances. »

« Et vous, vous n'avez pas de garde du corps? »

Alexandre Becker eut un haussement d'épaules accompagné d'une moue.

« Non, non, je n'ai pas vraiment besoin de ça. »

Je me sentis réellement admiratif et quelque peu honteux de ma concupiscence. Du reste, cette dernière ne devait pas être exagérée; elle fondait déjà devant une considération qui allait *fortissimo*. Il était nécessaire qu'il parle, qu'il continue à parler, que son charme si normal ou si étrange agisse, aide à fixer dans ma mémoire ce flot de paroles qui ne concernait qu'un étranger à vrai dire, un étranger qui se trouverait être moi.

« Avant de commencer, je dois m'assurer- et je fais cela dans votre intérêt, monsieur Cennebault- que cette personne est bien votre compagne. »

Je fis bringuebaler la poussette avec un petit sourire idiot.

« Mmh, c'est bien ce que je pensais. »

« En fait Leah est venue avec moi pour pouvoir me répéter tout par la suite parce que ma mémoire a subi des atteintes suite à mon intervention... vous voyez de quoi je parle, non? »

« Oui, oui. Bien sûr. »

Il fit une pause.

« Vous avez déjà dû être contacté par l'inspecteur Mangin afin d'être présent le jour où on mettra fin à ces agissements d'esclavagistes. »

« On y sera en temps et en heure » dit Leah qui commençait à montrer son impatience.

« Bon, bon, pas la peine de se perdre en parlotte. »

« Je ne suis pas si curieux de savoir tout ça » dis- je sans finesse, après avoir vidé la moitié de la bière que le serveur avait apporté.

« Vous devez le savoir, pourtant » fit Alexandre Becker, froissé.

Leah me contemplait avec fureur.

« O.K, comme vous voudrez. Mais qu'on ne vienne pas me dire ensuite que c'est à cause de moi. »

Becker avança ses jambes.

« Bien. Tout commence en 1997, aux environs du 31 août. Plusieurs chefs d'entreprise réunis à Göteborg dans le plus grand secret décident de la création du Centre

International Nabulione. L'organigramme de la société date du 1er septembre, en fait ce fut un long week- end. Un très long week- end. Pendant ce temps- là, quelques centaines de kilomètres plus bas, dans une forêt normande, un pauvre bougre était mis à mort avant d'être dépecé, à cause d'une dénonciation avec laquelle il n'avait rien à voir. Vous êtes parmi ceux qui ont assisté à cette mort. Inutile de protester, nous savons bien que vous n'avez rien fait et que si vous n'avez pas pu sauver ce pauvre type, c'est qu'on ne pouvait rien faire qui aille dans ce sens. La personne qui a incriminé tout le monde se prénomme Kmar, qui s'est bien sûr vanté, dès que votre renommée a été suffisante, du temps de vos premiers livres, de connaître ce chapitre caché de votre vie. Le problème c'est qu'il l'a fait à proximité d'un flic qui l'a sur le coup inculpé et a transmis une note sur vous au département Sécurité du territoire.»

« On s'aimait lui et moi. On aurait dû être ensemble. »

Becker s'arrêta et commanda à un serveur un autre jus de fruits. Leah, elle, baragouinait des insultes en flamand qui revêtaient un aspect presque excitant.

« Au même moment le grand idéologue de chez Nabulione cherchait une manière d'articuler le Centre International dans une direction cohérente et ne trouva rien de mieux à faire que de coller le plus près au modèle, écrit selon lui partie par Napoléon, partie par Charles Manson. Lequel rêvait d'anéantir des artistes, vous vous souvenez des événements. L'axe qui a été suivi a un peu dévié en ce qui vous concerne, mais il y a toujours de ça dans l'idée. Les artistes ne devaient pas être tués, mais tenus à l'écart de sa société idéale. Et reconditionnés si possible. »

« Et personne ne s'apercevait de leur disparition? »

Alexandre Becker eut un geste qui rendit l'embarras presque enviable sur le plan esthétique.

« Étrangement non. Vous savez bien que les vrais artistes restent par leurs œuvres. Une grande fatalité. Un seul exemple: Marilyn Monroe ou Marvin Gaye sont des icônes intouchables depuis leur mort, mais qui les supportait entièrement à la fin de leur vies, en sachant ce que supporter veut dire? Personne, absolument personne- pour Gaye c'est encore pire mais n'entrons pas dans les anecdotes. Mais vous avez survécu. On dirait même que l'adversité vous renforce. »

« N'entrons pas dans les anecdotes. »

« Vous saviez qu'ils avaient fait leur possible pour préparer des films, des éditions de livres sur Napoléon, considéré par eux comme un modèle? »

« Ils auraient fait des films de fiction sur le mythe napoléonien, puis un produit un petit documentaire sur moi qui ne serait pas passé inaperçu... »

« Comme les nazis accusant les communistes... »

« Cherchant à les devancer j'en suis sûr... »

« Mais j'ai du mal à comprendre le raccroc entre Napoléon et Nabulione. »

« En fait Napoléon vient de Nabulione. Ça a donné aussi le prénom Nicolas. »

« Charmant » grimaça Leah.

« Bon, je reprends. Kmar était en taule, vous en liberté, vous aviez changé d'endroit et de mode de vie. On vous a laissé faire, vivre sur cet acquis.»

« Puis on m'a envoyé un jeune archange de la route et de la déroute nommé Joao ou Théo. Rien d'original. Rien que je ne sache déjà. »

« C'est une erreur de votre part de croire ces deux événements liés. Ce jeune homme n'a strictement rien à voir avec Nabulione. C'est tout au plus une coïncidence. Votre défilé au royaume des ombres commence avec la création d'Antistar. »

« Aaaaah! Antistar! Je savais bien qu'on s'y retrouverait bientôt. Massive Attack ça a toujours été de l'ordre du nouvel ordre consensuel et bêlant. La dictature molle. »

Le jeune homme haussa les épaules.

« Rien à voir avec ce groupe. Cette agence a été créée rien que pour vous. Mais elle n'a absolument rien à voir avec Nabulione International. »

« Rien à voir? »

« Absolument rien. »

« Ça alors. Je peux dire que vous me la... »

« Oui, je comprends. Je comprends tout à fait. William Baume était une chèvre, si vous voulez. Une sorte d'appât. Pour le reste on n'a rien pu faire pour lui. On n'a pas pu empêcher de le voir tuer par un émissaire de Nabulione. Il éprouvait beaucoup d'admiration pour vous, réellement. »

« Et voilà, ça recommence. »

« Il devait vous surveiller et que vous trouviez cela normal. Au cas où vous vous seriez fait kidnapper par Nabulione, il fallait également éviter chez vous tout stress inutile, à cause de cette expérience de *déplacement dans l'enfance* déjà subie par vous- mais cela, ils ne l'ont appris qu'en cours de route. Ce qui a modifié notre projet. Alors ils se sont mis en tête de vous laisser croire que deux factions antagonistes se disputaient le privilège de vous arracher à votre quotidien qui paraissait gris... »

« Qui? Non, ne le dites pas. De toute manière vos explications n'importent pas. Ce n'est pas de la matière à rêve que cette histoire que je découvre.»

« Dès qu'on a vu que vous étiez *parti* pour le Brésil il ne restait plus qu'à attendre et à prendre ensuite parti pour la situation présente. Vous deviez y rester à la base. Vous deviez mourir. Heureusement que ce jeune garde a pris sur lui de vous séparer du groupe. »

« Tu vois, dis- je à Leah d'un ton triomphal, je te soutenais que le monde avait des fantômes homicides envers moi et tu ne me croyais pas. »

« Vous vous en êtes sorti, grâce à ce jeune homme, sans doute, et les mêmes éléments ont repris leur poste d'observation une fois que vous avez été rapatrié en France, tout le temps qu'a duré votre fréquentation de Catherine Trotswith. Vous avez été tous deux dupes de circonstances adverses, d'ailleurs. Elle ne pouvait rien faire de plus pour ce qui vous était utile. Elle a été la seule personne à jouer franc jeu pour vous- je ne parle pas de ce jeune garde dont le cas relève indubitablement de la pathologie. »

Le jeune homme se tut. Il s'attendait peut- être à un commentaire. Il n'avait dit que l'essentiel, qui ne me montrait pas son zénith. Je n'avais pas le droit de le contempler, ainsi que la jouissance de Théo. C'était une de ces choses qui n'avaient aucun propriétaire.

« Je crois que Mangin va faire un petit quelque chose pour moi. Il m'adore, il ne peut rien me refuser. »

Le téléphone portable d'Alexandre Becker sonne. Il arbore un sourire immense dès qu'il voit le nom de la personne qui l'appelle et se terre dans un coin afin de suivre sa conversation. Leah m'embrasse et je l'attire contre moi brièvement.

« Tu voudras parler à Mangin? »

« Pas longtemps. »

« Ça compromet notre soirée tout de même. Tu préfères parler à un policier plutôt qu'à ta... »

Je lève un doigt silencieux en l'air.

« ...la fille qui préfère rester avec toi? »

« Il faut que je lui demande un truc. »

« Lequel? »

« Si notre bébé pourra avoir un prénom brésilien. Je ne peux pas penser à un prénom français. Ni belge non plus, excuse- moi. »

« Ça ne m'obsédait pas vraiment non plus, je te jure. Par contre, pour le bébé...»

« Qui donc? C'est la fièvre négative? »

« Non... Je veux dire que j'ai la possibilité de prendre la pilule ou pas. »

« C'est à toi de voir. A toi de m'indiquer le meilleur moment. »

« Ça ne sera jamais mieux que maintenant. »

Je pensais bien sûr à Théo et ses bourbeuses tentatives. Toute une faune de sensations se mélangeait en moi et je désespérais d'en tirer une bonne, au hasard, par une fantaisie de la nécessité...

« Appelle donc ton flic, je vois bien que ça te pose problème encore plus que ce que je viens de te dire, là... »

Je ne me fis pas prier, certainement. Mangin prit mon appel et acquiesça avec une réserve de principe; tout sauf me revoir, de toute manière. Mon contentement, je le comprenais bien, ne dépendait pas que de lui. Il passa une série d'appels en haut lieu et cinquante minutes plus tard je fus prévenu que tout irait pour le mieux. Je n'avais qu'à me présenter au lieu d'incarcération de Kmar le lendemain dans la soirée.

C'était dans un paysage halluciné, une lande grise avec des fleurs mauves, des cris de sirènes et des remugles de célébrations éteintes, dans le vieux Nord. Hormis le centre dirigé par Walker Ruben Asimov et quelques entreprises d'insertion professionnelle, c'était la première fois de ma vie que j'entrais dans un centre carcéral. Il m'apparaissait que la littérature n'avait pas besoin de rajouter du signifiant; un simple passage dans ces lieux suffisait à se sentir repu d'une durable sensation de malaise. Même ma faconde habituelle en prenait pour son grade; mon humanité régressait de couloir en couloir et lorsque je fus posé sur un tabouret je ne me sentais plus humain du tout, à part pour l'impression d'angoisse qui comprimait ma poitrine.

Le voir devant moi après tant d'années m'emplissait d'une tristesse immense, comme si toute la vigueur qu'il m'avait inspiré par le passé avait mué en eau froide. Je demeurais pourtant inexplicablement ému- et dès lors, en être assoiffé de chair, je tentais de sentir un peu de sa chaleur à travers la grille. Il vint coller sa main tout contre la mienne et nos yeux sombres envoyèrent des fusées de jais avec l'intensité que l'on délègue à un acte extraordinaire. Nous nous respirions presque, envoûtés, repris au fond des moelles par cette affection ancienne que rien n'avait vaincu.

« Je suis désolé, Mike... »

« Non... ne dis rien. Ne parle pas. Avec des mots c'est toujours pire. »

« C'est à cause de moi qu'ils ont pensé à toi, tu sais. Tout ce qui t'est arrivé était de ma faute. »

« Tais- toi... C'est la dernière fois que je te vois, imbécile. Tu me feras des excuses en Enfer. »

Ses traits se contractèrent spasmodiquement. Cela passerait pour un sourire. Il ne fallait sans doute pas demander plus. Les gardiens nous laissèrent seuls en tout une quinzaine de minutes seuls, face à face, au terme desquelles l'un d'entre eux l'enleva de ma vue et le força à marcher, avec ces longues chaînes de menottes que les américains emploient depuis plusieurs années et dont je n'avais jamais remarqué l'usage en France.

## CHAPITRE 05

Plusieurs mois s'écoulèrent, quatre ou cinq, on approchait déjà de l'été. Tout semblait aller comme sur des roulettes. Les plans d'action que nous communiquaient l'inspecteur étaient particulièrement alarmants, bien que l'action esclavagiste soit jour après jour sabotée en interne par des agents infiltrés. Théo allait de l'avant lui aussi; les manipulations de sperme aboutissaient ou pas, je n'étais guère tenu au courant jusqu'à ce que j'apprenne par le père de Théo qu'Anna était enceinte. A en juger par le grand trouble ataxique qui me prenait, je ne savais pas même s'il fallait remercier la médecine ou non, et n'exigeais pas d'être tenu au courant. Enfin, un samedi après-midi, alors qu'il faisait un temps idéal de campagne anglaise sur la vieille ville bruxelloise, je m'assis avec un feutre mou et un crayon de papier afin de souligner les plus importants passages dans un gros livre en anglais traitant de la mise à mort assistée.

Il me fournit assez complètement l'ébauche d'un plan à tenir. Il fallait trouver quelqu'un qui puisse m'aider à fournir de faux papiers à Théo. Un jeune homme particulièrement beau, cruel et riche, suffisamment pour apprécier de se trouver sur mon chemin à cette période accepta de me servir de relais. Sa connaissance de l'idiome néerlandais et du patois flamand rendait superflus mes efforts d'acclimatation qui aboutissaient à rien. Il me proposa même de prêter sa maison afin que la scène finale puisse s'y dérouler.

Les faux papiers de Théo lui arrivèrent sur ces entrefaites. Un contact avec un employé d'ambassade marron, à l'abri de toute pulsation dénonciatrice, nous rassura; les critères étaient élevés, la ressemblance exacte. Bientôt Théo pourrait bénéficier de tous les attributs des citoyens de Hollande. Son nom avait également été rajouté à une liste d'état civil; il n'était plus désormais natif de Winnipeg mais de Haarlem...

On trouva bientôt même un vieux docteur à la mémoire surprenante, prêt à jurer qu'il avait vu l'enfant peu de jours après sa naissance. Son lieu de naissance se trouvait dans le même pays que celui où sa mort prendrait le pouvoir; c'était un parfait rêve pour un nationaliste, le pic du cauchemar pour moi.

L'illusion semblait parfaite, la comédie concluante. Il demeurerait cependant nécessaire d'organiser la succession de Théo. Ce fut dans ce but que son père, mis au courant des désirs de son fils, me contacta dans la foulée. Il allait prendre une semaine de congés et, puisque son fils ne désirait pas le revoir et lui avait fait passer le message de conclure en tout avec moi, les passerait à Bruxelles afin de tout mettre au net. Cela m'allait aussi, puisque j'avais organisé mes fonctions à Ignition de manière à être à proximité de Leah. Comme son appartement était assez grand, nous l'invitâmes à demeurer avec nous au lieu de rester à l'hôtel. Il accepta, ayant visiblement besoin d'un semblant de chaleur humaine. Pourtant il me fit presque peur lorsque je l'aperçus; il semblait avoir vieilli de plus de dix années en quelques mois.

Il y eut ensuite quelques séances de travail entrelardées de discussions sur le jeune homme qui allait bientôt mourir. Je savais gré à ce vieil homme de ne pas sombrer dans le pathos alors que je m'en sentais incapable. Seulement quelque chose s'installa au fond de ma gorge et je devins momentanément sourd d'une oreille. Dans cette situation rien ne paraissait plus naturel. Si j'avais dû traverser cela sans Leah je crois bien que j'aurai eu tout juste la force de m'allonger sur le bord de la route et de crever là sans excédent de fierté.

Cette tension transformait tout. Il y avait des nuits vécues dans l'effroi, où Leah parlait en dormant. Elle dit notamment une fois que je ne l'aimais pas, et elle non plus, que nous deux étions une revanche, un placement. Tout le reste de l'habitat était silencieux, le père de Théo avait cessé de pleurer. Je caressais alors le ventre de Leah en espérant voir la fin de cet amour- là aussi, mourir sans rien inspirer de bon à mon fils ou à ma fille, sans rien donner de soi.

Parler avec le père de Théo (je n'utilisais jamais son nom de famille, qui m'impressionnait

terriblement, pour être celui d'une personne associée au travail de Jean Eustache- il restait Monsieur tout comme je restais Mike) m'amenait à mieux le connaître. Je ne pouvais attacher de l'importance au fait de savoir s'il appréciait ma compagnie. Pourtant, un soir, il me fit part du désir innocent de visiter la ville avec moi pour accompagnateur. Nous nous trouvâmes en plein cœur du quartier gay, en train de déguster une pizza. Il me lâcha après deux ou trois rasades de Valpolicella transvasé dans une bouteille de grand cru et quelques bouffées de cigare que sa première impression sur moi avait été particulièrement désastreuse, qu'il m'avait identifié en tant que vampire résolu à le pomper de tout son fric. Je renonçai à lui faire comprendre que cela n'avait jamais été mon attention; l'idée de lui emprunter de l'argent n'était pas la mienne, et pourtant il était prévu que je le rembourse, que je gagne de l'argent ou non. Il m'aurait cru sans doute, c'était tellement plus facile de me faire confiance plutôt qu'à Théo. Mais maintenant, bien sûr il *savait*.

Cela voulait dire qu'il était pour tout trop tard; clairement il me transmettait un discours afin qu'il soit entendu par Théo. Servir de relais ne me fut pas une insulte.

Son séjour toucha rapidement à sa fin. Tout semblait conclu pour que le ou les enfants à naître n'héritent pas que de dettes et jouissent d'un certain confort matériel. Son père trouvait là un palliatif à son sentiment d'échec envers Théo, qui avait fugué de chez eux pour de bon dès l'âge de quinze ans. Il m'en avait entre temps appris de raides sur Théo et sur lui- même mais je n'éprouvais aucun désir de m'en remettre. Toute satisfaction de cet ordre aurait été grotesque et apparaissait nettement telle quelle.

Avant de s'asseoir dans le taxi au bas de chez Leah, il me donna l'accolade. J'étais ému moi aussi, sans trouver rien de mieux à faire que de sourire bêtement.

Mon oreille malade se ranimait. C'était tant mieux; j'avais des démarches auditives à entreprendre. Cela vint vers moi l'après- midi succédant au départ du père de Théo. Mon téléphone bourdonna subitement.

« Pete... »

« Mike? Ça va bien, bonhomme? »

« Tout va bien, oui. De mieux en mieux même. »

« Quoi de neuf pour toi? »

« Je vais bientôt avoir un enfant. »

« C'est super, ça! Félicitations! Tu vas rester avec le père après ou pas, gentleman? »

« T'as pas compris... Je vis avec la mère. »

« Non? »

« Mais toi vas-y, dis- moi plein de trucs sur toi... »

Pete m'en dit, et de complets. On prit rendez- vous pour l'une des semaines suivantes, dès que je pourrai être en France.

## CHAPITRE 04

Rotterdam est une ville toute laide, toute vide, toute blanche, plate, déchargée d'émotions. Un port de dimensions titanesques la termine ou la prolonge, à moins que ce ne soient mes yeux qui l'enferment avant son terme, indûment.

Leah et moi y squattons dans un hôtel dépourvu de luxe, dans le plus grand incognito, car les inspecteurs avec qui nous sommes en contact dans le but d'assister à l'arraisonnement du navire esclavagiste nous ont recommandé de rester discrets et prudents. Neal, qui habite Amsterdam, fait le trajet entre les deux villes chaque jour. Je l'envie pour sa liberté, bien qu'il n'y ait pas de quoi. Il est au courant de tout à propos de Théo, même s'il n'en parle pas; cela se voit pourtant, dans chacun des sourires muets qu'il me décerne, aux moments où sa sœur a le dos tourné.

Puisque l'attente forcée achève de rendre mon état parfaitement insupportable, je me force à lire les critiques, généralement révérencieuses, parues sur *L'âme passagère*. L'une d'entre elles établit une correspondance entre mon texte et le scénario de *La règle du jeu*, ce qui sonne agréablement aux oreilles du fou de vieux cinéma que je suis- et pourtant je ne suis pas satisfait, mon envie et mon attention un peu trop aiguës réclament quelque chose de plus, la mise au point définitive, sabre au clair devant une humilité ou une prétention à pourfendre, je ne sais pas trop moi- même. Pour l'instant, dans les faits, je redescends avec un sourire vengeur la crête d'une civilisation- mais il faudrait encore bien des alinéas à la Déclaration des Droits de l'Homme avant que cela me paraisse juste. Au moment où les profiteurs du néo- esclavagisme commençaient à être dénoncés publiquement et arrêtés, ou tout du moins mis en examen, il se poursuit en France un débat sur la libération de Johann Eymard, finalement assez bien soigné, même si diminué physiquement. Des manifestants se sont enchaînés aux grilles d'un Palais de Justice à Paris ou dans ses environs proches dans le but d'éviter qu'un débat de sa réinsertion dans la société soit remis aux calendes grecques. Quelques intégristes de droite ou parmi les catholiques réclament que soit mit définitivement hors d'état de nuire *ce méchant homme qui a tué, massacré et violé en dehors des termes prévus par la loi* (sic). J'apprends sur ces entrefaites qu'on veut me contacter afin de me questionner, non sur l'état de nos relations (il commence à se savoir assez exactement que nous n'avons fait que nous croiser et n'avons eu un échange verbal qu'une seule fois) mais à propos de mon opinion sur ces débats. J'envoie donc un communiqué pour la presse- même si cela constitue une imprudence, puisqu'on peut désormais me localiser- lequel dit en substance qu'il m'est indifférent que cet homme vive ou meure, en liberté ou à l'ombre.

Leah me trouve sévère, pourtant je ne suis vraiment pas plus fixé que ça. Je l'expédie dehors un soir en quête d'une curiosité culinaire que l'on est censé ne trouver que dans un certain quartier de cette ville. Elle m'appelle en cours de route afin de me dire que Neal et son nouveau compagnon, un très beau jeune homme bodybuildé croisé sur le seuil, l'accompagneront. Elle sera donc en totale sécurité. Quelque part le ton de défi parfaitement méprisant de cette voix est un avant- goût de celle que je m'apprête à contacter.

La sonnerie retentit treize fois avant que quelqu'un réponde, puis cela arrive finalement.

« M'man? »

« Michael? »

Elle commence à pleurer.

« Non, ne pleure pas, je t'en prie. »

« Ça fait si longtemps, mon petit... pourquoi tu ne me parlais pas? Tu m'en voulais à cause de ce qui t'est arrivé au Brésil, c'est ça? »

« Mais non, mais non, ne sois pas ridicule. »

« C'est pas ça, mon chéri... mais je me sentais tellement mal, tu vois... On t'avait déjà fait ça dans ton enfance et ça recommençait maintenant... Pourquoi tu ne peux pas vivre

comme n'importe qui d'autre, hein? »

« Mais ça va finir par arriver, maman. Je vis avec une fille. On va avoir un enfant. »  
Mais elle ne laisse filtrer aucune joie, elle pleure toujours.

« Tu m'as entendu? »

« Oui... Oh, il y a quelque chose que je voulais te dire... Tanguy, tu te souviens de ton pote Tanguy? Il est mort la semaine dernière d'il y a un an. Enfin je ne sais plus. Dis, tu viendras me voir, mon grand? »

« Oui. »

« Quand? »

« Bientôt. Là il faut que j'aide Théo, tu te souviens de Théo? »

« Le petit jeune homme qu'on avait vu chez toi? »

« Oui, lui... il est malade, tu sais. Il va bientôt mourir. D'un cancer. Comme papa. Je dois l'assister. »

« Tu es où, là? »

« En Hollande, à Hilversum. »

« A Amsterdam? »

« A Hilversum, maman. H.I.L.V.E.R.S.U.M.. Rien à voir avec Amsterdam, tu vois. »

« D'accord. Si je revois un de tes anciens amis, je leur dirai que maintenant tu vis à Amsterdam. »

J'entends des bruits de pas dans le couloir. La clé dans la serrure. La porte s'ouvre. Je raccroche en me disant que ma mère ne fera probablement pas la différence.

## CHAPITRE 03

Leah et moi, accompagnés par un des inspecteurs de la super brigade européenne qui chapeautait l'intervention, attendions l'aube, meublant les silences par une conversation feutrée qui à chaque instant menaçait de s'écrouler d'elle-même. C'était dans une berline noire; d'où nous étions garés nous ne pourrions manquer de voir l'arraisonnement du navire esclavagiste.

Leah me glissa à l'oreille après une tape sur son ventre rebondi « Il faudra qu'on raconte ça à nos enfants », ce à quoi j'acquiesçais par mécanique, convaincu que ce genre d'expérience ne se transmet pas, peut-être par bienveillance, par une incursion soudaine et involontaire de la responsabilité.

Vers cinq heures du matin, donc avec deux heures d'avance sur l'horaire prévu, le Silverland quitta son emplacement et se dirigea vers la mer. Il s'éloignait et pourtant je l'imaginai fondant sur nous et s'écartant au dernier moment comme pour nous dédaigner. L'eau noire dissimulait tous les remous, de petites vagues accompagnaient le monstre, silencieuses et blanches, figurant des traînées de semence humaine qui ne trouveraient jamais aucun fœtus à féconder et se maintiendraient à la surface, dépourvues du désir de repartir vers le fond, ce dépotoir stérile et sans chaleur des semences négligées.

Énorme différence avec tout ce que j'avais imaginé par avance; pas un cri, pas un souffle, pas la moindre manifestation d'existence. Tous les cris semblaient enfoncés dans les gorges des prisonniers du monstre. Le Silverland, navire esclavagiste, était un monstre, comme l'Hôtel Overlook de *The Shining*, puisqu'il recréait le passé au lieu de préparer au futur. Un monstre blanc, en métal, fiable et propre, qui s'apprêtait à longer la Normandie via la Mer du Nord.

Cela s'en allait, et ce ne serait pas le navire, même neutralisé, qui allait contribuer à dissiper ma tristesse et mon désarroi; puisque tout était révélé à l'avance par les médias et la télévision, je serais pris encore plus par erreur pour un héros ou un être exceptionnel. Et tous les démentis du monde n'y changeraient rien, puisque tel est leur rôle, d'entretenir et de propager le chaos et la désinformation.

Le Silverland avançait à toute vitesse lorsque sept navettes semblant provenir des profondeurs de la Mer du Nord l'encerclèrent. Deux gros bâtiments venaient vers lui et des hélicoptères bientôt balayèrent l'ensemble de leurs lumières virevoltantes. Sur les ponts des bateaux, des hommes aux visages protégés par des cagoules, armes en bandoulière, se préparaient à livrer l'assaut. Même tenus à l'écart comme nous l'étions, il était impossible d'échapper à ce qui à l'instant leur tenait le cœur- mélange d'angoisse et d'exaltation nauséuse liées pour de bon par la dérision des moyens et la grandeur des aspirations. Ils allaient agir selon les lois de la flibuste afin de déjouer l'importation d'esclaves. Mais aucun héroïsme ne prévalait dans leurs cas, et il n'aurait servi à rien non plus, puisque tous savaient que truands et fonctionnaires ont partie liée, le même patron et la même obscurité de destins et de fonction.

L'inspecteur derrière nous, résolument anonyme, réquisitionné par avance pour la direction des interrogatoires, piaffait et semblait s'étonner de ce que nos réactions fussent à vrai dire nettement mitigées. Ni Leah ni moi ne trouvions quelque chose à dire: ce qui devait l'être était échangé dans des pressions de la main ainsi que de longs regards navrés.

On pouvait arraisonner le Silverland et mettre à jour les manœuvres des esclavagistes; le scandale promettait d'être considérable, tant de noms de *people* allaient être dénoncés. On pouvait neutraliser et mettre au ban de la société les ordures qui avaient imaginé cela; la traite continuerait tout de même, sous d'autres auspices, avec une hiérarchie similaire et des victimes issues des mêmes circonstances. Des réfugiés politiques ou environnementaux, des gens perdus, ou issus de camps de reproduction ou de conditionnement seraient asservis; tout cela continuerait, d'une manière ou d'une autre, en

servant les mêmes intérêts. Ce à quoi nous assistions était un heureux accident, plus encore symbolique que destiné à marquer l'histoire de l'aventure humaine. Nous avions gagné une bataille mais la guerre était perdue.

La tristesse me submergea plus complètement quelques heures plus tard, lorsque je contribuais à aider les personnes réquisitionnées à nourrir et soigner les personnes à qui nous avions épargné une odieuse servitude. Beaucoup de personnes souffraient de dénutrition ou de carences affectives, sans doute depuis le début de leur existence; certains tendaient les bras afin d'être enlacés, sans discrimination de sexe ou d'appartenance ethnique. Tous avaient été conduits dans un hôpital entre Middelbourg et Flessingue; ils seraient probablement répartis ensuite par famille ou ethnie d'origine, après que les inspecteurs eussent procédé aux interrogatoires. J'espérais pour eux une forme de paix et d'acceptation par les populations, quand bien même ce n'était qu'une position d'un optimisme extravagant. Nos circonstances de vie admettaient mal le statut de victime; une sanction supplémentaire se grefferait sur le statut original. La société aggraverait la sanction, rien de tout cela ne trouverait d'issue heureuse, évidemment.

Leah ne participait pas aux soins; en raison de sa grossesse avancée elle restait à l'écart. Puis elle commença à divaguer. L'une des infirmières présentes vint me dire en anglais que ma femme avait besoin de soins plus avancés et d'un autre genre. Elle fut alors conduite en ambulance dans un hôpital où elle accoucha prématurément d'un garçon, trois heures plus tard.

## CHAPITRE 02

Il ne s'agissait plus guère ensuite que de gagner du temps. Ma vie s'écoulait, mais elle ne m'appartenait pas- du reste, m'avait- elle jamais appartenu? Il y avait Leah, il y avait ce petit être; je m'en trouvais responsable. Et puis il y avait Ignition, comparable en ce moment à un monstre doté de cent tentacules, phénomène non distant du Silverland, et je concevais difficilement de m'y intéresser profitablement à nouveau un jour.

C'était à Théo de recueillir ce que j'avais à lui dire pendant qu'il était en mesure de le comprendre, mais ce que j'avais à lui dire ne le concernait pas. Il m'incombait également de ne pas me montrer lâche. Il m'avait fait promettre d'être avec lui jusqu'au bout et il n'était pas question de décrocher si près du but. Leah me le fit clairement comprendre quelques jours après la naissance du petit Joao- nous étions tombés d'accord sur ce prénom sans trop savoir pourquoi, à la réflexion nous lui laisserions plus tard la plus grande liberté dans ce domaine; il en changerait de lui même dès que son goût paraîtrait suffisamment formé:

« Que je n'apprenne pas que tu as chargé ce pauvre garçon. Ce qu'il y a à faire c'est entre vous deux. Termine avec ça parce qu'après c'est une vie de père exemplaire et traditionnel qui t'attend. Il a eu la bonne idée de naître sous le signe du Scorpion comme toi, ça devrait t'arranger. »

Venant de n'importe qui d'autre, ces mots auraient paru insensés ou révélateurs d'une personnalité peu portée sur l'émotion. En fait Leah m'aimait assez pour épouser ma pudeur et emprunter mon langage et la confusion dans laquelle j'étais jeté à mon corps défendant.

Je saisis ensuite parmi toutes les options à ma portée la plus masculine de toutes: la fuite. Je partis vers la région de la Frise, comme en un hommage à Caligula, m'installant chez des gens âgés qui feignirent d'ignorer mon identité, dans une maison de poupée à taille humaine. Le couple ne ressentait aucune nécessité d'entamer avec moi un quelconque dialogue, ce qui tombait aussi bien; nous nous acceptâmes mutuellement en tant qu'éléments indispensables, parties éparses d'un même ensemble. Les nouvelles débitées par la télévision et la presse ne les atteignaient pas, ou bien très superficiellement; ils faisaient semblant de ne pas savoir qui étaient ces esclavagistes. Et lorsque des fuites indiscretes firent savoir que j'étais à proximité de l'endroit où le Silverland avait été neutralisé, ils ne m'en considérèrent pas mieux. Il n'aurait pas été plus conséquent de leur mentir; la couardise que repoussent naturellement les âmes un peu nobles se lisait sur mon visage. La seule observation que me fit la vieille femme fut au sujet de l'odeur entêtante et sans doute dérangement pour elle de la beuh. Je sortais dorénavant dans le jardin afin de fumer de gros cônes de cette herbe en vente libre dans la capitale et qui frappe si profitablement sur le crâne des exotes et des touristes- peut-être plus encore que le red light district et les peintures dans les musées.

Pourtant, dans un ajustement de vigueurs en place chapeauté par la cruauté, tout s'arrangeait, les éléments coopéraient réellement. Jamais je n'étais parvenu auparavant à un tel degré de résolution d'un problème, toutes les fois précédentes où cela avait paru vrai n'avaient été que mascarades. Je passais les derniers jours à attendre un coup de fil de Théo ou d'une personne lui étant affiliée. Il m'arrivait d'espérer parfois que la mort œuvre d'elle- même puisque mon dos semblait tourné. Mais la mort savait bien que je n'avais pas le dos tourné. Je me laissais souffler la première place, le premier prix, par plus forte et plus experte que moi; je salivais du tour qu'elle avait joué à ceux qui avaient planifié ma mort.

Mais je n'éprouvais intensément qu'une seule peur, celle de revoir Théo! Il devait m'échapper absolument, aussi absolument que je lui échappais, moi, et les songes sur lesquels nous avions médité ne devaient pas me hanter plus longtemps. Cela ne

réussissait pas, c'était prévisible, pas plus que n'aboutissait cette recherche d'isolement insensée. Je tentais de me recentrer, mais ma vie n'avait pas de centre autre que Théo; une fois disparu, je serais à nouveau moi- même, cette expression meuble comme la terre avant un traitement; et il me manquerait toujours, quand bien même la vie qui peut tout et fait si peu me voyait moins jeune et plus vif, plus sage et sans comparable sens des raisons.

# CHAPITRE 01

Le rendez- vous fut pris pour un lundi, la semaine précédant Noël.

J'allais vivre dans un hôtel les premiers jours, avant de m'installer dans la maison prêtée par le jeune millionnaire. Ensuite Théo arriva de France dans son identité d'opérette et les deux jours avant l'heure dite passèrent très vite.

Le matin tant souhaité et redouté arriva. Théo, trop faible pour parler, avait écrit sur un papier laissé en évidence « Tu te souviens de notre Noël à Amsterdam? » et je l'avais regardé, bouleversé tandis qu'il souriait, bien qu'ayant sans doute peur- et je dus battre en retraite dans une des pièces de la maison, laquelle était fort grande. Mais les murs ne préservaient rien, comme je m'en aperçus, et ne dissimulaient pas l'immensité de mon chagrin à Théo qui, je ne pouvais me le cacher, faisait la nique au cancer qui le tuait en se dédoublant, devenant une présence omniprésente en laquelle il ne croyait pas.

Contrairement à ce qui arrive parfois avec le cancer à un stade si avancé, son cerveau ne faiblissait pas; il était même affreusement lucide, tandis que son corps, son visage surtout, semblait fondre à vue d'œil. Il était déjà mince auparavant, mais il aurait pu tenir à l'aise dans des vêtements de gamin de douze ans.

Avec la même véhémence qui l'avait poussé à me persuader de ne pas contacter son père, Théo tenait à ce que l'on passât ses derniers jours ensemble. Comme nous ne pouvions pas sortir, on fit venir quelques gens d'Ignition, beaucoup de filles qui le regardaient en se poussant du bras, sans oser l'approcher. Lui leur faisait encore des regards tournoyants, comme si la situation était normale.

Je les mis à la porte vers trois heures du matin. Une heure plus tard, tandis que nous regardions la télé, je m'aperçus que la neige commençait de tomber. Je dus aider Théo à marcher jusqu'à la fenêtre.

On regarda toute la nuit la télé, les mêmes chaînes diffusant du porno soft qu'il avait imposées lors de la réunion à l'Ignition House de Madrid, qui avait été fort longue. Théo communiquait encore, par petites phrases brèves et calmes. De petites larmes coulaient par moments sur ses joues; j'avais du mal à fumer les pétards que je roulais parce que ma gorge serrée empêchait le passage de la fumée. Théo était trop faible aussi pour fumer beaucoup, il paraissait las et tentait de sourire lorsqu'il s'apercevait que je le regardais.

Leah m'appela plusieurs fois et m'envoya des messages; elle était en ville en dépit de mes conseils, et se trouvait à quelques pâtés de maison de l'Ignition House, dans un hôtel.

L'endroit où était gardé notre fils ne m'était même pas tenu caché; il m'indifférait complètement, je ne pris pas la peine de m'en informer une seule fois.

L'auxiliaire se présenta à l'heure prévue. C'était un jeune homme au costume sobre, avec une mallette à la main. L'entretien préalable suffisait à établir son service; il n'y avait rien d'autre à faire qu'accepter et subir.

Théo était à demi- allongé dans un fauteuil rouge, respirant faiblement. Ses doigts maigres étaient déjà sur sa poitrine. Ses cernes s'étaient estompées et lorsque je l'éveillai il ouvrit les yeux d'un seul coup.

« Théo. »

« Ça va, mon frère? »

« Ça va, oui. »

« Pourquoi tu me réveilles? »

« Le garçon est arrivé. »

« Ils auraient pu envoyer une jolie femme. »

Je serrai mon pull un peu plus contre moi, histoire de m'occuper les mains. Mais je ne pouvais retenir les larmes qui perlaient à travers mes cils. Théo, lui, semblait totalement détaché de la situation.

« Je vais te dire à plus, alors. »

« Ouais. Mike? »

« Quoi? »

« Tu diras quoi, à mon gamin, que j'étais un enfoiré, hein? »

Il me redonnait la force de sourire.

« T'inquiète, il saura tout ce qu'il aura besoin de savoir. »

« OK. Casse la baraque. Je compte sur toi. »

Je courus vers lui baiser sa main, puis m'enfuis. J'entendis le bruit du déplacement d'un corps, une porte qui jouait sur ses gonds. Par un des carreaux du couloir je distinguai Leah, accompagnée de Neal. Dès qu'elle m'eut vu venir, elle vint en trotinant vers moi.

« Le mec est arrivé? »

Je répondis avec des sanglots dans la gorge:

« Il est en train de faire son travail. »

Leah me tendit son bras.

« Viens, on va faire un tour. Tu ne peux pas rester tout seul ici. »

On quitta l'endroit. Je fis un signe du bras à Neal, qui vint vers nous, chemina à nos côtés, une main sur mon épaule rejoignant celle de sa sœur. Je savais qu'ils m'entraînaient, le temps qu'on vienne chercher le corps de Théo, avant la date prévue pour sa crémation, quelques jours plus tard.

## CHAPITRE 00

Cette expérience fixa le présent tel que je le connais encore maintenant. Je suis rentré en France le lendemain de la mort assistée de Théo, dans cette maison de Villerville où nous (ce nous composé de Théo et de moi) n'aurons jamais eu l'occasion d'habiter. Leah et l'enfant vinrent y vivre dans la foulée- je dus faire aménager la chambre d'enfant en catastrophe mais mon fils sembla s'y adapter parfaitement. Il était en fin de compte souriant et souple, attentif à tout ce qui se passait à sa portée, inconscient des tensions qui avoisinaient son existence. Je pouvais passer des heures à le regarder et, s'il se réveillait parfois, je parvenais en général à le calmer mieux que sa mère, plus anxieuse, et qui stressait immédiatement. J'avais toujours eu un bon contact instinctif avec les jeunes enfants et je parvenais toujours à le canaliser, peut-être parce que je n'avais plus d'angoisse, parce que j'étais mort ou que j'étais né à nouveau.

Les choses se passèrent moins bien pour Anna. Elle revint vivre chez ses parents mais ceux-ci prirent mal le fait qu'elle leur ait menti au sujet de Théo; enfin ils apprirent la vérité et lui reprochèrent de s'être commise dans cette histoire. Elle ne le supporta pas et prit un appartement loin de chez eux. Mais elle ne travaillait plus, et la solitude la rendait malade. Théo continuait à l'influencer, bien qu'il fut mort; il lui avait transmis sa peur la mieux ancrée et désormais Anna, soumise, voyait tout s'écrouler autour d'elle.

Je n'étais pas parvenu à maintenir des rapports amicaux avec elle. Leah s'en sortait un peu mieux. La voyant si pitoyable, elle lui proposa de venir vivre chez nous. Cela n'arrangea rien. Pourtant nous fûmes éclairés sur certains aspects de la vie d'Anna que j'eusse sans cela éternellement ignoré. Sa répugnance à l'égard des jeunes enfants, critique lorsqu'on va bientôt devenir mère soi-même, devint particulièrement aiguë pendant les semaines précédant son accouchement.

Elle fut alors examinée par un psychiatre; les conclusions ne me furent naturellement pas transmises. Anna accoucha d'un petit garçon le jour de l'anniversaire de Théo, vers onze heures du soir. Théo avait demandé que j'en sois le parrain, sans me le dire. Quelque part cette naissance rompait un cycle, mais tout était respecté, tout allait bien; je l'aurais encouragée si cela avait été dans mes cordes à sortir de l'envergure de Théo qui lui avait si fermement caché le soleil. Elle ne le souhaitait pas; et Théo la tortura plus intensément encore qu'il l'avait fait de son vivant. Elle mettait en danger la vie de son enfant, sur lequel Leah et moi nous mîmes à veiller comme s'il se fut agi du nôtre.

Puis Anna se mit à divaguer, à adopter un comportement extravagant: enfin elle fugua. Elle fut placée en hôpital psychiatrique, mais les services sociaux ne réclamèrent pas que l'enfant soit placé. Lorsque le père de Théo vint voir son petit-fils, ce fut chez nous, et il dit qu'il ferait le nécessaire, en cas de problème, pour que l'enfant y reste. Il n'avait pas réussi à dépasser le décès de son fils, et doutait d'y parvenir bientôt. Il me remit un chèque à l'ordre d'Anna afin qu'elle puisse louer un appartement en cas de guérison complète, même si cela paraissait par avance miraculeux.

Aucun miracle ne se produisit. Anna sombra peu à peu dans la faiblesse mentale et les quelques efforts qu'elle fit pour s'en sortir montrèrent la vanité de nos espoirs. Elle est aujourd'hui encore violemment hantée par le fantôme de Théo et je doute qu'elle reprenne son existence en main. La mienne a été changée également par ce si étrange jeune homme qui était mon frère, non mon frère de chair et de sang sans doute, mais de conformation. Et je comprends maintenant, à cause de lui uniquement, qu'il m'avait élu et que son salut, paradoxal mais avéré, passait par moi tout comme ma rédemption, amère et traumatisante, passait par lui. Quant à la réforme qu'il appelait de tous ses vœux, je ne lui saurai jamais suffisamment gré de l'avoir mise en forme, en dépit de tous les inconscients qui prétendent et prétendront toujours que le Silverland et lui ne sont pas liés.

Peu importe. Je suis un chef d'entreprise encore jeune et attachant malgré les heurts et les handicaps que la vie m'a octroyé, un de ces personnages faibles et ingrats, emprunté et reconnaissant. Des hélicoptères me transportent et je les emprunte rarement sans une secrète épouvante. Bientôt je connais l'opportunité de voyager en jet privé et je jouis de cette liberté que l'argent procure.

Ignition reste l'entreprise telle qu'elle avait été créée, illusoire et cependant lucrative, dans mes songes d'il y a presque vingt ans. Un rêve de jeune homme pauvre et malheureux avait pu se transformer en pièce de réalité; ce n'était même pas ce dont j'étais le plus fier. Je n'en étais pas plus heureux pourtant, pour ce que cette évolution avait apporté et emmené avec elle.

Leah et moi nous aimons comme au premier jour où cet amour se révéla, et notre fils a bientôt un frère plus jeune qui se nomme Jeff. Bien que nous ne l'ayons pas officiellement adopté le fils de Théo est comme un frère pour eux, et je me demande parfois comment Théo réagirait dans cette atmosphère dont il se trouve par la force des choses exclu, comme tous les pères en conscience, ces hommes fragiles et inébranlables qui ne savent pas qu'ils peuvent être autre chose que des fils.

Le copyright de ce roman appartient à son auteur.  
Aucune exploitation possible sans son consentement.